



Le Bon Génie,

PETIT

JOURNAL DE L'ENFANCE,

PRÉSENTANT,

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE,

UNE LECTURE RELIGIEUSE,
MORALE, HISTORIQUE, FAMILIÈRE, INSTRUCTIVE, AMUSANTE
TOUT A FAIT A LA PORTÉE DE L'ENFANCE.

Dédié à S. A. R. Mgr. le duc de Montpensier,

ET PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE

De S. M. la Reine des Français,

Avec le concours de MM. le vicomte de Chateaubriand, V. Hugo, Casimir Delavigne, Abel Hugo Goubaux, de Jouy, Mollevaut, Émile de Bonnechose, Achille Comte, Aimé Martin, H. Arnoult, Delpierre, Meurand, Pontonnier, plusieurs membres du haut clergé, Mesdames Tastu, Achille Comte, Sirey, Virginie Orsini, etc. etc.

PAR MM. BESCHERELLE AÎNÉ, DE LA BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE; ISABELLE, RÉDACTEUR AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ET MORIN, CHEF D'INSTITUTION, A PARIS.



Naples,

CHEZ ALEXANDRE LEBON,
IMPRIMEUR ÉDITEUR
RUE MONTEOLIVETO 3.

1844.

A S. A. R.

Monseigneur le duc de Montpensier.

MONSEIGNEUR,

Nous avons l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE ROYALE *le* Bon Génie, *Petit Mentor de l'Enfance, qui fait partie de la collection des ouvrages d'éducation qu'Elle a daigné permettre à un de nous de lui dédier.*

Présenter aux enfants un cours complet d'éducation religieuse, morale et instructive, tout à fait à leur portée; leur offrir, dans de touchants récits, les sublimes vérités de la Foi et les connaissances qui leur sont le plus nécessaires; guider les instituteurs et les pères de famille dans le choix des lectures destinées aux enfants pour les porter à la vertu: tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce petit ouvrage.

Nous avons sollicité, pour cette publication, l'appui d'un Prince élevé au milieu de la jeunesse française, et qui montre déjà par d'éclatants succès toutes les influences que peuvent avoir les bonnes et sages leçons. VOTRE ALTESSE ROYALE *a comblé nos vœux: qu'Elle*

nous permette de lui offrir ici l'expression de notre vive gratitude, et de remercier en même temps son auguste mère d'avoir bien voulu jeter un regard protecteur sur cette entreprise, et pourvoir par sa munificence à ce que le Bon Génie *soit envoyé à un certain nombre d'enfants de familles pauvres.*

Nous sommes, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Les très-humbles et très-obéissants serviteurs,

BESCHERELLE,
de la Bibliothèque du Louvre.

ISABELLE,
du Ministère de l'Instruction publique.

LE BON GÉNIE,

PETIT MENTOR

DE L'ENFANCE

PRÉFACE.

Dans un grand nombre de localités il n' existe point de bons livres de lecture, et leur défaut de conformité, surtout, est un obstacle au bon enseignement, car la méthode individuelle est alors la seule praticable ; souvent les livres mis entre les mains des enfants contiennent beaucoup de choses inutiles ou mal présentées, et dans lesquelles l'enfant ne puise aucun enseignement moral et utile. C' est donc dans l'espoir de combler cette lacune que nous avons publié le Bon Génie.

Notre plan est d'embrasser toutes les études de l'enfance, mais de les traiter d'une manière intéressante et consciencieuse tout à la fois; l'histoire sainte, l'histoire moderne, la géographie et la grammaire sont enseignées dans une suite de lectures qui intéressent les enfants sans les ennuyer ; de petites historiettes récréatives et toujours morales, des fables, etc., complètent ces lectures, qui sont distribuées pour tous les jours de l'année; en sorte que ce petit journal peut être pour l'instituteur un répertoire mensuel de dictées qu' il ne pourrait

obtenir que difficilement par lui-même, et, chose importante en éducation, un amusement continuel pour les enfants, car les instituteurs ne doivent pas perdre de vue que le meilleur moyen d'instruire les enfants est toujours d'exercer leur jeune intelligence par quelque lecture qui les intéresse sans les fatiguer.

L'immense succès qu'a obtenu cette publication nous donne lieu de croire que notre pensée a été comprise.

LE BON GÉNIE.

PETIT MENTOR

DE L'ENFANCE.

Mois de Septembre.

RELIGION ET MORALE.

1er Septembre.

DEVOIRS ENVERS DIEU.

Votre devoir le plus sacré, mes petits amis, est celui d'aimer et d'adorer le Créateur : « Vous aimerez le Seigneur votre » Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre » esprit et de toutes vos forces ; » c'est là le premier et le plus grand commandement. Qu'est-ce que Dieu demande de vous, si ce n'est que vous le craigniez, que vous l'aimiez et que vous l'honoriez? Pour comprendre le respect que nous devons à Dieu, il suffit de jeter les yeux sur les magnifiques tableaux de la création, qui nous révèlent en traits éclatants la puissance infinie de leur auteur; la reconnaissance nous porte naturellement à l'amour de celui qui a paré la terre de fruits et de fleurs comme il a mis dans nos âmes les douces affections qui font le bonheur. Les cieux racontent sa gloire, le jour l'annonce au jour, et la nuit le révèle à la nuit. Ce langage sublime se fait entendre à tous les hommes, à tous les peuples ; c'est un cri qui retentit dans toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde. Oh! qui pourrait voir l'œuvre et ne pas admirer l'ouvrier! Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. Quel est l'homme assez malheureux pour oser dire : Il n'y a point de Dieu. La religion, mes jeunes amis, ce sublime instinct

qui anime le cœur de l'homme dès sa naissance, nous impose donc le devoir d'adresser chaque jour au Créateur nos hommages, nos espérances et nos vœux; simple et sublime dans ses préceptes, uniforme et immuable dans ses développements, elle offre constamment un secours, un appui, dans les malheurs de la vie; mais c'est avec une âme pure, des vœux sincères, une croyance affermie que la prière doit être faite, c'est le cœur et non l'esprit, qui doit la dicter; qu'en ouvrant les yeux à la lumière, votre première pensée soit une aspiration vers Dieu. En toutes choses, élevez vos prières vers lui, afin qu'il vous dirige dans le sentier de la vertu, Si, dès que le jour vient, vous vous levez pour prier Dieu; si vous marchez dans la justice et la pureté, lui-même il veillera sur vous.

BESCHERELLE aîné.

---

2 Septembre.

PRIÈRE.

Une admirable prière, qui résume tous nos devoirs, rappelle tous nos besoins, console toutes nos misères et comble tous nos vœux, nous a été enseignée par l'auteur même de tout don et de toute grâce; c'est celle-ci, mes petits amis, vous la connaissez tous:

« Notre père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit » sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite » sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre » pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses, comme » nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous » laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du » mal. »

Une mère de famille, qui joint aux tendres affections le talent de la poésie, a tâché de mettre en vers cette sublime prière; voici l'imitation qu'elle en a faite: je suis sûr qu'elle vous fera plaisir, et comme elle est courte, simple et facile à retenir, je vous engage à l'apprendre par cœur.

Notre père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
    Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,

Et mon père et ma mère, et ma famille entière;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
    Que je vous dis matin et soir.
Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse;
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
    Pour être aimés d'eux et de vous !

Mme AMABLE TASTU.

—

3 Septembre.

PRIÈRE DE L'HOMME HUMBLE.

La prière de l'homme humble, mes petits amis, s'élève au-dessus des nuages. L'Evangile nous en donne pour preuve cet exemple. Deux hommes étaient dans le temple et priaient: l'un était de ceux qui se prétendent sages; l'autre un homme humble. Le premier disait: « Mon Dieu, je te rends grâce de ce que » je ne suis pas comme les autres hommes, ravisseur, injuste, » adultère, comme ce publicain; je jeûne deux fois les jours » de sabbat, je donne au pauvre le dixième de tout ce que je » possède. » L'autre, se tenant éloigné, n'osant lever les yeux au ciel, frappait sa poitrine, et disait: « Mon Dieu ! ayez pitié » de moi qui suis un pauvre pécheur ! » Or, de ces deux hommes, le dernier s'en retourna purifié; car ceux qui s'élèvent seront abaissés, et ceux qui s'abaissent seront élevés.

—

4 Septembre.

EXISTENCE DE DIEU.

Mais pour aimer, honorer et prier Dieu, mes jeunes amis, il faut d'abord croire qu'il existe. Or, comment ne pas croire à son existence? Il y a entre toutes les parties de ce vaste univers un ordre et une harmonie que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer: le cours réglé des astres; le retour successif des saisons; la végétation des plantes; la continuelle reproduction des différentes espèces d'êtres animés qui peuplent la terre; les merveilles de leur organisation et de leur instinct; la multiplicité, l'immense variété des rapports constants et déterminés que nous apercevons entre les choses; tout, dans le merveilleux ouvrage du monde, atteste une intelligence suprême qui a combiné ainsi les parties et les ressorts de l'univers. C'est cette

intelligence que nous nommons Dieu. Oh! qui pourrait être insensible au spectacle de la nature! Quel est l'homme dont l'âme n'est pas confondue, et qui ne s'abaisse et qui ne se courbe à la vue de tant de merveilles! Dites-moi qui a lancé le soleil dans l'espace? Qui lui a tracé la course qu'il parcourt? Qui lui a dit: Tu te montreras à l'occident; tu feras le jour et la nuit, l'hiver et l'été, le froid et le chaud? Quelle est la main qui le tient suspendu comme une lampe céleste au-dessus des hommes et des mondes? Qui a donné à ses rayons cette puissance féconde qui fait sortir les feuilles des rameaux et la fleur du bourgeon? C'est Dieu qui a fait le soleil, c'est Dieu qui a fait tout ce qui existe: la terre, et ses fleuves, et ses montagnes, et ses vastes mers dont les flots mugissent, et ses espaces immenses, et ses champs fertiles, et ses arbres majestueux. C'est lui qui a fait l'homme d'un souffle de sa puissance. Il a dit: *que le monde soit!* et le monde a été.

BESCHERELLE aîné.

—

5 Septembre.

GRANDEUR DE DIEU.

Qui pourrait, mes petits amis, dévolopper toutes les merveilles de la toute-puissance? Il est impossible à l'homme de rien expliquer de ce qui se passe sous le soleil; plus il fait d'efforts pour en pénétrer les causes, moins il peut en découvrir le mystère. Dieu est assis au haut des cieux, et tous les hommes sont devant lui comme des insectes dans la poussière. De son séjour éternel, il répand ses bienfaits; il fait tomber ses pluies sur la terre, et fait naître les fruits; il remplit nos greniers de moissons, et nos cœurs d'une joie pure. Toutes les nations de la terre sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas. La lune est sans éclat, les étoiles sont sans lumière en sa présence; que sera donc l'homme à ses yeux? Lui qui n'est que corruption et qui rampe comme un vermisseau. C'est à Dieu qu'appartiennent la grandeur et la puissance, la gloire et l'honneur. Tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à lui; c'est lui qui règne, et tous les princes de la terre sont au-dessous de lui. Les richesses et la gloire viennent de lui; il est maître de toutes choses, toute grandeur et toute puissance émanent de lui. Dieu est le seigneur des seigneurs, le roi des rois, le Dieu grand, puissant et terrible, qui ne fait point acception de personne, et qu'on ne touche pas par des présents. Il fait justice à la veuve

et à l'orphelin, il protège l'étranger, et lui donne ses vêtements et sa nourriture. Il est bon pour tous, et sa miséricorde s'étend sur toutes ses œuvres. Il forme, il instruit, il dirige comme un pasteur dirige son troupeau. Il soutient ceux qui chancellent, et relève ceux qui sont tombés. Qu'ils sachent, ceux qui l'honorent, que leur vie, si elle est vertueuse, aura sa couronne; que s'ils sont dans le chagrin, ils seront délivrés; que si Dieu les châtie, ils pourront recourir à sa miséricorde, car il ne prend pas plaisir à nos maux. Il ramène le calme après la tempête, il rend la joie après la douleur et les larmes.

---

6 Septembre.

DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS.

Est-il une obligation plus sainte et plus douce à la fois, mes petits amis, que celle de chérir ceux à qui, après Dieu, et par l'ordre de Dieu même, vous devez tout ce que vous êtes, et qui vous ont tant aimés? *Honorez votre père et votre mère*, a dit l'auteur même de la nature humaine, lorsqu'il promulgua du haut du Sinaï ces divins préceptes qui sont devenus la loi du monde entier. Ecoutez, enfants, les avis de votre père, et suivez-les afin que vous soyez sauvés. Car Dieu a rendu le père vénérable aux enfants, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore son père trouvera lui-même sa joie dans ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. Celui qui craint le Seigneur honorera son père et sa mère, et il servira comme ses maîtres ceux qui lui ont donné la vie. Honorez votre père de tout votre cœur et n'oubliez point les douleurs de votre mère. Souvenez-vous que sans eux vous ne seriez point né, et faites tout pour eux comme ils ont tout fait pour vous. Honorez votre père par actions, par paroles et par une patience sans bornes, afin qu'il vous bénisse et que sa bénédiction demeure sur vous jusqu'à la fin. La bénédiction du père affermit la maison des enfants, et la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements.

RENDU,
Conseiller au Conseil Royal de l'Instruction Publique

---

7 Septembre.

SUITE DU MÊME SUJET.

Mon fils, soulagez votre père dans sa vieillesse, et ne l'attristez point durant sa vie. Si son esprit s'affaiblit, supportez-le, et ne

le méprisez pas à cause de l'avantage que vous donne votre force. Car la compassion que vous aurez pour votre père ne sera point mise en oubli, et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère. Il vous établira dans la justice; il se souviendra de vous au jour de l'affliction, et vos péchés seront anéantis, comme la glace qui se fond en un jour serein. Combien est infâme celui qui abandonne son père, et combien est maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère. Qu'ils sont à plaindre les pères et mères forcés de s'écrier avec le prophète: « J'ai eu des enfants et je les ai élevés, et ils n'ont eu que du mépris pour moi. » Il n'y a point d'être plus malheureux au monde, si ce n'est l'enfant qui cause une pareille douleur. Ouvrez souvent votre âme à cette pensée, triste mais féconde en enseignements de patience et de compassion : ces têtes blanches qui sont là devant moi, qui sait si bientôt elles ne descendront pas dans la tombe? Ah! tandis que vous avez le bonheur de les voir, honorez-les, et cherchez-leur des consolations à ces maux de la vieillesse dont le nombre est si grand.

RENDU.

ÉDUCATION SOCIALE.

---

8 Septembre.

CE QUE C'EST QUE L'ÉDUCATION SOCIALE.

Afin de mieux faire comprendre le but que je me propose, je crois devoir, mes bons amis, vous donner l'explication du titre que porte cette nouvelle division de notre petit journal. Par *éducation sociale,* j'entends l'*art de vivre en société,* c'est-à-dire la connaissance de ce que vous devez à chacun, selon les rapports de famille ou de société qui vous lient. Cette connaissance ne vous est pas moins nécessaire qu'à tous les gens du monde; car vous aussi, vous êtes appelés à figurer un jour sur ce grand théâtre qu'on nomme la société. Or, la société impose à tous ses membres des devoirs qu'il n'est permis à personne d'ignorer, et encore moins d'enfreindre. Un fruit sauvage naît au milieu des épines et des ronces: son amertume le fait rejeter des lèvres. La greffe et la culture le dépouillent de ses épines, et le rendent doux et suave au goût: telle est l'image de la *civilisation.* L'homme, naturellement grossier, égoïste, à demi barbare, se

poli, se civilise, s'ennoblit sous l'influence des rapports sociaux. Si vous prenez la résolution de mettre en pratique les règles de conduite que je vais vous prescrire, vous assurerez le bonheur de vos familles et le vôtre, et vous vous rendrez agréables à Dieu, le seul dispensateur des biens de cette vie.

BESCHERELLE aîné.

—

9 Septembre.

EXEMPLE DE LA NÉCESSITÉ DE CONNAÎTRE LES USAGES DE LA SOCIÉTÉ.

Tout l'esprit du monde, mes petits amis, ne saurait suppléer à la connaissance des exigences et des usages de la société. Des hommes pleins de talents, de génie même, se sont souvent conduits dans le monde comme des enfants mal élevés ; un seul exemple suffira pour en donner la preuve.

L'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, consommé dans l'art de l'enseignement, saturé de latin, de grec et de littérature, se croyait un puits de science; il imaginait qu'un homme familier avec Perse et Horace ne pouvait faire de balourdise, à table surtout: il dut bien revenir de ce ridicule préjugé. Un jour, il avait dîné à Versailles, chez l'abbé de Radonvilliers, en compagnie de gens de cour, de cordons-bleu, de maréchaux de France. Il se vantait d'avoir déployé une rare connaissance de l'étiquette et des usages reçus. L'abbé Delille, présent à ce discours, paria qu'il avait fait cent incongruités. « Comment donc! s'écria l'abbé Cosson; j'ai fait comme tout le monde.—Quelle présomption! reprit Delille; vous allez voir que vous n'avez rien fait comme personne. Mais ne parlons que du dîner. D'abord, que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table?—De ma serviette? je fis comme tout le monde; je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela. On n'étale pas sa serviette, on se contente de la mettre sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger la soupe?—Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre...—Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend de fourchette pour manger la soupe. Mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous?—Un œuf frais.—Et que fîtes-vous de la coquille?—Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser?—Sans la casser.—Eh bien! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la co-

quille. Et après votre œuf? — Je demandai du *bouilli*. — Du *bouilli!* personne ne se sert de cette expression; on demande du bœuf. Et ensuite?...—Je priai l'abbé Radonvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux! de la volaille! on demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de la volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne me dites rien de votre manière de demander à boire.-J'ai, comme tout le monde, demandé du *bordeaux*, du *champagne*, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez qu'on demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau... —Ah! l'on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avançons; le café, vous le prîtes?—Oh! pour le coup, comme tout le monde. Il était brûlant, je le versai par petites parties, de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien! vous fîtes comme ne fit certainement personne. Tout le monde boit son café dans sa tasse, on ne le verse jamais dans la soucoupe. Vous voyez, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. » Le brave professeur resta confondu. Il comprit que le latin et le grec ne suffisent pas, et que l'homme du monde doit encore rechercher d'autres connaissances qui, pour être moins sévères, ne sont pas moins utiles.

BESCHERELLE aîné.

---

10 Septembre.

DU MAINTIEN.

Le maintien est une chose plus importante qu'on ne le croirait d'abord; c'est lui qui détermine le jugement d'autrui sur nous, avant qu'on soit en état de nous connaître. Dans le maintien sont compris les gestes, les attitudes, le jeu de la physionomie. C'est la révélation du genre d'éducation qu'on a reçue. La grâce, la douceur, la noblesse, le caractérisent chez les personnes distinguées. La gêne, l'affectation, le ridicule, mettent leur cachet dans le maintien de ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'une bonne éducation, ou qui du moins n'en ont pas profité. Le rang, l'âge et le sexe, sont des conditions qui établissent des différences dans le maintien; il est des nuances qui doivent s'accorder avec chacune d'elles. Mais l'urbanité, la décence, la douceur, sont des qualités indispensables à toutes les personnes: quelle que soit leur position dans le monde.

11 Septembre.

MAINTIEN D' UN JEUNE GARÇON.

On doit trouver dans le maintien d' un jeune garçon une modeste assurance, tenant le milieu entre la hardiesse qui choque et la gaucherie qui déplaît. Assis, il se gardera de s'appuyer nonchalamment sur le dossier de son siége, comme de n'en occuper que le bord, ce qui rendrait son attitude gênante et ridicule. Il se gardera bien plus encore de balancer sa chaise, de mettre les pieds sur les bâtons comme se perchent les perroquets, de croiser ses jambes, ou de les avancer sur les chenets. Il y a des gens qui, pour n'avoir pas observé tout cela dès l' enfance, jouent dans la société un rôle ridicule et souvent importun. Leurs discours sont toujours accompagnés de gestes désagréables à ceux qui les écoutent; ils s' attachent à leurs auditeurs en les prenant par le collet, la manche, le bouton de leur habit, etc.

—

12 Septembre.

MAINTIEN D' UNE JEUNE FILLE.

La démarche d' une jeune fille ne doit être ni trop vive ni trop lente; le premier cas annoncerait en elle de l' étourderie, le second ferait présumer de la pretention. Entourée d'une pudique réserve, la simplicité, la douceur, la bienveillance, règleront sa physionomie, ses mouvements, ses paroles. Une jeune fille bien élevée semble tenir de la nature des anges; qu' elle songe donc constamment à ce que cette ressemblance exige de liant, d'affectueux, de bon, d'aimable, dans ses manières et son caractère.

—

13 Septembre.

DES GESTES.

Les gestes sont un supplément de la parole, qui, étant restreints par la raison et par le bon goût, peuvent ajouter au charme de l' entretien. Mais il faut pour cela qu' ils ne soient pas trop fréquents, et surtout qu' ils soient appropriés au genre de la conversation. Vous éviterez donc les signes mystérieux en parlant d'une chose claire et simple, les gestes brusques dans un entretien amical, les gestes mignards quand on s' oc-

cupe de sujets graves. Se lever de dessus son siège, parcourir la chambre à grands pas, prendre des attitudes forcées, frapper sur le genou, sur le bras de la personne qui vous parle ou vous écoute, sont des manières contre l'usage et le bon ton. Il en est d'un autre genre, et qui ne sont pas moins blâmables, c'est de saisir fortement le bras du fauteuil sur lequel on est assis, de s'emparer du premier objet qui tombe sous la main pour s'en faire une contenance, de s'amuser à rayer les meubles, de rouler le bout de son mouchoir, de se frotter les mains, de se ronger les ongles, de prendre des attitudes cavalières, d'allonger ses jambes, de s'étendre sur les meubles.

—

14 Septembre.

SUITE DU MÊME SUJET.

Il est également inconvenant de faire à tous propos des exclamations d'admiration ou de surprise, de rire aux éclats d'une manière niaise et bruyante, de souffler dans la figure de la personne à qui l'on parle. Autant il y a du manque de goût et de ridicule dans l'exagération des gestes, autant trouve-t-on de la monotonie dans les personnages dont rien ne saurait déconcerter la gravité, et qui, froids et immobiles, semblent vous écouter sans intérêt, ou racontent avec un débit lourd et sans accents la chose la plus touchante. Ces gens se donnent l'air d'automates; ils refroidissent les autres, et ôtent à la conversation la vivacité, le piquant, l'expression qui en fait l'agrément. Je dirai donc des gestes, qu'en cela, comme en toutes choses, c'est le juste milieu qu'il faut prendre pour n'être ni ridicule ni ennuyeux.

Madame Joséphine LE BASSU.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

—

15 Septembre.

HISTOIRE SAINTE.

Dans les leçons que M. le curé vous fait au catéchisme, vous avez vu, mes chers enfants, que Dieu créa le monde en six jours, et qu'il donna, le sixième, l'existence au premier homme, Adam, et à Eve, la première femme; telle est l'origine du monde et la

naissance de nos premiers parents. Votre catéchisme termine en cet endroit l'histoire de la création, et c'est à nous de continuer ces excellentes leçons commencées par M. le curé.

Vos mères et vos instituteurs vous ont sans doute parlé des délices ineffables du paradis terrestre, où Dieu avait placé Adam et Eve. Ce délicieux jardin était situé sur la rive près des sources du Tigre et de l'Euphrate, deux grands fleuves qui arrosent l'Asie, l'une des cinq parties du monde. Adam et Eve ne devaient être sujets à aucune douleur du corps, à aucun chagrin de l'âme, ni connaître le mal et la méchanceté. Cependant le Tres-Haut voulut éprouver l'obéissance d'Adam et d'Eve, en mettant à la conservation de tant de biens dont il les avait comblés une seule condition qui vous eût semblé bien facile à remplir, mes petits amis, puisqu'il ne s'agissait que de ne pas toucher aux fruits d'un arbre qui s'appelait l'arbre de la science du bien et du mal.

Dieu avait donc dit à Adam et à Eve: « Tous les fruits du paradis vous appartiennent, mais gardez-vous de toucher à ceux de l'arbre de la science du bien et du mal; car, si vous en mangez, vous mourrez certainement. » Ce commandement, n'est-ce pas, était très-facile à observer, car vous savez sans doute, mes petits amis, quel plaisir il y a à être obéissant, et, pour vous encourager dans l'exercice de cette vertu, dans la leçon suivante vous verrez les peines qu'entraîne la désobéissance. Souvenez-vous donc des exemples que nous vous offrons, et des préceptes de votre catéchisme. Ch. Durazzo

—

16 Septembre.

MYTHOLOGIE.

Il faut vous dire, mes chers enfants, que les hommes n'ont pas toujours suivi le culte du Seigneur; ils portèrent leurs hommages aux pieds de certains dieux créés par leur imagination, et se prosternèrent devant des idoles fabriquées de leurs propres mains. Les hommes étaient alors devenus *païens*, et c'est l'histoire de leur religion, *du paganisme*, que je vais vous raconter. Ecoutez donc avec attention.

Les anciens n'avaient pas perdu le souvenir de la création, enseignée par une tradition divine; ils substituèrent donc au Dieu véritable, créateur de toutes choses, une autre divinité. Les éléments dociles se rangent à ses ordres, la terre s'aplanit, les montagnes s'élèvent, les eaux creusent leurs vastes abîmes et

ceignent les flancs de la terre ; le ciel arrondit ses voûtes, la lumière brille, et les astres poursuivent leur cours majestueux. La terre se couvre de bois, de champs et de prairies, et les animaux reçoivent la vie; les uns nagent dans les flots, les autres planent dans les airs; ceux-ci se traînent sur le sol, ceux-là le parcourent en bondissant. L'homme naît à son tour chef-d'œuvre de la Divinité, et commande noblement sur la terre. L'ordre règne par tout le monde, mais la guerre éclate parmi les immortels. Ici commence, mes petits amis, l'histoire des dieux; vous allez les voir cruels, parricides, sanguinaires, enfin souillés de tous les crimes des hommes, puisque ceux-ci les ont formés à leur image. Pensez alors à notre religion, à ce Dieu de paix, de bonté et miséricorde, qui a envoyé son Fils pour racheter par son sang les crimes du genre humain.

Cœlus, le plus ancien des dieux, épousa Tithéa, qui lui donna Cybèle, Saturne, les Cyclopes et les Titans. Cœlus pressentit l'audace de ses enfants, et les emprisonna étroitement. Saturne, aidé de ses frères, armé par sa mère, surprend Cœlus et lui ravit son empire; le père, détrôné, maudit son fils, et, consumé de chagrin, laisse éteindre son immortalité. Dans la prochaine leçon, je vous dirai, mes petits amis, ce qui arriva à Saturne et quelle fut sa récompense d'avoir osé porter une main parricide sur l'auteur de ses jours.

Ch. Durazzo.

---

17 Septembre.

ÉLÉMENTS DE COSMOGRAPHIE.

Le Ciel.

Lorsque, par une belle nuit d'été, vous regardez le ciel, n'admirez-vous pas avec moi, mes petits amis, cette multitude d'étoiles qui brillent au firmament? Ce magnifique tableau ne parle-t-il pas à votre cœur, et ne concevez-vous pas alors la grandeur et la puissance du Dieu créateur de ces astres resplendissants?

Examinons l'ensemble de ce monde céleste. Chaque étoile que vous voyez ainsi scintiller au-dessus de vos têtes peut être comparée, en splendeur et en immensité, à ce soleil qui nous éclaire pendant le jour, et le nombre de ces étoiles est infini à l'*œil nu*, c'est-à-dire sans l'aide d'aucun télescope (instrument de cuivre qui a la forme d'une lorgnette, mais bien plus gros et

d' une puissance bien plus forte). Nous pouvons en compter cinq mille, et avec ce télescope soixante-dix mille; mais ce nombre, quelque énorme qu' il puisse vous paraître, mes chers enfants, est bien loin d' atteindre la réalité: notre vue et nos instruments sont trop imparfaits pour découvrir tous ces *soleils* qui se meuvent dans l'espace céleste. Sans exagérer, nous pouvons en porter le nombre visible à *vingt millions*; calculez un peu jusqu'à vingt millions et vous serez étonnés. Je vois maintenant que j'ai piqué votre curiosité et que vous allez m'adresser une foule de questions: Ces étoiles, mon cher maître, sont-elles bien grandes? sont-elles bien hautes? bien éloignées, etc.? Permettez, mes petits amis, n' allons pas si vite. Je repondrai seulement à ces demandes: L' *étoile* que nous appellons *soleil* est un million trois cent mille fois plus grosse que la terre, et l'on croit que les autres soleils dépassent de beaucoup cette dimension; quant à leur éloignement, il est impossible de le calculer. Mais en voilà assez. Cette première leçon doit vous donner bien à réfléchir. La prochaine fois, nous vous entretiendrons du soleil, dont vous admirez tous les jours l'éclat.

Ch. DURAZZO.

—

18 Septembre.

HISTOIRE DE FRANCE.

Ecoutez-moi bien, mes petits amis; la leçon que je vais faire est extrêmement importante, c' est l' histoire de votre pays, l'histoire de la France, la plus belle contrée de l' Europe, la plus riche, la plus fertile et la plus instruite.

Prenez votre carte de géographie, et suivez bien mes indications. La France portait anciennement le nom de *Gaule*, et comprenait alors tout le pays renfermé entre l'Océan, au nord, et, à l' ouest, la mer Méditerranée; au sud, les Alpes, et le Rhin à l'est. Vous voyez que les nouvelles limites de notre pays sont à peu près les mêmes que les anciennes. Les premiers habitants étaient les Gaulois, peuple nombreux, puissant et brave; de grandes villes, telles que Bourges, Autun, Sens, Soissons, Reims et Trèves au nord, s' élevaient dans ce pays fertile; mais la plus grande partie de la contrée était couverte d'immenses forêts. C' est là qu' habitaient les *druides*, prêtres de la religion gauloise; car le christianisme n' était pas alors connu, et les Gaulois adoraient des idoles, entre autres le dieu Mars, auquel on immolait des victimes humaines. Cette

divinité était le dieu de la guerre. Vous devez juger par là, mes enfants, que la plus grande occupation de ce peuple était les expéditions guerrières; aussi vous ne vous trompez pas. Ils s'emparèrent d'une ville célèbre en Italie, de Rome, et la brûlèrent; mais ils payèrent un peu cher leur victoire; un habile général romain, César, vengea l'incendie de sa patrie, en faisant la conquête de la Gaule. Puis, après lui, vinrent d'autres peuples qui s'établirent dans différentes parties de la contrée. Ainsi, suivez bien sur votre carte, les Bourguignons furent possesseurs des provinces de l'est, situées entre le Rhin et la Saône; les Visigoths occupèrent tout le pays sud et sud-ouest, situé entre la Loire et les Pyrénées, et les Francs, le plus célèbre des peuples qui ont envahi la Gaule, et dont ce pays a fini par prendre le nom, nos ancêtres enfin, s'avancèrent sous la conduite de leurs chefs, Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric, jusque sur les rives de la Meuse et de l'Escaut. Vous pouvez maintenant, mes petits amis, fermer votre atlas, nous nous arrêtons ici : cette leçon n'est pas longue, il est vrai, mais elle a dû mériter de votre part une double attention, et je craindrais de vous fatiguer.

Ch. Durazzo.

—

19 Septembre.

HISTOIRE NATURELLE.

Des trois règnes de la nature.

Qui de vous, mes chers petits amis, n'a pas admiré toutes les choses intéressantes que la nature offre de toutes parts autour de vous? La vie entière de l'homme le plus laborieux ne suffirait pas pour étudier la millième partie de toutes les productions que la nature étale à vos regards. Mais, au milieu de tant de merveilles, je vais choisir les plus frappantes, les plus propres à piquer votre curiosité, et à vous inspirer le goût de l'histoire de la nature.

Vous n'avez pas été sans remarquer, mes petits amis, la différence qui existe entre un arbre, une pierre et un morceau de fer, ou de plomb, ou de cuivre, etc. L'arbre a un beau feuillage vert, il pousse de grandes branches; d'excellents fruits, que vous aimez sans doute beaucoup, tels que cerises, noix, abricots, pêches, prunes noisettes, etc., pendent à ses rameaux. La pierre, au contraire, est un corps plus dur; le pavé sur,

lequel vous marchez, le moellon qui sert à bâtir les murs de votre école ou de la maison de votre papa et de votre maman; ce pavé, ce moellon, dis-je, n'est pas de la même nature que l'arbre; il n'a pas de branches, de feuillage, de fruits; c'est une substance dure, sans odeur ni saveur. Mettez dans votre bouche ce caillou qui fait de si beaux ricochets sur l'eau, une de ces billes avec lesquelles vous jouez à la tapette ou à la fossette, et vous verrez que ce morceau de pierre n'a aucun goût.

Examinez maintenant les animaux qui vous entourent ; un chien, un bœuf, un cheval, vous-mêmes enfin. Eh bien! ces animaux, ce bœuf, ce cheval, votre corps, trouvez-vous qu'ils ressemblent à l'arbre, à la pierre? Répondez. Non, non, aucunement, criez-vous de toutes parts. Très-bien; je suis content mes petits amis; je vois que vous comprenez. Eh bien! accordez-moi encore un peu d'attention jusqu'à la fin de la leçon.

Alors il a fallu diviser ces trois corps, l'arbre, la pierre et l'homme ou les animaux, en trois classes, appelées *règnes*. Ce sont donc:

Le *règne minéral*, le *règne végétal* et le *règne animal*. Retenez bien cette leçon; elle servira d'introduction à tout ce que j'ai à vous dire sur l'histoire naturelle.

Ch. Durazzo.

—

20 Septembre.

ENCYCLOPÉDIE DU PREMIER AGE.

Mes petits amis, je vais vous faire dans cette leçon l'exposé des principaux arts dont les produits servent tous les jours à nos besoins. Je réclame toute votre attention, car ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance. Tous les jours, vous voyez du pain, du fer, du drap, des moulins si vous êtes à la campagne, et vous ignorez de quelle manière se fait le pain, et comment tourne le moulin. Eh bien, écoutez, et je vais vous l'apprendre.

UN MOULIN.

Vous n'êtes par sans avoir vu de moulins à votre âge, mes chers enfants; vous avez remarqué comme l'eau bouillonne et se change en écume sous la roue et entre les *coursiers*, c'est-à-dire entre ces deux petits murs sur lesquels s'appuie par

chaque bout *l'arbre* du moulin: j'entends par arbre l'essieu sur lequel est attachée la grande roue; la roue à aubes ou à palettes, qui donne le mouvement à l'intérieur. Lorsque vous êtes passé devant un moulin, le *tic-tac* vous a préalablement frappé, et vous êtes curieux d'en savoir la cause. Eh bien! la voici; on donne le nom de *rouet* à une roue dentelée et fixée sur l'arbre dont vous avez vu les bouts traverser la muraille et faire tourner au dehors la roue à palettes. Au-dessous de cet arbre est une espèce de *dévidoir* appelé *lanterne*. Les dents du *rouet* accrochent, en sautant, les bâtons ou *alluchons* de la lanterne, qui est ainsi obligée de tourner avec son pivot, nommé *gros-fer*, auquel est attachée la meule *courante*; celle-ci suit le même mouvement. Le blé, pressé, écrasé entre la meule courante et la meule inférieure, se pulvérise et donne la farine et le son; et la cause des *tic-tac*, c'est le rouet accrochant les alluchons de la lanterne, qui produit ce bruit. Vous allez sans doute me demander comment il se fait que le blé arrive sur la meule. On met le blé dans une espèce de poche, appelée *anche pivotante*, qui le verse dans une autre poche appelée *trémie*, et de là il tombe entre les deux meules : celle de dessous est nommée *dormante*, parce qu'elle ne bouge pas; on peut éloigner ou rapprocher les meules l'une de l'autre, selon qu'on veut avoir du grain *mondé*, c'est-à-dire débarrassé seulement de sa pellicule ou peau, et de la farine plus ou moins fine; puis après, le blé, sous la forme de *son* et de *farine*, s'échappe d'entre les meules pour descendre ensemble dans le *blutoir*, c'est-à-dire dans une espèce de tamis qui sépare le son de la farine.

J'ai oublié de parler du *crible* et du *tarare*, qui débarrassent le blé des pierres, des grosses et des petites graines et de la poussière, avant qu'il n'arrive dans la trémie, et de la trémie entre les meules, Maintenant je vous ferai remarquer qu'un même mécanisme met en mouvement le crible, le tarare, la trémie, les anches et le blutoir, et que ce mouvement lui est communiqué par l'arbre du moulin, lequel le reçoit de la roue à anches ou à palettes.

Ch. Durazzo.

—

21 Septembre.

Histoire des découvertes et inventions anciennes et récentes, les plus utiles, faites dans les sciences et dans les arts.

AUTOMATES.

Ce sont des machines qui imitent les mouvements des corps animés. Dès le XIIIe siècle, au milieu de l'ignorance générale où l'Europe était plongée, un automate fort curieux et doué de la parole fut composé à Cologne par Albert-le-Grand. On rapporte que saint Thomas d'Aquin, prenant la machine pour un agent du démon, la brisa à coups de bâton à la première vue. Le mécanicien qui a fait les choses les plus extraordinaires en ce genre c'est sans doute Vaucanson, dans le siècle dernier. Par la combinaison merveilleuse d'un ressort, de leviers, de soufflets et d'un cylindre noté comme ceux des serinettes, il parvint à faire exécuter dix airs différents à une statue jouant de la flûte traversière. On rapporte qu'aux premiers sons que ce flûteur rendit, le domestique de Vaucanson tomba aux genoux de son maître, qui lui paraissait plus qu'un homme, et tous deux s'embrassèrent en pleurant de joie. Peu de temps après, cet homme de génie composa une autre statue jouant à la fois du galoubet et du tambourin. Bientôt on vit deux canards automates qui buvaient, barbotaient dans l'eau, agitaient leurs ailes, les épluchaient avec leurs becs, avalaient du grain, le digéraient complétement et le rejetaient par les voies ordinaires. Vers le même temps, Kempelen faisait en Allemagne un automate qui jouait aux échecs, au autre qni articulait distinctement plusieurs phrases. Dans ces derniers temps, Maetzel a construit un trompette de cuirassiers sonnant toutes les manœuvres de la cavalerie, et plusieurs figures parlantes extrêmement curieuses. Ch. Durazzo.

---

22 Septembre.

LANGUE FRANÇAISE.

De toutes les connaissances indispensables, mes petits amis, la première est sans contredit celle de sa propre langue. En effet, de quelle considération peut-on jouir dans la société, quel intérêt peut-on inspirer à ceux qui vous écoutent, quand on s'énonce en termes populaires ou ridicules? Tout le monde.

je le sais, ne peut pas écrire ou parler également bien ; mais il est du devoir de tout le monde d'éviter, en parlant ou en écrivant, ces fautes qui décèlent la plus honteuse ignorance.

Ne dites pas: Il m'a rencontré ce matin, et m'a prié *de dîner*; dites: Il m'a rencontré ce matin, et m'a *prié à* dîner.

2. Ne dites pas: Il m'a *prié à* venir dîner jeudi prochain à sa campagne; dites; Il m'a *prié de* venir dîner jeudi prochain à sa campagne.

3. Ne dites pas: Je me suis conduit *de manière à ce que* personne ne puisse me blâmer; dites: Je me suis conduit *de manière que* personne ne puisse me blâmer.

4. Ne dites pas: Nous vîmes arriver *neuf à dix* vaisseaux chargés de blé; dites: Nous vîmes arriver *neuf ou dix* vaisseaux chargés de blé. Mais vous direz fort bien : Cet établissement renferme *sept à huit* cents ouvriers ; c'est-à dire, renferme de *sept à huit* cents ouvriers.

5. Ne dites pas : Nous avons travaillé *à pure perte* ; dites : Nous avons travaillé *en pure perte.*

Bescherelle aîné.

—

23 Septembre.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Vous devez, mes amis, apprendre de bonne heure à écrire votre langue. De tous les objets de l'enseignement, il n'en est pas qui soit plus fécond en résultats généraux ni plus utile. Il faut que vous sachiez non-seulement former des lettres et copier fidèlement ce qu'on vous présente, mais encore exprimer vos pensées en style simple, intelligible et correct. Sans cette connaissance, qu'arriverait-il? Que, lorsque vous auriez besoin de mander quelque chose à vos parents, ou que ceux-ci voudraient vous faire écrire seulement cinq ou six lignes, vous vous en acquitteriez fort mal, et souvent même vous n'en pourriez venir à bout. Les exercices que nous allons vous présenter successivement vous formeront graduellement à l'art si difficile de penser et de rendre votre pensée sensible aux autres.

XÉNOCRATE ET LE MOINEAU.

(*Vers à mettre en prose.*)

Poursuivi par un épervier,
Un moineau tremblant vint se réfugier
Sur les genoux de Xénocrate.

Le tendre philosophe, étendant son manteau,
En couvre le petit oiseau;
Puis dans son sein le réchauffe et le flatte:
« Hélas! dit-il, on en veut à ses jours:
Il est faible, innocent; . . . . je lui dois mon secours. »
(Boisard.)

Bescherelle aîné.

Lectures récréatives.
ET AMUSANTES.

24 Septembre.

SAINVAL ET GERVAIS.

Les nœuds d'une tendre amitié unissaient les jeunes Sainval et Gervais: mêmes goûts, mêmes amusements, Occupés de ces douces affections dont l'âme est suspectible, ils passaient les jours les plus heureux. Un matin qu' ils étaient ensemble dans un bois à cueillir des noisettes, Gervais aperçut un nid d'oiseaux; embrasser l'arbre, grimper sur la branche, fut l'ouvrage d' un instant: il satisfait son envie, et le voilà possesseur de quatre oiseaux que l'inexpérience rendait encore timides. Pendant qu'il cherchait le moyen de descendre sans les faire périr, un loup affamé vint droit à Sainval, qui jette un cri: Gervais voit le danger, et quoique persuadé qu'il ne risque rien sur l'arbre, il se glisse pour secourir son ami. Il saisit un caillou: le loup furieux s'élance sur Sainval; Gervais le prévient, enfonce son bras dans la gueule de l'animal, et le tient en respect en serrant fortement sa langue, tandis que Sainval perce de son couteau le loup qui expire. Sainval témoigne par ses caresses sa reconaissance à son ami, tous deux traînent leur proie à la ville, on s'assemble de toutes parts pour apprendre leur aventure, le récit détaillé qu'ils en font arrache des larmes de sentiment de tous les spectateurs. Gervais se dérobe bientôt aux applaudissements qu'on donne à sa bravoure, retourne au bois chercher ses oiseaux, les retrouve, et joue autour de la cage qui les renferme.

25 Septembre.

LES DEUX PETITS SUISSES ÉGARÉS.

Deux petits enfants d'un laboureur suisse couraient l'un après l'autre sur la neige. C'était vers les quatre heures du soir, sur la

fin d'octobre; un bois de sapins assez épais était tout auprès de leur cabane, ils s'y engagèrent, ils s'y perdirent, et, la nuit étant venue, ils ne purent regagner la maison. Dès qu'on s'aperçut de leur absence, on courut de tous côtés pour les chercher, on les appela mille et mille fois; enfin, on alluma de grands copeaux résineux, et, avec des sonnettes à vaches, on se mit à parcourir la forêt. Ce ne fut qu'après trois heures de recherches qu'on découvrit les pauvres enfants tapis dans un trou rempli de feuillages, et couchés l'un sur l'autre: l'aîné, âgé de neuf ans, s'était dépouillé de sa petite veste, et en avait habillé son frère âgé de six ans, vêtu d'un simple gilet; il s'était mis sur lui pour le réchauffer, au risque de périr de froid pendant la longueur d'une nuit humide et piquante, à laquelle sûrement il n'aurait pu résister si son père n'eût eu le bonheur de les découvrir.

---

26 Septembre.

LES ENFANTS DE LA SAVOIE.

Les peuples de Savoie naissent seulement dans leurs vallées, ils n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne que les caravanes se rassemblent, les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui depuis huit jours ont goûté quelque repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétude? Il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis auront-ils toujours du travail et du pain? ... Que de pleurs ont interrompu ces occupations! Que de prières faites du fond du cœur! Enfin, arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants; ils sont là, debout, commandant déja à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent. Les enfants sont tristes et soumis, car Dieu leur dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leurs sacs le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils

regardent sans les écouter les mères qui leur font longtemps leurs recommandations, et puis les embrassent.

Alexandre GUIRAUD.

—

27 Septembre.

LA CLOCHE NATALE.

Les dimanches et les jours de fête j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs; appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale: religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. CHATEAUBRIAND.

—

28 Septembre.

LE PAUVRE JACQUES.

A quatre ans, le petit Jacques était déjà très-éveillé, courait par toute la maison, chantait, jouait avec les navettes, tournait les bobines, brouillait les écheveaux, et dansait comme un pantin. Son père, tisserand de son métier, l'aimait beaucoup et s'amusait de sa gentillesse. Mais, à l'âge de six ans, le petit Jacques, vif et léger comme un écureuil, voulut imiter les tours d'un singe qui avait passé par le village avec des bateleurs; et profitant du moment où il était seul à la maison, il mit une chaise sur une table, grimpa le plus haut qu'il put et commença ses exercices. La chaise glissa, le dos du pauvre Jacques alla donner contre la table, et il demeura étendu de son long sans connaissance. On le mit au lit, on lui prodigua tous les soins possibles, et au bout de quelques jours on le crut guéri; mais les suites de cet accident furent une énorme bosse qu'il con-

serva toute sa vie. Dans les premiers temps elle était peu considérable ; elle augmenta toujours jusqu'à l'âge de quatorze ans, ce qui nuisit beaucoup à la croissance et au développement des forces du pauvre Jacques, dont la taille n'excéda jamais quatre pieds. ROUVEROY.

---

29 Septembre.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR UNE ARAIGNÉE.

Un prince d'Allemagne donnait un grand repas à toute sa cour; on avait servi le souper dans une galerie qui communiquait à un parterre. Au milieu du souper, une dame croit voir une araignée; la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés : c'était le premier ministre du prince. Ah ! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez, et que j'ai de grâces à vous rendre ! Je craignais d'avoir fait une impertinence. — Hé ! madame, qui pourrait y tenir, répond le ministre. Mais, dites-moi, était-elle bien grosse ? — Ah ! monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle, ajouta-t-il, près de moi ? — Que voulez-vous dire ? Une araignée voler ! — Hé quoi ! reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ! Allez, madame, vous êtes folle ; je croyais que c'était une chauve-souris.

---

30 Septembre.

BEAU SACRIFICE D'UN JEUNE AUTEUR.

Un jeune écolier, nommé Duguet, ayant lu par hasard un roman intitulé l'*Astrée*, de Durfé, résolut de composer une histoire dans le même goût; et, comme il avait un genie heureux, il exécuta son projet, et montra ses essais à sa mère. Mais cette femme vraiment chrétienne lui dit on les voyant : « Vous seriez bien malheureux, mon fils, si vous faisiez un si mauvais usage des talents que vous avez reçus. » L'enfant écoute cet avis sans murmurer, et, par un mouvement de vertu qui l'emporta sur l'amour-propre, il jeta son petit roman au feu.

Lectures d'Octobre.

CONSEILS DU BON GÉNIE.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont tout orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge,
Jouis des biens que le ciel fit pour toi.
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie,
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

Mme A. Tastu.

RELIGION ET MORALE.

1e Octobre.

LA RELIGION.

La religion embellit la vie, et réchauffe la mort : l'âme religieuse remonte avec confiance vers la source divine d' où découlent tous les plaisirs purs de ce monde ; elle ose croire que le Dieu qui fit de l'amour sa plus sublime vertu sur la terre en fera aussi sa céleste récompense. La religion est la garantie de toutes les vertus; elle efface les fautes par le repentir, et place l'espérance à côté du malheur. L'homme faible devient fort en s'appuyant sur Dieu ; l'homme de génie étonne par sa puissance, lorsqu' il cherche une gloire immortelle, et non les biens, les honneurs périssables de ce monde. Les sentiments religieux rendent une femme aussi belle, aussi bonne que sa nature le comporte; il semble que le Créateur baisse ses regards avec complaisance sur la jeune mère, sur la jeune épouse qui prie avec ferveur pour son fils et pour son bien-aimé. Honneur et bonheur à la femme qui aime, croit et espère!

Mme Sirey.

—

2 Octobre.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

L'ordre qui préside à l'univers est un grand modèle offert par la Divinité aux faibles humains. L'homme le plus parfait, le plus religieux, est celui qui sait le mieux dominer ses passions, diriger celles des autres, égaler ses besoins à ses ressources, placer son bonheur dans celui des siens, de ses semblables, et contribuer, par l'ordre particulier qu' il établit dans sa famille, à l'ordre, à la félicité générale ; car la religion est le traité d'alliance universelle, le lien d'amour qui unit l'homme à son Dieu, l'épouse à son époux, le fils à son père, et tous les hommes entre eux.

Elle est la science du sage.
Elle est la foi de la vertu !
Le soutien du faible, et le gage
Pour qui le juste a combattu !
En elle la vie a son juge,
Et l'infortuné son refuge,
Et la douleur se réjouit.
Unique clé du grand mystère,
Otez cette idée à la terre,
Et la raison s'évanouit !

LAMARTINE.

---

3 Octobre.

DES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Si vous aimez Dieu, mes petits amis, observez ses commandements. Les devoirs que nous prescrit le premier commandement sont: 1° de croire à un seul Dieu, souverain créateur et maître de l'univers ; 2° de l'adorer et de le servir seul, intérieurement et extérieurement ; 3° de le préférer à toute chose, aux plaisirs, aux richesses, au monde entier; 4° de prouver par nos paroles et notre conduite, comme par nos sentiments, que nous l'aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit; 5° d'espérer en lui ; de rendre aux saints l' honneur qui leur est dû. Ainsi, mes amis, négliger de payer à Dieu le tribut d'adoration et de reconnaissance qui lui est dû ; ne point prier ou prier sans attention ; ne point s'instruire de la religion ; lire des ouvrages impies ; faire des railleries sur les choses saintes ou les personnes sincèrement

pieuses; se défier de la bonté de Dieu ; présumer de sa miséricorde; ne point l'aimer par-dessus toutes choses, et le prochain pour l'amour de lui; l'offenser par respect humain; profaner ses temples par des entretiens et des actions contraires au culte divin; se livrer à la superstition, c'est-à-dire à des pratiques de dévotion vaines, inutiles ou dangereuses, et non approuvées par l'Eglise; croire aux sorciers et aux sortiléges, aux diseurs de bonne aventure, les consulter, croire aux songes, etc., telles sont, mes amis, les fautes que l'on peut commettre contre le premier commandement et que vous devez éviter avec soin.

—

4 Octobre.

PREMIER HOMMAGE D'UN ENFANT A SON CRÉATEUR

Je ne suis qu'un enfant encore,
Mais je veux louer le Seigneur;
D'un Dieu si bon que tout adore,
Je veux célébrer la grandeur.
C'est lui qui donne la lumière
A l'astre qui règle le jour,
Et l'astre qui, la nuit, éclaire encor la terre,
Est un présent de son amour;
C'est lui qui donne la naissance
A tous ces animaux divers,
Semés avec magnificence
Dans tout les coins de l'univers.
Il a fait la baleine immense
Qui plonge dans les vastes mers;
L'insecte lui doit l'existence,
Comme l'aigle qui fend les airs.
Ce riant tapis de verdure
Qui pare si bien nos bosquets
Ce zéphir, dont l'haleine pure
En rend les ombrages si frais,
Ces œillets, ces lis et ces roses
Répandant des parfums si doux,
Ces fruits délicieux... Tant d'admirables choses,
Ce Dieu les fit toutes pour nous.
Dans mon bercean couché naguère,
Muet et privé de raison,
De ce bienfaiteur de la terre,
Je ne connaissais pas le nom.

Mais ma raison commence à naître :
De mon Dieu je parle aujourd'hui...
Ma mère, en ses leçons, me l'a bien fait connaître :
Je veux me consacrer à lui !
Tout le bénit dans la nature,
Tout me parle de sa bonté;
Jusqu'au ruisseau dont le murmure
Réjouit mon cœur enchanté.
Les petits oiseaux du bocage
Le chantent sur les verts rameaux.
Désormais, chaque jour, je rendrai mon hommage
A celui des petits oiseaux.
Dans son sein que ce Dieu m'appelle,
Aussitôt sans crainte j'irai ;
A ses ordres toujours fidèle,
Qu'il commande, j'obéirai.
Si ma raison se fortifie,
Un jour, bien mieux je le louerai,
Et tant qu'il daignera me conserver la vie,
Non, jamais je ne l'oublierai.

Imité de mistriss Barbauld,
par M. J. Blondeau de Commercy.

—

5 Octobre.

LE BAPTÊME.

Voyez ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne; elle renonce pour lui au péché, elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissence perpétuée par l'amour de race en race. Déjà le père s' empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente, qui compte, sous ses rideaux, tous les coups de la cloche baptismale ; on entoure le lit maternel; des pleurs d'attendrissement et de religion coulent de tous les yeux; le nouveau nom de l'enfant, l'antique nom de son ancêtre est répété de bouche en bouche, et chacun mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croit reconnaître le vieillard dans le nouveau-né, qui fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement du baptême; mais la religion toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où

l'enfant du pauvre en haillons, vient abjurer des pompes, auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

CHATEAUBRIAND.

---

6 Octobre.

AMOUR FILIAL.

A peine l' intelligence de l' enfant s' ouvre à l'idée du devoir, que déjà la nature lui crie : « Aime tes parents ! » notre père et notre mère sont naturellement nos premiers amis ; ce sont les mortels à qui nous devons le plus ; envers eux, nous sommes tenus, de la manière la plus sacrée, à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, à la noble manifestation de tous ces sentiments. L' amour filial n'est pas seulement un devoir de reconnaissance, c'est encore un devoir d'impérieuse convenance. Dans le cas assez rare où nous aurions des parents peu bienveillants, peu en droit d'exiger notre estime, cette seule circonstance, qu'ils sont les auteurs de notre vie, doit leur imprimer à nos yeux un caractère si respectable que nous ne pouvons, sans infamie, je ne dirai par les insulter, mais les traiter avec tant soit peu d'insouciance. Dans ce cas, les égards dont nous userons auront un plus grand mérite, mais ils n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de nos semblables, à notre propre dignité. — Malheur à celui qui se fait le censeur sévère de quelque défaut de ses parents ! Et par qui commencerons-nous à pratiquer la charité, si nous la refusons à un père, à une mère?

SILVIO PELLICO.

---

7 Octobre.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Si vous saviez combien ma Lise est bonne !
Dit le vieux Frantz; elle guide le pas
D'un père aveugle, et, tous les jours, lui donne
Le pain gagné par ses bras délicats.
Mes tristes yeux, en perdant la lumière,
Avaient gardé la force de pleurer,
Et je disais, dans ma douleur amère :
Viens, mon enfant, viens nous allons errer
De ville en ville ; aux riches de la terre
Nous montrerons ton âge et ta misère.
Lorsque si jeune ils te verront souffrir,

Ils sentiront leur âme s'attendrir,
Et la pitié....— Que dites-vous mon père?
S'écria Lise; ah! je n'ai plus de mère,
Mais son exemple est gravé dans mon cœur !
Bien faible encor pour vaincre le malheur,
Je trouverai la force nécessaire.
Ne quittons plus notre douce chaumière;
Vous y vivrez de mon petit labeur;
Comptez sur moi, votre Lise est trop fière
Pour mendier le pain de son vieux père.
Avec transport j'embrassai mon enfant,
Et dès ce jour me reposai sur elle.
Oh ! quel amour ! quel dévoûment touchant !
Je l'entendais à chaque aube nouvelle,
Quitter son lit et marcher doucement,
A ses travaux se remettre avec zèle.
Ce petit bruit, ce léger mouvement,
Venaient frapper la couche maternelle,
Comme un rayon du beau soleil levant,
Je m'évellais, et ma jeune gazelle,
Près du vieux Frantz, accourait en chantant,
Son seul repos était pour me distraire;
Son seul plaisir un baiser de son père.
Oh ! chère enfant, près de mon dernier jour,
Je te bénis en quittant cette terre,
Et Dieu paîra ton filial amour !

L.-P. DE JUSSIEU.

ÉDUCATION SOCIALE.

---

8 Octobre.

DES DEVOIRS RELIGIEUX.

Soyez recueillis et attentifs en rendant hommage à Dieu. Défendez à votre esprit les souvenirs légers et frivoles qui troubleraient votre respectueuse attention. Lorsque vous entrez dans l'église, inclinez-vous, prenez de l'eau bénite avec un air décent, offrez-en à la personne qui se trouve auprès de vous; marchez doucement jusqu'à la place où vous devez vous arrêter; que ce soit une des dernières, surtout si l'office est commencé; car vous devez prendre garde de distraire les personnes qui vous entourent. Dans le cas où l'un de vos condisciples

se montrerait léger, étourdi, ne le reprenez pas dans l'église, puisque ce serait une double distraction, quoique la vôtre ait un motif louable; mais attendez que vous soyez rentrés dans la maison pour lui donner un bon avis, du ton de la bienveillance et de l'amitié.

---

9 Octobre.

DU RECUEILLEMENT DANS LES PRIÈRES.

Si je recommande le recueillement dans les prières que l'on fait chez soi, à plus forte raison y est-on obligé dans un temple où chacun se doit l'édification du bon exemple. Il faut donc s'abstenir de jeter autour de soi des regards curieux, et encore plus de causer, fût-ce même à voix basse. Que rien, dans votre maintien, n'annonce la préoccupation ou l'ennui. N'agitez pas votre chaise, ni celle des personnes assises devant vous. Aux jours de fête, où l'affluence est plus grande, si vous avez deux chaises, et que quelqu'un près de vous n'en ait pas, offrez une des vôtres d'un air poli et discret. Faites en tous les temps cette avance à un vieillard, à un infirme, et même à un enfant qui n'aurait pas de quoi payer son repos.

---

10 Octobre.

DE LA RÉCRÉATION.

Oh! comme on aspire à cet instant où l'on se trouve affranchi de toutes entraves où l'on peut céder sans contrainte à ce besoin de mouvement qu'éprouve la jeunesse. Livrez-vous au jeu, mes enfants, abandonnez-vous à cette franche gaieté, privilége heureux de votre âge; ne cherchez pas à imposer les jeux que vous préférez, faites-en la proposition; mais, si elle n'est point acceptée, soumettez-vous de bonne grâce à la décision des autres. Ne vous adjugez pas les premiers rôles, comme tant d'enfants orgueilleux qui, ne considérant dans leurs compagnons que les instruments de leurs plaisirs, les obligent à se contenter de la part dont ils n'ont pas voulu. Il peut arriver que, dans l'ardeur du jeu, vous soyez rudement atteints ; se fâcher, pleurer, bouder en pareil cas, serait donner de votre caractère une mauvaise opinion. Usez de précautions avec les autres et pardonnez-leur leur manque d'attention à votre égard.

11 Octobre.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère;
De ses leçons garde le souvenir;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus;
Un seul moment de la beauté dispose,
On est toujours belle avec des vertus.

De Dieu surtout observe la loi sainte,
Veille, ô ma fille, à ce que dans ton cœur
La piété ne soit jamais éteinte,
Puisque sans elle il n'est point de bonheur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout péril j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

12 Octobre.

DE LA PROMENADE.

La promenade, mes petits amis, est un exercice nécessaire à la santé; elle accélère la circulation du sang, dissipe les humeurs, délasse l'esprit et facilite les digestions. Vous ne devez pas vous y permettre la même liberté que dans vos jeux ; mais vous y trouverez de l'intérêt en interrogeant avec politesse et discrétion les grandes personnes qui vous accompagnent, sur les objets qui s'offrent à vos regards, ou bien en vous exerçant avec vos jeunes compagnons à raconter les historiettes que vous aurez lues ou composées, en vous rappelant les uns aux autres ce que vous aurez appris sur l' histoire des monuments et des plantes que vous rencontrez durant le cours de la promenade.

13 Octobre.

CONDUITE DES ENFANTS DANS LA PROMENADE.

Permettez-moi, mes chers amis, de vous faire remarquer l'obligation où l'on est de s'observer avec un nouveau soin

quand on se trouve exposé aux regards du public. Les enfants bien élevés n'oublieront pas de céder aux personnes plus âgées et surtout aux vieillards, aux infirmes, le haut du pavé, c'est-à-dire la partie qui touche aux maisons. Ils marcheront d'un pas régulier, qui ne sente ni la contrainte, ni l'étourderie. S'il y a de la boue dans les rues, ils seront attentifs à poser légèrement le pied sur le milieu du pavé pour ne pas salir leurs voisins. Ils s'effaceront doucement pour ne pas heurter les passants. Rien ne dénote davantage une mauvaise éducation que les manières brusques et choquantes de certaines gens, qui ne sauraient marcher près de vous sans mettre leur pied sur le vôtre, sans vous coudoyer, ou accrocher votre parapluie, quand la nécessité vous oblige de l'ouvrir.

---

14 Octobre.

SUITE DE LA CONDUITE DANS LA PROMENADE.

Quand vous êtes en promenade, voyez vous, mes amis, une personne de votre connaissance arriver devant vous, saluez-la respectueusement ou amicalement, selon son âge et le rang qu'elle occupe. Ne vous arrêtez que si elle vous en donne l'exemple. Il n'est guère d'usage d'interrompre sa marche pour faire la conversation dans la rue; cependant, un enfant doit suivre à cet égard la volonté de ceux qui le guident. Il peut se faire que vous ayez besoin de demander des indications sur votre chemin; adressez-vous en pareil cas aux commissionnaires, aux revendeuses de fruits, de préférence aux marchands en boutique que vous dérangeriez, ou bien à des passants, qui pourraient, sans le vouloir, vous induire en erreur. Que votre question soit faite en termes polis, comme : *Veuillez, monsieur, madame, m'indiquer telle rue.* Et accompagnez votre remerciement d'un salut gracieux.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

---

15 Octobre.

HISTOIRE SAINTE.

Naissance de Samuel.

Une femme de la tribu d'Ephraïm, nommée Anne, vint à Silo, où l'arche était encore, et ayant demandé à Dieu un fils,

elle promit, s'il exauçait ce vœu, de lui consacrer son enfant (1): elle alla ensuite rejoindre Elcana, son mari, à Rama où ils demeuraient: là Dieu se souvint d'elle, et elle eut un fils qu'elle nomma Samuel. Lorsque l'enfant fut sevré, ses parents le prirent avec eux et l'amenèrent à Silo, en la maison du Seigneur, où, après avoir offert un sacrifice, ils le présentèrent à Héli. Puis ils s'en retournèrent, en laissant leur fils auprès du pontife, dans la maison de Dieu. Or, Héli était affligé par ses enfants, Ophni et Phinès, qui tous deux, prêtres du Seigneur, dérobaient une part des offrandes consacrées, et commettaient toutes sortes d'abominations que leur père condamnait, mais qu'il ne punissait pas. Un prophète vint donc trouver Héli et lui prédit une première fois la mort de ses fils et la ruine de toute sa maison.

Cependant le jeune Samuel croissait en âge et en grâces devant Dieu et devant les hommes: sa mère lui apportait une petite tunique aux jours solennels, et il servait le Seigneur vêtu d'un éphod de lin. Une nuit, tandis qu'il dormait dans le tabernacle, à peu de distance d'Héli dont l'âge avait éteint la vue, le Seigneur appela Samuel: « Me voici, répondit l'enfant, qui, ayant cru entendre la voix du pontife, courut aussitôt vers lui. — Je ne t'ai pas appelé, lui dit Héli, retourne et dors. » Le Seigneur appela encore deux fois Samuel, et chaque fois l'enfant courut vers Héli, qui, ayant enfin reconnu un avertissement divin, dit à Samuel: « Va et dors, et si tu t'entends encore appeler, tu répondras: « Parle, Seigneur, car ton serviteur t'écoute. » Samuel s'en retourna donc et s'endormit. La voix divine appela de nouveau. « Samuel, Samuel! — Parle, Seigneur, ton serviteur t'écoute, » répondit l'enfant. Dieu dit à Samuel: « Je vais faire une chose dans Israël que nul ne pourra entendre sans être frappé de stupeur; en ce jour-là j'exécuterai tout ce que j'ai dit contre Héli et contre sa famille: je commencerai et j'achèverai; car je lui ai prédit que je perdrais sa maison pour jamais, parce que, sachant les crimes de ses fils, il ne les a point punis. C'est pourquoi j'ai juré à la maison d'Héli que son iniquité ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents. » Samuel se rendormit jusqu'au matin, puis il alla ouvrir les portes de la maison du Seigneur; et Héli, ayant arraché de sa bouche les menaces prophétiques, répondit: « C'est l'Eternel: que sa volonté soit faite! »

De nouvelles hostilités éclatèrent bientôt entre les Hébreux

(1) Consacrer un enfant au Seigneur signifiait le vouer au NAZARÉAT.

et les Philistins: les premiers éprouvèrent une sanglante défaite et dirent: « Amenons de Silo dans le camp, au milieu de nous l'arche du Seigneur, afin qu'elle nous sauve de la main de nos ennemis. » L'arche vint donc avec les enfants d'Héli, Ophni et Phinès; tout Israël jeta un cri de joie, et les Philistins l'ayant entendu, frémirent d'épouvante, car ils dirent: « Dieu est dans leur camp. » Mais le Seigneur leur donna encore une fois la victoire; et l'arche sainte tomba entre leurs mains.

Héli, tremblant pour l'arche de Dieu, se tenait assis sur son siége, la face tournée vers le chemin, lorsqu'un homme, accourant à Silo, y apporta la nouvelle du combat: de grandes clameurs s'élevèrent aussitôt parmi le peuple : Héli, les ayant entendues, interrogea le fugitif, qui lui dit: « Israël a fui devant les Philistins, une grande partie du peuple a été taillée en pièces tes deux fils ont été tués et l'arche est prise. » Lorsque cet homme eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de son siége à la renverse, et, s'étant brisé la tête, il mourut; il était âgé de près d'un siècle, et avait jugé Israël environ quarante ans (1).

Émile DE BONNECHOSE.

—

16 Octobre.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Botanique

Mes petits amis, dans le jour précédent, vous venez de voir la description des montagnes, mais il ne suffit pas de connaître le règne minéral, permettez-moi de vous initier aux beautés que la nature nous offre de toutes parts dans le règne végétal. Ecoutez donc avec une religieuse attention le morceau suivant, tiré de notre meilleur écrivain.

LA FLEUR:

La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes. Elle passe vite comme l'homme; mais elle rend doucement ses feuilles à la terre, on conserve l'essence de ses odeurs, ce sont les pensées qui lui servaient chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet,

(1) Ce morceau est extrait d'un ouvrage inédit de M. de Bonnechose sur l'Histoire Sacrée, et c'est à l'intérêt que cet écrivain veut bien prendre à notre publication que nous en sommes redevables.

et les cheveux blancs du sage ; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes. Aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose.

Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

CHATEAUBRIAND.

---

17 Octobre.

ÉLÉMENTS DE COSMOGRAPHIE.

Le soleil.

Cet astre radieux qui brille avec tant d'éclat dans la voûte du ciel, nous servira de texte pour notre *Leçon* d'aujourd'hui, mais je réclame encore de vous, mes chers enfants, la même attention que vous faites à toutes vos autres leçons ; n'oubliez pas que les enfants sages et studieux, seront toujours chéris et récompensés par leurs parents et par leurs maîtres écoutez-moi donc, la leçon commence.

Contemplez le soleil qui, du seul éclat de sa couronne, remplit l'immensité de son empire. Toute cette magnificence est son ouvrage. Après avoir rendu, par la chaleur de ses rayons, la vie à la nature, il en fait briller les traits rajeunis de la splendeur de sa lumière, et jette sur les plis de sa robe verdoyante les plus vives couleurs.

Occupons-nous un moment de ce qu'il est, et des bienfaits qu'il répand sur la terre, avant de rechercher la place qu' il occupe, et de parcourir les espaces immenses où s'étend sa domination.

Le soleil est un globe de feu qui, tournant sur lui-même d'une rapidité prodigieuse, darde sans cesse et de tous les côtés une ligne droite des rayons de sa substance, et destinés à porter avec une vitesse inconcevable, jusqu'au bout de l'univers, la lumière qui l'éclaire, la chaleur qui l'anime et les couleurs qui l'embellissent.

C'est un globe, puisque dans toutes ses parties il se montre à nos yeux sous une forme circulaire. Le soleil darde ses rayons sans cesse de tous côtés, et même de tous les points de surface.

car il n'est pas un seul instant où sa lumière ne se répande sur toutes les parties de l'univers tournées vers lui, et pas un seul point qu'il éclaire d'où on ne le voie tout entier.

—

18 Octobre.

HISTOIRE DE FRANCE.

Clovis, en s'établissant dans les Gaules, rechercha l'alliance de ses voisins, des Bourguignons surtout. Il épousa Clotilde, nièce de Gondebaud, roi de Bourgogne. Cette princesse, éclairée par la religion chrétienne, voyait avec douleur son mari sacrifier aux idoles et aux faux dieux; mais pleine de confiance en la puissance divine, elle priait tous les jours le Seigneur pour la conversion de Clovis; enfin le temps arriva où les vœux de cette pieuse reine devaient être exaucés. Dans une bataille contre les Allemands, à Tolbiac, Clovis voyant ses bataillons pressés de toutes parts et la victoire lui échapper, éleva ses mains vers le ciel: « Dieu de Clotilde, s'écria-t-il, je fais vœu de n'adorer que toi si tu m'accordes la victoire. » Une lumière céleste sillonna aussitôt le ciel, et ce signe miraculeux convainquit Clovis que le Dieu de Clotilde l'avait entendu: les Allemands, frappés d'une terreur panique, cèdent le champ de bataille aux soldats francs. Après une victoire aussi mémorable, Clovis, à la tête de ses troupes, se rendit à Reims pour y recevoir le baptême. Là le saint évêque Remy l'instruisit des beautés de la religion chrétienne. La cérémonie eut lieu avec une magnificence extraordinaire, les rues étaient tendues de superbes tapisseries, les murs de l'église recouverts de riches courtines de soie et d'or; et les cierges exhalaient une odeur de myrrhe et d'ambre, dont on avait parfumé leur cire. Clovis entra dans le baptistaire et fut fait chrétien avec sa sœur et trois mille guerriers de son armée. « Courbe la tête, fier Sicambre, devant le maître des rois et des peuples, » lui dit saint Remy, en lui versant l'eau sainte sur la tête, et Clovis obéit. On ne peut se lasser d'admirer, mes petits amis, cette merveilleuse conversion. Le doigt de Dieu est marqué dans tous les actes de cette œuvre miraculeuse, un prince barbare et cruel devient un roi pieux et soumis à une religion qui prêche la douceur et le pardon des injures.

Peu de temps après, Clovis rendit un témoignage authentique de sa déférence pour saint Remy. Un soldat avait eu dans

sa part du butin un vase d'or pris à l'église de Soissons. Saint Remy pria le roi de lui faire rendre cet objet sacré; mais le soldat fut inflexible. Tu n'auras pas ce vase, répondit-il grossièrement au roi, et d'un coup de sa hache d'armes il le brise en mille morceaux. Clovis dévora cet affront, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de punir l'insolent guerrier. Elle s'offrit bientôt. A une revue apercevant ce soldat: Tes armes sont en mauvais état, lui cria-t-il, elles accusent ta paresse et ta lâcheté; le soldat allait répondre par des injures, le roi le prévint et l'étendit mort à ses pieds. Souviens-toi du vase de Soissons, lui dit-il en lui portant le coup mortel. Clovis accorda par la suite à saint Remy autant de terrain qu'il pourrait en parcourir à cheval pendant qu'il faisait sa méridienne.

Ch. DURAZZO.

---

19 Octobre.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne minéral. — Des Montagnes.

Les objets les plus élevés sont ordinairement ceux qui frappent notre imagination: or, sur notre globe ce qu'il y a de plus élevé, ce sont les grandes masses qu'on nomme *montagnes* et qui contiennent la plus grande partie des matières minérales, c'est donc par le règne minéral que nous allons commencer notre petit cours d'histoire naturelle. Tantôt élancées en aiguilles irrégulières et hardies, tantôt arrondies comme des balançons, tantôt terminées par des pics, elles présentent les aspects les plus variés, les plus pittoresques, on respire sur leurs cimes un air plus pur, plus salutaire, on y embrasse par la vue d'immenses horizons, l'on peut souvent y contempler les nuages et le tonnerre roulant au-dessous de ses pieds. Des neiges continuelles couvrent les sommets des montagnes; aussi, mes enfants, le froid est-il mortel dans les hautes régions. Puis ces neiges se transformant en glace, composent des amas bleuâtres et respendissants, nommés *Glaciers*, qui sont une des curiosités les plus étonnantes des grandes chaînes de montagnes. Sur le mont Blanc, il existe un glacier célèbre, la *Mer des Glaces*, qui a dans quelques endroits, sept à huit cents pieds d'épaisseur. Vous voyez alors, mes enfants, quels dangers doivent courir les hardis voyageurs, qui, par amour pour la science, se hasardent à explorer ces dangereux endroits. Mais

les merveilles de la nature sont si admirables, que l'on passe tous les périls pour aller les contempler, et pour louer la toute-puissance qui les a créées.

Ch. Durazzo.

—

20 Octobre.

ENCYCLOPÉDIE DU PREMIER AGE.

Vous avez vu, mes amis, dans la dernière leçon, comment le grain se réduisait en farine dans le moulin; c'est une opération bien importante, il est vrai, mais il en est une autre d'une aussi grande importance à vous expliquer, c' est la manière de faire le pain, car bien que vous ayez de la farine, si vous ne savez la transformer en pâte, vous n'aurez jamais ce bon pain, que vous mangez tous les jours, et sur lequel votre maman étend parfois, grâce à votre friandise, d' excellentes confitures et du beurre délicieux. Vous avez donc tout intérêt à en écouter la fabrication.

De la farine, de l'eau, du sel dans les proportions convenables; voilà les matériaux de la pâte ; à laquelle on mêle du *levain*, c'est-à-dire de la pâte fermentée, de la pâte gardée de la veille, Vous avez sans doute remarqué cette multitude de petits trous qui se trouvent dans le pain; vous ignorez sans doute d'où ils proviennent ? Eh bien, sachez donc que l' on déchire la pâte pour faire pénétrer l'air, et qu'ainsi se forment *les yeux* dont je vous parle.

On a eu l' idée de substituer des mécaniques à la force humaine employée dans le *pétrissage;* car c'est un travail horriblement fatigant. Figurez-vous donc, mes enfants, un tonneau dans lequel se trouve une broche de fer garnie de lames, placée de manière à couper, à diviser et à pétrir la pâte, comme le font les mains des boulangers les plus habiles. On met dans ce pétrin soutenu par deux pivots, et qui s'ouvrent et se ferment à volonté, la farine, le sel, le levain et l'eau. Un enfant est chargé de le faire tourner sur lui-même à l'aide d'une manivelle ; en *quinze minutes* six cents livres de pâte sont faites, il ne s' agit plus que de les retirer du pétrin, de les faire lever, de les diviser en pains et de mettre ceux-ci au four.

Ch. Durazzo.

—

21 Octobre.

HISTOIRE DES DÉCOUVERTES ET INVENTIONS ANCIENNES ET RÉCENTES LES PLUS UTILES, FAITES DANS LES SCIENCES ET DANS LES ARTS.

Chemins de fer.

Ces admirables routes, qu'il ne faut pas confondre avec les routes *ferrées*, c' est-à-dire revêtues d' un simple cailloutage, sont une invention toute récente qui doit faire faire de grands pas à la civilisation. En roulant sur les chemins ordinaires, les roues des voitures éprouvent toujours une assez grande résistance, soit parce qu'elles s'enfoncent dans le sol gras ou sablonneux, soit parce que le pavé ou le cailloutage, quoique bien préférables au terrain ordinaire, offrent toujours un peu d'irrégularité dans leur niveau. Pour démontrer le plus possible la résistance, on a imaginé dès 1767, en Angleterre, de faire rouler les roues sur des *rails* ou barres de fer qu'on place bout à bout sur deux lignes parallèles. Les barres sont arrondies en dessus, pour être reçues par une gorge ménagée sur tout le contour de la roue; elles forment ainsi une ornière étroite et saillante, ou bien elles sont plates et les roues n'ont pas de gorge, mais alors les barres présentent un rebord qui empêche la roue de sortir de l'ornière. il faut, pour un chemin de fer, que la pente soit nulle ou facile. Le plus célèbre et le plus beau des chemins de fer construits jusqu'à présent, est celui de Manchester à Liverpool en Angleterre; les voitures sont tirées par d'autres voitures qui portent des machines à vapeur et elles parcourent ordinairement 7 lieues par heure; une longue file de chariots est entraînée tout à la fois par la machine, et les nombreux voyageurs, les bestiaux, les marchandises de toute espèce qu' emporte le même mouvement, offrent le coup d'œil le plus curieux. Nous n'avons encore en France que le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne, celui de Saint-Etienne à Roanne, et de Paris à Saint-Germain. La Belgique en compte déjà plusieurs; les États-Unis sont le pays qui en possède le plus, on y fait généralement les ornières en bois au lieu de fer; de tels chemins ont sans doute besoin d'être réparés plus souvent; mais on y trouve encore après tout beaucoup d'économie,

—

22 Octobre.

LANGUE FRANÇAISE.

Ne dites pas: Je reviendrai vers vous, à revoir, mes enfants; *dites*, je reviendrai vers vous, au revoir, mes enfants.

Ne dites pas: Je vous prêterai la canne à mon frère; dites, je vous prêterai la canne de mon frère.

Ne dites pas: Nous avons travaillé à pure perte; dites, nous avons travaillé en pure perte.

Ne dites pas: On fait à savoir qu'il a été perdu tel on tel objet; dites, on fait savoir, *ou mieux*, le public est informé qu'il a été perdu tel ou tel objet.

Ne dites pas: Ils seront payés à proportion de ce qu'ils auront fait; dites, ils seront payés en proportion de ce qu'ils auront fait.

Ne dites pas: L'habit que j'ai renvoyé raccommoder, a-t-il été rendu? dites, l'habit que j'ai envoyé à raccommoder, a-t-il été rendu?

—

23 Octobre.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Dans le dernière leçon nous vous avons présenté un exercice de composition française; des vers à mettre en prose, je vais vous en donner le corrigé pour que vous le compariez à votre devoir et que vous vous mettiez à même de réformer les erreurs qui auront pu s'y glisser.

Corrigé.

Un moineau poursuivi par un épervier, vint, tremblant, se réfugier sur les genoux de Xénocrate. Le tendre philosophe étendant son manteau, en couvre le petit oiseau, puis le réchauffe dans son sein et le flatte: « Hélas! » se dit-il, on en veut à ses jours, il est faible et innocent; je lui dois mon secours. »

Autre fable à mettre en prose.

L'ENFANT ET LE PETIT ÉCU.

Possesseur d'un petit écu,
Un enfant se croyait le plus riche du monde.
Le voilà qui fait voir ce trésor à la ronde,
En criant galment: J'ai bien lu!

— A merveille, lui dit un sage;
C'est le prix du savoir que vous avez reçu,
Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge;
Mais voulez-vous encore être heureux davantage?
Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu:
Vous l'aurez, quand des biens vous saurez faire usage.
L'enfant entendit ce langage,
L'écu, d'après son cœur et sensible et bien né,
A rapporter le double est soudain destiné:
Avec le pauvre il le partage.

AUBERT.

LECTURES RÉCRÉATIVES.

24 Octobre.

L'ÉNÉIDE ET LE POT DE CONFITURES.

A l'époque où Delille était sur le point de publier sa traduction de l'*Enéïde*, M. Michaud, en qui il avait grande confiance, allait tous les jours chez lui, du côté de la place Royale, où il demeurait, et là, du matin au soir, l'aidait dans la dernière révision des manuscrits. Tous les deux, enfermés dans un étroit cabinet encombré de paperasses, ils classaient et soumettaient à un examen définitif cette œuvre, qui avait coûté tant d'années de labeur. Un jour, une difficulté les arrête dans la révision d'un passage; mais il fallait un Virgile, on n'en avait pas. Tout à coup Delille se souvient qu'il a dans son garde-manger un Virgile de Heine, et précisément la partie dont il avait besoin. Il marche à tâtons vers le garde-manger, cherche le Virgile, et met la main sur un pot de confitures. Delille oublie l'*Enéïde*, et, le visage radieux, rentre avec son pot de confitures dans le cabinet où l'attendait M. Michaud: *Mangeons, mangeons ceci*, dit-il à M. Michaud, qui accepta gaiement la partie, et les voilà tous deux autour du pot de confitures. Madame Delille arrive, surprend les deux amis dans ce festin de roi, et, furieuse, les met à la porte; ainsi chassés, ils allèrent se réfugier sous les galeries de la place Royale, riant de l'aventure et causant de Virgile.

25 Octobre.

TRAIT TOUCHANT D'ABSTINENCE D'UN ENFANT DE QUATRE ANS.

Un curé des environs de Rennes avait fait venir chez lui trois enfants de l'un de ses paroissiens réduit à la plus affreuse misère. Il voulait faire prendre mesure d'habit à ces pauvres créatures. Il faisait un froid rigoureux; les trois enfants étaient transis. Le bon curé leur dit de s'approcher du foyer, et leur fait apporter du pain et un peu de viande. Les deux aînés mangent leur portion sans compliment et de bon appétit. Pour le troisième, il regardait la sienne d'un air bien satisfait, mais il n'y touchait pas. « Quoi! mon enfant, lui dit le curé, tu ne manges pas? — Non, monsieur, répondit le marmot; je garde mon pain et ma viande pour ma mère, qui est malade. — Mange toujours, mon petit ami, j'enverrai ce qu'il faut à ta maman. — Non, je ne mangerai pas; je veux lui porter ce que voilà, car maman est malade. » A ces derniers mots, les yeux de l'enfant se remplirent de larmes. « Ta mère, mon petit ami, ne manquera de rien, reprit le curé; mais, crois-moi, mange, tu dois avoir faim. — Oui, j'ai faim ; mais maman est malade. — Eh bien! tiens, voilà du pain et de la viande que tu lui porteras toi-même ; mais je veux que tu manges ce que je t'ai donné. — Dans ce cas-là, monsieur, je mangerai bien mon pain sec; ma viande, je veux la garder pour maman. » En effet, le pauvre petit commença à manger son pain sec. Jamais on ne put obtenir de lui qu'il portât à sa bouche la viande qu'on lui avait donnée: il fallut la mettre à part pour sa mère, et lui en donner d'autre à lui-même ; sans quoi cet aimable enfant se fût obstiné à consommer l'acte d'abstinence qu'il croyait devoir faire pour sa pauvre mère malade.

DELACROIX.

---

26 Octobre.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup, je ne sais trop comment, eut un chien pour ami. Ils firent route ensemble et devisèrent assez franchement, car les loups même ont leurs moments de bonhomie. Mais à toute minute la conversation s'arrêtait: au moindre bruit, quand une feuille tombait, quand l'ombre d'un oiseau venait à passer, mon loup dressait son oreille effrayée. Toujours il se préparait au combat, ou bien à la fuite. — « Quelle mortelle inquiétude

s'agite? lui dit le chien ; je ne te vois pas un instant de repos. Marchons tranquillement et libres de soucis. » — « Je ne puis, » lui répondit l'animal féroce, « j'ai pour ennemi tout le monde. » — « Ah ! je comprends; tu ne sais faire que le mal. »

J.-B. Say.

---

27 Octobre.

L'ARABE ET SON CHEVAL.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhadt; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux ; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le doura (1) dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Egypte, tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne

---

(1) Millet de l'Inde.

reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entrave aux chevaux arabes, et l'animal était libre ; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier conçoit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l' emporta jusqu' à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré, les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

LAMARTINE.

---

28 Octobre.

L'ENFANT COURAGEUX.

A la fatale bataille navale d'Aboukir, le vaisseau amiral *l'Orient*, après s'être longtemps défendu seul contre toute l'escadre anglaise, devint la proie des flammes. On se battait de si près, que la bourre du canon ennemi occasionna l'incendie.

Le capitaine de vaisseau Casa Bianca s'y trouvait aves son fils, âgé de dix ans; dangereusement blessé, le capitaine était voué à une mort certaine. Un matelot proposa à l'enfant de le prendre sur ses épaules et de le porter à terre. « Je n'abandonnerai point mon père, répondit le jeune Casa Bianca, je périrai dans ses bras. » Peu d'instants après le feu prit à la sainte-barbe et le vaisseau sauta.

---

29 Octobre.

EDGARD, ROI D'ANGLETERRE.

Du temps où le roi Edgard régnait sur l'Angleterre, il y avait une jeune personne nommée Elfride, dont la beauté était si grande que tout le monde en parlait ; elle était fille d'un comte très-riche et très-puissant, et comme le roi avait perdu sa première femme, il pensa qu'Elfride serait un très-bon parti pour lui, si elle était aussi belle qu'on le disait.

Edgard avait un frère de lait, nommé Ethelwood, qu'il aimait beaucoup, il le fit venir, et lui ordonna d'aller sur-le-champ au

château du comte, comme pour lui faire une visite, et de bien regarder Elfride, afin de lui dire ensuite si elle était digne d'être épousée par un roi.

Ethelwood partit avec la bonne intention d'exécuter les ordres de son maître ; mais c' était un jeune homme étourdi et ambitieux, et quand il vit la belle Elfride, et qu'il pensa qu'elle était riche et grande dame, il se mit en tête de tromper le roi et d'arranger le mariage pour lui-même.

En conséquence, il raconta à Edgard, à son retour, qu'il ne comprenait pas comment on avait pu lui tant vanter Elfride, qu'elle était laide, sans esprit, et qu'elle n'avait rien qui pût lui plaire. Le roi, qui avait une grande confiance dans son frère de lait, crut tout ce qu'il lui dit, et ne pensa plus à Elfride.

—

30 Octobre.

SUITE D'EDGARD.

Quelque temps après, Ethelwood voyant qu'il avait réussi à ôter de l'esprit du roi l'envie de faire ce mariage, fut lui dire que quoique Elfride fût laide, il avait envie de l' épouser lui-même, parce qu'elle était riche, et qu'avec sa fortune il deviendrait un grand seigneur. Le roi, trouvant que c' était une idée très-raisonnable, accorda à Ethelwood la permission de demander Elfride. Il n'eut pas de peine à l'obtenir, parce qu'on savait qu'il était le favori du roi; et comme après son mariage il la faisait rester dans son château, sous prétexte qu'elle était trop laide pour paraître à la cour, il crut bien que le roi ne saurait jamais sa tromperie.

Mais on a beau faire, la vérité se découvre toujours, et les gens qui mentent en sont punis tôt ou tard. Il ne se passa pas bien longtemps sans qu'Edgard n'apprît qu'il avait été trahi, et qu'Elfride était vraiment la plus belle personne de son royaume. Vous jugez combien il fut en colère! Mais comme il voulait se venger, il n'en fit rien voir, et dit seulement qu'il allait faire une partie de chasse, et qu'ensuite il irait au château de son frère de lait pour faire connaissance avec sa femme.

—

31 Octobre.

FIN D'EDGARD.

Le pauvre Ethelwood vit bien que tout allait se découvrir, et sous prétexte de faire faire chez lui des préparatifs pour rece-

voir le roi, il courut, tout effrayé, trouver Elfride, et lui avouant tout ce qui s'était passé, il lui en demanda pardon, et la supplia de mettre la robe et la coiffure qui lui allaient le plus mal, afin que le roi ne s'aperçût pas combien elle était belle. Mais Elfride était coquette et ambitieuse ; elle devint furieuse, en apprenant qu'Ethelwood l'avait empêchée d'être reine; et pour se venger, elle mit sa plus belle robe, ses plus beaux bijoux, et parut si brillante et si gracieuse devant le roi, qu'il en fut ébloui et eut tout de suite quelque penchant à l'aimer.

Peu de temps après, comme le roi se trouvait seul à la chasse avec son frère de lait, il saisit un moment où Ethelwood ne pouvait se défendre, et le tua en lui plongeant un poignard dans le sein. Il épousa ensuite Elfride, et vécut avec elle jusqu'à sa mort.

Certainement Ethelwood avait eu grand tort, mais la conduite du roi et celle d'Elfride furent encore plus coupables, et je suis sûre que vous ne serez pas étonnés quand vous apprendrez que ce mariage amena de grands malheurs dans la famille d'Edgard.

V. de V.....

Lectures de Novembre.

RELIGION ET MORALE.

1er Novembre.

DE LA PRIÈRE DU MATIN.

Il faut, mes petits amis, suivant le conseil du sage, prévenir par la prière le lever du soleil, et adorer Dieu dès le point du jour. *Dès le matin, Seigneur, je me présenterai devant vous*, dit le prophète-roi, *et mon premier soin sera de vous invoquer*. Jésus-Christ lui-même a voulu consacrer par son exemple cette offrande si légitime des prémices de la journée. Dès l'aube du jour, de grand matin, il allait faire sa prière dans un lieu écarté. Ainsi, tout nous prescrit ce devoir. Qui vous accorde ce jour qui commence pour vous? N'est-ce pas Dieu? Quoi de plus juste que de l'en remercier et de le lui offrir? Savez-vous quels accidents, quelles épreuves, quelles tentations vous attendent? Quoi de plus raisonnable que d'invoquer l' arbitre suprême de tous les événements, le dispensateur des grâces, l'auteur de tous les dons? Nous sommes si faibles! La vie est semée de tant de piéges, de chagrins, de revers! Dieu est si bon, si miséricordieux! Il est toujours près de ceux qui l'invoquent. Ne vous dispensez donc jamais, chers petits amis, du devoir sacré de la prière du matin. Consacrez-y le premier moment libre, de peur de ne plus retrouver le temps de l'accomplir. Offrez à Dieu tout ce qui vous arrivera dans le cours de la journée. Cette offrande générale suppléera au défaut d'intention qui pourra manquer au détail de vos actions, et les rendra méritoires. Enfin, vous ne savez pas si ce jour que vous commencez, ne sera pas le dernier de vos jours. Quel motif puissant pour le sanctifier par la prière du matin!

—

2 Novembre.

PRIÈRE DE L'ENFANT.

Joins tes petites mains et dis : Mon Dieu ! mon Dieu !
Répands sur moi ta grâce, afin qu'à ton saint lieu
  Ma voix toujours pure t'arrive :
Fais que, docile et bon, mon corps soit préservé
De mauvais et de mal ; fais que, par toi lavé,
  Pour ceux qui m'ont créé je vive !
Adopte-moi, Seigneur ! car les petits enfants
Sont tiens ; c'est toi qui fais qu'ils sont sains ou souffrants,
  C'est toi qui souffles dans leur âme
La froidure ou l'amour, l'or ou la pauvreté,
Et qui mets dans leurs cœurs les foyers de bonté
  Où les mères versent la flamme !
Fais-moi facile et doux pour ceux qui tous les jours
Me baignent de bienfaits, de larmes et d'amours ;
Fais qu'en obéissant je croisse et je grandisse,
Sans jamais mériter, mon Dieu, ton abandon !
Sans jamais mériter un sévère pardon,
Fais que tous les matins mon père me bénisse !

Mme Hermance Lesguillon.

---

3 Novembre.

PIÉTÉ DE TURENNE.

L'un des plus illustres capitaines dont s'honore la France, le grand Turenne, savait, au milieu même des occupations les plus graves, trouver toujours le temps et les moyens de remplir ses devoirs religieux. On le vit, plus d'une fois, quelques heures avant de livrer bataille, dans ces moments pleins de trouble et d'inquiétude où l'esprit agité de mille pensées diverses semble devoir être emporté hors de lui-même, on le vit, dis-je, implorer par la prière le secours et la protection du Dieu des armées. Il s'écartait dans les bois, et là, seul, la pluie sur la tête, les genoux dans la boue, il adorait dans cette humble posture le maître du sort et de la vie des hommes.

---

4 Novembre.

NOTRE PÈRE ! OU LA PRIÈRE D'UN VIEILLARD.

Il y a quelques années, je me trouvais à deux lieues de Versailles, dans le joli village de Châteaufort. Tous les dimanches,

averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe. C'était un charmant spectacle que de voir les villageois, dans leur simple parure s' acheminer à la même heure et de tous les points du vallon, à travers la prairie. Il arrivait quelquefois que j'avais un compagnon; c'était un vieillard vénérable, dont je ne pouvais me lasser d'admirer la piété ardente et ingénue... Encouragé par les récits qu'on m'avait faits de cet homme, je l'abordai:

« Savez-vous lire? lui dis-je.

— Oui, Monsieur. Dans ma jeunesse, j'ai reçu les leçons du curé, un bien brave homme, qui se plaisait à instruire les enfants.

— Et vous avez des livres?

— Oh! à mon âge, on ne lit plus, on prie.

— Vous priez donc souvent?

— C'est un si grand bonheur de prier! Le soir, assis à la porte de ma pauvre cabane qne vous voyez là-bas, sous les châtaigniers, je regarde coucher le soleil et je dis: NOTRE PÈRE.!

— Y en a-t-il qui remplisse mieux le cœur? NOTRE PÈRE! Souvent, après avoir prononcé ces mots, je m'arrête; et en voyant les troupeaux qui reviennent des champs pour nous donner du lait, en voyant le soleil qui se lève et se couche sur la vallée, je bénis sa chaleur qui fait croître l'herbe de nos prairies et les fruits de nos arbres et le blé de nos champs. Oh! alors, je sens bien que ma prière est vraie, et j'en ai pour toute la soirée à songer à ces mots: NOTRE PÈRE!

— Et dans la mauvaise saison, que faites-vous?

— Je regarde le ciel! Je vois ces grands nuages qui le traversent, et qui viennent, je ne sais d'où, poussés par le vent, cheminant sans bruit, et versant, comme des arrosoirs, la pluie çà et là dans les plaines qui reverdissent, et nous donnent du pain, du beurre, du miel, ni plus ni moins que si Dieu les mettait lui-même dans nos mains. Ah! NOTRE PÈRE, qui êtes dans les cieux, vous vivrez toujours! Les hommes ne peuvent pas vous faire mourir, comme ils ont fait mourir mes pauvres enfants! »

En parlant ainsi, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, sa tête se pencha, et je l'entendis qui murmurait tout bas quelque mots, comme s'il eût continué sa prière.

AIMÉ-MARTIN.

—

5 Novembre.

LES ANGES.

Bienheureux anges, mes doux frères,
Qui planez au ciel radieux;
Habitants des célestes sphères,
Que votre sort est glorieux!
Vous videz la coupe éternelle,
Que Dieu remplit de ses douceurs;
Au reflet des astres votre aile
De l'arc-en-ciel prend les couleurs.

Vous jouez avec ce tonnerre
Qui nous cause tant de terreur;
Il gronde et menace la terre,
Et de lui, vous n'avez pas peur!
Vous courez d'étoile en étoile,
Vous berçant dans l'azur des cieux;
L'immensité n'a pas de voile
Qui ne se soulève à vos yeux.

Vous voyez glisser dans l'espace
Plus d'un soleil étincelant.
Pour vous, la planète qui passe,
N'est qu'un grain de sable brillant,
Quand vient la nuit, sur un nuage,
Posant ce corps aérien,
Vous descendez vers l'enfant sage,
Dont Dieu vous fit l'ange gardien.

Vous bercez doucement sa couche
Ecartant les rêves mauvais;
Et vous déposez sur sa bouche
Votre joyeux baiser de paix!
Bienheureux anges, mes doux frères,
Qui planez au ciel radieux;
Habitants des célestes sphères,
Que votre sort est glorieux!

Mme Virg. Orsini.

---

6 Novembre.

DE L'AMOUR FILIAL.

Ecoutez, enfants, les avis de votre père, et suivez-les afin que vous soyez sauvés. Car Dieu a rendu le père vénérable aux

enfants, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore son père trouvera lui-même sa joie dans ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. Honorez votre père de tout votre cœur et n'oubliez point les douleurs de votre mère. Souvenez-vous que sans eux vous ne seriez point nés, et faites tout pour eux, comme ils ont tout fait pour vous. Mes amis, soulagez votre père et votre mère dans leur vieillesse. Leur âge ne les porte déjà que trop à la tristesse, ne contribuez jamais à les attrister. Que toutes vos actions, que toute votre conduite à leur égard, soient toujours si aimables que votre vue les ranime et les réjouisse. Chaque sourire que vous rappellerez sur leurs lèvres, chaque contentement que vous ferez naître dans leur cœur, sera pour eux le plus salutaire des plaisirs, et tournera à votre avantage. Les bénédictions que reçoit d'un père et d'une mère un fils reconnaissant sont toujours sanctionnées de Dieu.

SILVIO PELLICO.

---

7 Novembre.

DES PLAISIRS.

Les plaisirs ne sont point notre occupation journalière ; ce n'est qu'à titre de délassement que le Créateur nous les accorde; avoir pour eux un goût trop vif, c'est risquer de ne pas atteindre sa vraie destination, c'est rechercher des jouissances qui pourraient devenir pour nous une source de regrets et de remords. Sur toutes choses, je vous conseille, mes chers petits amis, d'être bien attentifs au choix de tous vos plaisirs. Ne prodiguez pas votre temps à des amusements dont vous ne pourriez jouir sans nuire à votre vertu, à votre santé ou au bien-être de votre famille. Que ces joies insensées qui pourraient blesser votre prochain, exciter ses plaintes, faire couler ses larmes et vous écarter des devoirs que la société et la religion vous imposent, ne trouvent jamais d'accès dans votre cœur, Que les plaisirs même les plus innocents ne vous dominent jamais au point de vous rendre insensibles aux plaisirs purs et solides du christianisme, ou de vous ôter le goût des occupations sérieuses.

ÉDUCATION SOCIALE.

8 Novembre.

DE LA TOILETTE.

Les soins que réclame notre personne doivent être mis au nombre de nos devoirs. La bienséance exige que nous soyons toujours vêtus avec propreté et décence. Les enfants doivent se laver chaque jour le visage, les dents, les mains, les pieds, et entretenir aussi le corps dans une propreté continuelle. C'est un puissant moyen de santé et même d'embellissement. Que jamais une tache, une déchirure, ne s'aperçoivent sur vos vêtements.

Quelques enfants ont la sottise de placer leur gloire dans l'élégance de leur parure. Gardez-vous de cette vanité ridicule qui vous rendrait un objet de risée. Je m'adresserai particulièrement aux jeunes filles, car, plus que les garçons, elles sont sujettes à ce travers d'esprit,

Ce n'est point la richesse des étoffes, la vivacité des couleurs qu'elles doivent rechercher, mais bien plutôt une gracieuse simplicité qui d'ailleurs s'accorde mieux avec le bon goût et les manières des jeunes personnes. Est-il rien de plus grotesque que de voir une jeune fille surchargée de garnitures, de bijoux, qui la font ressembler à une poupée? Je vous le répète, mes amis, la simplicité est ce qui sied le mieux à vos traits enfantins, à votre air naïf.

Mme Joséphine Le Bassu

---

9 Novembre.

SIMPLICITÉ DE SAINT LOUIS DANS SES HABILLEMENTS.

Saint Louis se fit une loi de ne porter que des habits fort simples, excepté aux jours de cérémonie. Robert de Sorbonne, naturellement railleur, en prit occasion de plaisanter, en présence du roi, sur la magnificence du célèbre Joinville : « Ne seriez-vous point à blâmer, lui dit-il, si vous alliez vous asseoir et prendre place au-dessus du roi? — Oui , vraiment. — Or , êtes-vous moins à blâmer, quand vous êtes vêtu plus richement que lui ? — Non, maître Robert; car cet habit que je porte m'a été laissé par mes père et mère, et je ne l'ai point fait faire de mon autorité; mais vous êtes, au contraire, fort à blâmer, vous

qui, étant fils de *vilains* (on appelait ainsi les personnes d'une naissance obscure), avez laissé l'habit de vos père et mère, pour prendre des étoffes plus fines que celles du roi. » Alors le sire de Joinville compara l'habit du roi avec celui du railleur, en disant : « Or, regardez si j'ai dit vrai. » Joinville, par cette naïveté, mit les rieurs de son côté, et le prince défendit un peu le docteur, en disant qu'il convenait de s'habiller honnêtement, et de telle manière que les princes du monde ne pussent dire : « Vous en faites trop; » ni aussi les jeunes gens: « Vous en faites peu. »

---

10 Novembre.

DU TEMPS DESTINÉ A LA TOILETTE.

Le temps destiné à la toilette doit être réglé; on serait très-blâmable d'en prolonger la durée aux dépens de l'accomplissement de ses devoirs. Car, bien que ce soit nécessaire, il est absolument sans profit pour l'esprit, et peut même devenir nuisible si la vanité en détermine l'application. Se regarder longtemps dans la glace, s'y étudier à prendre des grâces, est une chose ridicule qui n'amène ordinairement que l'affectation et la grimacerie.

Je ne vous défends point, enfants, de chercher à paraître le mieux possible, mais le moyen d'y réussir, c'est d'orner votre âme des qualités qui, en se réfléchissant sur le visage, lui donnent un véritable attrait. Croyez-moi, l'expression de la bonté, de la modestie, de la candeur, le sourire de la bienveillance, la douceur du langage, voilà la beauté qui charme les regards et pénètre le cœur. Cette beauté à laquelle vous pouvez et devez prétendre, vous l'obtiendrez par une volonté généreuse, et du moins celle-là ne vous attirera jamais les désagréments qui souvent accompagnent la seule beauté du corps.

---

11 Novembre.

LE MIROIR, OU LA MAUVAISE HUMEUR CORRIGÉE.

Il y avait une petite demoiselle d'un caractère maussade, qu'aucune autorité ne pouvait dompter: devenue incorrigible par une longue indulgence, elle ne connaissait d'autre loi que sa volonté; souvent pour des riens elle se fâchait et s'emportait, ensuite assise dans un coin, elle boudait tristement tout le jour, et refusait également de jouer et de s'occuper. Son père avait

essayé tour à tour les voies de la douceur et des moyens plus sévères, toujours sans succès: tous ses efforts ne servaient qu'à la rendre de plus en plus insupportable. La maman s' aperçut que la jeune fille, qui commençait à grandir, allait quelquefois consulter furtivement le miroir, et s' exercer en cachette à de petites minauderies, selon l'instinct ordinaire à treize ans. D'après cette remarque elle conçoit un excellent projet pour adoucir l'humeur de sa fille, et, comme une mère prudente, elle essaie de faire servir un défaut à corriger l'autre. Justement à l'endroit où Marie avait coutume de se cacher, quand par hasard elle était de mauvaise humeur, elle suspend un miroir sur le mur, pour lui montrer sa laideur et l'excès de sa difformité lorsqu'elle est en colère, et pour l' avertir, puisqu' elle faisait cas de la beauté, de rendre son caractère plus traitable. Le miroir eut tout l'effet désiré; la petite Marie crut à ses leçons, et se corrigea. Cette petite fille, qui méprisait autrefois tous les avis, devint souple et douce en moins de rien, et se fit aimer de tout le monde par la douceur de son caractère.

(*Trad. de l'anglais.*) ISABELLE.

---

12 Novembre.

DU MAINTIEN DU CORPS.—DE LA TÊTE ET DES OREILLES.

La bienséance, mes petits amis, exige qu'on tienne la tête droite et élevée, qu'on ne la tourne pas de côté et d'autre avec précipitation; c'est surtout dans la conversation que l' on doit avoir soin d'en régler les mouvements.

La tête négligemment baissée annonce la paresse; penchée de côté, elle indique l'hypocrisie; mobile sans nécessité, elle dénote la légèreté d'esprit; trop élevée, elle marque la fierté et l'orgueil, et cette dernière attitude, loin de nous valoir l'estime des autres, ne nous attire que le mépris.

Évitez de porter la main à la tête; l'honnêteté et la propreté exigent qu'on n'y touche que dans une pressante nécessité, surtout lorsqu'on est à table. Vous devez encore moins vous gratter ni toucher à vos cheveux, ce défaut, si ordinaire aux enfants, ne saurait être relevé avec trop de soin.

Quant aux oreilles, mes petits amis, nettoyez-les avec soin, mais évitez de le faire en compagnie. On ne doit pas non plus le faire avec une épingle, ni encore moins avec les doigts, mais se servir d'un cure-oreilles. Les enfants ont communément beau-

coup de penchant à crier ou à se souffler mutuellement dans les oreilles: c'est une impolitesse, et qui plus est, une habitude nuisible dont ils doivent se corriger.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

13 Novembre.

HISTOIRE SAINTE.

Caïn et Abel.

Les deux premiers-nés d'Adam et d'Eve furent Caïn et Abel: le premier était laboureur et présentait à Dieu, pour offrande, les prémices des fruits de la terre: le second, pasteur de brebis, offrait en sacrifice les premiers-nés de son troupeau. Mais Dieu, qui dans les actes pieux n'a égard qu'aux secrètes dispositions du cœur, ne regarda ni Caïn ni ses dons, Caïn en ressentit une vive colère, et son visage en fut abattu. Le Seigneur lui dit: « Pourquoi es-tu irrité, et d'où vient cet abattement sur ton visage: si tu fais le bien, n'en seras-tu pas récompensé? si tu fais le mal, ne porteras-tu point aussitôt la peine de ton péché? mais ton mauvais désir te sera assujetti, et c'est à toi de le dominer.» Caïn dit à son frère Abel: « Sortons, » et, lorsqu'ils furent dans les champs, il se jeta sur son frère et le tua.

La voix divine se fit entendre au coupable: « Caïn, dit le Seigneur, où est ton frère Abel? « Caïn répondit: « Je ne sais, suis-je le gardien de mon frère? — Qu'as-tu fait? demanda, l'Éternel, le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit sur cette terre qui s' est ouverte pour recevoir le sang de ton frère versé par ta main. Après que tu l' auras cultivée, elle ne te donnera pas ses fruits; tu seras errant et fugitif sur la terre. » Caïn dit au Seigneur: « Mon iniquité est trop grande pour que j'obtienne le pardon; je fuirai ta présence, je serai errant et fugitif, et quiconque me trouvera me tuera.—Non, cela ne sera pas, répondit le Seigneur, » et il mit un signe sur le coupable, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point. Caïn s'enfuit et habita le pays situé à l'orient d'Eden.

Emile DE BONNECHOSE.

—

14 Novembre.

HISTOIRE DE FRANCE.

Sainte Clotilde.

Sainte Clotilde était la femme de Clovis ; ce fut elle qui engagea son mari à se faire chrétien; mais Dieu, avant d'exaucer ses prières voulut éprouver sa foi. Un fils lui naquit, prince remarquable par sa force et sa beauté; le plus grand désir de Clotilde était de faire baptiser son enfant, mais Clovis, imbu des maximes impies du paganisme, se refusait à sa demande. Enfin, il finit par y accéder. Mais à peine la cérémonie fut-elle terminée que le jeune prince tomba malade et mourut. La colère de Clovis fut terrible, et Clotilde eut à supporter la fureur d'un prince encore barbare; la pieuse princesse se résigna, et, renfermée dans son oratoire, elle priait avec larmes le Seigneur de jeter sur son humble servante un regard de compassion, mais Dieu voulait l'éprouver par une autre disgrâce. Il accorda à Clotilde un second fils, grande fut la joie de la mère, et Clovis lui rendit alors ses premières faveurs; Clotilde, persévérant dans son premier dessein, se jeta aux pieds de son époux, et le conjura, au nom du Dieu des armées, d'accorder le baptême à son nouveau-né; le fier Sycambre la repousse avec colère et mépris; mais la pieuse reine ne se rebute pas, et persuadée que l'esprit du Seigneur est avec elle, elle obtient enfin ce qu'elle implore avec tant de constance; l'enfant meurt comme le premier; ce fut un coup terrible pour Clotilde, et vous jugez de l'emportement de Clovis; mais la main du Seigneur s'était assez appesantie sur la sainte princesse; sa grâce toute-puissante ouvrit les yeux au roi barbare et éclaira son cœur; la victoire de Tolbiac, comme vous l'avez vu, mes petits amis, et la naissance d'un troisième fils, qui vécut après son baptême, acheva de vaincre l'incrédulité de Clovis. Ch. Durazzo

---

15 Novembre.

HISTOIRE DES DÉCOUVERTES,

Du Parchemin.

Cette matière, dont l'usage est très-ancien, se fait avec de la peau de mouton, de chèvre ou de veau. Après avoir ôté le poil de la peau, on la gonfle, puis on l'amincit, et on la frotte avec

de la pierre ponce. Le vélin est une sorte de parchemin plus uni et plus beau que le parchemin ordinaire: son nom vient de ce qu'il est préparé ordinairement avec la peau des plus jeunes veaux; mais on en fabrique aussi avec les peaux d'ânes et de porcs. Les anciennes chartes et les anciens diplômes s'écrivaient toujours sur parchemin, et beaucoup d'ouvrages entiers ont été copiés sur cette peau. Les moines, les seuls copistes qu'il y eût au moyen âge, étant trop pauvres, on vit s'établir le barbare usage d'effacer l'écriture des anciens manuscrits en parchemin, afin de s'en servir pour écrire d'autres ouvrages. Heureusement, on peut, avec de la patience, distinguer, entre les nouvelles lignes, des phrases entières de l'ancienne écriture.

CORTAMBERT.

---

16 Novembre.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Brebis.

Regardez ces innocentes brebis, avec ce fier bélier à leur tête, et ces jolis agneaux à leur côté. Quelle paisible famille ! Douces créatures! Vous êtes aussi pourvues de bons habits. Ils vous seront d'un grand secours dans l'hiver et dans les nuits fraîches où vous êtes obligées de coucher à la belle étoile, au milieu des champs; mais ils vous donneraient trop de chaleur dans l'été. Eh bien, ne craignez pas; on trouvera le moyen de vous débarrasser sans vous faire souffrir. Aussitôt que les chaleurs étouffantes seront venues, le fermier vous réunira toutes ensemble dans la prairie. Alors de jeunes bergers viendront avec de larges ciseaux vous délivrer adroitement du poids incommode de votre toison. Vous sortirez de leurs mains plus légères, et vous courrez, sautant et bondissant, comme de petits garçons qui ôtent leurs habits pour jouer dans la campagne.

La laine des brebis et des moutons est très-précieuse. On la vend aux cardeurs, qui la dégraissent, et de pauvres femmes, qui vivent dans les chaumières, la filent. N'avez-vous pas vu l'honnête Gothon, assise devant sa porte, chanter de vieilles romances en tournant son rouet, heureuse de penser qu'on la paierait assez bien pour l'empêcher de demander l'aumône?

---

17 Novembre.

(Suite)

Lorsque la laine est filée, puis tordue, les bonnetiers en font des bonnets ou des bas, et les tisserands en font des étoffes pour nos vêtements, ou des couvertures pour nos lits dans l'hiver.

Les pauvres moutons ne seraient pas si fringants, s'ils savaient qu'ils doivent être, comme les bœufs, vendus aux bouchers. Ne pensez-vous pas qu'il est cruel de tuer ces innocentes créatures? En effet, mes enfants, c'est une pitié. Mais, si l'on n'en tuait pas quelques-uns, il y en aurait un si grand nombre, qu'ils ne sauraient trouver assez d'herbage pour subsister, et que plusieurs, par conséquent, seraient réduits à mourir de faim. Du moins, tant qu'ils vivent, ils sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Ils ont de belles pâtures pour s'y nourrir et pour y jouer. En marchant à la boucherie, ils ne savent pas encore ce qu'on va leur faire. Lorsqu'on leur coupe la gorge, ils ne sont pas longtemps à mourir, et en expirant, ils n'ont pas le chagrin de laisser après eux des parents qui s'affligent ou qui souffrent de leur perte.

Nous sommes obligés de les tuer pour soutenir notre vie ; mais nous ne devons jamais être cruels envers eux, tant qu'ils sont vivants.

La peau de mouton sert à faire le parchemin qui couvre votre tambour, Henri, et la basane qui couvre votre livre, Charlotte.

---

18 Novembre.

COSMOGRAPHIE.

Du Ciel et de la Terre.

Le ciel, mes petits amis, vous paraît former une voûte ronde, et la terre une surface plate: c'est tout le contraire. Le ciel n'a point de forme déterminée; c'est un espace sans bornes, et la terre est ronde : si vous marchiez toujours droit devant vous, vous en feriez le tour. La terre est une grosse boule, de 1,253 myriamètres ou de 3,864 lieues de diamètre, et 8,592 lieues de circonférence. Elle est suspendue dans l'espace par la puissance de Dieu, qui la balance par les lois positives et négatives de

l'attraction. Vous croyez qu'elle est plus grande que le soleil, qui ne vous paraît pas aussi large que la forme de votre chapeau ; vous vous trompez : le soleil est un million de fois plus gros qu'elle. Il ne vous paraît petit, que parce qu'il est à plus de huit millions de lieues de distance de vous. Vous croyez qu'il se lève le matin et qu'il se couche le soir, vous vous trompez encore; il ne change point de place : c'est la terre qui tourne sur elle-même autour de lui. La sagesse de Dieu emploie toujours la voie la plus courte; elle ne fait rien en vain. Si le soleil tournait autour de la terre, il décrirait chaque jour un cercle de plus de 180 millions de lieues. Vous ne devez ces connaissances qu'aux observations réunies de tous les hommes dispersés sur le globe. Vous voyez donc bien que vous leur devez de la reconnaissance, puisque vous ne pourriez rien savoir seuls et par vous-mêmes. Dieu a attaché les sciences et le bonheur des hommes à leur union.

---

19 Novembre.

LANGUE FRANÇAISE.

1. Le dites pas: C'est *à vous à qui* je m' adresse ; dites : C'est *à vous que* je m'adresse.

2. Ne dites pas: C' est la fête *à* mon père, *à* ma mère, etc., dites: C'est la fête *de* mon père, *de* ma mère.

3. Ne dites pas: Venez *à* bonne heure; dites: Venez *de* bonne heure.

4. Ne dites pas : Mettre son mouchoir *à* sa poche ; dites : Mettre son mouchoir *dans* sa poche.

5. Ne dites pas : J' aime *lire*, il aime beaucoup *écrire*; dites: J'aime *à lire*, il aime beaucoup *à écrire*.

6. Ne dites pas ; Cela me fit une impression si pénible que je pus *avec peine* comprimer ma douleur ; dites : Cela me fit une impression si pénible que je pus *à peine* comprimer ma douleur.

7. Ne dites pas: C'est *à nos âges* surtout qu' il faut éviter les excès; dites: C'est *à notre âge* surtout qu'il faut éviter, etc.

8. Ne dites pas: Ils *en ont* mal agi envers leurs parents; dites: Ils *ont* mal agi envers leurs parents,

9. Ne dites pas non plus : Agir bien ou mal *avec* quelqu'un; dites : Agir bien ou mal *envers* quelqu'un.

10. Ne dites pas: Cette personne m'a *agoni* de sottises; dites: Cette personne m'a *accablé* d' injures.

20 Novembre.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Corrigé de la dernière composition.

L'ENFANT ET LE PETIT ÉCU.

(Vers mis en prose.)

Un enfant possédait un petit écu. Il se croyait avec cela le plus riche des hommes. Il se plait à montrer son trésor à tout le monde, et crie avec gaieté: « J'ai bien lu ! » Un sage lui dit: « C'est fort bien, mon ami; cet écu est le prix de votre petit savoir, du savoir tel que votre âge le comporte ; mais, si vous voulez encore obtenir un bonheur plus grand, c'est au prix de la vertu qu'il faut aspirer; et vous ne l'aurez, mon enfant, que quand vous saurez faire usage de vos biens. » L'enfant profita de cette leçon: il était bien né, il avait le cœur sensible ; il courut partager son écu avec le pauvre, et de cette manière en doubla la valeur.

NOUVELLE COMPOSITION.

L'Enfant et le Chat.

(Vers à mettre en prose.)

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse:
Oh ! le joli minet ! Et le marmot charmé,
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
Qu'au loin il se retire.
Ha ! ha ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,
Que tu suivais, c'était mon déjeuné.

GUICHARD.

LECTURES RÉCRÉATIVES.

21 Novembre.

BEAU TRAIT D'HUMANITÉ DE LOUIS-PHILIPPE, A L'AGE DE TREIZE ANS.

Un jour, le jeune duc de Chartres (aujourd'hui Louis-Philippe), revenant de la promenade où il était allé avec son

frère, le duc de Montpensier, vit, dans une maison de peu d'apparence, une pauvre femme qui sanglotait amèrement. Elle pressait sur son sein un petit Enfant quipleurait aussi etpoussait des cris déchirants. Ému de pitié à la vue de ces deux infortunés, le duc de Chartres s'avance aussitôt vers la mère, et lui demande, avec cette bienveillance qui le caractérisait déjà, le sujet de sa douleur. « Hélas! Monsieur, répondit-elle, le médecin pense que la maladie de mon fils est incurable, et il va lui couper le bras. » En effet, à peine disait-elle ces mots, qu'une espèce de charlatan (car ce n'était pas autre chose), arrive muni de tous ses intruments, et allait commencer sa triste opération, lorsque le jeune duc et son frère envoyèrent chercher un habile chirurgien, M. Bras-d'Or, et sauvèrent ainsi à l'enfant l'amputation et la vie. Ces deux jeunes princes ne bornèrent pas là leurs soins; ils donnèrent des secours à la mère que la mort récente de son mari avait plongée dans la plus affreuse misère, et se chargèrent de l'enfant qu'ils entretinrent avec le fruit de leurs économies. BESCHERELLE aîné.

—

22 Novembre.

LE SERIN DE CANARIE.

Une petite fille, nommée Caroline, avait un serin des Canaries on ne peut plus aimable. Le petit animal chantait dès le point du jour jusqu'à la nuit; il était très-beau, de couleur d'or, et il portait une huppe noire.Caroline lui apportait du millet, du mourron frais, quelquefois aussi un morceau de sucre, et tous les jours elle lui versait de l'eau fraîche et limpide.

Mais le petit oiseau tomba soudain dans la langueur, et un matin que Caroline lui apportait de l'eau, elle le trouva mort dans sa cage.

Aussitôt l'enfant jette les hauts cris sur l'animal chéri et elle fondait en larmes; alors sa mère étant sortie, lui en acheta un autre qui surpassait le premier en beauté, et qui chantait aussi agréablement que lui, et elle le mit dans la cage.

Mais la petite fille n'eut pas plus tôt aperçu ce nouvel oiseau, que ses pleurs redoublèrent. Et sa mère surprise lui dit: « Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu encore? Pourquoi es-tu si désolée? Tes larmes ne pourront jamais rappeler à la vie le petit oiseau qui a péri, et voilà que tu en as un autre plus beau que le premier?

Ah! chère maman, dit l'enfant, je me suis mal conduite en-

vers ce pauvre petit animal, et je ne lui ai pas donné tout ce que je devais et pouvais lui donner.

Chère Caroline, répondit la mère, tu t'occupais cependant de lui avec tant de soin!

Hélas! non, répartit l'enfant le cœur navré de chagrin, un peu avant sa mort j' ai mangé un petit morceau de sucre que vous m'aviez donné pour lui, et je l'en ai privé.

L'abbé Teillac.

---

23 Novembre.

L'ABEILLE ET LA GUÊPE.

Une guêpe rencontra une abeille. Hé bonjour, ma sœur, lui dit-elle, combien je suis contente de vous voir! Je voudrais faire ma paix avec vous, car je ne sais pourquoi vous me haïssez. J'ai des ailes comme vous, je pique de même et j'aime beaucoup le miel. Je vous dirai aussi que vous travaillez trop, ma sœur, et vous n'en retirez aucun profit, car ce sont les hommes qui jouissent du fruit de vos travaux. Croyez-moi, laissez-là votre vil métier, votre noire cellule, vivent l'air et la liberté!!! Mettons-nous de compagnie ; nous visiterons les palais et les châteaux des grands, nous assisterons à leurs festins et nous mènerons joyeuse vie.

Je m' en garderai bien, répondit la prudente abeille. Les hommes vous détestent et cherchent à vous tuer, tandis qu' ils ont mille soins de moi, ils me bâtissent de petites maisons de paille, et me nourrissent pendant l' hiver ; cependant je m'approche d'eux rarement. Adieu, ma mie, adieu, on n' a rien à gagner avec les méchants et les paresseux, retenez bien cela et tirez-en profit, ne faites aucun mal, soyez moins importune et travaillez, on vous aimera davantage; n'allez pas voir les hommes si souvent, mais soyez-leur plus utile et vous vous en trouverez bien.

Honoré Arnoul.

---

24 Novembre.

UNE FAUTE RÉPARÉE.

« Oui, Laurence, ces prix, ces couronnes flattent mon orgueil de mère... mais ce n' est pas tout, mon enfant, pour mon bonheur et pour le tien, ce n' est pas tout que le monde dise : « Voilà une jeune personne d'une grande intelligence et

» qui surpasse en instruction toutes celles de son âge. » Non, ma fille, l'essentiel n'est pas de savoir beaucoup, mais de bien savoir, afin d'agir bien; et tous ces talents, ces succès qui nous rendent si fières aujourd'hui, je les regarderais comme vains et stériles s'ils ne contribuaient à ton perfectionnement moral. Bossuet, dont tu as lu les Oraisons funèbres, le grand Bossuet dit quelque part : « Apprenons à mépriser une vaine science » qui ne remplit pas le cœur de l'homme et les belles qualités » qui ne le rendent pas meilleur. »

Ainsi parlait madame Noblin, jeune mère de famille, à sa fille aînée, âgée de douze ans, qui avait, ce jour-là, remporté tous les premiers prix dans la pension où elle faisait son éducation comme externe. — Oh! mon Dieu, maman, dit Laurence, pleurant de dépit, je croyais qu'aujourd'hui tu devais être contente de moi, et voilà que tu me grondes! Qu'est-ce donc que je fais de si mal? On dirait à t'entendre que je suis méchante. — Nullement, ma fille, je me plais au contraire à rendre hommage à ton bon cœur. Mais il est des défauts qui peuvent avoir les mêmes effets que la méchanceté : ainsi ton manque de soin et d'ordre en a souvent de très-fâcheux, et pourrait, quelque jour, en avoir de funestes; le désordre engendre le mal. Hier encore tu as posé un bougeoir allumé si près du berceau de ta petite sœur que, sans la surveillance de ta bonne Brigitte, le feu allait prendre aux rideaux. Et, pour parler de choses moins graves, mais très-préjudiciables, n'as-tu pas, cette semaine, gâté un dictionnaire tout neuf? Cette jolie robe que j'avais pris tant de soin à te faire, tu l'as portée deux fois, la voilà tachée d'encre! Tous les objets à ton usage éprouvent le même sort... Cependant, Laurence, tu nous vois chaque jour, ton père et moi, nous imposer les plus grandes privations pour pouvoir élever convenablement, toi, ton frère et tes sœurs, et pour procurer une existence douce à nos vieux parents. Tu vois que je veille tard, que je me lève de grand matin, pour coudre et pour entretenir le linge de la maison, tes effets surtout... Me rendre encore cette tâche plus lourde, accroître, par légèreté, mes peines et mes veilles, est-ce agir comme une fille bien tendre ?....

---

25 Novembre.

SUITE D'UNE FAUTE RÉPARÉE.

— Ma bonne et chère maman, dit Laurence pénétrée, je n'avais pas senti tout le mal que je cause par mes négligences :

mais je le comprends maintenant, et tu peux être sûre que je vais faire tous mes efforts pour me corriger. — J'en serais bien heureuse, dit madame Noblin; au lieu d'une enfant à réprimander, j'aurais une amie dans ma fille. Car, Laurence, à ton âge, tu peux être déjà l'amie de ta mère, la confidente de ses chagrins... — Oui, si tu en avais, des chagrins, maman, mais tu n'en peux avoir, mon papa est si bon et nous t'aimons tant !

- Certainement, ma fille, je suis une heureuse femme et une heureuse mère ; cependant j'ai des peines, des soucis de fortune... — Comment cela ? — Nous n'avons pour vivre, que la modique place de ton père, et nous sommes si nombreux qu'à peine peut-elle suffire à tous nos besoins. Malgré mon travail, mon économie, je ne sais quelquefois comment nous paierons le loyer à la fin du terme. Ce ne sont pas là, il est vrai, des chagrins de cœur, mais ce sont bien souvent les causes qui les produisent ou qui empêchent d'y remédier; je l'éprouve bien péniblement dans ce moment-ci: ta bonne Brigitte est fort malade; elle s'est tant fatiguée à vous élever tous que sa santé en est détruite ! Le médecin assure qu'elle se rétablirait si elle pouvait rester six mois sans travailler. Tu conçois combien il me serait doux de la garder ici, et, pendant ces six mois, de lui rendre les soins qu'elle nous a prodigués. Eh bien! ce sacrifice, ou plutôt ce devoir est au-dessus de mes moyens; et la pauvre Brigitte, qui le sent elle-même, veut s'en aller dans un hospice. J'ai résisté aussi longtemps qu'il m'a été possible, mais ma bourse s'épuise, et je serai bientôt forcée d'y consentir.

En prononçant ces derniers mots, madame Noblin ne put retenir ses larmes... — Oh ! maman, s'écria Laurence en pleurant aussi, maman, n'y consens pas; il vaut mieux nous priver de tout. Tiens, moi, je ne veux plus de sucre dans mon lait le matin, ni de dessert à mon dîner. Je te supplie en grâce de ne pas m'acheter de robes pour remplacer celles que j'ai abîmées ; je les porterai laides, tant pis ! je n'avais qu'à les ménager. — Madame Noblin émue, heureuse du bon cœur de sa fille, la serra sur son sein, et toutes deux échangèrent pendant quelques minutes les plus douces caresses.

---

26 Novembre.

SUITE D'UNE FAUTE RÉPARÉE.

Durant les premiers jours, Laurence tint ses résolutions. Mais, peu à peu, voyant les choses toujours sur le même pied et sa bonne Brigitte rester sous leur toit sans manquer de rien, elle imagina que sa mère ne lui avait fait un tableau aussi alarmant que pour produire sur elle une plus vive impression. Insensiblement elle se relâcha, puis bientôt elle reprit ses mauvaises habitudes.

Avant de vous conter ce qui en arriva, il faut vous dire, mes chers enfant, que la fidèle Brigitte, fâchée de voir combien Laurence gâtait et perdait tout, avait coutume de lui garder, dans l'armoire de sa chambre, située en haut de la maison, tous les objets précieux, les livres, les coffrets, les nécessaires, etc., qu'elle avait reçus en présents de ses tantes et de sa marraine. Or Brigitte n'allait dans cette chambre que pour se coucher, et restait tout le jour en bas, c'est-à-dire au premier étage occupé par madame Noblin et par sa famille. Plusieurs fois, depuis qu'elle était malade, Laurence lui avait demandé la clef pour aller visiter l'armoire, et chaque fois Brigitte avait eu le soin de l'accompagner ou d'envoyer quelqu'un pour refermer la porte; car la maison était peu sûre, et l'on avait beau lui donner des leçons de prudence, Laurence les regardait comme du rabâchage et n'en tenait compte.

---

27 Novembre.

SUITE D'UNE FAUTE RÉPARÉE.

Un jour que sa bonne était plus souffrante et que chacun était occupé autour d'elle, Laurence voulant montrer à une petite amie toutes *ses jolies choses*, prit furtivement la clef et monta dans la chambre. A peine y était-elle entrée que, regardant par la fenêtre, elle vit dans la cour une de ses cousines qui venait lui rendre visite. D'un bond elle s'élança pour accourir à sa rencontre.... Elle songea, en sortant, à refermer la chambre, et tira la porte après elle, mais la clef quitta la serrure sans l'avoir fermée. Notre imprudente s'en aperçut, et, dans son empressement, elle ne voulut pas retourner de deux pas en arrière; elle descendit, se promettant de remonter bientôt pour réparer cette omission.

Malheureusement, détournée par des incidents qui se succé-

dèrent, elle remit d'heure en heure, non sans quelque remords, car elle savait fort bien qu'elle enfreignait une loi très-expresse de sa mère. Mais, ayant décidé, dans sa haute sagesse, que toutes ces précautions étaient de pures manies, elle rassura sa conscience par cette pensée qu'au bout du compte il n'arriverait rien.

---

28 Novembre.

SUITE D'UNE FAUTE RÉPARÉE.

La nuit étant venue, Brigitte eut besoin de quelques effets serrés dans cette chambre. Une de ses sœurs, qui quelquefois venait la soigner, monte pour les aller prendre... Quelques instants après, elle redescend, pâle comme la mort, s'écriant : Mon Dieu, quel malheur ! J'ai trouvé la porte toute grande ouverte et les armoires entièrement vides; tout a été volé, il ne reste pas un mouchoir à ma pauvre sœur !

Comme, malgré ses défauts, Laurence avait le cœur très-bon et qu'elle ignorait le mensonge, elle n'hésita pas à s'avouer coupable et montra une telle affliction du malheur dont elle était cause qu'elle inspira vraiment plus de pitié que de colère. Ses parents toutefois ne purent lui épargner de sévères reproches... Ils voulurent remplacer une partie des effets volés et pour cela ils s'imposèrent de grands sacrifices; ce que Brigitte voyant, elle ne voulut pas demeurer plus longtemps à leur charge et résolut d'entrer à l'hospice de la Charité.

Elle désirait partir sans qu'on s'en aperçût, afin d'éviter à ses maîtres de tristes adieux; mais ils découvrirent son projet comme elle se disposait à quitter la maison. Alors madame Noblin s'élança de sa chambre et vint l'embrasser en pleurant. Ses enfants l'imitèrent, excepté Laurence, qui ne put soutenir ce spectable. Cependant l'excellente Brigitte ne put point sortir sans lui avoir donné aussi le baiser d'adieu. Rentrée pour la chercher, elle la trouva agenouillée et poussant des sanglots dans le coin d'un cabinet sombre. Ce fut vraiment alors une scène des plus touchantes : Brigitte la prit entre ses bras, mêlant ses larmes aux siennes, lui disant: Laurence, console-toi ! mon enfant, je n'ai rien perdu puisque tu m'aimes tant; et moi je t'aime toujours. Pourrais-je ne pas t'aimer ! — Non, non, disait Laurence, je ne le mérite pas; je cause ton malheur j'afflige ma bonne mère; je suis une méchante créature,..

---

29 Novembre.

FIN D'UNE FAUTE RÉPARÉE.

Enfin elles se quittèrent avec un grand déchirement de cœur, et Laurence demeura plongée dans un tel chagrin, elle eut, pendant deux jours, les yeux si rouges et si gonflés qu'elle fit pitié à tout le monde et qu'on fut forcé de la consoler.

Mais elle ne s'en tint pas à ces remords stériles. Comme c'était une enfant d'esprit et de cœur, elle comprit qu'elle ferait bien mieux de réparer sa faute que de passer son temps en pure perte. Or voici ce qu'elle avisa: tous ces jolis joujoux, cause de tant de chagrin, pouvaient, par leur valeur, racheter une partie du mal. Elle demanda à ceux de qui elle les tenait la permission d'en faire une vente au profit de sa bonne Brigitte. Mais, voyant que leur prix serait insuffisant, elle résolut d'y suppléer par son propre travail. Tous les jours, dès qu'il faisait clair, elle se levait doucement, de peur d'éveiller personne, et s'appliquait avec ardeur à des ouvrages en perles et en tapisserie. Deux de ses compagnes de pension s'associèrent à son entreprise. C'était touchant de voir ces trois aimables filles employer leurs récréations à ce pieux travail.

Une amie de madame Noblin, à qui Laurence s'était confiée et qui s'occupait de bonnes œuvres,, se chargea de faire vendre tous ces objets et en tira un grand parti.

Quand Laurence fut en possession d'une assez forte somme d'argent, elle courut, palpitante de joie, la porter à sa mère, en la suppliant de venir tout de suite, avec elle, chercher sa bonne Brigitte. Madame Noblin serra vingt fois sa fille entre ses bras, et toutes deux se rendirent à l'hospice de la Charité.

Laurence reçut, à l'instant même, la récompense de son action par le bien qui en résulta, car elle sauva la vie à sa chère Brigitte: les religieuses qui la soignaient dirent que le chagrin et l'ennui qu'elle avait conçus l'eussent conduite au tombeau très-rapidement. On la ramena en triomphe, toute radieuse, et comblant Laurence de bénédictions. En fort peu de temps elle se rétablit et reprit son service avec plus d'amour que jamais pour de si bons maîtres.

Pour Laurence, elle n'eut garde de rester en si bon chemin. Elle voulut continuer ses heureux travaux et en consacra le produit à alléger les charges de ses parents, ce qui répandit plus d'aisance et de bonheur dans la famille. Enfin, autant elle eut

de désordre autrefois, autant aujourd'hui elle offre un modèle de toutes les vertus domestiques.

Un jour qu'on la louait de ce changement et qu'on en racontait la cause devant des amis de sa mère et une petite fille de son âge qu'on engageait à l'imiter, elle dit ces paroles remarquables dans une bouche aussi jeune: « Sans doute il vaut mieux effacer ses torts que d'y persister, mais combien il est mieux encore d'écouter les leçons de ses bons parents, pour ne point commettre des fautes qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir réparer. »

Mme Caroline Angebert.

—

30 Novembre.

L'ENFANT QUI VEUT ÊTRE LIBRE.

Ami, dans quel espoir de folle liberté
Veux-tu te séparer du sein qui t'a porté?
Quoi? tu chéris ta mère; elle t'aime, et loin d'elle
Tu crois à d'heureux jours?
Ne quitte pas sitôt la maison maternelle;
On ne l'a pas toujours.

Tu dis: « J'y reviendrai » Le pourras-tu plus tard?
Est-on sûr du retour à l'heure du départ?
Mécontent de ton sort, tu désires connaître?
Le plaisir d'être à toi;
Tu veux vivre à ton gré, dire: « Je suis mon maître. »
Enfant, écoute-moi:
Sous un ciel nébuleux, lorsque l'oiseau des champs
Voit succéder l'hiver à son premier printemps,
De vallons en vallons, de bocage en bocage,
Voyageur étonné,
Il va cherchant la place où pendait au feuillage
Le nid abandonné.

Le jour qu'il en sortit, tout brillait sous les cieux,
Tout lui riait alors: le soleil radieux,
L'espace à parcourir avec indépendance,
Aux bois des abris sûrs,
Et dans les champs dorés le blé en abondance
Tombant des épis mûrs.
Temps passé! biens perdus; pour la première fois
Il voit voler au vent la dépouille des bois,
Le ciel est sans soleil, la terre est sans parure,
Et, grossissant dans l'air,

La neige en blancs flocons descend à la nature
Son vêtement d'hiver.
Pauvre petit oiseau ! s'il a froid, s'il a faim,
Plus de lit de duvet, plus de miettes de pain.
La nourriture au nid était si régulière !
Il y dormait si bien !
Mais il a pris son vol et laissé là sa mère;
Plus de mère..... plus rien.

Gabriel Richomme.

Lectures de Décembre.

RELIGION ET MORALE.

1er Décembre.

DIEU A TOUT FAIT.

Le jour vient de naître; les ombres de la nuit se dissipent, et le ciel s'est coloré à l'Orient de longues teintes rougeâtres qui devancent le soleil et reflètent ses rayons.

La nature est tranquille, tout est silencieux ; seulement un léger souffle de l'air agite les feuilles des arbres, et en fait sortir un murmure qui se prolonge et qui, de rameaux en rameaux, de fleurs en fleurs, se répand au loin dans la plaine. Mais regardez: voici le soleil qui paraît. Qu'il est grand ! qu'il est majestueux! On croirait voir Dieu lui-même s'avancer sur les nuages, au milieu des flammes. Il s'élève comme dans une marche triomphale, et de toutes parts il inonde la terre des reflets de sa lumière. Il voit tout, il embrasse tout, il éclaire l'insecte sous l'herbe et l'homme dans ses palais. Oh ! qui pourrait être insensible à ce spectacle! Quel est l'homme dont l'âme n'est pas confondue et qui ne se courbe à la vue de cette merveille! Dites-moi qui a lancé le soleil dans l'espace? Qui lui a tracé la course qu'il parcourt? Qui lui a dit: Tu te montreras à l'Occident, tu feras le jour et la nuit, l'hiver et l'été, le froid et le chaud? Quelle est la main qui le tient suspendu comme une lampe céleste au-dessus des hommes et des mondes? Qui a donné à ses rayons cette puissance féconde qui fait sortir les feuilles des rameaux et la fleur des bourgeons? C'est Dieu qui a fait le soleil; c'est lui qui a fait tout ce qui existe, la terre et ses fleuves, et ses montagnes; et ses vastes mers dont les flots mugissent, et ses espaces immenses, et ses arbres majestueux. C'est lui qui a fait l'homme d'un souffle de sa puissance; il a dit: *que le monde soit!* et le monde a été.

2 Décembre.

DE LA COMMUNION.

C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur. Après avoir pleuré la mort du Rédempteur du monde avec les montagnes de Sion, après avoir rappelé les ténèbres qui couvrirent la terre, la chrétienté sort de la douleur: les cloches se raniment, les saints se dévoilent, le cri de la joie, l'antique *alleluia* d'Abraham et de Jacob, fait retentir le dôme des églises. De jeunes filles, vêtues de lin, et des garçons, parés de feuillages, marchent sur une route semée des premières fleurs de l'année; ils s'avancent vers le temple, en répétant de nouveaux cantiques; leurs parents les suivent; bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces âmes délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée, tandis que le prêtre boit, dans le vin pur, le sang méritoire de l'agneau.

CHATEAUBRIANT.

---

3 Décembre.

L'HOMME AU MILIEU DE LA CRÉATION.

Lorsque Dieu plaça sur la terre l'homme nu et désarmé, ce fils de la création, qui allait en être le roi, ne se distinguait du reste des êtres vivants par aucun indice de sa prochaine grandeur. Peut-être même avait-il plus de faiblesse et de misère; ne pouvant ni se perdre au fond des eaux, ni traverser rapidement les airs; il ne pouvait pas davantage échapper, comme le ciron, par sa petitesse aux attaques de la bête fauve; saisir une proie comme le renard, combattre comme le lion, fuir comme la gazelle, franchir les marécages, les ravins escarpés, en courant comme l'écureuil de branche en branche, de forêt en forêt, d'un bout du continent à l'autre. Sans défense contre les feux du midi et contre les froids du nord; en butte à tous les périls, à toutes les souffrances, la race humaine ne semblait jetée sur la terre par un caprice cruel du sort, que pour disparaître aussitôt, devorée par les fléaux dont elle se voyait assaillie.

SALVANDY.

4 Décembre.

PRIÈRE D'UN ENFANT MALADE.

Mon Dieu, je sens en moi de si grandes douleurs,
Qu'en vous priant j'ai peine à retenir mes pleurs.
Enfant, faible et chétif, la souffrance me lasse,
Et je crains de mourir à chaque heure qui passe.
Vous mesurez le vent aux toisons des agneaux,
Et la goutte de pluie au duvet des oiseaux.
Epargnez-moi, Seigneur, une douleur trop vive,
Et pour ma mère encore, ordonnez que je vive!
Des anges, je devrais envier l'heureux sort;
Mais ma mère, mon Dieu, pleurerait de ma mort!
Avec ferveur, pour moi, voyez comme elle prie,
Et veille avec amour durant mon insomnie?
Sa douce voix me berce, elle m'aide à souffrir;
Mais c'est vous seul, mon Dieu, qui pouvez me guérir.
Et cet affaissement où la fièvre me plonge,
Quand vous l'aurez voulu, ne sera plus qu'un songe
Qu'on oublie au réveil... Etendez votre main,
Et je pourrai marcher, sans tomber en chemin.

Madame VIRG. ORSINI.

—

5 Décembre.

AMOUR FRATERNEL.

Si tu as des frères et des sœurs, fais tous tes efforts pour que l'amour que tu dois à tes semblables commence à s'effectuer en toi dans toute sa perfection, premièrement envers tes père et mère, et ensuite envers ceux qui sont liés par la plus étroite des fraternités, celle de devoir la vie aux mêmes parents. Pour bien pratiquer envers tous les hommes la divine science de la charité, il faut en faire l'apprentissage dans sa famille. Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée : « Nous sommes fils de la même mère. » Quelle douceur encore d'avoir trouvé, à peine venu au monde, les mêmes objets à vénérer et à chérir! L'identité du sang et la conformité de beaucoup d'habitudes entre frères et sœurs, engendrent naturellement une forte sympathie; pour la détruire il ne faut pas moins qu'un horrible égoïsme. Si tu veux être bon frère, garde-toi de l'égoïsme, propose-toi chaque jour dans les relations fraternelles d'être généreux. Que chacun de tes frères et de tes sœurs puisse voir

que leurs intérêts te sont chers comme les tiens. Si l'un d'eux vient à faillir sois-lui indulgent, non pas seulement comme tu le serais envers un autre, mais plus encore, Réjouis-toi de leurs vertus; imite-les, fortifie-les encore par ton exemple; fais ensuite qu'ils aient à bénir le ciel de t'avoir pour frère.

SILVIO PELLICO..

—

6 Décembre.

L'AVARE EST SOT ET MALHEUREUX.

Dialogue.

Le Maître. — Mes enfants, que pensez-vous des avares ? Sont-ils sages ou sots, heureux ou malheureux?

Eugène. — Je ne sais pas.

Le Maître. — Réfléchissez.

Eugène. — Je ne sais pas ce que c'est que réfléchir.

Le Maître. — Vous allez pourtant répondre tout à l'heure à ma question ; elle n'est pas difficile ; vous le verrez quand vous m'aurez d'abord répondu sur quelques autres. Dites, celui qui ne dépense que ce qu'il faut et qui garde son superflu pour l'avenir, agit-il sagement ou sottement ?

Eugène. — Il agit sottement.

Charles. — Il agit sagement.

Le Maître. — Eugène vous vous trompez. Je m'arrête à votre réponse. Vous pensez donc qu'on devrait dépenser chaque jour ce qu'on gagne?

Eugène. — Oui, on se nourrirait, on se vêtirait mieux, on s'amuserait davantage, et personne ne nous volerait notre argent.

Le Maître. — Tout cela est vrai ; mais quand on dépense chaque jour ce qu'on gagne, que reste-t-il pour les jours de maladie, de vieillesse, de nécessité imprévue?

Eugène. — Je n'y pensais pas.

Charles. — J'y pensais. Notre voisin Bernard a mangé tout son argent quand il était jeune; maintenant qu'il est vieux et qu'il ne peut plus travailler, il mendie son pain. Papa m'a dit que cette conduite n'était pas sage.

Eugène. — Sans doute, je comprends qu'elle est sotte.

Le Maître. — François, c'est donc sagesse que d'amasser pour l'avenir?

François. — Oui , il faut épargner , économiser , comme on dit, tout ce qu'on peut; je l'ai entendu dire.

Le Maître. — C'est bien. Ceux qui économiseut le plus sont donc les plus sages ?

Tous les Enfants. — Ils sont les plus sages.

---

7 Décembre.

SUITE DU DIALOGUE.

Le Maître. — Mais les avares amassent beaucoup ; sont-ils sages aussi ?

Eugène. — Oui, ce sont eux qui gardent le plus pour les jours de maladie et de vieillesse.

Le Maître. — Savez-vous bien ce qu'on appelle un avare ?

Charles. — Je le sais, moi: c'est un homme qui a des coffres remplis d'argent.

Le Maître. — Les banquiers qui ont beaucoup d'argent dans leurs caisses, les administrateurs de finances, les receveurs du trésor sont donc des avares? Je vous le demande, tous ceux qui ont beaucoup d'argent dans leurs coffres, sont-ils des avares ?

Charles. — Non ; je veux dire ceux qui ont beaucoup d' argent et qui n'en donuent à personne, qui le gardent et le comptent toujours.

Le Maître. — C'est un peu cela. On appelle *avares* les gens qui ont le moyen de se nourrir, de se vêtir, de se loger convenablement, de secourir les pauvres et de faire le bien en général, et qui ne font rien de tout cela, aimant mieux ajouter capital à capital, intérêt à intérêt. Je vous demande maintenant , cela est-il sage ou sot ?

Les Enfants. — Cela est vilain.

Le Maître. — Sans doute; mais ce n'est par ce que je vous demande. Je veux savoir si c'est une sottise d'agir aiusi, ou si c'est une conduite sage. Dites, l'avare se fait-il estimer, chérir ou mépriser?

Charles. — Il se fait mépriser, comme vous le dites.

Le Maître. — Est-ce sagesse de se rendre méprisable et ridicule, quand on a les moyens de se faire aimer et bénir?

Charles. — C'est une sottise.

Le Maître. — Un homme méprisé et détesté peut-il être heureux?

Les Enfants. — Non, non.

Le Maître. — D'ailleurs l'avare pour mieux garder ses trésors, est toujours obligé de rester chez lui, de veiller à ser coffres; il se séquestre du monde, de ses connaissances; il renonce aux jouissances du cœur, les plus douces de toutes; il est l'esclave de son trésor.

Les Enfants. — O le sot, le malheureux!

Le Maître. — Savez-vous maintenant ce qu'il faut penser des avares?

Les Enfants. — Oui, oui, ils sont sots, ils sont malheureux.

MATTER.

ÉDUCATION SOCIALE.

8 Décembre.

DU VISAGE.

Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère, ni d'affecté dans le visage; tout doit y respirer une gravité douce, une sagesse aimable; l'air chagrin et mélancolique rebute, Il est cependant à propos de composer son visage, selon les circonstances où l'on se trouve et les personnes avec lesquelles on converse. Il serait ridicule et insultant de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, de leur parler d'un ton gai, ou d'annon cer un événement fâcheux avec un air indifférent. De même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables et amusantes, on ne doit point avoir un air sombre et rêveur.

La propreté exige qu'en se levant, on se lave le visage, et qu'on l'essuie avec un linge blanc.

Lorsque la sueur oblige à s'essuyer le visage, il faut le faire avec un mouchoir blanc, et n'y passer la main que dans un cas de nécessité; on évite par là de graves inconvenients, la main pouvant y faire naître des dartres, des boutons, etc., etc.

---

9 Décembre.

DES RÈGLES DE BIENSÉANCE A OBSERVER AVANT LE REPAS.

Il est de l'honnêteté de se laver les mains avant de se mettre à table, la propreté en fait même une obligation indispensable.

Les enfants ne font pas assez d'attention lorsqu'ils se lavent les mains, à ne point faire jaillir de l'eau sur leurs habits; quelquefois ils font du bruit avec les mains, en les frappant l' une contre l'autre, et les essuient à des linges malpropres; c'est une très-mauvaise habitude dont ils doivent se corriger.

Lorsqu'on est près de se mettre à table, il ne faut pas se porter vers l'endroit le plus commode, ni choisir soi-même une place; mais on doit attendre que les premières places soient prises par les personnes qui méritent de les remplir. Un jeune homme doit toujours se mettre à la place la plus incommode, à moins qu'on ne l'oblige d'en prendre une autre; d' ailleurs il doit se placer le dernier. Dès que l'on a pris le siége, il faut s'asseoir et se tenir de manière que l'on ne soit ni nonchalamment renversé sur le dos de la chaise, ni courbé, encore moins accoudé sur la table; on ne doit y appuyer que la main.

Le serviette qui est posée sur l'assiette étant destinée à préserver les habits des taches ou autres accidents trop ordinaires dans les repas, il faut l'étendre sur soi de manière qu'elle couvre le devant du corps jusque sur les genoux.

La cuiller, la fourchette et le couteau doivent toujours être placés à droite.

—

10 Décembre.

DES AMUSEMENTS ET DU JEU.

En vous recommandant d'éviter la paresse et l'oisiveté, nous ne prétendons pas, mes chers enfants, vous interdire entièrement les amusements et le jeu. L'esprit ne peut pas toujours être occupé; il a besoin de se reposer de temps en temps, et de prendre quelques délassements. On rapporte que saint Jean l'Evangéliste, après avoir rempli les fonctions pénibles de son apostolat, s'amusait à apprivoiser une perdrix; et quelqu'un lui ayant témoigné sa surprise sur cela, il lui répondit que comme un arc ne pouvait pas rester toujours tendu, ainsi l'esprit de l'homme ne pouvait pas toujours vaquer au travail. Je ne trouve donc pas mauvais que vous vous amusiez, et que vous fassiez succéder le repos à l'étude; mais j'ai cru seulement devoir vous donner quelques avis, pour que dans les amusements que vous vous permettez, vous évitiez tout ce qui peut vous les rendre funestes, et les changer pour vous en poison.

—

11 Décembre.

SUITE DU MÊME SUJET

Vous devez savoir, mes amis, que tous les amusements ne sont pas permis, il en est de dangereux que vous devez vous interdire absolument; car votre santé en souffrirait, et l'on a vu malheureusement de nombreux exemples d'enfants victimes de leur imprudence. Demandez toujours conseil à votre maître, lorsque vous voudrez entreprendre un nouvel amusement, Sa prudence sera pour vous un guide sage et éclairé dans le choix que vous aurez à faire. Les jeux d'exercice doivent toujours être préférés; ils développent le corps et lui donnent de la force, de l'agilité et de la souplesse; mais il faut y être modéré, et éviter de s'y échauffer outre mesure. Les plus grands hommes de l'antiquité nous ont donné l'exemple de nous reposer de nos travaux intellectuels par un exercice salutaire.

Scipion l'Africain, le vainqueur d'Annibal et de Carthage, se souvenait encore des jeux de son enfance; on le voyait, lorsqu'il venait de s'occuper d'affaires importantes, prendre des cailloux et lutter avec son ami Lélius, autre Romain distingué, s'amuser à lancer des pierres sur l'eau pour y faire de beaux ricochets; c'est ce qui vous arrive aussi quelquefois, n'est-il pas vrai, mes petits amis, quoique vous ne soyez pas des Scipions? Mais patience, en suivant les bons conseils, vous deviendrez des hommes distingués et vertueux.

—

12 Décembre.

DE LA CIVILITÉ.

La civilité, mes enfants, c'est la pratique de tous les égards, soit en action, soit en paroles, que nous devons à la société. Elle est essentiellement utile, en ce qu'elle resserre les liens de la société par des façons d'agir et de parler qui produisent l'estime et l'affection entre ceux qui la composent. La civilité prend sa source dans les sentiments d'un bon cœur qui nous porte tout naturellement à avoir du respect pour nos supérieurs, de la bienveillance pour nos égaux, de l'indulgence pour nos inférieurs. La véritable civilité, dans toute l'étendue de ce mot, peut être considérée comme une partie de cette charité fraternelle que recommande l'Evangile. Tel doit être le motif ou le

point de tout acte de civilité. S'affranchir des règles de la civilité, c'est chercher, mes petits amis, à mettre ses défauts plus à l'aise. La civilité est en quelque sorte une barrière que les hommes établissent entre eux pour arrêter ou diminuer le contact trop facile du vice et le choc des passions. Dans la société, la civilité est le complément indispensable de la vertu; elle est même l'expression fidèle des vertus sociales. L'honnête homme ne peut d'ailleurs que gagner beaucoup à être en même temps un homme honnête.

DELACROIX.

---

13 Décembre.

SUITE DU MÊME SUJET.

Il arrive souvent, mes petits amis, que le manque de civilité vous attire dans le monde de mauvais compliments, ou des leçons d'honnêteté un peu fortes; et, comme je veux joindre l'exemple au précepte, prêtez-moi deux minutes d'attention.

Le général russe Souwaroff, respectueux pour ses chefs, affable pour ses soldats, était incivil avec ses égaux, il embarrassait quelquefois ceux qui ne le connaissaient pas par la grossière brièveté de ses questions. Ayant rencontré pour la première fois M. Alexandre de Lameth, dont le défaut n'était pas d'avoir un caractère trop flexible, le dialogue suivant s'engagea entre eux. « De quel pays êtes-vous? lui dit brusquement le général russe. — Français. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Colonel. — Votre nom? — Alexandre de Lameth. — C'est bon. »

M. de Lameth, un peu piqué de l'inconvenance de cette interrogation, interpellant à son tour Souwaroff, et le regardant fixement, lui dit : « De quel pays êtes-vous? — Russe. — Quel état? — Militaire. — Quel grade? — Général. — Quel nom? — Souwaroff. — C'est bon. » Alors tous deux se prirent à rire; mais la leçon n'était pas moins donnée et reçue.

---

14 Décembre.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LE CARACTÈRE DES PERSONNES QUI NOUS ENTOURENT.

Je vous conseille, mes petits amis, de vous attacher à démêler le caractère des gens qui vous environnent, mais j'en excepte

ceux qui ont été choisis pour être vos instituteurs, Vous devez penser qu'ils ont toutes les vertus essentielles et le caractère le plus estimable ; que, d'ailleurs, s'ils avaient quelques petits défauts, la reconnaissance et l'amitié que vous leur devez, ne vous permet pas d'en faire la critique ou la remarque. L'amitié seule doit être clairvoyante, on doit cacher aux autres les défauts de ses amis, mais il est très-bon de les connaître. Il n'en est pas ainsi des personnes auxquelles on doit à la fois beaucoup de respect, de reconnaissance et de tendresse, comme à son père, à sa mère, et après, à ses instituteurs. Il faut fermer les yeux sur leurs défauts, s'ils en ont, et ne s'attacher qu'à sentir tout le prix de leurs bonnes qualités; car puisque c'est un devoir indispensable de les respecter et de les chérir, il faut éviter de se livrer aux observations qui pourraient le moins du monde altérer ces sentiments. Vous comprenez bien que ce devoir est bien plus rigoureux envers un père et une mère, et qu'il est le plus sacré de tous. La prochaine fois je vous ferai connaître la manière dont on doit s'y prendre pour étudier le caractère de quelqu'un.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

15 Décembre.

HISTOIRE SAINTE.

Les descendants de Caïn imitèrent les crimes de leur père ; tant sont funestes, mes chers petits enfants, les suites du mauvais exemple. Ils entraînèrent avec eux dans le désordre et le vice les autres enfants d'Adam. Alors la corruption étant devenue générale, Dieu résolut de faire éclater sa justice par un châtiment qui ne s'effaçât point de la mémoire des hommes. Il se décida à détruire par un déluge universel toute cette race infidèle et impie.

Noé trouva seul grâce devant lui. Ce juste reçut l'ordre de construire une arche, dans laquelle il pût renfermer sa famille et les animaux nécessaires à la conservation des différentes espèces. Il mit cent ans à faire cet ouvrage, et cependant il prêchait aux hommes la pénitence, et leur annonçait le châtiment qui les menaçait. Ainsi la miséricorde de Dieu sollicitait les

pécheurs à se convertir; mais ces incrédules continuaient leur vie déréglée, et ils se moquaient de Noé et de son entreprise.

Lorsque l'arche fut achevée, Noé s'y renferma avec sa famille et sept couples de toutes les espèces différentes des animaux. Et alors une pluie terrible tomba pendant quarante jours et quarante nuits. L'eau inonda toute la terre, et surmonta de cinquante pieds les plus hautes montagnes. L'arche, mes petits amis, représente notre Sainte-Eglise ; elle flottait sur les flots préservant de la mort ceux-là seuls qui étaient dans son sein. Tous les autres périrent, et les hommes apprirent, par une seconde expérience, que les menaces de Dieu ne sont point vaines.

—

16 Décembre.

HISTOIRE DE FRANCE.

Meurtre des enfants de Clodomir.

Childebert et Clotaire, fils de Clovis, voulurent régner seuls sur l'empire Frank. Pour parvenir à leur but, ils s'emparent par ruse des enfants de leur frère Clodomir, héritiers du royaume d'Orléans, puis envoient à la reine, Arcadius portant des ciseaux et une épée nue. Dès que ce seigneur, aperçut Clotilde, il lui dit: « Tes fils, nos seigneurs, ô très-glorieuse » reine, attendent que tu leur fasses savoir ta volonté sur la manière dont il les faut traiter; ordonne qu'ils vivent les cheveux » coupés et dans un cloître, ou qu' ils soient égorgés. » Consternée à ce message, et indignée à la vue de cette épée nue et de ces ciseaux: « Si on ne les élève pas pour le trône, s'écria » l'imprudente princesse, j' aime mieux les voir morts que » cloîtrés· ».

Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur, revint en diligence près de ceux qui l'avaient envoyé : « Vous pouvez continuer, » avec l'approbation de la reine, ce que vous avez commencé, » car elle veut que vous accomplissiez votre projet. » Aussitôt, Clotaire prend par le bras l'aîné des enfants, le jette à terre, et lui enfonce son couteau dans le cœur. A ses cris, son frère se prosterne aux pieds de Childebert, et lui saisissant les genoux: « Mon bon père, seconde-moi, lui disait-il avec larmes, afin » que je ne meure pas comme mon frère. » Childebert ému, s'adresse alors au farouche Clotaire: Aie la générosité, mon·

» cher frère, de m'accorder sa vie, et si tu veux ne pas le tuer, » je te donnerai pour le racheter ce que tu voudras. » Mais Clotaire, après l'avoir accablé d'injures, lui dit: « Repousse-le » loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place. » Childebert abandonna alors l'enfant. Clotaire lui enfonça son couteau dans le côté, et le renverse sur le corps de son frère. Après cet assassinat, qui fait frémir la nature, les deux rois se retirèrent sans remords. La reine, ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les accompagna en versant des larmes amères à l'église Saint-Pierre, où ils furent inhumés dans le même tombeau. L'aîné avait dix ans, et l'autre sept.

Ce morceau, mes chers petits lecteurs, est traduit de l'histoire de France du plus ancien de nos historiens, de Grégoire de Tours. La piété et la charité de ce savant, lui firent conférer la dignité d'évêque. Ses écrits nous retracent l'histoire des fils de Clovis dont il fut contemporain. Il passa sa vie à travailler et à faire du bien, et mourut dans son évêché, à Tours, le 17 novembre 595. Ch. Durazzo.

---

17 Décembre.

HISTOIRE NATURELLE.

Règne animal.

Parmi les oiseaux les plus grands et les plus forts, l'aigle obtient la première place; mais il arrive quelquefois que d'autres oiseaux de la même espèce lui disputent avec avantage cette supériorité: le condor en est un exemple remarquable, surtout si le fait que nous allons citer est historique.

Le *Sémaphore* de Marseille raconte l'histoire d'un condor, récemment débarqué à Livourne et prochainement attendu en France. « Ce condor, dit le journal que nous citons, donne à ses ailes, quand il les déploie, près de trente-deux pieds d'envergure. Un jeune enfant américain de douze ans environ, est son cornac et son cavalier; il se place sur son col, armé d'un aiguillon, et lui donne le signal de voler. Aussitôt le colossal oiseau; prenant son essor, monte d'abord avec quelque lenteur en produisant un grand bruit avec ses ailes, qui ressemblent à deux larges voiles latines; arrivé à une certaine distance, il augmente de vitesse et finit par ne plus paraître qu'un point imperceptible sur l'azur du ciel. Quand son intrépide cavalier

veut redescendre, il pique le condor sur la tête, et l'oiseau lui obéissant ave la docilité d'un cheval bien dressé, ne tarde pas à prendre terre. Avec son aiguillon, l'enfant conduit son coursier aérien là où il veut, et le dirige selon son bon plaisir. Parti de Livourne pour Florence, sur sa monture ordinaire, il revint dans le même jour de cette dernière ville, et montra un billet signé par les autorités de Florence. »

—

18 Décembre.

ÉLÉMENTS DE COSMOGRAPHIE.

La Lune.

En vous faisant tourner vos pensées vers les cieux, mes enfants, je ne dois pas oublier de vous parler de la lune, compagne fidèle de la terre, qui tourne autour d'elle, en la suivant dans sa course autour du soleil, et l'éclaire en l'absence du jour. Elle n'est pas un globe de feu comme le soleil; mais elle reçoit de lui toute la lumière qu'elle envoie vers nous. On suppose qu'elle est à peu près de la même nature que la terre sur laquelle nous vivons, mais cinquante fois plus petite. Ses habitans, s'il est vrai qu'elle soit peuplée, reçoivent comme nous la lumière du soleil et retirent les mêmes avantages de sa chaleur et de ses rayons vivifiants. Si nous étions transportés sur sa surface, la terre, de ce point, nous paraîtrait comme une lune, excepté seulement qu'elle serait beaucoup plus grande, et par conséquent elle nous réfléchirait avec plus d'éclat les rayons qu'elle reçoit du soleil; la terre et la lune ont l'une et l'autre trop d'épaisseur pour que le soleil puisse les traverser de sa lumière: il ne peut qu'en faire briller la surface, comme le flambeau fait briller la surface de tous les objets qu'il éclaire, et qui sans lui se déroberaient à nos regards dans la profondeur des ténèbres.

—

19 Décembre.

ERREURS ET PRÉJUGÉS POPULAIRES.

Y a-t-il des sorciers et des magiciens?

Il existe, mes petits amis, une quantité de préjugés et de croyances populaires dont il faut se méfier. Une des plus

absurdes est de croire aux sorciers et aux magiciens. Les bergers, surtout, sont l'objet de contes les plus ridicules; on les accuse souvent d'avoir jeté un sort sur les hommes et les animaux; et peut-être n'est-ce qu'en tremblant, et bien à contre-cœur, que, dans vos promenades, vous passez à côté d'un troupeau de moutons, dans la crainte que le berger ne vous prive de votre bon appétit, pour vous punir de l'avoir dérangé dans ses travaux de sorcellerie.

Rassurez-vous, mes enfants, il n'y a point de sorciers; et les bergers n'ont pas plus que les autres hommes, le pouvoir de vous faire du mal. Il faut être poli avec eux comme vous l'êtes avec tout le monde; mais vous ne devez pas en avoir peur. Ce n'est ni avec des paroles, ni avec des herbes, ni avec du sang de belette ou de crapaud que l'on dérange les lois de la nature, que Dieu, dans sa sagesse divine, a établies pour le bien de tous. Les plus célèbres magiciens ont été fort embarrassés lorsqu'ils se sont trouvés devant la justice; et un berger serait bien sot, si, avec d'aussi beaux secrets, il s'amusait à garder les moutons, et vivait de pain bis.

Je vais vous raconter une aventure arrivée à deux célèbres magiciens; et, comme elle est plus plaisante que celles que l'on vous a racontées, je ne doute pas, lorsque vous l'aurez lue, que vous ne preniez le bon parti de rire au nez de tous ceux qui, à l'avenir, vous feraient de pareils contes.

« Deux troupes de magiciens s'étaient réunies en Allemagne, » pour célébrer le mariage d'un grand prince. Les chefs de ces » troupes étaient ennemis et rivaux, et ne voulaient pas partager l'honneur d'amuser le prince: c'était ici le cas de combattre avec toutes les ressources de la *sorcellerie*. Que fit l'un des » deux magiciens? Il avala son confrère comme une pilule, le » garda quelque temps dans son estomac, et le rendit ensuite » par où vous savez. Cette espièglerie lui assura la victoire. Son » rival, honteux et confus, décampa avec sa troupe, et alla plus » loin prendre un bain et se parfumer. »

---

20 Décembre.

LANGUE FRANÇAISE.

1. *Ne dites pas :* Je suis certain d'arriver *auparavant vous*. — *Dites :* Je suis certain d'arriver *avant vous*.

2. *Ne dites pas:* S'il ne désire point entreprendre des voya-

ges, il ne désire pas *aussi* rester constamment chez lui. — *Dites:* S'il ne désire pas entreprendre des voyages, il ne désire pas *non plus* rester constamment chez lui.

3. *Ne dites pas:* Ce général était *autant* habile que prudent. — *Dites;* Ce général était *aussi* habile que prudent.

4. *Ne dites pas:* Il combattait *autant* prudemment que vaillamment. — *Dites:* Il combattait *aussi* prudemment que vaillamment.

5. *Ne dites pas*: Le héros se fait jour *au travers les* plus grands périls. — *Dites:* Le héros se fait jour *au travers des* plus grands périls.

6. *Ne dites pas:* Je vous ai aperçu *à travers de* la croisée — *Dites:* Je vous ai aperçu *à travers la* croisée.

7. *Ne dites pas*: Réfléchissez et consultez *avant que de* rien entreprendre. — *Dites:* Réfléchissez et consultez *avant de rien* entreprendre.

8. *Ne dites pas:* Je m'*avais douté* que cette démarche ne réussirait pas. — *Dites:* Je m'*étais douté* que cette démarche ne réussirait pas.

9. *Ne dites pas:* Ces dames *ont accoutumé* de faire une promenade avant le dîner. — *Dites:* Ces dames *ont coutume* de faire une promenade avant le dîner.

10. *Ne dites pas*: Je connais les *aides* de cette maison. — *Dites*: Je connais les *êtres* de cette maison.

—

21 Décembre.

COMPOSITION FRANÇAISE, CORRIGÉ DE LA LEÇON PRÉCÉDENTE.

L'Enfant et le Chat.

(Vers mis en prose.)

Un bambin déjeunait tout en se promenant, il avait de la galette, et la tenait à la main, Un chat attiré par l'odeur, vient le caresser, faire le gros dos, tourner et se dresser vers lui: « Oh! le joli minet, s'écrie le marmot charmé. » Il partage aussitôt avec celui-ci, dont il croit être aimé. Mais le flatteur a à peine obtenu ce qu'il désire, qu'il s'en va bien loin. « Ha! ha! dit l'enfant alarmé; ce n'est pas moi. c'est mon déjeuner que tu suivais. »

Petites phrases à composer.

(Les réponses aux questions suivantes formeront autant de propositions.)

1. De quelle conleur est l'or?
2. De quelle couleur est le cuivre?
3. De quelle couleur est le plomb?
4. Quelle est la forme du boulet?
5. Quelle est la forme du dé?
6. Quelle est la forme de l'assiette?
7. De quelle couleur est la flamme de soufre?
8. Quelle est la forme de la scie?
9. L'ouvrier doit-il être paresseux?
10. Le fils doit-il être ingrat?

Nota. Vous ne vous bornerez pas, mes petits amis, à répondre par *oui* ou par *non* à ces différentes questions. Vous devez formuler vous-même la proposition, et l'écrire en entier, soit sur le tableau, soit sur un cahier destiné à cet objet. Voici la marche que vous devez suivre; prenons la première question : *De quelle couleur est l'or* Vous savez tous que l'or est jaune. Vous direz donc: *L'or est jaune.* Voilà une proposition; maintenant vous pouvez former les autres.

LECTURES RÉCRÉATIVES.

22 Décembre.

C'est à pareil jour, en 1591, le 17 décembre, que notre bon roi Henri IV, le meilleur des princes qui régnèrent sur la France, fut sacré roi dans l'église Notre-Dame de Paris, et monta sur le trône de France et de Navarre. Ce fut également le 13 du même mois, en 1553, qu'il vint au monde. Aussi, mes chers petits amis, il est du devoir du *Bon Génie,* de vous raconter dans ses lectures instructives et amusantes, les deux épisodes dont je viens de vous parler.

Dès que Henri IV fut né, le roi de Navarre, son grand-père, transporté de joie, le prit aussitôt dans le pan de sa robe, et remettant à Jeanne d'Albret, sa fille, une boîte d'or qu'il lui avait promise, si elle mettait au monde un garçon; en chantant

une longue et joyeuse chanson : « Voilà ma fille qui est à toi, lui dit-il, et lui montrant l'enfant, mais voilà qui est à moi. » Chargé de son précieux fardeau, il se retira dans sa chambre, le remit à la nourrice ; puis, l'ayant baisé tendrement, il prit une gousse d'ail, lui en frotta les lèvres, et pour ne rien omettre de l'antique usage béarnais, il lui présenta ensuite du vin dans sa coupe d'or; à l'odeur du vin, l'enfant lève la tête ; on lui en met dans la bouche quelques gouttes, qu'il avale sans faire aucune grimace. Ravi du succès de ces premières épreuves, qui, selon lui, annonçaient la force et le courage, ou plutôt le voulait-il faire croire, le roi de Navarre le prend dans ses bras, et le baisant de nouveau: « Va, lui dit-il, dans le transport de sa joie, va tu seras un vrai Béarnais. » Trente-huit ans plus tard, un monarque au visage noble et guerrier, entouré de ses hommes d'armes et d'une brillante noblesse, entrait en triomphateur dans Paris; c'était Henri IV, qui, vainqueur des partis, venait prendre possession de la couronne de France, le 17 décembre 1591, et accomplissait en ce jour la prédiction de son grand-père, le roi de Navarre.

Ch. Durazzo.

---

25 Décembre

LE PETIT ARBRE.

Un jeune garçon voyait son père planter un tronc de pommier sauvage. — Que voulez-vous faire, demanda-t-il, de ce morceau de bois noueux? assurément, je regrette la place qu'il occupe, ajouta-t-il.

Mais le père lui répondit: — Ne juge pas si promptement, mon fils. Connais-tu bien ce petit arbre que tu appelles un morceau de bois noueux.

— Si je le connais ! dit l'enfant; ne voit-on pas bien ce qu'il est ?

— Tu vois fort bien sa forme extérieure, répartit le père ; mais tu ne vois pas ce qui est caché en lui; eh bien ! cet arbre de si vilaine apparence peut devenir un grand et bel arbre ; il peut en quelques années porter des fleurs et des fruits, nous réjouir par sa vue, et nous nourrir. Mais il ne faut pas attendre cela de lui en ce moment, parce que la force qui doit lui faire produire ces avantages, repose encore en lui inerte et cachée,

A quelque temps de là, Guillaume vit de nouveau son père

qui était occupé autour du petit arbre ; il plantait une perche tout à côté de lui, et il attachait le petit arbre à cette perche.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda l'enfant ; vous lui ôtez sa liberté.

— Je l'attache ainsi, répondit le père, afin que le vent ne le couche pas ou ne l'abatte pas, et afin qu'il puisse croître droit et sans défauts.

Ensuite le père coupa plusieurs petits rameaux qui avaient poussé le long du jeune tronc; il creusa un peu la terre autour de sa racine, et y fixa tout autour des buissons afin de le protéger contre la dent des animaux.

---

24 Décembre.

FIN DU PETIT ARBRE.

Au commencement du printemps suivant, le père ramena son jeune fils auprès du petit arbre ; il avait apporté avec lui un scion coupé sur un autre pommier. Alors, saisissant son couteau, il fait une grande entaille, et la tête du petit arbre tombe à terre. — Oh là ! s'écria le jeune garçon effrayé, voilà maintenant toute la peine perdue!

Mais le père souriait en silence, et il insérait dans le bout du tronc la petite branche qu'il avait apportée, liant le tout ensemble avec soin, puis il dit : — Vois-tu, si ce tronc d'arbre était resté dans la forêt, il aurait crû tortu et noueux tel que le hasard l'aurait fait, et il n'aurait jamais porté des fruits mangeables; mais j'ai cultivé sa croissance et sa force intérieure ; avant que le printemps soit plus avancé, je mets en lui ce germe choisi, afin qu'il porte sur lui toute sa vigueur et qu'un jour il nous donne des fleurs et des fruits agréables.

Bientôt le petit arbre étendit ses rameaux et ses branches, et il charma la vue; ensuite il poussa des boutons et des fleurs; et quand l'automne fut venu, ses branches pliaient sous le poids des pommes jaunes et rouges.

— Qu'en penses-tu à présent ? dit alors le père au petit garçon.

— Oh ! répondit celui-ci tout joyeux, il est devenu un arbre aimable et reconnaissant.

— Regarde, poursuivit le père, comme il incline vers toi ses rameaux chargés ! Eh bien ! maintenant, je t'en fais

don, Guillaume! dès ce moment il t'appartiendra; car il a atteint le degré de perfection pour lequel il avait été fait.

Imité de l'allemand,
par l'abbé Teillac.

—

25 Décembre.

LA MESSE DE MINUIT.

Je vais vous raconter, mes petits amis, les usages que l'on pratiquait anciennement dans plusieurs provinces de la France la veille de Noël à la messe de Minuit; usages suivis encore dans plusieurs pays de l'Europe; tels que l'Allemagne, la Suède et dans un de nos départements, la Corse.

La veille de Noël, on met dans la cheminée une bûche énorme, et toute la famille rassemblée autour du foyer, chante en chœur des Noëls, c'est-à-dire les vieux airs du pays; l'heure de la messe interrompt seule cette pieuse harmonie; alors, chacun enveloppé de son manteau, son falot à la main, à travers la neige, se rend à l'église où le curé, d'une voix sonore, entonne le *Te Deum.* Tout à coup, au milieu du saint sacrifice de la messe, des musettes et des cornemuses font entendre des Noëls, Tous les maîtres bergers du pays, vêtus de leurs plus beaux habits, défilent en procession avec des bergères, qui conduisent par des cordons couleur de rose, des moutons bien savonnés et blancs comme du lait; les houlettes sont garnies de rubans, et les pannetières remplies de fleurs artificielles. Trois riches laboureurs représentant les Mages, marchent derrière les bergères et portent une grande étoile dorée. Puis un petit enfant de quatre ans, vêtu d'une robe blanche et couronné de fleurs, ferme la marche. Ses joues roses et fraîches, ses cheveux blonds frisés en longues boucles qui retombent sur ses blanches épaules, lui donnent l'air d'un Enfant-Jésus; souvent pour qu'il se tienne tranquille, on est obligé de le laisser jouer avec un des moutons. A la fin de la messe, une bergère ouvre une cage pleine d'oiseaux, qui s'envolent aussitôt et font retentir l'église de leurs harmonieux accords. On prétend que ces oiseaux sont bénis, et que le tonnerre ne tombe jamais sur eux; mais, mes petits amis, il ne faut pas ajouter foi à ces croyances

populaires. C'était sans doute dans la crainte que les enfants ne tourmentassent ces petits oiseaux, qu'on les prétendait bénis. Après la cérémonie, tout le monde se rend chez soi, et s'assied à la table du festin, pour prendre part au *réveillon*. Et ce qu'il y a d'agréable pour les petits enfants bien sages et bien studieux, c'est qu'au milieu de la table, s'élèvent les masses de cadeaux et d'étrennes que leur bonne conduite leur a fait mériter. Car c'est à Noël que l'on distribue les étrennes: vous désireriez bien peut-être, mes petits amis, que pour cela seul, cet usage se conservât en France; ce qui n'empêcherait point ceux qui voudraient recommencer, de le faire au jour de l'an. Lorsque l'aurore commence à paraître, on se retire pour se préparer, par un doux repos, aux fêtes qui célébreront le lendemain la naissance du Sauveur du monde.

Charles DURAZZO.

—

26 Décembre.

DIX MILLE FRANCS DE RENTE.

Quand j'avais dix-huit ans (je vous parle d'une époque bien éloignée), j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, je venais presque toujours à pied, rejoindre sur cette route, une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais sûr toujours de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante: *La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur*. De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour, que je payais mon tribut à Antoine, c'était le nom de mon pensionnaire, il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vif, et à qui Antoine adressa son memento criard: *La charité, s'il vous plaît mon bon monsieur*.

Le passant s'arrêta, et après avoir considéré quelques moments le pauvre: Vous me paraissez, lui dit-il, intelligent et propre à travailler. Pourquoi faire un si vilain métier? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rentes. Antoine se mit à rire, et moi aussi. Riez tant que vous le voudrez, reprit le mon-

sieur poudré, mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple : j'ai été aussi pauvre que vous ; mais au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis, et que je revendais ensuite un bon prix aux fabricants de papier. Au bout d' un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce.

—

26 Décembre.

SUITE DE DIX MILLE FRANCS DE RENTE.

Cinq ans après, je possédais trente mille francs et j'épousais la fille d'un fabricant de papiers, qui m' associait à sa maison de commerce peu achalandée, il faut le dire. Mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations..... A l' heure qu' il est, je possède deux maisons à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils à qui j'ai enseigné, de bonne heure, le goût du travail et le besoin de la persévérance. Faites comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi.

Là-dessus, le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant: « *La charité, s'il vous plaît!* »

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entrais un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin et donnait des ordres à ses cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un et l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappellaient cependant qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. — Monsieur, me dit enfin le libraire, il y a vingt-cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles le dimanche? — Quoi! Antoine, c'est vous? m'écriai-je. — Monsieur, répliqua-t-il, vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison ; il m'a donné dix mille livres de rente.

A. V. Arnault.

—

28 Décembre.

LA FLEUR AMÈRE.

Un jour de printemps, une mère partit avec sa petite fille pour aller sur la montagne; quand elles furent dehors l'enfant se rejouissait beaucoup à l'aspect des plantes et des fleurs qui se présentaient sur son chemin dans tout leur éclat.

Mais parmi toutes ces fleurs, elle en choisit une de préférence, qui était petite, délicate, rouge et charmante. Mina, c'était le nom de la jeune enfant, ayant cueilli la fleur, la considérait avec joie, la baisait, la sentait, et ne se lassait pas d'en faire l'éloge. Mais bientôt elle fut fatiguée et rassasiée de tout cela, et désireuse de trouver dans la petite fleur une volupté plus grande encore, elle l'approcha de sa bouche et voulut la manger.

Mais qu'arriva-t-il? Mina courut précipitamment vers sa mère; elle pleurait, elle poussait des cris. — Ah! chère maman, disait-elle, cette petite fleur, qui avait une forme et des couleurs si belles, j'ai voulu la manger; mais elle est d'une telle amertume que j'en ai la bouche tout empoisonnée; oh! la vilaine, la détestable fleur.

Ainsi se lamentait la petite fille, mais sa mère lui répondit : — Ma chère enfant, pourquoi mangeais-tu cette fleur? Les fleurs ont pour plaire la beauté de leur forme et leur couleur, et de plus elles répandent un agréable parfum; n'est-ce pas beaucoup, n'est-ce pas suffisant! on ne doit pas aller jusqu'à manger les fleurs.

Les plaisirs du monde ont aussi trop souvent un aspect qui séduit, mais dont les fruits sont amers.

---

29 Décembre.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Le baron des Adrets, un des plus impitoyables ennemis du catholicisme, s'étant emparé de la ville de Montbrison, ordonna à ses soldats de massacrer tout, sans égard pour l'âge ou le sexe. Après la prise de la ville, il restait encore un fort où s'étaient retirés ceux qui avaient pu échapper au massacre; le baron s'en empara et fit mettre à mort

une grande partie de la garnison. On dit qu'après son dîner, il fit monter les autres sur une tour élevée et qu'il força ces misérables à se précipiter eux-mêmes en sa présence. Un soldat seul dut son salut à une répartie qui a été conservée. Cet infortuné prit deux fois son élan, d'un bout de la place à l'autre comme pour mieux sauter, et deux fois il s'arrêta au moment de se précipiter. — Allons donc, dit le baron, je n'ai pas de temps à perdre.... Comment ! un vieux soldat comme toi se reprend à trois fois pour faire un pareil saut ! — Monseigneur, répartit le soldat, je vous le donne en dix. Des Adrets, admirant la force d'esprit d'un homme qui pouvait plaisanter dans un danger si pressant, lui accorda sa grâce.

---

30 Décembre.

LE ROI CHARLES XII.

Un jour, Charles XII, roi de Suède, dans un moment d'ivresse, manqua de respect à la reine sa mère. La princesse, pénétrée de la plus vive douleur, s'enferma dans son appartement, et ne parut pas le lendemain devant son fils. Le roi, surpris de son absence, en demanda la cause. On n'osa lui faire un mystère de ce qui s'était passé. A l'instant, le jeune monarque fait emplir un verre, et court à la retraite de la reine : « Madame, lui dit-il, je viens d'être instruit qu'hier, après mon repas, j'ai eu le malheur de m'oublier à votre égard. Permettez que je vous demande pardon de ma faute ; et, pour ne plus commettre la même imprudence, je bois ce verre de vin à votre santé, et ce sera le dernier que je boirai. » Charles tint effectivement sa parole, et s'abstint de cette liqueur toute sa vie.

---

31 Décembre.

HISTOIRE DE FRANCE.

Les cent vingt-trois braves de Mazagran.

Ecoutez, mes petits amis, le récit merveilleux de la victoire remportée par nos braves soldats sur les côtes d'Afrique ; quelques-uns de vous aussi seront appelés un jour à combattre pour leur pays et peut-être à le défendre contre

l'étranger; que la mémoire de ce que je vais vous raconter soit pour vous un digne exemple, et n'oubliez jamais que de l'honneur du soldat s'accroît l'honneur du pays.

Il existe sur les côtes d'Afrique, à une lieue environ de la mer, une petite ville arabe composée de misérables maisons n'ayant qu'une seule porte donnant sur la rue et sur la campagne: cette ville se nomme Mazagran, Les rues sont tellement étroites que, dans plusieurs, deux personnes ne peuvent marcher à côté l'une de l'autre. Cette ville est sans fortifications; les murs des maisons forment seulement une espèce de chemise militaire ; il y a, au sommet du coteau dominant la mer un réduit qui est la citadelle : cette citadelle se compose de deux marabouts ou chapelles qui sont liées l'une à l'autre par quelques ouvrages de défense en terre. Lorsque ces travaux ont été terminés, on y a mis pour les défendre cent vingt-trois soldats du bataillon d'Afrique, commandés par le capitaine Lelièvre, et on leur a dit: vous garderez ce poste contre l'ennemi ; ils l'ont juré, et je vais vous dire comment ils ont tenu leur serment.

Le 2 février 1840, rien n' annonçait encore l' approche de l' ennemi, quand tout à coup les sentinelles signalent les Arabes; et aussitôt la petite citadelle est enveloppée par plusieurs miliers de cavaliers poussant des cris sauvages et agitant en l'air leurs drapeaux et leurs armes. Au milieu de cette foule de cavaliers se fait remarquer un bataillon d'infanterie régulière traînant à sa suite deux pièces de canon. Ce bataillon pénètre dans la ville et s'établit dans les maisons qui font face à l'asile dans lequel nos soldats se sont réfugiés, et commence alors une canonnade et une fusillade terribles.

Le capitaine Lelièvre n'avait à sa disposition qu'une pièce de campagne, et quarante mille cartouches, mais il avait avec lui cent vingt-trois Français. Ces cent ving-trois braves se multiplient; ils combattênt nuit et jour, car les Arabes ne pouvant, pendant le jour, réussir à pénétrer dans la citadelle par la force, cherchent, pendant la nuit, à y pénétrer par surprise; mais toute surprise était impossible; nos soldats veillent et profitent des instants où le combat cesse pour réparer les brèches faites par les boulets ennemis.

Cependant, deux ou trois mille hommes ne se croient pas capables d'enlever une bicoque défendue par cent vingt-trois Français. Ils envoient des messagers de tous côtés, et bientôt ce n'est plus trois mille Arabes qui assiégent les cent vingt-trois

braves, c'est une armée entière de douze mille hommes, qui se dirigent en rugissant contre les faibles murailles de la petite citadelle. Un registre est ouvert sous la tente des chefs. Deux mille Arabes les plus braves s'y inscrivent pour monter à l'assaut : une récompense de 600 piastres leur est promise à chacun si la citadelle est prise.

A ce moment, la batterie arabe tonne avec plus de fureur, la pierre cède, la brèche est faite, et la troupe des deux mille, l'étendard de Mahomet en tête, s'élance sur cette brèche. C'est alors que le capitaine Lelièvre, faisant comprendre à ses braves qu'il faut lutter avec adresse, et que le courage ne suffit plus, conçoit et exécute une habile manœuvre, il simule la mort : tout se tait; les hommes se couchent à plat ventre, le fusil armé le doigt sur la détente; le silence règne partout. L'Arabe s'élance, et au moment où il croit pénétrer dans la place et y planter son étendard victorieux, nos braves se lèvent, la foudre est moins terrible; chaque coup renverse un homme, cent cadavres comblent la brèche, et l'étendard du prophète renversé baigne dans une mare de sang.

Cependant, les Arabes se rallient, ils reviennent à la charge, d'énormes poutres sont placées contre les murailles, l'ennemi s'en sert comme d'échelles ; il monte à l'assaut et pénètre sur la crête de la muraille, et c'est là qu'une lutte corps à corps s'engage. Les Français frappent leurs ennemis à coups de sabre et de baïonnettes et triomphent encore une fois.

Un troisième assaut est tenté, mais l'étonnement, la frayeur ont saisi les ennemis découragés, frappés de désolation, ils fuient de toutes parts. Nos cent vingt-trois braves ont vaincu douze mille Arabes !

Le Roi, pour récompenser ces braves soldats, a nommé le capitaine Lelièvre chef de bataillon, et a décoré de la croix d'honneur un grand nombre d'entre eux. La France entière souscrit pour élever un monument où les noms de ces cent vingt-trois braves seront gravés en lettres d'or, et qui demeurera un souvenir impérissable de leur conduite héroïque.

Isabelle.

7

Lectures de Janvier.

RELIGION.

1er Janvier.

PRIÈRE D'UN ENFANT LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

Un jour à peine on voyait la lumière :
Un jeune enfant prononçait sa prière ;
Son front naïf exprimait la candeur
Et le bonheur.
Il dit : Seigneur ! d'une nouvelle année,
Je vois enfin la première journée;
Avant l'aurore, éclairé par la Foi,
Je pense à toi.
Ta loi déjà me parle et m'intéresse;
Dans son amour fais-moi grandir sans cesse :
Je saurai tout, si, la connaissant bien,
Je suis chrétien.
Veille, ô Seigneur, sur mon père et ma mère;
Tu sais combien leur tendresse m'est chère,
Je leur dois tant! Daigne t'en souvenir,
Pour les bénir.
Pour les bénir, souviens-toi de mes frères,
A tes enfants donne des jours prospères,
Toi, dont l'amour, au monde consolé,
S'est révélé.
Le temps s'enfuit, je touche à la jeunesse,
Sois mon bonheur, ma force et ma sagesse;
Faible, ignorant, je compterai toujours
Sur ton secours.
Un jour des cieux tu m'ouvriras l'entrée ;
Et recueilli dans ta gloire sacrée,
Je prendrai part aux concerts des élus
Près de Jésus !

—

2 Janvier.

ÉDUCATION SOCIALE.

De la propreté.

Du front, des sourcils et des joues.

Le front, mes petits amis, est le siége de la douceur, de la pudeur et de la sagesse; il faut donc que son air réponde aux vertus dont il est l'interprète et le miroir.

Froncer les sourcils est souvent un signe de fierté et de mépris; il faut donc éviter ce mouvement.

Quand on a le cœur pur et droit, une parole obscène, un geste indécent, un mensonge, une médisance, un léger emportement colorent aussitôt le visage, y font paraître une rougeur qu'un philosophe appelait la couleur de la vertu. Malheur à ceux qui rougissent du bien!

Remuer les joues, les enfler, les battre des mains, sont des incivilités et des grossièretés tout à fait répréhensibles.

Donner un soufflet à son prochain, est une des plus grandes insultes qu'on puisse lui faire; cependant, celui qui est ainsi outragé ne doit jamais se venger par une injure de même nature; mais il doit se souvenir que Jésus-Christ a été souffleté et couvert d'opprobres pendant sa passion. Et si malheureusement il arrivait qu'on se laissât aller à un premier mouvement d'impatience, il faudrait au moins le réprimer aussitôt, et se souvenir que la vengeance a été regardée, par tous les sages de l'antiquité, plutôt comme une preuve de faiblesse que comme une marque de courage et de force.

—

3 Janvier.

VISITE DANS LES PRINCIPALES VILLES DE FRANCE.

Paris.

Paris est la capitale de notre beau royaume de France, le siége du gouvernement. Cette ville, la plus grande de l'Europe après Londres, déploie le luxe et la variété de ses monuments sur les rives de la Seine qui reçoit la petite rivière de Bièvre.

Parcourez cette ville, avec moi, mes petits amis, en côtoyant la rive gauche de la *Seine*, remarquez-vous ce beau *Jardin des*

Plantes, où se trouvent rassemblés les animaux, les végétaux, les minéraux des quatre parties du monde; son ***cabinet d' histoire naturelle*** est le plus curieux qui existe. Ce beau jardin n'est pas le seul qui se trouve dans le quartier: apercevez-vous ces marronniers à la tête moutonnante, et ces platanes élancés! c'est le *Luxembourg*. Le palais attenant est celui des pairs de France; son dôme est bien élevé, il est vrai; mais tournez-vous de ce côté; que direz-vous de celui-ci, dont la masse gigantesque perce les nues? Voilà le ***Panthéon:*** ce temple est construit sur le modèle du Panthéon romain, et passe à juste titre pour le plus beau de la capitale. L'intérieur de sa coupole est embelli par les fresques de Gros, l'un de nos meilleurs peintres; avançons sur la place: admirez ce fronton, et cette glorieuse inscription: ***Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*** Vous comprenez maintenant la destination de cet édifice ; il reçoit les tombeaux de nos plus illustres célébrités. Derrière cette tour, qui s'élève triste et solitaire: c'est l'un des plus anciens monuments de Paris, la tour de Sainte-Geneviève, bâtie en l'honneur d'un vœu de Clovis; mais vous lirez cette anecdote dans votre histoire de France.

(*La suite au* 31.)

---

4 Janvier.

HISTOIRE DE FRANCE.

Frédégonde et Brunehaut.

A Clotaire Ier succéda son fils Chilpéric, qui épousa Frédégonde, tandis que son frère Sigebert, roi d'une autre partie de la France, prit pour femme Brunehaut. Ces deux reines, mes petits amis, remplirent le royaume de crimes et d'atrocités; continuellement en guerre, elles s'étaient juré une haine mortelle. Enfin, Frédégonde l'emporta sur sa rivale; une victoire décida de son triomphe. L'armée de Frédégonde, campée pendant la nuit, près de celle de son ennemie, attendait le jour avec impatience, pour livrer le combat. Mais Frédégonde n'osait se confier aux hasards d'une bataille; ses troupes n'étaient pas aussi nombreuses que celles de Brunehaut: elle eut alors recours à un stratagème. Par son ordre, ses soldats attachent à leurs casques et à la tête de leurs chevaux, des branches d'arbres, et se couvrent eux-mêmes de feuillage et de verdure; puis, à l'aurore, ils s'avancent sans

bruit et à petits pas vers leurs ennemis. Ceux-ci, ne soupçonnant pas la ruse, furent très-étonnés de voir une forêt, là, où la veille ils n'avaient aperçu qu'un vaste pré. Mais leur surprise cessa bientôt et leur fut fatale, lorsque les soldats de Frédégonde, s'ébranlant tous à la fois, et poussant de grands cris, les chargèrent vigoureusement; l'armée de Brunehaut fut taillée en pièces, et elle-même tomba au pouvoir de Clotaire II, roi de France, et fils de Frédégonde ; celle-ci ne jouit pas longtemps de son triomphe, elle alla rendre compte à Dieu de ses forfaits et de ses trahisons.

Clotaire assembla son conseil; la vieille Brunehaut parut devant ses juges chargée de fers, et s'entendit condamner au dernier supplice: après cette terrible sentence, l'armée se répandit dans un vaste champ, pour être témoin de ce spectacle, et Clotaire, avec les principaux seigneurs, monta sur une riche estrade, élevée en cette occasion: le roi donne le signal on attache Brunehaut par les cheveux à la queue d' un cheval indompté que plusieurs bourreaux excitent à grands coups de fouets. La malheureuse reine, emportée à travers les pierres et les ronces, n'offre bientôt plus qu'un corps défiguré: puis, on la jette sur un bûcher ardent, et ses cendres sont abandonnées au vent. Telle est la fin de cette reine: cet affreux supplice vous donne, mes enfants, un exemple de la barbarie de cette époque de notre histoire de France. Ch. Durazzo.

—

5 Janvier.

HISTOIRE SAINTE.

Les enfants de Noé.

Punition d'un enfant irrespectueux envers ses parents.

En sortant de l'Arche, Noé transporté de reconnaissance de ce que Dieu l'avait préservé de la destruction générale du genre humain, lui offrit un sacrifice. Cet acte de piété fut agréable au Seigneur; il bénit Noé et ses enfants, lui promit de ne plus submerger la terre par un nouveau déluge; et, nous dit l'Ecriture, l'arc-en-ciel fut un gage de sa promesse.

Noé avait trois fils, Sem, Cham et Japhet; l'un d'eux, Cham, nous donne, mes enfants, un terrible exemple des châtiments qu'attire sur lui un enfant qui manque de respect à son père. Noé avait planté la vigne; il but du vin dont il ne connaissait

pas la force, tomba dans une ivresse involontaire et s'endormit. Cham, qui l'aperçut, se permit des paroles outrageantes et des railleries à son égard. Mais Sem et Japhet furent plus respectueux, ils couvrirent leur père d'un manteau. A son réveil, Noé, apprenant la conduite de Cham, le maudit, non pas dans sa personne, sans doute par respect pour la bénédiction que Dieu lui avait donnée, mais dans la personne de Chanaan son fils, soit que Chanaan fût le plus méchant des enfants de Cham, soit qu'il eût participé au crime que son père venait de commettre. Quoi qu'il en soit, les effets de la malédiction paternelle s'étendirent sur la postérité de Chanaan, qui fut, dans la suite, ou exterminée, ou réduite en esclavage par les enfants de Sem et de Japhet.

Les enfants de Noé peuplèrent le monde: la race de Sem se répandit dans l'Asie; celle de Japhet, dans l'Europe; et celle de Cham, dans l'Afrique. CH. DURAZZO.

---

6 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'Épiphanie. — La fête des Rois.

Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du pays paternel. Ses petits enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté; les cœurs étaient épanouis; la salle du festin était décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort les royautés éphémères. On se passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin nouvellement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part, appelée la part des pauvres.

Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le musicien, prolongeaient les plaisirs et la maison tout entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique. CHATEAUBRIAND.

7 Janvier.

MORALE.

Visite au cimetière.

Enfant, vois-tu cette croix sainte, c'est le symbole révéré de notre rédemption, c'est le blason de cette dernière demeure. Parmi ceux qui se reposent en ce lieu, quelques-uns, de leur vivant, ornaient le fronton de leur palais d'un orgueilleux écusson, d'une couronne ducale; mais ici, toute vaine et terrestre gloire disparaît; tout se nivelle sous la faux de la mort; le monument de marbre, comme la simple pierre, sont surmontés d'un même signe, d'une même croix. C'est qu'à cette heure où commence l'éternité, les choses de la terre disparaissent; c'est que celui qui douta pendant sa vie, croit et se repent à l'heure de la mort; et qu'alors son front s'abrite sous la croix de Jésus-Christ, seul bouclier contre la colère céleste.

Ici, tous dorment du même sommeil; et pourtant que l'aspect de leur dernier asile est différent! Vois cette tombe abritée par de sveltes et tremblants peupliers, un gazon toujours vert la recouvre, mille fleurs y balancent mollement leurs gracieuses tiges, leur corolle embaumée s'effeuille d'elle-même pour joncher cette terre bénie, les oiseaux du ciel dressent leur nid sous la feuillée de ce berceau, et leur doux ramage semble un hymne aux vertus de celle qui repose ici. Ecarte cette branche... lis,.. *C'était une bonne mère!*... une bonne mère! Que ce mot renferme de bénédictions! Et sans doute elle a laissé de nobles enfants, pour la pleurer, et lui rendre la terre légère!... A genoux, mon fils, c'est ainsi qu'il faut dire ta plus sainte prière.

8 Janvier.

LANGUE FRANÇAISE.

1. *Ne dites pas :* allumer de la lumière. — *Dites :* allumer la chandelle, la bougie, la lampe. *Allumer la lumière*, signi-

fierait *mettre le feu à la lumière*. On sent combien cette expression serait ridicule.

2. *Ne dites pas:* cette amidon est *bonne*. — *Dites:* cet amidon est *bon*.

3. *Ne dites pas:* l'atmosphère est *brûlant*. — *Dites:* l'atmosphère est *brûlante*.

4. *Ne dites pas:* il est difficile d' *atteindre* la perfection. — *Dites:* il est difficile d'*atteindre* à la perfection.

5. *Ne dites pas:* cette demoiselle est assise trop *basse*. *Dites:* cette demoiselle est assise trop *bas*.

6. *Ne dites pas:* il a *bordouillé* un mauvais compliment. — *Dites:* il a *bredouillé* un mauvais compliment.

7. *Ne dites pas:* les demoiselles aiment à se *bichonner*. — *Dites:* les demoiselles aiment à s' ajuster, à se parer, à s'admirer.

8. *Ne dites pas:* j'ai *bien* lu des volumes depuis quelques années. — *Dites:* j'ai lu *bien* des volumes depuis quelques années.

9. *Ne dites pas:* cette pluie fera *bien* du *bien* aux prairies. — *Dites:* cette pluie fera *beaucoup* de bien aux prairies.

---

9 Janvier.

ÉLÉMENTS DE COSMOGRAPHIE.

Les étoiles.

Les étoiles sont ces astres étincelants et lumineux qui, dans la sérénité d'une belle nuit, nous paraissent répandus de tous côtés dans la région sans borne de l'espace céleste. Nous avons divisé les étoiles en six classes d'après leur grandeur respective. Mais les anciens astronomes, afin de pouvoir distinguer les étoiles par rapport à leur position, ont partagé tout le firmament en constellations ou assemblages d'étoiles, composés de celles qui sont près l'une de l'autre. On les rapporte à la forme des animaux, tels que des lions, des serpents, des ours, ou l'image de quelques objets familiers; comme une couronne, une harpe, un triangle, et on leur en donne le nom, quoiqu'elles ne représentent nullement ces figures.

Les anciens avaient arrangé ces constellations dans les cieux, soit pour se retracer le cours des travaux de l'agriculture, soit pour conserver le souvenir d'un événement mémorable, soit

pour déterminer le nom de leurs héros, soit enfin pour consacrer les fables de leur religion. Les astronomes modernes leur ont continué les mêmes noms et les mêmes formes, pour éviter la confusion où l'on tomberait en leur en donnant de nouveaux, lorsqu'il s'agirait de comparer des observations modernes avec les anciennes.

—

10 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Henri. IV.

Lorsque Henri IV, roi de France fit dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis l'abjuration de la religion protestante, un grand nombre de peuple s'y rendit en foule, pour être témoin de la cérémonie, et pour voir un roi dont on lui avait dit tant de bien et tant de mal. Son air noble et martial, ses manières aisées, son air de douceur, de gaieté, de franchise, lui attirèrent spontanément l'affection publique. Une vieille femme, hors d'elle-même, et toute remplie de la satisfaction de voir ce bon prince, fend la presse, écarte tout ce qui l'entoure, et sans être intimidée par la majesté royale, elle court vers Henri, et le saisissant par la tête, elle l'embrassa successivement avec les plus grands transports; le peuple attendri versait des larmes de joie. Témoin de ce spectacle, Sully, qui était aux côtés du roi, lui dit avec émotion: « Voilà ces hommes que l'on s'obstinait à vous peindre comme vos plus mortels ennemis, ne croirait-on pas qu'ils revoient un libérateur et un père. » Des larmes de tendresse coulèrent sur les joues du bon Henri.

—

11 Janvier.

HISTOIRE NATURELLE.

Harmonie des oiseaux voyageurs et des campagnes.

Les airs ne sont pas seulement peuplés de volatiles fidèles à leurs forêts, à leurs bocages, ils sont encore traversés par des hordes vagabondes d'oiseaux, qui semblables aux Arabes du désert, s'arrêtent dans les vallons, recueillent les moissons que la terre leur présente, et voyageurs insouciants, reprennent leur volée pour chercher d'autres moissons, d'autres fleuves et d'autres bocages.

Au retour du printemps, lorsque le soleil ranime la terre qui se couvre de fleurs, les insectes renaissent, les reptiles se dégourdissent, les papillons brisent leurs tombes, et folâtrent avec le zéphir; une foule de rats, de mulots, de taupes, de serpents, sortent de terre et jouent sur l'herbe naissante; les chenilles, enveloppées de légers voiles, dévorent les feuilles et les bourgeons; ces moucherons brillants remplissent l'atmosphère, et des scarabées de mille couleurs, de mille formes, rampent, volent et marchent au milieu de la verdure naissante. Tous ces petits animaux semblent travailler à la destruction de la nature; les uns, mineurs habiles, attaquent les racines des arbres, les autres rongent et flétrissent les feuillages; leurs nombreux bataillons ne connaissent point de repos; armés de râpes, de scies, de tenailles, de marteaux, de dents, ils attaquent hardiment les plus grands végétaux; le chêne immense tombera sous l'effort d'un vil insecte, et les fruits de l'automne seront dévorés par des moucherons imperceptibles. AIMÉ-MARTIN.

—

12 Janvier.

VIE DES SAINTS.

Saint Arcadius ou saint Arcade.

Ce saint naquit au troisième siècle, dans une ville de Mauritanie. Les persécutions contre les chrétiens étaient atroces à cette époque; on les cherchait de maison en maison, et ceux qu'on trouvait étaient traînés aux autels des idoles ou au supplice. Saint Arcade quitta sa demeure et se retira dans les bois, mais sa fuite fut bientôt dénoncée. Le gouverneur envoya chez lui; on n'y trouva qu'un de ses parents qu'on arrêta. Il essaya de justifier l'absence d'Arcadius; mais les soldats, au lieu de se rendre à ses raisons, le conduisirent en prison.

Le saint, instruit du danger que courait son parent, court lui-même se présenter au juge: « Si c'est à cause de moi, lui » dit-il, que vous retenez un de mes parents dans les fers, déli» vrez-le sur-le-champ; je suis cet Arcadius que vous cherchez; » je vous déclare qu'il ignorait le lieu de ma retraite, et je suis » prêt à répondre en personne à toutes les questions que vous » m'adresserez.

» — Je veux bien, répondit le juge vous pardonner à tous « deux, mais à condition que vous sacrifierez aux dieux.

» — Qu'osez-vous me demander? s'écrie Arcadius; vous ne » connaissez donc pas les chrétiens? Vous ignorez donc que la » crainte de la mort ne leur fera jamais trahir leur devoir? In- » ventez tel supplice que vous voudrez, jamais je ne serai infi- » dèle à mon Dieu. »

Le juge, irrité, ordonna aux bourreaux de le faire passer par toutes les tortures avant de lui donner la mort. On lui coupa successivement les jointures des doigts, des bras et des épaules; ils le firent ensuite coucher sur le dos et lui coupèrent les doigts des pieds, puis les pieds, les jambes et les cuisses, et ne lui laissèrent que la langue.

Imperturbable dans sa résignation, le saint, dont le corps n'était plus qu'un tronc, haranguait la foule attendrie: : « Songez-bien, disait-il aux assistants, songez-bien, vous qui con- » templez mon supplice, que les tourments ne sont rien pour » celui qui envisage une couronne éternelle. Vos dieux ne sont » pas des dieux; renoncez à leur culte sacrilége; il n'y a point » d'autre Dieu que celui pour lequel je souffre et je meurs; lui » seul me console et me soutient dans l'état où vous me voyez: » mourir pour lui, c'est vivre; souffrir pour lui, c'est être dans » les délices. »

En disant ces mots il expira; les chrétiens ramassèrent les différentes parties de son corps, et les renfermèrent dans le même tombeau. M. L'ABBÉ D'ASSANS.

---

13 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le bon écolier.

Édouard, fils d'un négociant du Hâvre, avait été envoyé à Paris, dans la pension de M. Morin, où les maîtres bientôt le citèrent pour modèle. Il ne ressemblait pas à ces petits imbéciles qui disent: Je suis riche, je n'ai pas besoin de travailler comme si j'était pauvre; au contraire, il s'appliquait sans relâche. D'abord, le travail lui avait paru pénible, puis facile, puis un plaisir. Chaque mois il envoyait à sa mère ses bons bulletins. et recevait en échange des habits, de l'argent et des friandises de toute espèce. Il soignait ses habits, économisait son argent, partageait ses friandises avec ses camarades. Enfin, Edouard était ce que les maîtres appellent un *bon sujet*, et les écoliers un *bon*

garçon. Aimé de tout le monde, il se croyait heureux.......Lorsqu'un jour on lui annonce que sa mère vient d'arriver, il court aussitôt se jeter dans ses bras; puis à peine revenu de sa surprise, il s'aperçoit qu'elle est pâle et mal vêtue. « Je viens vous remercier des soins que vous avez donnés à mon fils, dit-elle au maître de pension ; mais des malheurs.... (et son courage l' abandonnant, elle se mit à fondre en larmes) des malheurs inattendus me forcent à le retirer de chez vous. Notre maison faisait banqueroute si je conservais ma fortune à mon fils; je préférai lui conserver l'honneur, et tous nos créanciers sont payés. Mon mari vient de s'embarquer pour l'île Bourbon, afin de tenter de nouveau la fortune.... Moi, j'espère avec le travail de mes mains pouvoir gagner ma vie et celle de mon enfant.

(*La suite au 20 janvier*)

—

14 Janvier.

RELIGION.

Grandeur et bonté de Dieu.

Mes jeunes amis, depuis que la bonté de Dieu vous a donné la vie, vous avez vu chaque jour ses œuvres admirables. Vous les avez *vues;* mais dites-moi, les avez-vous jamais *regardées*, interrogées? vous êtes-vous dit jamais avec un sentiment de reconnaissance et d'amour: Qui a fait ce vaste univers? Quelle providence le conserve? A qui dois-je tant de bienfaits et la vue de tant de merveilles?

Le matin, quand vos yeux s'ouvrent à la lumière et vos cœurs au sentiment; quand vous voyez reparaître, et, pour ainsi dire, surgir de toute part autour de vous les objets qui, la veille au soir, étaient dérobés à vos regards comme par un voile épais, vous demandez-vous quelquefois: Qui a fait le jour? Qui a fait cette bienfaisante lumière par qui je jouis de la nature et de ses mille beautés?

Le soir, quand après douze heures d'activité vos paupières pesantes ne demandent qu'à se fermer; vos petits membres fatigués, qu'à s'étendre sur la couche qui les réclamé, alors, mes amis, il vous est doux de voir le jour se voiler et s'éteindre, et l'ombre, et le calme, et le frais, s'avancer silencieusement pour charmer votre sommeil, pour le rendre profond et tranquille. Alors, mollement bercés dans votre lit paisible ou dans les bras

maternels, vous est-il arrivé jamais de tourner une dernière pensée vers Dieu, de vous dire en vous-même: Qui a fait la nuit, cette nuit tutélaire qui m'apporte le repos, l'oubli et des forces nouvelles? Julie Michel.

(*La suite au mois prochain.*)

---

15 Janvier.

ÉDUCATION SOCIALE.

Des yeux et des regards.

Les yeux sont les interprètes du cœur et en expriment presque toujours les sentiments et les agitations; il est donc bien important de veiller à ce qu'il n'y paraisse rien de déréglé.

Ceux à qui la nature n'a pas donné l'avantage d'une vue agréable, doivent tâcher de diminuer, autant qu'il est possible, cette infirmité par une contenance gaie et modeste.

Il en est dont le regard rend l'aspect très-désagréable et même affreux; ce défaut est ordinaire aux caractères violents et colériques; d'autres ouvrent beaucoup trop les yeux et les fixent avec hardiesse, preuve d'insolence; ce sont deux défauts pareillement à éviter.

Les enfants étourdis regardent sans cesse de côté et d'autre sans se fixer à aucun objet, la sagesse et la politesse condamnent également cette inconstance dans les regards.

Grimacer, contrefaire les louches, érailler les yeux avec les doigts pour faire rire, sont des défauts impardonnables que l'on ne doit jamais se permettre; les ouvrir et les fermer par caprice, les tenir fixement attachés sur des personnes respectables, sont autant d'actes contraires à la modestie et à la politesse.

---

16 Janvier.

DONNER AUX PAUVRES PORTE-T-IL BONHEUR?

Comment pourrais-je mieux commencer l'année, mes petits amis, qu'en fixant votre attention sur le malheur et l'indigence? S'il existe un préjugé que l'on doive conserver, c'est celui qui nous engage à tendre une main secourable au malheureux avec l'espérance que Dieu nous en récompensera. Qui pourrait voir un pauvre sans émotion? Cet homme est votre égal, car

Dieu l'avait mis sur la terre pour partager avec vous les biens qu'elle vous prodigue. Le hasard en a décidé autrement. Vous avez la jouissance de tout, lui ne possède rien; pour vous l'abondance et les plaisirs, pour lui le travail et la douleur. Pour vous des gâteaux et des confitures, pour lui, et encore pas toujours, un peu de pain bien noir qu'il mange trempé de ses larmes. Vous vous étendez dans un bon lit bien chaud, à peine trouve-t- il un peu de paille pour reposer son corps épuisé de fatigue. Hélas! qu'a-t-il donc fait pour mériter tant de peines?

Que la pitié pénètre dans votre cœur, mes bons amis, tendez au pauvre une main charitable, donnez au malheureux, donnez-lui beaucoup si vous pouvez, car ce sera pour vous une jouissance, vous l'éprouverez lorsque vous entendrez ses bénédictions et les accents de sa reconaissance. L'argent que vous a donné votre bon père pour vos étrennes, vous sera plus agréable si l'infortuné qui vous implore en reçoit une partie. Et le délicieux gâteau des Rois que votre bien-aimée mère vous a fait, vous paraîtra meilleur, si vous n'oubliez pas la part du pauvre. Conservez bien, mes enfants, ce saint et respectable préjugé que *donner au pauvre porte bonheur*. Il n'existe point de source plus féconde de bonheur que la bienfaisance.

Isabelle.

---

17 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le papillon.

— Papillon bleu!....
Nuancé comme un cachemire,
Afin que mon regard t'admire,
Ne peux-tu t'arrêter un peu?...
A travers l'herbe de la plaine
J'ai beau te poursuivre, hors d'haleine,
Je ne puis m'approcher de toi!...
Plus léger que le vent qui passe,
Tu tourbillonnes dans l'espace
Et cours t'ébattre loin de moi!
Petit méchant! petit volage
Oh! si tu voulais t'arrêter
Un seul instant pour m'écouter,
Je te dirais en mon langage;

Car je ne connais pas le tien ;
» Veux-tu jouir d'un autre bien
» Que celui que le ciel te donne?
» Là-bas, au soleil qui rayonne,
» Il est une blanche maison
» Qu'environne nn plus vert gazon
» Que le gazon où tu reposes ;
» Elle a des parfums et des fleurs,
» Des oiseaux aux mille couleurs,
» Et puis encor bien d'autres choses
» Qui ne pourront que te charmer,
» Et que je ne veux pas nommer,
» Pour te laisser de la surprise
» Tout l'agrément et le plaisir :
» Veux-tu céder à mon désir?...
» Là, du moins, quand viendra la bise,
» Tu pourras encor mollement,
» Sur la mousse étendre ton aile ;
» Respirer chaque fleur nouvelle
» Et voltiger légèrement
» Au gré de ta volage envie;
» Car je protégerai ta vie,
» Qui, dit-on, ne dure qu'un jour..,
» Et puis, ma mère en son amour,
» Partageant mes soins, ma tendresse,
» Te guidera par sa sagesse.,.
» Tu seras heureux, j'en suis sur!
» Je te lirai de belles pages
» D'histoires avec leurs images,
» Brillant comme l'or et l'azur!...
» Oh! tu verras quelle existence
» Je te ferai, si tu veux!...»
— Et l'insecte sans prévoyance,
De l'enfant accueillant les vœux,
En fit tant, qu'il se laissa prendre
Dans la gaze au reflet trompeur,
Qui l'attendait pour le surpreudre.

(*La suite au* 24.)

---

18 Janvier.

HISTOIRE DE FRANCE.

Jeunesse de Dagobert.

Après la mort de Brunehaut et la ruine de la famille de Sigebert, Clotaire II réunit sous un même sceptre les royaumes de

Neustrie et d'Austrasie qui composaient l' empire Frank. Pour gouverner un empire si vaste, Clotaire le divisa en deux parties, et envoya son fils aîné Dagobert régner en Austrasie. Les Saxons crurent pouvoir se soustraire à la domination des Franks sons un prince si jeune. Bertoald, leur duc, prit les armes. Mais le jeune Dagobert, irrité de cette rébellion, marche contre lui. La bataille fut rude et désavantageuse aux Franks. Dagobert reçut sur son casque un coup de hache qui lui enleva une partie de la peau de la tête et sa longue chevelure. Son écuyer ramassa les cheveux ensanglantés. « Hâte-toi, lui dit le jeune prince, » emporte ces cheveux de ma tête, et va-t'en annoncer à mon » père ce qui se passe ici, afin qu'il vienne à notre secours » avant que l'armée tout entière ne soit détruite. »

Clotaire traverse le Rhin à la hâte, « Retire-toi, lui crie le duc des Saxons, si tu ne veux pas, ô roi des Franks, périr, dans cette journée. Mais Clotaire, soutenu de son fils et irrité de l' insolence de son vassal, s'élance sur lui, le pousse avec vigueur, et, après une lutte opiniâtre, lui abat la tête d'un seul coup. Les Saxons, découragés par la perte de leur duc, furent taillés en pièces. Clotaire ravagea entièrement leur pays, et l'on prétend qu'il ne laissa vivant aucun homme dont la taille dépassait la longueur de son épée. Il mourut peu de temps après et fut enseveli à Saint-Vincent, à Paris.

—

19 Janvier.

HISTOIRE SAINTE.

La tour de Babel.

Les descendants de Noé, avant de se séparer pour aller demeurer dans d'autres contrées où ils savaient qu'il n'y avait point encore d'habitants, formèrent une odieuse entreprise. Ils résolurent de bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel; leur dessein était de rendre leur nom célèbre, et peut-être même de se préparer une retraite dans cette tour, s'il arrivait un second déluge. Mais Dieu, mes petits amis, qui se rit des desseins des hommes quand ils ne sont point fondés sur la justice et sur la raison, désapprouva cette entreprise, parce que c'était l'orgueil qui leur en avait donné l'idée, et il ne permit pas qu'elle fût achevée. Il confondit leur langage, en sorte qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres. Leur tour était déjà parvenue à une

assez grande hauteur, quoiqu'elle fût bien loin encore de toucher au ciel, comme vous pouvez croire, lorsque tout à coup les ouvriers s'aperçurent qu'ils ne parlaient plus le même langage, et ne se comprenaient plus entre eux. Ils furent donc forcés de laisser leur tour inachevée, et elle fut appelée *Babel*, ce qui signifie confusion. Longtemps après cet événement, un petit-fils de Cham jeta les fondements d'une ville longtemps célèbre, qui reçut le nom de *Babylone*, et sur laquelle j'aurai, plus tard, bien des histoires à vous raconter.

—

20 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Suite du bon écolier.

Edouard avait pleuré de voir pleurer sa mère.... A ces mots, essuyant ses larmes, il sortait dans l'intention d'aller dire adieu à ses camarades, lorsque, le retenant par le bras, M. Morin lui dit avec bonté : « Non, mon ami, vous ne me quitterez pas. Je veux garder le meilleur écolier de ma pension, celui qui en est l'honneur et l'exemple; je prie madame votre mère de vouloir bien m'accorder cette faveur. »

Le pauvre Edouard, dans sa joie, saute au cou de son maître et de sa mère, qui pouvait à peine exprimer sa reconnaisance, puis il disparaît pour revenir avec un sac d'argent. « Tiens, maman, s'écrie-t-il, voilà mes économies. Mon linge, mes habits sont encore tout neufs; je n'ai besoin de rien, et j'espère qu'un temps plus heureux viendra où nous pourrons nous acquitter envers monsieur.....

— Ne parlons pas de cela, mon ami, reprend aussitôt M. Morin, allez rejoindre vos camarades, cachez-leur nos arrangements; il ne faut jamais parler de ses affaires à personne. » Edouard embrassa dix fois sa mère comme pour la consoler et et retourna au travail avec plus d'ardeur que jamais.

Grâce à sa bonne conduite, il a pu continuer ses études; et grâce à son ordre et à son économie, sa mère a pu acheter un fonds de mercerie qui lui procure une existence honnête, en attendant que la situation de son mari leur permette de se réunir.

Mme Fouqueau de Pussy.

21 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le boiteux, le bossu et l'aveugle.

Tout le monde se plaint et souvent bien injustement. Je vais, mes chers enfants, vous raconter une petite histoire pour vous faire sentir que c'est une injustice.

Un boiteux regardait ses jambes et disait : « Ne dois-je pas être bien satisfait de ma tournure? Je puis à peine me traîner dans les chemins, et de quelle manière, encore? Il semble toujours que je vais tomber. Ma foi, pour faire une pareille figure dans le monde, ce n'était guère la peine d'y venir.

— Vraiment, je te conseille de te plaindre, dit un bossu qui passait, et moi, comment suis-je tourné? Ne voilà-t-il pas un beau garçon, une bosse derrière, une bosse devant, la taille d'un avorton, on dirait que je ne suis né que pour faire rire à mes dépens. Ah! si tu te plains, que dois-je donc faire, moi? »

Un aveugle, appuyé sur son bâton, les écoutait attentivement. Il soupira. « Ah! mes amis, leur dit-il, plût à Dieu que je fusse bossu, que je fusse même cul-de-jatte et que j'eusse seulement un œil pour admirer le ciel et la terre. Remerciez la Providence, de ce qu'elle n'a pas permis que vous fussiez réduits à un état aussi misérable que le mien. »

Pour se trouver moins malheureux, mes petits amis, il faut toujours se comparer à ceux qui souffrent plus que nous.

---

22 Janvier.

MORALE RELIGIEUSE.

Amour du pays natal.

Dieu, dans sa sagesse infinie, a voulu empêcher que tous les hommes ne vinssent se précipiter dans les contrées qu'il a favorisées d'un climat tempéré. Dans le cœur de chaque créature, il a déposé un instinct, un sentiment. C'est par lui que le nègre regrette son soleil de feu et ses sables brûlants, par lui que le Lapon chérit son ciel restreint et nébuleux, ses torrents de glace, ses plaines de neige que sillonnent ses traîneaux attelés de rennes; c'est par lui encore que le montagnard écossais préfère sa chaumière, ses montagnes arides, ses ifs, ses

brouillards éternels, aux palais de marbre, aux citronniers en fleurs, au ciel bleu de la brillante Italie. Ce sentiment qui retient ainsi l'homme au coin de terre qui le vit naître, c'est l'amour de la patrie! l'amour de la patrie qui doit vivre dans tous les cœurs, car il est la source de toutes les vertus. Demandez à l'exilé qui languit sous un ciel étranger, demandez-lui, enfants, ce qu' il regrette. Il vous dira: « C'était un toit bien humble, un village presque désert; mais là il y avait une prairie où ma mère guida mes premiers pas; il y avait un ruisseau limpide, où enfant j'aimais à voir rouler les flots; il y avait une hirondelle qui chaque année venait construire son nid dans le chaume natal; il y avait une petite église d'où s'élança ma première prière, et derrière le clocher il y a aujourd'hui une tombe qu'ombrage un triste saule: c'est celle de ma mère! et je n'y puis pleurer! » Voilà, enfants, ce que vous dira le pauvre exilé: amour filial, sentiments religieux, premières sensations de l'enfance vertueuse et pure, voilà l'amour de la patrie. Oh! nourrissez-le dans vos cœurs, mes enfants, car celui-là peut conduire à la véritable patrie de l'homme: au ciel! oui, la terre si belle et si riante n'est qu' un exil. C'est une vallée de pleurs où chaque homme vient éprouver sa force, vaincre ses passions et s'abreuver d'amertume jusqu'au jour redoutable où la voix de l'Eternel, traversant l'espace, le rappellera dans son sein. Et pour cela, mes petits amis, il faut beaucoup prier, car la prière désarme le Seigneur. Prions donc; priez, vous surtout, enfants, dont le cœur est pur et l'encens agréable à Dieu. Priez avec espérance, demandez et vous serez exaucés. L'Homme-Dieu, lorsqu'il passa sur la terre, ne disait-il pas à ceux qui l'entouraient: « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. »

Julie MICHEL.

—

23 Janvier.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

Lunettes découvertes par un enfant.

Cette invention est attribuée à un Florentin, nommé Salvino; on en fait honneur à un dominicain, Alexandre Spina, qui, sans doute, rendit les lunettes communes et d' un facile usage. Ce religieux cependant ne s' en occupa

que d'après les descriptions vagues qui lui avaient été faites, des essais de Salvino.

Au commencement du dix-septième siècle, un jeune enfant, fils d'un ouvrier d'Alemaer, nommé *Metzu*, découvrit LES LUNETTES D'APPROCHE. Cet enfant tenait un jour d'une main un verre convexe comme sont ceux dont se servent les vieillards, et de l'autre main un verre concave qui sert à ceux qui ont la vue courte; ayant mis par amusement ou par hasard le verre concave près de son œil, et ayant un peu éloigné le verre convexe qu'il tenait avec l'autre main, il s'aperçut qu'il voyait au travers de ces deux verres quelques objets éloignés, beaucoup plus grands et plus distinctement qu'il ne les voyait auparavant à la vue simple. Ce nouveau phénomène le frappa, il le fit voir à son père, qui sur-le-champ assembla ces mêmes verres et d'autres semblables dans des tubes de quatre ou cinq pouces de long. Voilà l'origine des lunettes d'approche. On commença à voir de ces lunettes à Paris en 1609.

---

24 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Suite du papillon.

« — Ah! » dit l'enfant d'un ton moqueur:
« Te voilà donc beau téméraire
» Qui d'abord, sourd à ma prière,
» Sur ta trace égarait mes pas?
» Oh? tu ne m'échapperas pas,
» Va, grâce à ma fertile adresse
» Je te tiens!... — Et votre promesse?... »
Osa dire le papillon
En son mystérieux langage;
Il n'en put dire davantage;
Car un implacable aiguillon
En transperçant son corps si frêle
Comprima l'essor de son aile
Qui se débattit faiblement
Comme une feuille sous le vent !
Le pauvret avec patience
Supporta sa longue souffrance ;
Et, quand son souffle se perdit
Dans cette brise parfumée.

Qu'hélas! il avait tant aimée;
Nul autre que Dieu n'entendit
L'accent de sa plainte dernière,
Et l'adieu qui dans la poussière
Avec son regret, s'éteignit!...
— L'enfant, heureux de sa victoire,
Au logis revint triomphant;
Puis, bientôt perdant la mémoire
Du papillon. — Indifférent
En jeta les débris au vent!....
— L'égoïste est fait de la sorte:
Pourvu qu'il s'amuse: qu'importe
S'il froisse ou brise en son chemin
Un heureux et jeune destin?
Insensible et sans caractère,
Insatiable en ses désirs,
Il ne voit que lui sur la terre
Et ne connaît que ses plaisirs.

Désirée Pacault.

—

25 Janvier.

ENCYCLOPÉDIE DU PREMIER AGE.

Le sel.

Le sel, mes petits amis, est un des plus précieux produits de la nature; son usage est continuel. On connaît deux sortes de sel, le *sel gemme* et le *sel marin*. Le premier se trouve dans le sein de la terre. La Pologne et l'Autriche, entre autres pays, en possèdent des mines, qui sont pour toutes les deux la source de grandes richesses. On détache ce sel par blocs, comme les pierres de nos carrières, puis on le réduit en poudre. Le second est le résultat, comme son nom vous le dit assez, de l'évaporation des eaux de la mer. Rarement elle a lieu naturellement; cependant, on trouve quelquefois un peu de sel marin dans les rochers. Nous avons en Bretagne, en Normandie et dans le bas Poitou, ce qu'on appelle des *marais salants*. Là, sont établis des encaissements d'une profondeur de trois pieds, et séparés les uns des autres par de petits murs en terre glaise. Des écluses ne permettent à l'eau de la mer de couvrir le marais qu'à la volonté du propriétaire. Bientôt l'action des vents et du soleil aide à l'évaporation de l'eau de la mer, et les cristaux de sel se forment par-

tout. Aux marais salants de Peccais, dans le Languedoc, les ouvriers prennent plaisir à jeter dans l'eau de mer des branches de bois, arrangées de manière à former des croix, des couronnes; le sel se cristallise jusque sur les plus petites branches, et l'on obtient ainsi des objets de curiosités fort jolis. Telles sont les manières les plus suivies en France, pour se procurer le sel.

—

26 Janvier.

RELIGION.

Petite prière à Jésus-Christ.

Jésus, que dès votre jeune âge
Le ciel bénit de ses faveurs;
Jésus, si savant et si sage
Que vous confondiez les docteurs;
Jésus, qui fûtes sur la terre
Toujours soumis à votre mère,
Toujours pieux et plein de foi:
Quand je m'efforce de vous suivre,
Dites, comme en votre saint livre:
Laissez l'enfant venir à moi.

Madame A. Tastu.

—

27 Janvier.

JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la providence, qui supporte les faibles plantes, et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes*, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire

la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : *Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Son caractère était aimable, ouvert et tendre; sa charité était sans bornes. L'apôtre nous en donne une idée en deux mots: *il allait faisant le bien.* Sa résignation à la volonté de Dieu éclata dans tous les moments de sa vie; il aimait, il connaissait l'amitié: l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle.

Partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHATEAUBRIAND.

—

28 Janvier.

ÉDUCATION SOCIALE.

De la propreté. — Du nez.

Porter les mains au nez, mettre les doigts dans les narines est non-seulement une malpropreté impardonnable, mais encore une habitude fort dangereuse par les incommodités qu'elle peut occasionner, et dont quelquefois on se ressent long-temps. Les enfants doivent donc l'éviter avec soin.

Il faut, en se mouchant, observer exactement toutes les régles de la propreté et de la bienséance, se détourner un peu et se servir toujours d'un mouchoir.

Gesticuler avec le mouchoir, le tenir continuellement dans les mains et le laisser tomber à terre, le poser sur une table, sur une chaise ou un autre meuble, c'est de très-mauvais ton. On doit tenir son mouchoir dans la poche et ne l'en retirer qu'au besoin.

Il faut éviter avec soin de faire trop de bruit en se mouchant de même qu'en éternuant, et ne faire l'un et l'autre qu'avec modestie.

—

29 Janvier.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Suite d'une visite dans les principales villes de France.

En descendant vers la Seine, faites attention sur votre gauche à ce vaste monument. Là, se battent toutes les monnaies de France, d'où son nom, *hôtel des Monnaies*. Voici encore un dôme; n'est-ce pas un temple? me demandez-vous: vous avez raison, c'est le temple des Muses, l'*Institut* où l'Académie, composée des quarante littérateurs les plus distingués de France, tient ses séances; voici la *Chambre des Députés;* puis cette immense flèche, qui surmonte ce magnifique dôme tout doré, vous indique l'*hôtel royal des Invalides*. Ces vingt canons énormes qui en défendent l'entrée et la belle avenue, ont été enlevés aux ennemis de notre pays; ils ne retentissent plus maintenant que pour annoncer les fêtes et les réjouissances publiques. Là, des guerriers mutilés sont nourris et logés aux frais de cette patrie qu'ils ont défendue au prix de leur sang. Louis XIV est le fondateur de cet asile du courage malheureux. Au delà, est l'*Ecole Militaire* et le *Champ-de-Mars*, où se font les revues, et les courses de chevaux.

—

30 Janvier.

MORT DE LA PRINCESSE MARIE (1).

C'est couvert d'un crêpe et baigné de ses larmes que le *Bon Génie* vient, mes chers enfants, vous dire les douleurs de votre auguste protectrice. La Mort, à la main cruelle, pour qui il n'est point d'âge, qui frappe sur le trône comme dans la plus pauvre chaumière vient d'appesantir son bras glacé sur une des filles chéries de votre reine.

Douée des plus nobles qualités, pieuse, excellente fille et devenue populaire par son admirable talent (2), la jeune prin-

(1) Marie-Christine-Caroline-Adelaïde-Françoise-Léopoldine d'Orléans, née le 12 avril 1813, avait été mariée le 17 octobre 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg. Elle laisse un prince né le 30 juillet 1838.

(2) La princesse Marie sculptait avec un merveilleux talent. On admire surtout une statue de Jeanne d'Arc, digne de nos plus grands maîtres, et qui est un des beaux morceaux du musée historique de Versailles.

cesse Marie fut l'orgueil de sa famille et une gloire de la France ; adorée d'un époux dont elle faisait le bonheur, elle était dans l'âge de la vie où l'avenir se présente long d'amour et d'espérance, la mort est venue impitoyable briser cette jeune existence : son âme si pure s'est envolée portée par les anges dans le sein de Dieu, qui nous l'avait donnée un instant pour nous la faire regretter davantage ; ah ! pleurez, mes enfants, pleurez sur tant de vertus arrachées sitôt à la terre.

O vous ! sainte et digne reine, vous qui fûtes toujours pour votre belle famille un modèle de toutes les vertus, et qui en trouviez la douce récompense dans son amour, combien doit être cruel à votre cœur de mère le souvenir de cette jeune fleur à peine éclose, et déjà brisée par la tempête. Puissent les pleurs de la France, qui partage votre immense douleur, adoucir vos chagrins, puisse le rayon de gloire qui vient d'étinceler sur le front de votre jeune fils, calmer les douloureux souvenirs que le temps si puissant n'efface jamais du cœur d'une mère.

ISABELLE.

---

31 Janvier.

HISTOIRE SAINTE.

Abraham.

A peine les hommes se furent-ils séparés qu'ils oublièrent le culte du vrai Dieu ; leurs passions devinrent leur unique guide, ils façonnèrent de grossières idoles et adorèrent des dieux dont les vices leur servaient d'exemple. C'est alors que le vrai Dieu résolut de se former un peuple qui devait perpétuer son culte et donner naissance au Sauveur promis ; et il choisit Abraham pour être la tige de ce peuple.

Abraham descendait de Séné, et demeurait à Ur, en Mésopotamie ; mais il ne partagea point l'idolâtrie de ses concitoyens qui avaient pris des animaux et des statues inanimées pour leur divinité ; Dieu résolut de récompenser sa fidélité ; il lui ordonna de quitter son pays pour aller dans la terre de Chanaan, et lui promit de donner cette terre à sa posterité, et de faire naître dans sa famille celui qui effacerait tous les péchés des hommes, ainsi qu'il l'avait fait entendre à Adam et à Eve, en annonçant au démon que la femme lui écraserait la tête. Abraham, docile

à la voix du Seigneur, se mit donc en marche avec Sara sa femme, Loth son neveu, ses serviteurs et ses troupeaux, qui se composaient d'un grand nombre de brebis, de chèvres et de chameaux; c'était, mes enfants, les richesses de ce temps-là. Abraham n'avait point de maisons; il habitait sous des tentes faites de peaux de bêtes ou de toiles grossières. Mais Loth ne suivit point son exemple, et, par une imprudence qui faillit lui devenir funeste, il alla s'établir à Sodome, la ville la plus corrompue de l'univers.

Lectures de Février.

RELIGION.

1er Février.

GRANDEUR ET BONTÉ DE DIEU (1).

Le matin renaît. O mes amis! avant de courir à vos jeux enfantins, arrêtez-vous un moment..... Admirez! quelque jeunes que vous soyez, ce spectacle vous frappera si vous voulez le contempler. Voyez cette belle voûte bleue sur laquelle glissent si doucement ces légers nuages roses... l'Orient, cette brillante coupole de saphirs est traversée par de larges rubans de pourpre, sillonnée par de longs filets d'or. Voyez ce disque lumineux qui commence à se montrer au-dessus de la montagne; comme il s'élève avec lenteur et majesté en jetant sur les vieux rochers ses reflets éblouissants!

Et la montagne! elle est belle aussi, mes amis, avec sa sombre couronne de chêne, avec son riche manteau de pourpre vert, où se suspendent, tels que de frais bouquets, l'amandier aux blanches corolles, le pêcher aux boutons d'un ravissant incarnat.

Voyez ces vignes qui verdissent et bourgeonnent, ces massifs buissons fleuris, ces haies où s'entrelacent, dans une magnifique confusion, l'églantier, le framboisier, la rouge et fraîche merise, tout cela n'est-il pas beau à voir, mes amis? Et jamais pourtant, jusqu'à ce jour, vous n'aviez arrêté sur ces choses qu'un œil distrait, inattentif; jamais un cri d'admiration, un accent de reconaissance, ne se sont élancés de vos âmes à l'aspect d'un beau jour de printemps. Oh! désormais, enfants, chaque matin, avant de reprendre vos livres ou vos jouets, ayez un regard pour la nature et une pensée pour le Créateur!

Bénissez celui qui a tant fait et à qui vous devez tout; apprenez à l'admirer dans ses œuvres; priez-le, car il aime les

(1) *Voir* la page 108 des lectures de janvier.

prières des petits enfants; glorifiez-le surtout dans cette riante saison où la nature rajeunie se montre douce et belle comme vous. Bénissez la main prodigue de dons gracieux, qui rend aux arbres leur fraîche parure, aux prairies leur émail et leurs parfums, aux bocages leur mélodie; qui jeta le chêne altier sur la montagne, l'humble violette au fond du vallon, dans le ciel un azur si pur, si brillant, et dans les airs une vivifiante chaleur. Unissez vos voix aux mille voix de la création, ô vous qui êtes ce qu'elle renferme de plus aimable et de plus innocent !

Pauline Flaugergues

---

2 Février.

HISTOIRE DE FRANCE.

Dagobert.

L'origine de la grandeur de Saint-Denis remonte au fils de Clotaire, à Dagobert Ier : une circonstance de peu d'importance est la cause des richesses et de la célébrité dont a joui le monastère de Saint-Denis.

Le jeune Dagobert, dans son enfance, était d'un caractère difficile; à cause de cela, le roi avait donné à son fils un précepteur sévère: ce prince ne pouvait le souffrir.

Un jour qu'il avait été puni, il se révolta contre cet homme, et, muni de ciseaux tranchants, l'enfant tomba sur son maître, lui coupa sa longue barbe, ce qui était dans ce temps un signe infamant; mais, trop pressé dans son opération il emporta un morceau de la chair du menton.

Effrayé de la blessure qu'il venait de faire, et du châtiment qui devait suivre sa faute, il laisse le précepteur baigné dans son sang, et prend la fuite hors des murs du château de son père.

Il dirige ses pas vers la chapelle des Martyrs, pénètre près du tombeau des Saints, et s'y blottit, espérant qu'on ne l'y trouvera pas.

La fatigue, l'émotion, lui fermèrent les yeux, et un songe s'empara de son esprit; il vit dans ce songe saint Denis qui lui apparaissait avec la couronne du martyre sur la tête, tenant entre ses mains la couronne royale. Le saint lui promit que cette couronne lui appartiendrait, et que le roi lui ôterait son gouverneur s'il voulait promettre à son tour de faire bâtir une église en l'honneur des martyrs dont le tombeau l'avait protégé contre la juste colère du roi.

Le prince passa dans ce rêve toute la nuit, et ce fut à son réveil, dans cette chapelle, qu'étonné de s'y trouver, il jura de faire ce que saint Denis lui avait demandé.

Il est dit encore que pendant la nuit les gens du roi qui cherchaient le prince voulurent plusieurs fois entrer dans la chapelle, et qu'ils furent repoussés par une puissance invisible.

Dagobert, en reconnaissance de la protection de saint Denis et de l'asile qu'il avait trouvé près de sa tombe, fit élever une magnifique église, et la décora avec un luxe infini.

Cette église était moins grande que celle qui existe aujourd'hui, mais l'or, l'argent, les pierreries, y étaient jetés avec profusion. D'autres églises furent dépouillées pour l'embellir et en faire un monument unique de richesses entassées.

(*La suite au* 22.)

---

3 Février.

VIE DES SAINTES.

Sainte Geneviève, patronne de Paris.

Ce fut vers l'an 422 que sainte Geneviève naquit dans le petit village de Nanterre, près Paris. Dès son enfance elle annonça une vocation tellement marquée pour le recueillement et la piété, que Saint Germain d'Auxerre, qui allait en Angleterre combattre l'hérésie de Pélage, ayant eu occasion de s'arrêter à Nanterre, remarqua Geneviève au milieu de toutes les autres filles, et prédit à ses parents la sainteté future de leur enfant; depuis ce moment la vierge de Nanterre se regarda comme étrangère au monde; son plus grand bonheur était de fréquenter les lieux saints et de se mettre, pour ainsi dire, en adoration perpétuelle. C'était le seul sujet de discussion qu'elle eût avec sa mère. Celle-ci, d'un caractère violent et emporté, n'ayant pas voulu un jonr lui permettre d'aller avec elle à l'église, Geneviève essaya de la fléchir par ses supplications; tout fut inutile, la mère persista dans son refus. Geneviève alors ne put retenir ses larmes; et sa mère irritée de sa douleur la souffleta publiquement. Cette action lâche et brutale reçut bientôt son châtiment; elle devint aveugle, trop juste punition d'une mère qui s'était oubliée à ce point, et que Dieu priva du plus grand bonheur dont elle pût jouir, celui de voir son enfant.

(*La suite au* 23.)

---

29 Décembre.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Un pauvre petit garçon de dix ans, à la figure intelligente mais décomposée par la souffrance, la misère et les privations, se présentait il y a quelques jours devant le brigadier de gendarmerie d'une commune voisine de Pantin, et venait se déclarer coupable d'un vol de lapins commis la nuit au commencement de la semaine, au préjudice d'un cabaretier des environs. Avant de dresser son procès-verbal, le brigadier crut devoir conduire devant le maire le prétendu petit maraudeur, que cette résolution parut vivement contrarier.

Cependant, en présence du maire, il réitéra ses aveux; mais ce magistrat l'interrompit en apprenant au brigadier que les deux jeunes gens qui avaient commis ce vol étaient arrêtés depuis deux jours, qu'ils avaient avoué, et que des pièces de conviction qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute démontraient qu'ils avaient commis le vol à eux deux tout seuls. Le maire finit en pressant l'enfant de déclarer pour quels motifs il venait s'accuser d'une action coupable à laquelle il avait été totalement étranger. Alors, ce petit malheureux, avec un accent profond de vérité en versant d'abondantes larmes, raconta qu'il eut l'idée de s'accuser parce qu'il était misérable à la maison. » Nous avons perdu, dit-il, notre mère; notre père, qui travaille aux carrières à plâtre, ne gagne pas assez pour nous nourrir. Je savais qu'on avait volé des lapins, et comme j'ai entendu dire par les mauvais sujets qui couchent la nuit sur les fours à plâtre que les petits garçons condamnés pour vols sont enfermés dans une belle maison où on leur apprend à lire et à travailler d'un bon métier, je voulais être pris pour le voleur afin d'être enfermé jusqu'à ce que j'eusse appris un état à l'aide duquel je pourrais à ma sortie, nourrir mes petites sœurs et aider mon père. »

Emu jusqu'aux larmes devant tant de naïveté, de bon naturel, et de misère, le maire, du consentement du brave ouvrier à qui appartient l'enfant, s'est chargé de pourvoir à ses besoins jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Aussitôt après l'avoir fait proprement vêtir, l'honorable magistrat l'a placé en apprentissage chez un maître, à qui il a imposé la condition de l'envoyer à l'école, et ainsi tous les vœux du pauvre enfant se trouvent comblés.

—

5 Février.

ÉDUCATION SOCIALE.

Devoirs des enfants envers leurs parents.

Un enfant bien né, mes bons petits amis, doit respecter les actes de ses parents comme eux-mêmes, et ne parler qu'avec estime et circonspection de ce qu'ils ont jugé utile ou salutaire d'entreprendre; dans toute circonstance, il doit être le premier à prendre la défense des auteurs de ses jours, le dernier à les blâmer; car si ceux-ci suivaient une route opposée au devoir, il doit encore se garder de les mépriser: ce serait de sa part un crime. S'il ne peut les rappeler à la vertu par ses conseils, il doit garder le silence; il doit surtout, autant qu'il lui est possible, couvrir leurs torts et les dérober aux yeux du public. Mépris et haine à l'enfant qui révèle la honte de son père ou de sa mère! et malédiction à celui qui, oubliant la voix de la nature, va les accuser devant les hommes! Rien ne peut nous délier du respect que nous devons aux auteurs de nos jours. Je veux à ce sujet vous rapporter l'action d'un jeune homme qui ne craignit pas de remplir son devoir dans une circonstance où mille autres auraient été retenus par une coupable honte. (Ce trait est de 1787). Les prisonniers de la maison de force de Vienne remplissaient les tristes et humiliants travaux auxquels ils sont condamnés, et balayaient les rues de la ville, lorsqu'un jeune homme s'approcha de l'un d'eux et lui baisa tendrement les mains. Un seigneur qui, de sa fenêtre, fut témoin de cette action, fit appeler le jeune homme, et lui dit qu'on ne baisait point la main d'un prisonnier de la maison de force.

« Hé! répondit le jeune homme en fondant en larmes, *si ce prisonnier est mon père?* » Combien il y avait de courage et de tendresse dans cette réponse! Un orgueilleux et un ingrat se fussent empressés de fuir l'infortuné vieillard; ce bon et respectable fils ne vit que le malheur de son père, et oublia la honte de sa situation.

---

6 Février.

LES FRÈRES DE LAIT.

Une famille pauvre habitait une petite chaumière de la Normandie; le chef de cette famille mourut, et quelques jours après sa femme succomba à son chagrin.

Pierre leur fils resta seul sur la terre, à l'âge de 15 ans, et il était bien malheureux; un soir qu' il pelait des baguettes d'osier, travail qui lui valait 5 ou 6 sous par botte, Pierre entendit frapper à sa porte, il ouvrit, et un jeune homme entra, suivi d'un domestique.

Vous êtes Pierre Gérôme? lui demanda l'étranger. — Oui, monsieur. — Vous avez récemment perdu vos parents? — Hélas! ils sont morts tous les deux, à 4 jours d'intervalle, sur le lit que vous voyez! — Votre mère, il y a environ 13 ans, avait chez elle en nourrice un enfant que l'on appelait Charles... — Le petit Charles!,. mais c'était mon frère de lait!.. ma mère a bien pleuré, monsieur, le jour où il nous a quittés!.. je pleurais aussi beaucoup!.. nous nous aimions si tendrement!.. nous couchions dans le même berceau, nous portions les mêmes vêtements!... quand l'un avait des cerises, une pomme, il partageait tout de suite avec l'autre...oh! non jamais je n'oublierai mon cher Charles! je cultive toujours avec bonheur deux arbres qui se trouvent derrière cette habitation. et que mon père a plantés pour nous......

Charles, dont l'émotion était extrême, l'arrêta... Pierre, ce frère de lait ne t'a pas oublié non plus!.. C'est moi!... c'est moi!.. éloigné de la France pendant longtemps, à mon retour j'ai appris tes malheurs, et je viens les adoucir... désormais tu n'es plus pauvre... tu vas partager ma fortune... tu vivras dans ma famille... Les deux frères de lait s'embrassèrent avec effusion, et ils versèrent d'abondantes larmes... Le lendemain, de grand matin, Pierre alla faire sa prière sur la tombe de ses parents, et il partit avec Charles... Une étroite amitié unit pour la vie ces jeunes gens qui chaque printemps viennent visiter la chaumière où les attirent les souvenirs de leur enfance.

Georges PONTONNIER.

—

7 Février.

UNE RÉPONSE DE JEAN BART.

Jean Bart, dont on se plaît à faire un vrai loup de mer, était un marin brave et plein d'instruction; il ne connaissait pas, il est vrai, les usages de la cour; aussi lorsqu'il fut présenté à Louis XIV, les petits messieurs qui avaient ce mérite-là, faute de mieux, s'amusèrent-ils beaucoup à ses dépens; ce dont il eut le plaisir de se venger plus d'une fois, comme vous savez.

Le grand roi, qui connaissait bien l'étiquette, mais qui connaissait tout aussi bien les hommes, avait grande estime pour Jean Bart; il avait recommandé à la reine de le traiter avec distinction, ce qu'elle semblait faire volontiers. Un jour ou plutôt un soir qu'il y avait fête au château à Versailles, la reine s'était placée sur une terrasse au milieu de ses dames, pour voir un superbe feu d'artifice qui suspendait un instant les plaisirs du bal; elle fit signe à Jean Bart de venir se placer près d'elle, et lui demanda s'il avait jamais vu un feu plus magnifique. — Ma foi, dit-il, j'avouerai que oui à Votre Majesté, j'ai vu un feu qui m'a semblé plus beau et m'a fait un bien plus grand plaisir. — Comment cela, monsieur Bart? dit la reine, qui parut choquée que l'on eût vu quelque chose de plus brillant que les fêtes de Versailles. Aussitôt les dames et plusieurs courtisans qui étaient proches, chuchotèrent et regardèrent le marin d'une manière méprisante et moqueuse; il s'en aperçut. — Ma foi, reprit-il, que Votre Majesté m'excuse, mais je ne puis avoir oublié ce beau feu, car le jour que je le vis, je fuyais toutes voiles déployées devant le vaisseau de l'amiral anglais. — Voici un glorieux souvenir! se mit à dire l'une des dames; et chacun des assistants d'appuyer. — Eh oui, dit Jean Bart, un souvenir qui me fait plaisir: seul sur mon vaisseau je fus rencontré par l'amiral anglais monté sur le sien, et accompagné de deux autres bâtiments plus forts que moi; l'un marchait en éclaireur, à quelque distance; je l'attaquai et le coulai, je mis le feu au vaisseau amiral et pris le troisième à l'abordage. Quand je voulus porter secours aux malheureux incendiés, il était trop tard, je leur fis dire que je les laissais libres de se sauver dans leurs chaloupes et que je ne les inquiéterais point. Dès que le navire enflammé fut livré à lui-même, le vent le poussa sur moi; je déployai toutes mes voiles pour éviter ce dangereux voisinage; quand je fus à la distance d'un quart de lieue, je pus jouir sans danger, et sans que l'humanité eût à en gémir, du magnifique spectacle de l'incendie d'un vaisseau en pleine mer pendant la nuit; le bouquet fut d'autant plus beau que je n'avais pas laissé aux Anglais le temps d'user beaucoup de poudre. — Vous avez raison, monsieur le chevalier Bart, dit la reine en souriant, ce feu-là a dû vous plaire plus que le nôtre.

Les rieurs et les applaudissements furent encore cette fois pour Jean Bart.

Mme Eulalie Raucourt.

---

8 Février.

PRIÈRE DU MATIN.

Mon Dieu, qui pouvez tout. écoutez la prière
De l'un de vos enfants humblement à genoux,
Car on dit qu'ici-bas tout est larme et misère,
Quand votre main, Seigneur, se retire de nous.

Je ne demande pas ce que donne la terre,
Ni les honneurs, ni l'or; j'implore un meilleur don;
Accordez de longs jours à mon père, à ma mère,
Qui m'apprennent tous deux à bénir votre nom,

Pour les autres aussi souffrez que je vous prie;
Il est des malheureux sans asile, sans pain,
Secourez, ô Seigneur! leur misérable vie,
Car un jour est bien long, bien long quand on a faim.

Puis il est des enfauts isolés sur la terre
Qui, tout petits encore, n'ont déjà plus de mère!
Donnez à ces enfants un bon ange gardien
Qui dirige leurs pas dans la route du bien.

Faites que je sois bon, mon Dieu, que je réponde
Aux vœux de mes parents; qu'enfant doux et pieux,
Je fasse bien longtemps leur bonheur en ce monde
Pour qu'un jour à venir je les rejoigne aux cieux.

Virginie ORSINI.

---

9 Février.

ÉDUCATION SOCIALE.

Des devoirs des enfants envers les instituteurs.

Vos instituteurs ou institutrices, mes petits amis sont chargés de former votre cœur et votre esprit; vous leur devez donc reconnaissance, amour, respect toute votre vie.

Votre instituteur doit être pour vous un second père. Vous ne tenez pas de lui la vie du corps, mais l'instruction qui est la vie de l'âme. C'est lui qui vous procure les moyens de vous distinguer parmi les autres hommes, en vous donnant la connaissance de vos devoirs.

L'histoire de France fournit d'illustres exemples des égards que l'on doit aux instituteurs. Presque tous nos princes se sont fait remarquer par leur attachement pour les personnes chargées de leur éducation.

Le duc de Bourgogne, qui eut le bonheur d'avoir pour pré-

cepteur Fénélon, l'auteur de *Télémaque*, lui voua une affection filiale. — Le roi Louis XV montra toujours le plus grand respect pour le cardinal Fleury, qui l'avait élevé. — Le poëte Racine nous a laissé un exemple bien touchant de la vénération qu'on doit à ses maîtres. Il sollicita d'être enterré aux pieds de l'un de ses anciens professeurs.

La reconnaissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, est la marque d'une belle âme. Par la reconnaissance, l'honnête homme montre qu'il sent le prix de tout ce qu'on a fait pour le rendre bon et heureux.

—

10 Février.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'imprudence. (Conte d'enfant.)

Enfants, ne jouez pas si près de la rivière;
Pour vous mirer dans l'eau n'inclinez pas vos fronts,
Votre pied imprudent peut glisser sur la pierre;
Vous êtes tout petits, et les flots trop profonds!
Mais vous n'écoutez pas ma voix qui vous appelle;
Aux poissons effrayés vous lancez des cailloux,
Vous allez du pêcheur démarrer la nacelle,
Et, penchés sur les bords, vous l'attirez vers vous:
Puis, livrant au courant un rameau qu'il entraîne,
Pour le ravoir encor vous accourez plus bas:
Quand la main d'un géant pourrait l'atteindre à peine,
Vous voulez le saisir avec vos petits bras!
Venez vers moi; venez, avant que je vous gronde;
Enfants, de ces plaisirs je vous prive à regret;
Mais, on ne revient pas au-dessus de cette onde,
Et, si vous y tombiez, votre mère en mourrait!
A mes sages avis vous ne voulez pas croire;
Venez, je vais vous dire une tragique histoire.

C'était dans le printemps, quand la terre verdit;
Alors qu'abandonnant le foyer de famille,
Vous allez, à l'abri de la verte charmille,
Recommencer les jeux que l'hiver suspendit;
Alors que le soleil apparaît sans nuage,
Qu'une neige de fleurs couvre les églantiers,
Que chaque arbre vous offre un nid à mettre en cage,
Et que des fruits vermeils brillent aux cerisiers.

(*La suite au* 17.)

—

11 Février.

MORALE.

Le petit garçon et le serpent.

Un petit garçon jouait avec un serpent apprivoisé. Chère petite bête, disait-il, je ne serais pas si familier avec toi si on ne t'avait pas ôté ton venin; vous autres serpents vous êtes les créatures les plus perverses, les plus ingrates du monde. J'ai lu ce qui arriva à un pauvre paysan qui en rencontra un, peut-être un de tes aïeux, à demi gelé sous une haie. Il en eut pitié, le ramassa et le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant animal fût-il revenu à la vie, qu'il mordit son bienfaiteur, et le bon et compatissant villageois mourut.

Ma surprise est extrême, reprit le serpent. Quelle partialité chez vos historiens! Les nôtres racontent le fait tout autrement. Votre homme compatissant croyait que le serpent était réellement gelé, et comme c' était un serpent bigarré, il l'emporta pour le dépouiller de sa belle peau quand il serait arrivé au logis. N'était-ce pas injuste?

Ah! tais-toi, s'écria le petit garçon; l'ingrat sait toujours se justifier.

Bien, mon fils, interrompit le père, qui avait écouté avec attention cet entretien. Pourtant, s'il t'arrive parfois d'entendre citer un trait d'ingratitude extraordinaire, approfondis avec soin toutes les circonstances avant de laisser flétrir celui qui en est accusé. Les véritables bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats, je me plais à le penser pour l'honneur de l'humanité. Mais ceux. mon fils qui obligent dans des vues mesquines d'intérêt, sont justement exposés à trouver l'ingratitude au lieu de la reconnaissance. *Traduit de Lessing.*

MEURAN.

---

12 Février.

LANGUE FRANÇAISE.

1. *Ne dites pas:* Ce méchant homme a reçu plusieurs *bâtonnades*. — *Dites:* Ce méchant homme a reçu plusieurs *bastonnades*.

2. *Ne dites pas:* Le ciel était hier nébuleux, mais il l'est aujourd'hui *beaucoup* davantage. — *Dites:* Mais il l'est aujourd'hui bien davantage.

3. *Ne dites pas:* La postérité d'Abraham fut *bénite* de Dieu. — *Dites:* La postérité d'Abraham fut *bénie* de Dieu.

4. *Ne dites pas:* Cette eau, cette brioche a été *bénie* — *Dites:* Cette eau, cette brioche a été *bénite*.

5. *Ne dites pas:* Je *bisquais* dans ce moment-là. — *Dites:* Je *pestais* ou, *j'enrageais* dans ce moment-là.

6. *Ne dites pas:* Toute l'argenterie est *bosselée* par votre négligence. — *Dites:* Toute l'argenterie est *bossuée* par votre négligence.

7. *Ne dites pas:* Ces deux jeunes athlètes se tenaient à *brasse corps*. — *Dites:* Ces deux jeunes athlètes se tenaient à *bras-le-corps*.

8. *Ne dites pas:* Nous avons eu en décembre un vent de *brise* qui nous a fort incommodés. — *dites:* Nous avons eu en décembre un vent de *bise* qui nous a fort incommodés.

9. *Ne dites pas:* Puisque je vous ai fait rire, j'ai *rempli* mon but. — *Dites:* Puisque je vous ai fait rire, j'ai *atteint* mon but.

10. *Ne dites pas:* Nous avons acheté de beaux *cadres*. — *Dites:* Nous avons acheté de beaux *tableaux*.

—

13 Février.

ÉLÉMENTS DE COSMOGRAPHIE.

Anecdotes sur la chaleur du soleil.

On peut, à l'aide d'un miroir ardent, obtenir du soleil une chaleur si forte que deux Anglais offrirent au gouvernement de la Suisse, il y a quelques années, de faire fondre par ce moyen tous les glaciers de ce pays. Cela rappelle l'incendie de la flotte romaine, par Archimède. Ce savant, né à Syracuse, l'an 287 avant Jésus-Christ, inventa un grand nombre de machines pour défendre cette ville contre les Romains, et parvint à faire un miroir ardent d'une telle force, qu'il incendia la flotte ennemie à une grande distance. Aux journées de juillet 1830, à Paris, l'un des ouvriers combattants étant rentré chez lui vers le milieu du jour, déposa sur une table plusieurs paquets de cartouches; sur cette table, et près des cartouches, était une carafe pleine d'eau exposée au soleil; cette carafe produisit l'effet d'une lentille, et le soleil, après avoir consumé le papier d'enveloppe, mit le feu à la poudre, qui fit une explosion ter-

rible: l'alarme se répandit dans la maison, mais chacun en fut quitte pour la peur, et l'ouvrier lui-même ne fut que légèrement blessé. Ce brave homme ne pouvait comprendre que ses cartouches eussent pris feu spontanément; mais ayant expliqué à quelques personnes instruites quels étaient les objets qui se trouvaient sur la table, et leur position, il fut bien aisé d'expliquer ce qui semblait un phénomène.

—

14 Février.

LA VIGNE ET L'ORMEAU. — APOLOGUE.

« Laissez-moi m'attacher à votre tronc robuste,
» Disait un jour la vigne à l'ormeau son voisin :
» Sans vous, adieu ma tige, adieu mon doux raisin !
» Je ne suis qu'un fragile arbuste
» Que les bœufs fouleront sous leurs sabots pesants
» Et que viendra brouter quelque animal vorace.
» Ormeau, pour que je vive, accueillez-moi, de grâce,
» Et vous me verrez tous les ans
» De nos pampres fleuris vous faire une couronne,
» Et puis le vent de chaque automne
» Faisant sur vos rameaux flotter mon fruit vermeil,
» Vous serez l'ormeau sans pareil. »
L'arbre plein de bonté reçut la jeune plante
Qui longtemps vit éclore une moisson brillante,
Et grandit vigoureuse autour de son appui.
Quand de nombreux hivers eurent fondu sur lui,
Les aquilons, riant de sa faiblesse,
Contre son front ridé vinrent en menaçant;
Mais l'arbuste reconnaissant
Fut pour l'ormeau débile un bâton de vieillesse...

LACHAMBEAUDIE.

—

15 Février.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font-ils cent bêtes.

C'est là un de ces préjugés, mes enfants, dont il faut reconnaître l'inconvenance et dont on ne saurait trop tôt se défaire.
La Champagne a produit autant de grands hommes que les

autres provinces de la France. Il en est un surtout que vous connaissez tous, mes petits amis: c'est le bon La Fontaine, dont vous récitez par cœur les fables si amusantes, si spirituelles, et dans lesquelles il fait parler les bêtes avec tant d' esprit; Turenne, ce grand capitaine; Mignard et Girardon, deux de nos plus célèbres peintres, étaient Champenois. Je pourrais vous citer encore une foule de noms aussi illustres dont cette province peut s'enorgueillir

Si la Champagne a donné naissance à de grands littérateurs, à des guerriers célèbres et à des peintres habiles, elle a encore d'autres droits à votre reconnaissance: c'est elle qui vous fournit ces beaux draps noirs dont on fait vos habits de fête, et ces jolis châles dont se pare votre belle maman; c'est de Reims, capitale de la Champagne, que nous vient cet excellent pain d'épices que vous aimez tant, et ces petites poires tapées si délicieuses que l'on vous donne à votre dessert; et si vous avez été bien sages et bien studieux, vous aurez probablement bu, à la fête de votre bon papa, un petit verre de ce bon vin de Champagne si mousseux et si sucré, et dans lequel vous trempez un biscuit de Reims avec tant de plaisir.

Jugez maintenant, mes petits amis, s'il est bien de répandre le ridicule sur une province où sont nés tant de grands hommes et sur ses industrieux habitants, à cause d'un proverbe populaire dont personne ne connaît l'origine.

Voici cependant ce que dit à ce sujet un de nos spirituels écrivains: « Lorsque César faisait la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature. Le vainqueur, voulant favoriser le commerce de cette province, excepta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Que firent les Champenois? ils réduisirent ces troupeaux à quatre-vingt-dix-neuf moutons, cela n' était pas si bête; mais César n' était pas bête non plus, il ordonna que le berger de chaque troupeau comptât pour un mouton et payât comme tel, et de là le proverbe des quatre-vingt-dix-neuf moutons. »

Isabelle.

---

16 Février.

DE L'AMOUR FILIAL.

Frédéric II, roi de Prusse, sonna un soir et personne ne vint. Il ouvrit sa porte et trouva son page endormi. Il s'a-

vança vers lui, et allait le réveiller, lorsqu' il aperçut un bout de papier qui sortait de sa poche. Curieux de savoir ce que c' était, il le prit et le lut. C' était une lettre de la mère du jeune homme, dans laquelle elle le remerciait de ce qu' il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa pauvreté. Elle finissait par lui dire que Dieu le bénirait pour la bonne conduite qu'il tenait envers elle. Le roi, après avoir lu, rentra doucement dans sa chambre, prit un rouleau de pièces d'or et le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans la chambre, il sonna si fort que le dormeur se réveilla et entra. « Tu as bien dormi? lui dit le roi. » Le page voulut s'excuser. Dans son embarras, il mit par hasard la main dans sa poche et sentit avec étonnement le rouleau; il le tire, pâlit et regarde le roi en versant un torrent de larmes sans pouvoir prononcer une seule parole. « Qu'est-ce! demanda le roi, qu'as-tu? — Ah! sire, dit le jeune homme en se précipitant à ses pieds, on veut me perdre; je ne sais d'où vient cet argent que je trouve dans ma poche. — Mon ami, dit Frédéric, Dieu nous donne souvent le bien quand nous dormons. Envoie cet or à ta mère, salue-la de ma part, et dis-lui que j'aurai soin d'elle et de toi. » La douleur du page se changea alors en allégresse; il reconnut, par sa propre expérience, que rien ne contribue plus à rendre les enfants heureux que les sacrifices qu' ils font pour adoucir les malheurs de ceux à qui ils doivent le jour.

ISABELLE.

—

17 Février.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Suite de l'imprudence.

Un matin, parcourant la campagne nouvelle,
Une mère jouait avec ses deux enfants;
Mère, comme la vôtre, aussi bonne, aussi belle,
Le bonheur se peignait dans ses yeux triomphants!
« Venez, mes chers petits, courons dans la prairie, »
Disait-elle en fuyant; et, redoublant leurs pas,
Derrière elle accouraient Léopold et Marie,
Et leur mère riait en leur tendant les bras;
Et tous deux s'y jetaient; puis, s'élançant plus vite,
Ils voulaient, à leur tour, parvenir jusqu'au but.
Le premier qui du champ atteignait la limite

D'un baiser maternel recevait le tribut.
Jeux d'amour, qu'avec vous fait encor votre mère;
Doux ébats, ce jour-là ! souvent recommencés !...
Le soleil mesura deux heures sur la terre
Avant que les enfants eussent dit : C'est assez !
Puis, le cœur haletant, sur la mousse ils s'assirent ;
Ils cueillirent des fleurs sur les bords du chemin,
Et formant des bouquets qu'à leur mère ils offrirent,
Joyeux, ils s'écriaient : Nous reviendrons demain !
» Oui, demain, mes amis, si vous êtes bien sages,
» Sur le gazon fleuri nous reviendrons sauter;
» Maintenant la chaleur a mouillé vos visages,
» Reposez-vous encor, c'est l'heure du goûter. »
Alors vous eussiez vu cette mère attentive
Donner à ses enfants des fruits et des gâteaux;
Et tous deux bondissant, tant leur joie était vive,
Oublièrent soudain le besoin du repos.
« Vois-tu la belle fleur, là-bas, vers cette pierre,
» Dit Marie à son frère, en montrant un iris ?
» Viens, courons, paresseux; j'y serai la première,
» Et mamam d'un baiser m'accordera le prix. »
Léopold la suivit dans sa course légère;
Leur mère ne vit point où s'égaraient leurs pas.
Tout entière aux pensers que le bonheur suggère
Elle s'occupait d'eux... et ne les suivait pas.
Sur le gazon assise, elle restait rêveuse ;
Dans le recueillement elle baissait les yeux.
Bientôt son jeune époux (oh ! quelle était heureuse)
De ses enfants aussi partagerait les jeux !
Il allait revenir après un long voyage,
Il allait ressentir tout ce qu'elle éprouvait.
Déjà de ses transports elle se peint l'image.
Et ses enfants fuyaient, tandis qu'elle rêvait...

(*La suite au* 21.)

---

18 Février.

MÉNAGER LA CHÈVRE ET LE CHOU.

(Proverbe.)

La question suivante a donné lieu à cette façon de parler proverbiale. Un homme a un petit bateau dans lequel il doit passer à l'autre côté de la rivière un loup, un chou et une chèvre, sans qu'il puisse passer plus d'un de ces objets à la fois. On

demande lequel des trois il transportera le premier sans craindre que, durant l'un de ses passages, le loup mange la chèvre ou que la chèvre mange le chou ; voici le moyen : c'est de prendre la chèvre seule au premier voyage, le chou reste avec le loup qui n'y touche pas ; au second voyage, il prend le chou et ramène la chèvre, au lieu de laquelle il passe le loup qui ne touche pas au chou; enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui, étant restée seule, ne courait aucun risque.

—

19 Février.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

Le sucre.

Le sucre, mes petits amis, est une substance qu'on retire d'un grand nombre de végétaux; l'érable, le bouleau, la carotte, le panais, la betterave, le maïs, les marrons, les pommes de terre, etc., contiennent du sucre, mais aucune de ces substances n'en contient autant que le roseau connu sous le nom de *canne à sucre*, et c'est le sucre que vous aimez tant.

La canne à sucre est originaire des Indes Orientales. Les Chinois ont connu l'art de cultiver ce roseau précieux, et même d'en extraire le sucre, près de deux mille ans avant que cette plante fût connue en Europe. Vers la fin du quatorzième siècle, on la porta en Syrie, en Chypre et en Sicile; le sucre qu'on en tirait était comme celui d'Arabie, gras et noir. Plusieurs tentatives furent faites pour suppléer au sucre de canne.

Mais de toutes ces tentatives, il ne reste aujourd'hui que la fabrication du sucre de *betterave*. Cette branche d'industrie toute nouvelle peut lutter sans grands désavantages avec les produits de l'Inde et des colonies. Un grand nombre de fabriques de sucre de betteraves sont répandues sur la surface de notre territoire. Depuis quelques années surtout, jusqu'à ce jour, cette industrie s'est propagée à ce point que bientôt chaque famille fera son sucre comme jusqu'ici nous avons fait nos confitures.

Ch. Durazzo.

—

20 Février.

Le vacher.

Un jeune garçon faisait paître une vache sur un gazon, tout près d' un jardin. Comme il levait la tête en l' air du côté d'un cerisier, il y aperçut quelques cerises mûres qui brillaient à ses yeux d'un beau rouge; il succomba à la tentation de les cueillir, et, laissant là sa vache, il monta sur l'arbre.

Lorsque l'animal ne sentit plus son gardien près de lui, il quitta sa place, et s'élança dans le jardin, où il dévorait les fleurs et les plantes à son plaisir, foulant sous ses pieds ce qu'il ne mangeait pas.

Le jeune garçon voyant ce dégât, s'emporte de colère, et descend précipitamment de l'arbre; il court vers la vache, l'atteint, la frappe et la maltraite sans pitié.

Mais son père, qui avait vu tout ce qui s' était passé, arrive auprès de son fils; il jette sur lui un regard sévère et il lui dit: « Qui mérite le mieux ces mauvais traitements, de toi ou de cette bête qui ne sait ni ce qui est à droite ni ce qui est à gauche? As-tu moins suivi ta gourmandise que cet animal que tu devais conduire? Et maintenant tu exerces une vengeance impitoyable et tu oublies ta raison et ta propre faute. »

Le jeune garçon fut saisi de honte, et il demanda pardon à son père. L'abbé Teillac.

---

21 Février.

Lecture récréative.

Suite de l'imprudence,

« J'ai la fleur, » dit Marie, et sa main triomphante
Agita dans les airs un iris arraché;
» Vois-tu comme il est beau! Maman sera contente,
» N'est-ce pas? viens le voir... Mais tu parais fâché!
» viens, le vent du midi l'a couvert de poussière,
» La chaleur a plié ses beaux panaches bleus;
» Viens, allons le baigner aux eaux de la rivière;
» Viens, ne sois plus jaloux, il sera pour nous deux.
» J'ai bien soif! dans nos mains nous boirons l'eau limpide,
» Il n'est point de danger, ne sois pas si timide;
» Ecoute, Léopold! — Oh! non répond l'enfant,

» N'approche pas, ma sœur, maman nous le défend!
» — Ne crains rien, dit Marie, en détournant la tête,
» Maman ne nous voit pas ; maintenant, elle dort ;
» Viens voir comme dans l'eau ma robe se reflète !
» Viens voir ces beaux poissons à la nageoire d'or. »
Et la jeune étourdie, en se penchant sur l'onde,
Puisait l'eau dans ses mains, mouillait la fleur d'azur,
Dans les flots transparents mirait sa tête blonde,
Et, sur la grève humide avançait d'un pas sûr.
Près d'elle elle a cru voir un poisson qui frétille ;
Dans l'eau, pour le saisir, son bras s'est enfoncé ;
Tout à coup on entend la pauvre jeune fille
Pousser un cri d'effroi... Son pied avait glissé...
Le torrent l'entraîna... Sa malheureuse mère
Accourut à sa voix ; hélas ! c'était trop tard !
Elle voulait mourir dans sa douleur amère,
Et sur les flots profonds fixait un œil hagard.
Dans sa triste demeure on l'emporta mourante.
Léopold la suivait en appellant sa sœur;
Sa sœur, que rejeta la vague indifférente,
Aux filets du pêcheur,

(*La fin au* 28.)

—

22 Février.

HISTOIRE DE FRANCE.

Suite et fin de Dagobert.

Le roi avait poussé la prodigalité sur ce monument jusqu' à le faire couvrir en partie en argent. Lorsque l'église fut terminée, on voulut la consacrer. Le jour de cette cérémonie fut fixé au 24 février 636. Mais un incident vint empêcher cette fête d'avoir lieu.

Un lépreux s'était caché dans le coin le plus obscur du monument pour attendre l' heure de la cérémonie, et n' être pas chassé par les bedeaux en grande tenue.

Pendant la nuit, il vit un nuage de feu se répandre dans l'église, ce nuage portait Jésus-Christ et les saints; ce cortége céleste fit deux fois une procession solennelle autour de l'eglise, en chantant les louanges des martyrs en l' honneur de qui elle était bâtie.

Le lépreux, au moment où le Seigneur remontait sur son char aérien, s'approcha de lui; Jésus-Christ le déshabilla de sa

peau gangrenée et le revêtit d'une peau nouvelle. Le lépreux alla raconter au roi ce qui était arrivé, et Dagobert trouva cette cérémonie plus belle et plus profitable à l'église que celle qu'on pourrait faire.

A l'instant même les restes des martyrs furent transportés dans l'église inaugurée par le Seigneur.

Près de cette église bienheureuse s'éleva un monastère ; le roi dota magnifiquement les religieux, leur accorda des biens immenses, les privilèges les plus étendus; le roi déclara que le monastère ne dépendrait d'aucune puissance que de celle du pape, que le peuple et les seigneurs français lui rendraient les mêmes honneurs que les Italiens rendaient à St.-Pierre et St,-Paul à Rome, et que la justice ne pourrait poursuivre le criminel qui trouverait asile dans l'église de Saint-Denis. Enfin on lui accorda par an mille livres de plomb pour soigner sa couverture, et cent vaches pour aider à la nourriture des religieux: un terrain considérable pour leur servir de promenade et de potager fut ajouté à leur habitation.

Ainsi toutes ces grâces tombèrent sur le tombeau des trois martyrs, moins peut-être pour honorer leur mémoire et leurs vertus, et pour reconnaître le bien qu'ils avaient fait, que parce que les portes d'un monument s'étaient trouvées ouvertes par hasard, et avaient garanti un enfant royal de la juste punition qu'il avait méritée Mme ACHILLE COMTE.

—

22 Février.

VIE DES SAINTES.

Suite et fin de sainte Geneviève.

Après la mort de ses parents, Geneviève se retira à Paris, chez une dame âgée, aussi pieuse qu'elle, et se livra à des austérités au-dessus de ses forces, mais que Dieu lui donnait le courage de supporter. L'épreuve dont elle eut le plus de peine à triompher fut celle de la colomnie. Une ligue infâme se forma contre elle, et les noms de *sorcière*, d' *hypocrite*, de *damnée*, étaient adressés à ce modèle accompli de toutes les vertus. Geneviève opposa le calme et la modération à ces attaques furibondes, et Dieu lui fournit bientôt une occasion solennelle de confondre ses ennemis. Attila, roi des Huns, était entré en France avec une armée puissante ; déjà Paris tremblait, les habitans effrayés pensaient à quitter la ville et à se retirer dans

quelque forteresse. Geneviève essaya de les rassurer en leur promettant la protection divine, s' ils voulaient s' en rendre dignes par des pratiques religieuses et d'ardentes prières ; au lieu d'écouter ses sages conseils, on la traita de visionnaire, et des injures on allait passer aux mauvais traitements , lorsque l'arrivée de l'archidiacre d'Auxerre, qui lui offrit des reliques et des présents d'objets bénis, nommés eulogies, de la part de saint Germain, fit passer cette foule stupide du mépris à l'estime et aux hommages. Geneviève mit le comble à l'admiration qu'elle inspirait en sauvant les Parisiens de la famine:déjà leur ville était réduite aux plus dures extrémités lorsque cette sainte fille partit pour la Champagne avec quelques fermiers dont elle dirigeait les recherches, et, après avoir visité Nogent, Arcis et Troyes, elle en ramena des provisions considérables en grains et en froment. L'issue de cette expédition excita au plus haut degré la reconnaissance du peuple, et Geneviève fut invoquée comme une sainte et comme la patronne de Paris. Elle mourut le 3 janvier de l'an 512.

L'abbé Dassance.

—

24 Février.

LE BOUTON DE ROSE.

Un jeune garçon s'arrêta devant un rosier chargé de boutons et de fleurs. Saisi de joie et d'empressement, il portait ses regards sur une rose, puis sur une autre, sur une feuille, puis sur un bouton; enfin il voulut découvrir de quelle manière le bouton se changeait en fleur. Détachant alors un bouton, il l'ouvrit, et il en considérait l'intérieur avec une grande curiosité, quand son père se trouva près de lui.

« A quoi es-tu donc occupé si sérieusement? lui dit-il. — O papa! s'écria le petit garçon, je désirerais bien savoir comment un bouton devient une rose, et pour cela j'ai coupé celui-ci, et je l'ai ouvert; mais je n'y vois que de petites feuilles informes pleines de plis et de rides; combien je voudrais à présent ne l'avoir par gâté.

— Le mal n'est pas grand, mon enfant, lui répondit son père, la nature a pourvu au superflu, elle s'est occupée non-seulement de nos besoins, mais encore de nos plaisirs et de notre curiosité; tu as appris du moins qu'il n'est pas aisé de pénétrer ses secrets.

— Mais aussi je ne suis pas devenu plus instruit, dit le jeune garçon.

— Quand même cela serait, tu avais cependant un sincère désir de t'instruire, et ce désir est déjà en lui-même quelque chose de bon; le succès ne dépend pas toujours de l'homme.

— Dis-moi donc, papa, comment un bouton se transforme en rose?

Le père lui répondit: Mon enfant, je ne puis que te diré en trois mots ce qui se passe. Le bouton croît en grosseur, en beauté et en grâce jusqu' à sa perfection. Hors de cela je ne sais rien de plus que toi; la nature nous donne la beauté parfaite, mais elle ne nous laisse pas voir la main qui la produit.

Alors l'enfant reprit le bouton qu'il avait déplié, et il dit à son père: — Si un bouton peut de lui-même se faire si beau, plus beau que tout ce que l'homme peut inventer, pourquoi ne peut-il pas aussi se défendre de la faible main d'un enfant? pourquoi a-t-il tout ensemble tant et si peu de puissance?

— Penses-tu donc, mon ami, qu' il se soit formé lui-même?

— Oh assurément, dit le jeune garçon, les fleurs ont aussi, comme moi, une mère et un père qui les nourrissent, qui leur donnent des soins et les élèvent.

— Elles ont, mon fils, le même père que nous, mais que nous ne voyons pas, et dont nous sentons seulement la puissance et les bienfaits en nous et autour de nous: Dieu !!!

—

25 Février.

L'EAU, LE VENT ET LA RÉPUTATION.

Fable.

J'étais tout enfant, mes bons amis, lorsque ma nourrice me fit le joli conte que je vais vous dire: — Trois êtres fugitifs, le Vent, l'Eau, la Réputation, jouaient ensemble et se cachaient tour à tour. — L'Eau, traversant les gorges des montagnes, se précipitant dans les ravins, disparut à tous les regards; on la perdit de vue; mais enfin, dans une vallée profonde, on la retrouva cachée. — Le Vent siffla et s'éleva sur les rocs, il s'engouffra dans les cavernes, à la cime des monts; mais on le rendit captif, on l'atteignit enfin. — La Réputation, quand vint son tour, dit aux deux autres: Prenez bien garde, une fois

que vous m'aurez perdue, vous m'aurez perdue à jamais.—En effet, elle se cacha, mais pour toujours, et toutes les recherches furent vaines. Trésor que rien ne remplace, égarez-le, vous ne le retrouverez jamais.

26 Février.

SYNONYMIE MORALE.

Gourmand, goinfre, goulu, glouton, friand.

Tous ces termes, à l'éxception du dernier, expriment l'action de manger avidement ou avec excès, seulement, ils marquent une gradation dans l'intempérance. Le *gourmand* mange beaucoup, mais non sans choisir ce qu'il mange; il aime la bonne chère. Il diffère du *friand* en ce que ce dernier n'aime que les morceaux délicats, tenant à la qualité plus qu'à la quantité; le *gourmand* veut quantité et qualité tout à la fois. Le *goinfre* ne tient qu'à la quantité; il s'accommode de tout, pourvu qu'il y ait beaucoup. Le *goulu* mange beaucoup, mais sans mâcher, il avale. Le *glouton* joint à l'avidité du *goulu* l'inconvénient de faire en mangeant, ou plutôt en engloutissant les morceaux, un bruit désagréable et choquant.

Les enfants sont presque tous *gourmands*, c'est-à-dire qu'ils aiment à manger beaucoup, et de bonnes choses; cela tient à leur âge; ils ont l'estomac chaud, ils digèrent vite; avec les années leur appétit se modère; ce qui est bien essentiel, c'est d'empêcher qu'ils ne deviennent *goinfres* et *goulus*; ce qui arriverait s'ils prenaient l'habitude de s'emplir la bouche sans attendre qu'un morceau fût mâché pour en remettre un autre. Pour éviter le sale défaut de la gloutonnerie, il faut, mes enfants, vous accoutumer de bonne heure à manger avec modération, avec propreté, sans trop vous hâter, comme quelqu'un qui craint d'être devancé par les autres. Rien dans la société ne décèle autant la mauvaise éducation que cette manière dégoûtante de manger. DE SAINTES.

27 Février.

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE NATURELLE.

Minéralogie.

Les métaux ont l'avantage d'être fusibles et malléables, c'est-à-dire qu'ils peuvent se fondre et se forger. Ce sont sans

contredit les plus importants des minéraux, car on les emploie dans presque tous les arts les plus nécessaires à la vie ; ils servent à fabriquer les instruments sans lesquels la plupart de ces arts n'existeraient pas, et ils sont même devenus les signes représentatifs de toutes les autres richesses, en circulant comme monnaie dans la société.

Les métaux se trouvent tantôt *massifs*, c'est-à-dire purs et libres, sans être mélangés d'autres matières, tantôt en *minerais*, c'est-à-dire combinés avec d'autres substances, dont il faut les séparer souvent avec beaucoup de difficultés et à grands frais.

Le plus lourd des métaux, et l'un des plus rares, est le platine, qu'on ne trouve guère que dans les monts Ourals, la Colombie et le Brésil. Ce métal est d'un gris d'acier tirant sur le blanc d'argent ; il résiste à une très-forte chaleur. L'or est ensuite le plus lourd métal, il se rencontre communément au milieu des sables charriés par les rivières, ou dans les matières roulées anciennement par les eaux.

—

28 Février.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Suite et fin de l'imprudence.

On recueillit son corps qu'avait souillé la fange;
Son âme s'envola sur les ailes d'un ange,
Vers le monde éternel, séjour délicieux :
Mais, hélas! son bonheur n'y fut pas sans mélange;
Elle voyait sa mère, et pleurait dans les cieux!
Elle la vit longtemps ici-bas, désolée,
Traîner ses tristes jours, puis descendre au cercueil:
Un prêtre la coucha dans un froid mausolée,
Et près de lui priait un orphelin en deuil,
Léopold n'avait plus ni sa sœur, ni sa mère;
Le malheur le frappa dans ses jours les plus beaux ;
Et lorsqu'à son foyer revint son pauvre père,
Il le retrouva seul, seul... entre deux tombeaux !

Voyez que de douleurs attire l'imprudence !
Elle change en chagrins les plaisirs les plus doux.
Enfants, obéissez, pour que la Providence
Veille toujours sur vous.
Et maintenant, allez sauter sur la pelouse,
Evitez les dangers qui mènent aux malheurs;

De vos charmes, enfants, la mort semble jalouse,
Comme l'aquilon l'est des fleurs !
Mme Louise Collet, née Révoil.



Lectures de Mars.

HISTOIRE DE FRANCE.

1er Mars.

L'ORIFLAMME.

Dagobert fut le premier des rois de France qui déposa à St.-Denis l'oriflamme. C'était une espèce de bannière, comme en avaient la plupart des autres églises ; elle était de soie couleur de feu, ornée de trois queues ou fanons terminés par des glands d'or, et entourée de houppes de soie verte. Quelques historiens prétendent qu'elle était parsemée de flammes d'or, d'où elle avait tiré son nom. Ordinairement on la suspendait au-dessus du tombeau de St.-Denis, et le comte de Vexin devait veiller sur elle, sur les biens de l'église et sur le monastère. Mais il faut distinguer l'oriflamme et la bannière de France ; celle-ci était de velours violet ou de bleu céleste, ayant deux endroits semés d'abeilles ou de fleurs de lis d'or. De plus elle était carrée et sans aucune découpure par le bas. Aucun roi, avant Louis VI, ne porta l'oriflamme à la guerre ; jusqu'ici l'on ne se servait que de la bannière de France, mais Louis VI ayant acheté le comté de Vexin, elle devint la seule bannière du roi de France. La tradition de l'oriflamme était toujours accompagnée de grandes cérémonies. L'église de St.-Denis se revêtait ce jour-là de ses habits de fêtes, les cloches sonnaient à grande volée, les fleurs et les cierges odoriférants tapissaient et embaumaient l'intérieur de la nef. Le roi, entouré de ses hauts barons, de ses braves chevaliers, s'avançait jusqu'à l'autel, tête nue, sans couronne, sans écharpe, et se mettait à genoux devant l'abbé de St.-Denis, qui lui donnait alors la communion, et lui remettait l'oriflamme. Quelquefois les rois, pendant la bataille, la portaient autour de leur corps sans la déployer.

Ch. Durazzo.

2 Mars.

DE LA MORALE.

La morale, que les uns définissent la *science des mœurs*, et d'autres la *science de la vie*, est l'art de bien vivre avec soi et avec ses semblables, et d'être bon pour être heureux. A peine commençons-nous à entrer dans le monde, que nous avons des devoirs à remplir envers Dieu, envers nous, envers nos semblables, et envers la société. Il faut donc, mes chers amis, connaître ces devoirs et tâcher de ne point s'en écarter. La religion vous apprend ce que vous devez à l'Être suprême : quant à vos autres devoirs, nous allons vous les indiquer sous une division qui vous les rendra peut-être plus présents à l'esprit.

Des devoirs envers vous-mêmes. Ces devoirs peuvent être considérés sous deux rapports : l'un physique et l'autre moral ; ils ont cela de commun, que la modération en est la base. Les uns concernent la santé du corps, les autres la tranquillité de l'âme.

En vous donnant l'existence, Dieu vous a inspiré un grand attachement pour la vie, vous a défendu d'en disposer, et vous a fait un devoir de veiller à votre conservation. Vous devez donc éviter avec soin tout ce qui peut altérer votre santé, c'est-à-dire la gourmandise, l'exercice immodéré, une oisiveté continuelle et les excès de toute espèce, car ils sont la source des maux qui, en minant la santé, affaiblissent les facultés de l'âme, avancent la vieillesse, en font ressentir les infirmités dans la force de l'âge, et enlèvent la plupart des hommes au milieu de leur carrière. C'est par la frugalité, par la tempérance, par des occupations modérées, que l'on parvient à conserver le corps et l'âme dans un état de vigueur qui se soutient pendant de longues années. La propreté est encore une chose essentielle qu'il ne faut par négliger. Non-seulement elle tient à la santé, mais elle annonce dans un jeune homme ou dans une jeune personne, un esprit d'ordre, d'arrangement et de goût, qui prévient en sa faveur.

Apprenez le grand art de vous contenter de peu, le bonheur ne réside point dans la possession d'une fortune immense, ni dans les jouissances multipliées de tout ce qui peut flatter les sens : il habite avec une honnête médiocrité, doux fruit de la modération, qui produit la paix de l'âme ; et l'on n'en jouit qu'en bornant ses désirs à ce qui est bon, juste, vrai, et par conséquent nécessaire.

3 Mars.

DE LA MORALE. — SUITE.

Un défaut trop commun parmi les jeunes gens, c'est la passion du jeu, passion infâme qu'un sordide intérêt enfante, et qui ne produit ordinairement que les remords, la misère et le désespoir. Le jeu occasionne les dettes, et les dettes font naître les inquiétudes, les chagrins, et finissent par engloutir les fortunes les plus brillantes. O mes amis ! fuyez le jeu, fuyez cet appât trompeur d'un gain illégitime qu'on fait souvent aux dépens de l'amitié, quelquefois de l'honneur, et qui finit toujours par dévorer sa victime.

Nous vous recommandons aussi de ne jamais voir avec les yeux de l'envie, le bien qui peut arriver à votre prochain. Vous devez au contraire l'en féliciter sincèrement, surtout si ses vertus et ses talents lui ont valu ce surcroît de bonheur.

Qu'un vil intérêt ne soit jamais le mobile de vos actions. On méprise celui qui témoigne trop d'avidité pour l'argent, et même souvent on s'en méfie. Marchez sur la ligne qui sépare l'avarice de la prodigalité ; le chemin est encore assez large, vous y trouverez l'économie, la libéralité, la bienfaisance : vertus précieuses qui vous feront estimer de l'opulent, bénir du pauvre et chérir de vos égaux.

Nous ne pouvons trop vous inspirer d'horreur pour le mensonge. C'est le propre du méchant de déguiser toujours la vérité, parce qu'il rougirait de paraître tel qu'il est. La funeste habitude de mentir met tout le monde en garde contre celui qui l'a malheureusement contractée. Plus de confiance en lui, la vérité même prend dans sa bouche la couleur du mensonge. Habituez-vous donc dès votre jeune âge à ne jamais trahir la vérité. Si vous avez fait une faute, avouez-la. Cet aveu vous vaudra plus promptement votre pardon, et vous rendra plus estimable aux yeux d'une mère ou d'un père toujours indulgent. L'homme franc, généralement estimé, jouit dans la société de mille avantages, dont est privé le menteur que l'on méprise.

Dans un prochain article nous parlerons des devoirs que vous avez à remplir envers vos semblables.

—

4 Mars.

RELIGION.

Dieu est le Créateur de toutes choses.

Le monde, les hommes, les anges eux-mêmes ont été créés, c'est-à-dire qu'ils ont été faits. Il fallait donc que l'*Etre* qui les a faits existât avant eux. Cet Etre, c'est le bon Dieu. Le bon Dieu a toujours été. *Il est* ou *il existe* par lui-même. Toute existence vient de lui et lui appartient : c'est ce qu'on veut faire entendre en l'appelant l'*Etre suprême*. On le nomme aussi l'*Eternel*, ce qui signifie qu'il n'a pas eu de commencement et qu'il n'aura point de fin. Dans une langue que lui-même a enseignée aux premiers hommes, Dieu est appelé Jéhovah, et ce mot exprime qu'il est, qu'il fut et qu'il sera à jamais; que seul, il *est* véritablement, c'est-à-dire essentiellement. En effet, nous autres mortels et toutes les créatures, nous *n'existons* que parce que Dieu nous a prêté une petite parcelle d'existence, qui est toujours à lui, puisqu'il peut la reprendre à son gré.

PAULINE FLAUGERGUES.

—

5 Mars.

ÉDUCATION SOCIALE.

De la docilité.

Ce n'est pas assez, mes chers amis, d'avoir du respect, de l'amour et de la reconnaissance pour ceux qui travaillent à votre éducation, vous devez encore être dociles à leurs avis et à leurs instructions. La docilité a toujours été regardée comme le principal devoir des élèves envers leurs maîtres. Vos maîtres sont vos guides; vous devez vous laisser conduire par eux. Ils ont des lumières supérieures aux vôtres: il convient donc que vous préfériez leurs avis à vos propres idées. Quand vos parents vous ont mis sous leur conduite, ils ont prétendu que vous leur obéissiez en tout : ce serait donc désobéir en quelque sorte à vos parents que de résister à la volonté de ceux qui tiennent leur place.

Toutes ces raisons doivent vous faire comprendre, mes petits amis, combien il est juste et raisonnable que vous soyez dociles aux ordres de ceux qui sont chargés de votre conduite. Le jeune duc de Bourgogne l'avait bien compris, quoiqu'il il fût élevé à un

rang qui semblait le dispenser de la docilité que les autres enfants doivent à leurs maîtres. Il avait un jour contredit son gouverneur, et, dans la vivacité de la dispute, il s'échappa jusqu'à lui dire : « Nous verrons qui de nous deux aura raison ; » mais faisant réflexion que cette saillie était contraire à la déférence qu'il lui devait, il ajouta incontinent après : « Ce sera vous sans doute, parce que vous êtes plus raisonnable que moi. »

---

6 Mars.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE ET D'ARPENTAGE (1er leçon.)

N'auriez-vous pas beaucoup de plaisir, mes petits amis, à mesurer l'étendue de votre petit jardin, et plus tard celle de tous les champs qui vous environnent, c'est ce que le *Bon Génie* vous mettra en état de faire si vous écoutez bien attentivement les leçons qu'il va vous donner.

Définitions.

La géométrie est une science qui apprend à mesurer l'étendue.

L'étendue a trois dimensions :

1° La longueur ;

2° La longueur et la largeur ;

3° La longueur, la largeur et l'épaisseur ou profondeur.

L'étendue qui n'a que de la longueur s'appelle *ligne;* cette figure est la continuation du *point*, qui n'a aucune dimension.

L'étendue qui a de la longueur et de la largeur se nomme *surface*.

Et celle qui réunit les trois dimensions s'appelle *volume*.

Il y a trois espèces de lignes : la *droite*, la *courbe* et la *brisée*.

La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

La ligne courbe est le plus long chemin.

La ligne brisée est un assemblage de plusieurs lignes droites qui suivent des directions différentes, mais qui sont destinées cependant à arriver au même but.

On distingue trois sortes de lignes droites : la *verticale*, l'*horizontale*, l'*oblique*.

La ligne droite verticale est tracée dans le sens d'un fil à plomb.

Si vous attachez un poids quelconque à l'une des deux extrémités d'un bout de fil, et que vous suspendiez ce poids en tenant l'autre extrémité, vous aurez, en regardant votre bout de fil, une idée exacte de la ligne verticale.

La ligne droite horizontale est celle qui est tracée dans le sens de l'horizon.

Si l'on est dans une plaine ou sur une montagne, le dernier espace que la vue aperçoit forme une ligne horizontale.

La trace de crayon qui sert à guider l'élève pour le faire écrire droit est encore une ligne horizontale.

La ligne droite oblique est celle qui n'est ni verticale, ni horizontale, c'est-à-dire qu'elle est inclinée à droite ou à gauche.

On reconnaîtra qu'une ligne est droite toutes les fois que, placée sur un objet bien plat et bien uni, elle sera touchée ou touchera cet objet dans tous ses points.

—

7 Mars.

FUYONS LE MENSONGE.

Ne nous abaissons jamais à faire un mensonge, et que la vérité seule se place sur nos lèvres. Le mensonge annonce toujours le vice; la franchise est le caractère des belles âmes; et ceux qui ne craignent pas la vérité ne la déguisent jamais.

Combien le mensonge vous avilit! il vous réduit à craindre sans cesse que la vérité se découvre. Un mot vous trouble et vous déconcerte; la rougeur vous monte au visage et votre embarras seul vous trahit. Quel rôle humiliant! et qui peut vous réduire à le jouer?

Sera-ce dans la vue d'un avantage quelconque?

Mais on dérobe ce qu'on obtient par un mensonge.

C'est un bien honteusement acquis.

Est-ce pour divertir que vous imaginerez les mensonges? Pourquoi prendre plaisir à ce qui est blâmable? Vous en faites un jeu, mais en jouant vous en contractez l'habitude : on commence par des plaisanteries, on finit par des choses sérieuses.

La franchise a un caractère si noble qu'elle semble affacer les torts; elle montre qu'il reste de l'honneur et de la probité dans le cœur de celui qui s'est égaré un moment, et qu'il est capable de faire le bien, puisqu'il sait reconnaître le mal.

—

8 Mars.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS.

L'art de tailler le diamant fut découvert par un enfant, *Louis de Besquem*, natif de Bruges. Ce jeune écolier, qui sortait à peine des classes, et qui, né d'une famille noble, n'était nullement initié dans le travail de la pierrerie, avait reconnu que deux diamants s'entamaient si on les frottait un peu fortement l'un contre l'autre. Il prit deux diamants, les monta sur du ciment, les égrisa l'un contre l'autre; il ramassa soigneusement la poudre qui en provint : ensuite, à l'aide de certaines roues de fer qu'il inventa, il parvint par le moyen de cette poudre à polir parfaitement les diamants et à les tailler de la manière qu'il jugeait à propos. Les royaumes de Golconde, de Visapour et de Bengale, possèdent seuls des mines de diamants.

—

9 Mars.

HISTOIRE SAINTE.

Naissance d'Isaac. — Agar et Ismael au désert.

La parole du Seigneur s'accomplit à l'égard de Sara, et elle donna, en sa vieillesse, un fils à Abraham. L'enfant fut nommé Isaac, et Abraham ayant fait un grand festin au jour de son sevrage, Sara vit Ismael, fils qu'Abraham avait eu de l'Egyptienne Agar, insulter son fils par ses railleries. « Chasse cette servante et son fils, dit-elle à Abraham car le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » Abraham fut affligé de cette parole, mais, après un avertissement de la voix divine qui confirmait la promesse de protection pour son fils Ismael, Abraham prit du pain et un vase plein d'eau qu'il mit sur l'épaule d'Agar, il lui donna l'enfant et la renvoya. Elle s'en alla et s'égara dans la solitude de Bersabée. Quand l'eau du vase fut épuisée, elle laissa son fils sous un arbre et s'en fut à la distance d'un trait d'arc : « Je ne verrai point mourir mon enfant, » dit-elle, et, s'asseyant loin de lui, elle pleura. Mais Dieu entendit la voix d'Ismael, son ange appela du ciel Agar et lui dit : « Que fais-tu, Agar? ne crains pas. Dieu a entendu la voix de l'enfant, lève-toi et prends sa main, car il deviendra le père d'un grand peuple. » Agar vit une source d'eau, elle remplit le vase et donna à boire à son fils; l'enfant grandit sous l'œil du Seigneur,

il habita dans le désert de Pharan, devint habile tireur d'arc, et sa mère lui choisit une femme du pays d'Egypte.

ÉMILE DE BONNECHOSE.

---

10 Mars.

ÉMULATION, RIVALITÉ.

Il y a *émulation*, mes petits amis, quand on court la même carrière; et *rivalité*, quand les intérêts se combattent. Deux *émules* vont ensemble, deux *rivaux* vont l'un contre l'autre. L'*émulation* louable est l'imitation de la vertu; la *rivalité* est la jalousie de la préférence.

Autant donc l'émulation est un sentiment noble et généreux, autant la *rivalité*, produit d'une basse jalousie, doit vous paraître odieuse, lorsqu'elle parvient surtout, mes enfants, à vous ravir le prix qui vous était dû.

Nous pouvons désigner par le nom d'*émulation* ce sentiment qui nous porte à faire les plus grands efforts pour égaler ou même pour surpasser ceux qui suivent la même carrière que nous, en n'employant toutefois que des moyens honorables. La *rivalité* tend au même but; mais peu scrupuleuse sur le choix des moyens, elle les met tous en usage pour réussir ; car elle tient plus au prix qu'à l'honneur de le mériter.

Un exemple vous fera mieux sentir encore la différence qu'il y a entre l'*émulation* et la *rivalité*.

Plusieurs enfants concouraient ensemble pour un prix. Victor et Jules, les plus avancés de leur classe, semblaient seuls pouvoir y prétendre. Cependant tous travaillèrent avec un zèle égal. Gustave, Louis, Adrien se disaient : Si nous ne pouvons obtenir le premier prix, parce que Victor et Jules sont plus forts que nous, l'espérance d'avoir le second doit nous animer.

Pendant qu'ils travaillaient en silence à leur composition, Jules laissa échapper quelque mouvement de dépit et d'impatience; il ne trouvait pas le sens d'un mot, et ses dictionnaires ne l'indiquaient point. Victor remarqua son embarras; il lui demanda ce qui le causait. Jules hésita d'abord; il ne voulait rien devoir à Victor, mais la nécessité l'emporta sur la répugnance; il avoua ce qui l'arrêtait. Victor avait retenu les explications du professeur sur ce mot; il les donna généreusement à Jules. Voilà l'émule franc et loyal.

(*La suite au 14 mars.*)

---

11 Mars.

DÉFINITION DE LA DÉLICATESSE.

La délicatesse dans le goût consiste à mépriser tout ce qui est bas et grossier; à n'employer jamais des expressions triviales et proverbiales; à n'aimer que les plaisanteries qui peuvent s'allier avec la décence et qui ont toujours eu de la finesse ou de la grâce, et surtout à n'en jamais faire de plates ou d'embarrassantes, comme, par exemple, à ne jamais plaisanter sur la figure, sur un défaut naturel, sur le peu de fortune, sur le manque de naissance, sur l'âge, etc. On pourrait faire une plaisanterie à une personne riche et qui n'est point avare sur un vieil habit, etc. Cette plaisanterie serait odieuse à une personne qui manquerait de fortune, ainsi du reste. Il serait aussi très-grossier de parler en général d'une chose fâcheuse qu'une personne présente pourrait s'attribuer, et qui pourrait rappeler à quelqu'un une vérité désagréable, ou un malheur, comme si l'on se moquait des nez excessivement longs devant une personne qui en aurait un; si, sans se moquer, on parlait de borgnes de bossus, etc., devant des personnes borgnes, bossues, etc.; ou si, devant une personne de soixante ans passés, on disait, en parlant de quelqu'un de cet âge, que c'est un vieillard ou une vieille femme, etc. La délicatesse dans les sentiments consiste à se montrer plus scrupuleusement honnête dans ses actions et ses procédés qu'on ne l'est communément en affaires même avec une probité irréprochable; elle porte encore à prévenir ceux qu'on doit ou qu'on veut obliger. Elle inspire mille soins agréables et une grâce particulière en obligeant. Enfin la délicatesse du goût rend poli, donne un bon ton et des manières nobles. La délicatesse de sentiments rend véritablement estimable et procure des amis solides, et il faut avoir ces deux sortes de délicatesse pour être aimable, recherché et digne d'être aimé.

---

12 Mars.

LANGUE FRANÇAISE.

1. *Ne dites pas:* ces enfants se sont fait là une excellente *glissade.* — *Dites :* ces enfants se sont fait là une excellente

glissoire. Une glissade est le mouvement du pied qui glisse involontairement; une glissoire est un chemin qu'on s'est frayé sur la glace pour y glisser.

2. *Ne dites pas* : on lui a *donné, envoyé* sa démission.—*Dites :* on lui a *demandé* sa démission ; ou bien, il a *donné envoyé* sa démission ; donner sa démission, c'est faire un acte par lequel on se *démet* de ses fonctions, et qui ne peut être imposé.

3. *Ne dites pas :* il a 600 francs de pension sa vie *durante*, mais *dites :* sa vie *durant ;* ce mot est ici préposition.

4. *Ne dites pas :* montez les *escaliers,* s'il n'est question que d'un seul étage; *dites :* montez *l'escalier*, ou les degrés ; l'escalier réunit les degrés qui conduisent d'un étage à l'autre.

5. *Ne dites pas :* allez sur le grenier ; *dites :* allez au grenier.

6. *Ne dites pas :* il faudra *semer* cette terre au mois de mars. —*Dites :* il faudra *ensemencer* cette terre au mois de mars.

7. *Ne dites pas :* le tonnerre se fit entendre *tout d'un coup,* et la pluie tomba par torrents.—*Dites :* le tonnerre se fit entendre *tout à coup,* et la pluie tomba par torrents, au lieu que vous direz : deux malheurs lui sont survenus *tout d'un coup* et non pas *tout à coup ;* car un malheur ne vient pas sans un autre.

—

13 Mars.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

La rosée et le serein tombent-ils du ciel?

Avez-vous, mes petits amis, par une belle soirée d'été, couru dans l'herbe pour attraper ces petits vers luisants qui brillent comme des étoiles tombées du ciel, et alors n'en êtes-vous pas revenus avec vos pieds bien mouillés ; et lorsque, le matin, vous poursuivez dans la prairie un papillon aux ailes brillantes, qui se joue au soleil, voltige de fleur en fleur et semble vous inviter à le poursuivre, n'avez-vous pas admiré cette profusion de diamants liquides dont les fleurs étaient chargées ; et cependant vous aurez remarqué que le ciel était sans nuages et que souvent il n'avait pas plu depuis bien des jours.

Si vous interrogez le jardinier de votre papa sur la cause de cette humidité bienfaisante, il vous répondra que ce sont des vapeurs qui se rassemblent dans le ciel, qui en descendent le soir et le matin pour rafraîchir les plantes et que l'on nomme le serein et la rosée.

Eh bien ! mes petits amis, voyez combien il est agréable de

s'instruire, puisque la lecture de ce chapitre vous mettra à même d'apprendre au jardinier qu'il se trompe et que le serein et la rosée ne descendent pas du ciel, et vous le lui prouverez en le priant de faire devant vous les expériences suivantes : qu'il prenne une cloche de verre telle que l'on en pose sur les melons, qu'il en couvre des plantes, et le lendemain matin vous remarquerez que ces plantes sont tout aussi chargées de rosée que si elles étaient restées à l'air libre ; si cette expérience n'est pas suffisante, qu'il prenne une échelle double, qu'il pose des tablettes en verre de manière à ce qu'elles puissent recevoir également les vapeurs de l'atmosphère, et vous observerez que l'humidité montera de tablette en tablette jusqu'à la dernière.

Il est donc bien évident que le serein et la rosée sont des vapeurs qui sortent de la terre. ISABELLE.

---

14 Mars.

ÉMULATION, RIVALITÉ. — SUITE.

Lorsque les compositions furent finies, le professeur les recueillit toutes, et il les mit sous une bande qu'il cacheta ; puis donnant le paquet à Jules, il le pria de l'aller remettre au concierge qui devait l'apporter aux examinateurs. Jules prend le paquet, il court. Mais quelle pensée soudaine l'agite? Le cachet est tout frais ; on peut défaire la bande, soustraire la composition de Victor (les autres l'inquiètent peu), rajuster ensuite la bande sans qu'il y paraisse. Jules met la main à l'œuvre ; il a pris la précaution de se glisser dans un coin ; il réussit au gré de ses vœux ; voilà le *rival* jaloux et perfide.

Le jour de la distribution arrive. Jules obtient le premier prix ; Victor n'est pas même nommé. Jugez, mes enfants, de la douleur de ce pauvre Victor qui avait mis tous ses soins à bien faire, et qui se flattait en secret d'avoir réussi : il n'obtenait pas seulement un malheureux accessit. Le professeur était plus surpris encore que Victor n'était affligé. Après la distribution, il va trouver les examinateurs: il ne peut concevoir, leur dit-il, comment la composition de Victor a été si mauvaise, qu'elle n'a pas eu même les simples honneurs d'une mention, de Victor, l'un de ses meilleurs élèves! Les examinateurs lui répondent qu'ils n'ont point vu de composition du nom de Victor. Vérification faite, la composition ne se trouve pas. Victor est appelé ; on lui demande pourquoi il n'a point composé ; Victor

assure qu'il a composé et remis sa composition comme les autres. Cela est si vrai, dit l'enfant les larmes aux yeux, que je la sais par cœur et que je pourrais l'écrire. On lui donne du papier, de l'encre, une plume ; en quelques minutes son travail est fini. (*La fin au* **16.**)

---

15 Mars.

HISTOIRE DE FRANCE.

Bathilde, femme de Clovis II.

Clovis II succéda à Dagobert et épousa Bathilde. Cette reine de France était fille d'un des princes saxons qui composaient l'Heptarchie en Angleterre. Un jour qu'elle était allée rendre visite à une de ses amies, dans un monastère, des pirates firent une descente sur la côte, ravagèrent le pays, pillèrent le saint lieu et enlevèrent les religieuses. Bathilde partagea leur triste sort. Ces barbares emmenèrent en France leurs captives. Le comte Archambaud gouvernait alors le palais et remplissait les fonctions de *maire*, fonctions que je vous ferai connaître, mes petits amis, dans la prochaine leçon. Bathilde, que sa grâce et sa beauté faisaient remarquer parmi ses compagnes, fut vendue à ce comte, et elle devint bientôt la favorite de sa femme. Elle s'appliqua dans cet emploi où Dieu l'avait fait descendre, à la pratique continuelle de ses devoirs religieux, et bientôt son zèle et sa résignation reçurent une récompense éclatante. Le roi de France, Clovis II, qui la vit, touché de son mérite autant que de sa beauté, la prit pour épouse, et la fit asseoir à côté de lui sur le trône.

Bathilde justifia le choix du monarque ; et, en passant de la servitude au rang de souveraine, elle fit voir par sa conduite que la vertu peut effacer l'inégalité des conditions. A la mort de Clovis, elle prit la régence pendant l'enfance de ses fils. Son gouvernement fut celui de la douceur, de la prudence et de la justice. Ce qui recommande son administration au souvenir de de la postérité, c'est l'abolition de l'esclavage qui subsistait encore, et dont elle avait été victime, et la suppression des exactions qui forçaient les particuliers à vendre leurs enfants. Bientôt, préférant la douce quiétude d'une sainte retraite aux pompes brillantes de la royauté, elle se démit de la régence, et se retira au monastère de Chelles où sa mémoire fut honorée comme celle d'une sainte. CH. DURAZZO.

---

16 Mars.

ÉMULATION, RIVALITÉ. — SUITE ET FIN.

Les examinateurs lisent et comblent Victor d'éloges et de caresses pour le dédommager, autant que la chose est possible, du malheur qui lui est arrivé. Il y a ici du mystère, s'écrie le professeur qui se rappelle la commission qu'il avait donnée à Jules; il faut que je l'éclaircisse. Il se rend à la classe, visite le pupitre de Jules, n'y trouve rien; court au dortoir, fouille dans ses vêtements, et au fond de la poche de l'habit qu'il portait les jours de travail, il trouve un papier chiffonné, roulé à demi, à demi déchiré, c'est la composition de Victor. Satisfait de sa découverte, il retourne auprès des examinateurs, et il s'occupe, avec eux, des moyens de rendre à Victor la justice qui lui est due.

C'était le lendemain la clôture de l'année scolaire. Les élèves devaient représenter une petite pièce à laquelle devait succéder un concert. On voulait d'abord infliger à Jules une punition exemplaire en rendant son humiliation publique; par ménagement pour ses parents, on ne le fit pas; on se contenta d'instituer un prix d'honneur qui fut donné à Victor entre la pièce et le concert.

De Saintes.

---

17 Mars.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Hommes célèbres. — Amyot.

La plupart des hommes célèbres que la France a produits n'ont dû leur fortune et leur illustration qu'à leur travail et à leur courage à lutter contre l'adversité. C'est ainsi qu'Amyot, qui vivait il y a environ trois cents ans, s'éleva d'une condition obscure et misérable à un rang éminent dans les lettres et dans l'Etat.

Jacques Amyot naquit à Melun le 30 octobre 1513 Son père était, selon quelques historiens, un mercier, selon d'autres un pauvre corroyeur qui avait bien de la peine à subvenir anx besoins de sa famille; aussi le petit Amyot fut-il d'abord bien malheureux. Venu à Paris pour y faire ses études, il fut en quelque sorte abandonné par ses parents qui, hors d'état de pourvoir

à son entretien, lui envoyaient seulement un pain chaque semaine. Le dénûment dans lequel se trouvait le pauvre enfant était tel que, pour se procurer quelques ressources, il était obligé de servir de domestique à d'autres écoliers du collége où il étudiait. Au milieu de tant de difficultès, son amour ardent pour la science soutenait son courage, et la nuit, manquant d'huile ou de chandelle, il travaillait à la lueur de quelques charbons embrasés. Une si louable persévérance ne pouvait demeurer sans résultat. Amyot, après avoir terminé tous ses cours sous les professeurs les plus renommés, et aprèe avoir acquis les grades universitaires, fit d'abord l'éducation d'enfants appartenant à des familles puissantes. Il obtint ensuite dans l'Université une chaire de grec et de latin qu'il occupa environ douze ans. Le talent dont il fit preuve dans ce poste, par la snpériorité de son enseignement et par le mérite des traductions d'ouvrages anciens, accrut sa réputation au point que Henri II, roi de France, le choisit pour précepteur des princes ses fils, qui furent plus tard Charles IX et Henri III. Charles IX, assis sur le trône, n'oublia pas son précepteur; il le nomma son grand-aumônier le lendemain même de son avénement et l'appela ensuite à l'évêché d'Auxerre. Ce fut là qu'Amyot, parvenu aux plus hautes dignités de l'église, passa les dernières années de sa vie, livré tout entier à l'étude des lettres et à l'exercice des devoirs de la religion. Il mourut paisiblement à l'âge de quatre-vingts ans. Les ouvrages qu'il a laissés, et entre autres la traduction des *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, passent à juste titre pour des chefs-d'œuvre.

De tels exemples de la puissance du travail offrent à la jeunesse laborieuse de hauts encouragements. Le plus sûr moyen d'améliorer sa condition est de travailler sans relâche à s'instruire. L'instruction est la plus solide des richesses.

MEURAND.

---

18 Mars.

RELIGION.

Entretiens sur l'existence de Dieu.

En voyant aux fleurs, mes petits amis, succéder les fruits délicieux, les pêches, les amandes, les raisins que vous aimez tant, peut-être ne vous est-il jamais arrivé de vous dire en vous-même : qui m'a donné ces fruits? Ou si cette pensée vous

est venue, peut-être vous êtes-vous dit que c'était votre papa qui avait cultivé la vigne, qui avait planté les arbres, qui les avait greffés, qui les avait soignés, et que par conséquent c'était à lui que vous deviez ces bonnes amandes, ces bonnes pêches, ces bons raisins que vous avez mangés? Mais ces arbres, ces fruits, avaient été produits par d'autres arbres, par d'autres fruits; et toujours comme cela jusqu'au premier arbre qui est venu sur la terre. Or les premiers arbres, les premiers fruits, qui les a mis sur la terre? Les montagnes, les forêts, les mers, les rivières, le monde enfin, tel que nous le voyons, n'a pas toujours existé, et il ne s'est pas fait seul. Regardez cette maison blanche qui est là-bas sur le coteau, elle n'y était pas l'année passée, comment s'y trouve-t-elle aujourd'hui? « Parce que, direz-vous, » le propriétaire l'a fait construire. Vous l'avez vu bâtir par des » maçons, Ils ont mis beaucoup de pierres l'une sur l'autre, ils » les ont liées avec du mortier, et ils en ont fait cette maison. » Mais si ce sont aussi des ouvriers qui ont fait le monde, il » fallait que ces ouvriers-là fussent des géants, et qu'ils fussent » bien forts, pour porter les grands rochers et les gros arbres. »

Et quel géant, mes petits amis, je vous le demande, aurait placé sur leurs bases les montagnes dont le sommet se perd dans les nues? Quel géant eût pu creuser les lits des fleuves et les immenses bassins des mers, lancer dans l'espace la terre elle-même, et ces milliers d'étoiles enfin, dont chacune est bien plus grande que la terre, et ce soleil qui est encore infiniment plus grand? Mais qui donc a fait tout cela, demanderez-vous? C'est le bon Dieu, mes petits amis, comme on a dû vous le dire et comme vous l'avez lu aussi dans votre catéchisme.

---

19 Mars.

COMPOSITION FRANÇAISE.

La bonne idée.

(Vers à mettre en prose.)

Un jour un villageois sur son âne affourché
Trouva par un ruisseau son passage bouché.
Tandis que pour le prendre un batelier s'apprête
Il approche du bord, saute en bas de sa bête,
S'embarque le premier, et sur le pont tremblant
Tire par son licou l'animal nonchalant.

Le grison qui des flots redoute le caprice,
Tire de son côté, fait le pas d'écrevisse,
Et, du maître essoufflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux, demeure sur le bord.
Enfin, tout épuisé d'haleine et de courage,
L'homme change d'avis, redescend au rivage.
Prend l'âne par la queue et tire de son mieux.
L'animal aussitôt s'échappe furieux,
Et, du bras qui le tient forçant la violence,
D'un saut précipité dans le bateau s'élance.

—

20 Mars.

DE LA MORALE.

Des devoirs des enfants envers leurs semblables.

Ces devoirs, mes chers lecteurs, consistent à être justes, bons, obligeants, généreux. Ayez toujours devant les yeux cette maxime du sage: *Faites pour les autres ce que vous voudriez que l'on fît pour vous;* pratiquez-la, et vous serez aimés de tout le monde.

votre conduite ne doit pas être la même à l'égard de tous ceux qui ont quelques relations avec vous: sachez distinguer les personnes. Parents, supérieurs, inférieurs, malheureux, impriment au sentiment des nuances diverses, et par conséquent commandent des devoirs différents, qui cependant doivent tous prendre leur source dans un bon cœur et une belle âme.

La tendre affection d'un père et d'une mère; les soins qu'ils ont pris de votre enfance et qu'ils donnent à votre éducation; leur sollicitude continuelle pour votre sort futur, doivent vous attacher par les liens de la reconnaissance la plus vive! Ah! mes amis, si Dieu vous a fait la grâce de vous conserver vos parents, donnez-leur tout votre amour, vous resserrez des nœuds qui leur sont chers et qui feront votre félicité réciproque, car le bonheur d'un père est d'un heureux présage pour celui de son fils!

Montrez de l'attachement pour chaque membre de votre famille et du respect pour ceux que l'âge ou le degré de parenté mettent au dessus de vous. Gardez-vous surtout de mépriser un parent que la fortune aurait placé dans une position moins aisée que la vôtre: s'il est vertueux et honnête, son malheur

doit le rendre plus intéressant, plus respectable à vos yeux, et les égards que vous lui accorderez peuvent contribuer à adoucir son sort.

(*La suite au* 27.)

---

21 Mars.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

De la persévérance.

La persévérance, mes petits amis, est la constance à continuer avec attachement, ou plutôt à poursuivre ce qu'on avait commencé. C'est une excellente qualité, lorsqu'on ne l'applique qu'à de bonnes choses et à des actions utiles et justes. C'est la persévérance seule qui mérite la gloire aux hommes et la couronne aux vertus. Ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui sera sauvé; car que sert-il d'être bon, d'être sage, d'être patient et vertueux dès les premiers pas de sa carrière, si l'on ne continue point jusqu'au bout? Dans la vie des Pères du désert, on rapporte l'exemple d'un solitaire qui, ayant commencé à pratiquer la vertu avec beaucoup de ferveur, se relâcha insensiblement dans ses exercices de piété; il devint si faible que, voulant ensuite reprendre son premier genre de vie, la chose lui parut si difficile, qu'il perdit entièrement courage, ne sachant plus par où commencer. Un ancien religieux, à qui il découvrit l'état de son âme, et qu'il consulta sur l'extrême embarras où il se trouvait, l'encouragea en lui proposant cette parabole :

« Un homme, lui dit-il, envoya son fils à la campagne, pour y défricher un champ tout couvert de ronces et d'épines, qui le rendaient entièrement stérile. Le fils, ayant considéré la grandeur du travail, en fut étonné, et désespéra d'y réussir. Bien loin de commencer l'ouvrage, il se couche à l'ombre d'un arbre et s'endort sans rien faire, ni ce jour-là, ni les jours suivants. Le père vint voir ce que son fils avait fait, et trouvant que celui-ci, épouvanté par la longueur du travail, ne l'avait pas seulement commencé, il l'encourage, il lui représente que cet ouvrage doit se faire peu à peu et qu'il ne faut pas l'envisager comme une chose qui s'achève en un jour, que c'est assez pour chaque jour de remplir sa tâche, et qu'avec le temps tout l'ouvrage se fera. A quoi le fils ayant été docile, il défricha en

assez peu de temps tout son champ, et le mit en état d'être cultivé.

» C'est ainsi, dit l'ancien religieux, que vous devez en user à l'égard de vos défauts. Commencez par combattre la passion qui vous domine davantage, ensuite vous réduirez aisément toutes les autres. »

---

22 Mars.

HISTOIRE SAINTE.

Sacrifice d'Abraham.

Dieu éprouva ensuite Abraham et lui dit : « Abraham, Abraham! — Me voici, Seigneur, » répondit-il. « Prends ton fils unique que tu aimes, et va dans la terre de *vision;* là, sacrifie-le-moi en holocauste sur la montagne que je t'indiquerai.» Abraham se leva avant l'aurore; il prit son âne, emmena avec lui deux jeunes serviteurs et son fils Isaac; et, après avoir coupé le bois pour l'holocauste, il s'achemina vers le lieu désigné par le Seigneur. Le troisième jour, levant les yeux, il vit de loin la montagne, et dit à ses serviteurs : « Attendez ici ; moi et mon fils nous irons jusque-là, et lorsque nous aurons adoré Dieu, nous reviendrons vers vous. » Abraham chargea sur son fils Isaac le bois pour l'holocauste, prit le feu et le couteau, et ils marchèrent ensemble. Isaac dit : « Mon père, voici bien le feu et le bois; mais ou donc est la victime? — Mon fils, répondit Abraham, Dieu pourvoira à une victime pour l'holocauste. » Et ils continuèrent à marcher ensemble. Ils arrivèrent enfin au lieu désigné : Abraham y dressa un autel où il déposa le bois pour le sacrifice, ensuite il lia Isaac et le mit sur le bois, puis il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. Alors la voix divine cria vers lui, du ciel, et dit : « Abraham, Abraham! n'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais aucun mal; car je vois maintenant que tu crains Dieu, puisque tu ne m'as pas même refusé ton fils unique. » Abraham, détournant les yeux, vit un bélier retenu par les cornes dans un buisson; il prit ce bélier et le sacrifia en holocauste à la place de son fils.

EMILE DE BONNECHOSE.

---

23 Mars.

VIE DES SAINTS.

Saint Victorien, proconsul d'Afrique, et ses compagnons, martyrs.

Victorien était un des plus grands seigneurs d'Afrique et gouverneur de Carthage sous le titre de proconsul. Hunéric, roi des Vandales, impitoyable persécuteur des chrétiens, lui écrivit en lui donnant l'ordre d'exécuter son édit; Victorien eut le courage de lui répondre qu'ayant été baptisé, il ne consentirait jamais à trahir Jésus-Christ. Hunéric, furieux de cette réponse, lui fit endurer les plus cruels tourments sans pouvoir lasser sa constance. Il mourut en chantant les louanges du Seigneur; il eut quatre compagnons de son martyre, qui montrèrent comme lui le courage le plus héroïque. Ils périrent au commencement du sixième siècle. L'abbé Dassance.

---

24 Mars.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Pigeon-vole.

Je ne veux pas vieillir l'avenir me désole;
Comme on doit s'ennuyer alors qu'on a quinze ans!
Moi je cours tout le jour, je joue à pigeon-vole,
Et maman prend plaisir à mes jeux innocents.

Je ris lorsqu'à ma sœur je fais donner un gage,
Et qu'au nom d'un oiseau sa main ne vole pas,
Puis, j'instruis ma poupée, et lui dis d'être sage,
Pour que Dieu nous bénisse et nous parle tout bas.

Mais quand on a quinze ans, dites, que doit-on faire?
On ne peut plus courir dans les prés et les bois,
Le front doit être pâle et le regard sévère:
On a, comme un vieillard, des larmes dans la voix.

Adieu, mon écureuil, et toi, ma bonne chèvre,
Tu ne prendras plus part à mes jeux enfantins,
Tu n'approcheras plus ta mamelle à ma lèvre,
Après avoir brouté des fleurs dans mes deux mains.

Quand j'aurai mes quinze ans, je ne devrai plus rire;
Maman ne pourra plus me bercer sur son cœur,

J'aurai, soir et matin, de grands livres à lire,
Et deviendrai souffrante ainsi qu'a fait ma sœur.

A quinze ans la gaîté disparaît et nous quitte;
Durant les soirs d'hiver s'il vient quelqu'un vous voir,
Ceux qui vous embrassaient en vous voyant petite,
A peine à vos côtés osent venir s'asseoir.

Ainsi qu'a fait ma sœur, quelquefois à la brune
J'irai seule pleurer sur le bord d'un ruisseau
Et là je confierai mes chagrins à la lune,
Quand elle vient mirer son front pâle dans l'eau.

Et toi, mon petit chien, qui traînais ma voiture,
Et que j'ai vu grandir auprès de mon berceau,
Nous n'irons plus tous deux courir à l'aventure.
Tu ne mangeras plus ta part de mon gâteau.

Mon Dieu! console-moi, c'est ta sainte parole;
Tu chéris le jeune âge et benis les enfants;
Que quelquefois encor je joue à pigeon-vole,
Et que bien lentement j'arrive à mes quinze ans.

Maria du Bost,
âgée de neuf ans et demi.

—

25 Mars.

SUR L'ENVIE DE PLAIRE.

L'envie de plaire, mes petits amis, est un sentiment non-seulement louable, mais nécessaire; prenez garde seulement qu'il ne vous porte à des complaisances blâmables; par exemple, pour plaire aux gens avec lesquels vous vous trouvez, il ne faut jamais que vous montriez une opinion que vous n'auriez pas, ou que vous sacrifiiez les intérêts d'une personne absente que vous aimeriez; il serait horrible de vous prêter par complaisance à en dire un peu de mal, ou à vous en moquer le moins du monde, il faut dans ce cas, ou prendre son parti, ou marquer par un profond silence que vous désapprouvez ce qu'on dit ou ce qu'on veut faire entendre; et, si l'on vous questionne, dire courageusement ce que vous pensez. Une conduite différente serait basse et lâche, et vous devez avoir de l'horreur pour la bassesse et la lâcheté; mais à votre âge, où l'on a peu réfléchi, on pourrait, faute de réflexion, faire des fautes de ce genre avec un bon naturel. Maintenant que je

vous en fais sentir la conséquence, je suis sûr que vous ne ferez rien de pareil. Songez qu'un cœur généreux et noble ne veut plaire que par des moyens légitimes, qu'il a horreur de tout ce qui ressemble à la trahison, et que, par cette raison, il respecte davantage ses amis et les personnes auxquelles il doit des égards dans leur absence autant qu'en leur présence, de manière qu'il pourrait se permettre devant eux quelques plaisanteries sur leur compte, qu'il ne ferait jamais en leur absence. Songez encore, chers enfants, qu'il est impossible d'être véritablement aimable et aimé, sans être estimable, et que lorsqu'on a la faiblesse de sacrifier l'honnêteté au désir de plaire, on agit contre son but, et l'on ne recueille que le mépris de ceux mêmes qui ont l'air d'approuver cette basse complaisance.

---

26 Mars

DES DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS ÉGAUX.

C'est un grand défaut de s'estimer plus que les autres, et de les regarder avec mépris, soit parce qu'on a plus de talents qu'eux, soit parce qu'on est d'une naissance plus distinguée. Vous ne sauriez croire, mes chers petits amis, combien ce défaut est contraire à l'esprit du christianisme, qui veut que nous nous regardions tous comme frères, et combien il nous rend odieux aux autres. Je me souviens d'en avoir vu un exemple frappant dans une pension où je me trouvais. Parmi les enfants qui la composaient, il y en avait un si fier de sa naissance qu'il ne parlait presque jamais d'autre chose. Ce ton avantageux commença d'abord à indisposer contre lui tous ceux qui le fréquentaient. Cependant, comme on regardait ces éloges, qu'il se donnait lui-même, comme un effet de son étourderie, plutôt que comme une marque de sa fierté, on les lui pardonnait sans peine; mais il s'expliqua un jour d'une manière si hautaine, qu'il révolta tous les esprits contre lui. Il était en récréation avec un de ses condisciples, dont l'origine n'était pas aussi illustre que la sienne. Celui-ci, qui croyait être avec son égal, ou qui savait du moins qu'en qualité de pensionnaire tous les enfants sont égaux, lui parla et se comporta envers lui avec la même familiarité dont il avait coutume d'user envers les autres. Mais notre jeune fanfaron croyant qu'il lui manquait de respect, prit aussitôt un air sérieux, et l'apostro-

phant avec un ton fier et impérieux : Comment me parlez-vous, lui dit-il; ne savez-vous pas que je suis marquis? Il n'en fallut pas davantage pour le rendre la fable de tous les pensionnaires. Aussitôt ils s'attroupent autour de lui, et, affectant de le saluer profondément, ils lui prodiguent par dérision le tire de noble et de marquis. La scène ne finit pas là. Dès que quelqu'un le rencontrait, il renouvelait la même cérémonie. On le traitait sans cesse de M. le marquis. Enfin, la dérision alla si loin, que ne pouvant plus souffrir les traits malins qu'on lui lançait de toutes parts, il fut obligé de quitter la pension, et apprit à ses dépens que l'orgueil et la fierté ne servent qu'à faire mépriser ceux qui cherchent le plus à se faire estimer.

—

27 Mars.

DE LA MORALE.

Des devoirs des enfants envers leurs semblables. (Suite.)

Vous devez respect et soumission à vos supérieurs; vous leur devez votre estime quand ils remplissent avec dignité leurs fonctions.

Vos égaux méritent également des attentions et des égards qui doivent être réciproques. Ne prenez jamais un ton de fierté ni de supériorité avec qui que ce soit, mais particulièrement avec eux, ce serait le vrai moyen de les indisposer contre vous.

Soyez prévenants et honnêtes même envers vos inférieurs; c'est le propre des personnes bien élevées. Ceux-ci, frappés de votre conduite bienveillante à leur égard, vous en estimeront davantage, vous chériront, et s'empresseront de vous être utiles en toute occasion.

Nous n'avons rien à vous dire, mes chers lecteurs, sur vos devoirs envers les pauvres et les malheureux; nous connaissons votre sensibilité et votre bon cœur! Le plaisir que l'on éprouve à secourir les infortunés ne vous est pas inconnu! Vous avez eu quelquefois le bonheur de sentir vos yeux se baigner des larmes de la joie et du sentiment quand vous receviez les bénédictions du pauvre! Continuez, mes amis, vous savez quelle douce récompense une bonne action porte avec elle, et vous vous souviendrez que si Dieu vous a gratifiés des dons de la fortune, il vous a par ceia même imposé l'obligation d'en disposer avec une sage libéralité.

Dans un prochain article nous traiterons des devoirs envers les frères et sœurs.

---

28 Mars.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'Enfant moqueur.

Enfant, venez ici, venez que je vous gronde;
Laissez-là vos jouets. Venez donc sans retard,
Si vous êtes joli, si votre tête est blonde
Devez-vous pour cela vous moquer du vieillard
Dont le front s'est courbé des douleurs de ce monde,
Dont les cheveux blanchis attestent les longs jours;
La beauté, mon enfant, est commune à votre âge,
Mais Dieu n'a pas voulu qu'elle durât toujours;
Un rien la fait passer, comme un souffle, un nuage,
Et quand l'aile du temps frappe notre visage,
La beauté disparaît malgré tous nos efforts.
Votre mère, à son tour, sera vieille et brisée,
Ses cheveux blanchiront, et votre mère alors
D'étourdis comme vous sera donc la risée?...
Vous pleurez?.... Ah! c'est bien, c'est réparer vos torts;
Allons embrassez-moi, soyez plus charitable;
Aux malheureux tendez une main secourable,
Dieu comble de ses dons l'enfant bon et pieux;
Ce qu'il donne ici-bas, forme un trésor aux cieux.

Mme Virg. Orsini.

---

29 Mars.

DE LA MORALE.

Des devoirs envers les frères et sœurs.

Le sentiment qui unit le frère et la sœur est plus que de l'amitié c'est une affection particulière qui participe de la piété filiale; s'il y a moins de respect dans la fraternité, il y a aussi plus de liberté et d'abandon. Le jeune frère paie à son aîné en attachement ce que celui-ci lui accorde en protection. Cette douce égalité qui règne entre les frères et sœurs, cette heureuse intimité, l'habitude d'être ensemble, tout concourt à entretenir entre eux cette délicieuse harmonie que le même sang, le même genre de vie et le même berceau ont produite.

Plus tard, dans les jours d'infortune ou de discorde, on se souvient de la douce affection qui formait les liens de l'enfance,

et ce souvenir est trop puissant sur un bon cœur pour que le frère refuse de se réconcilier avec la sœur ou de secourir le frère que le malheur accable.

Tendresse, confiance, indulgente bonté, doivent cimenter l'union entre les frères et sœurs; l'accord qui règnera entre vous, mes chers lecteurs, est le spectacle le plus intéressant que vous puissiez offrir à la société. Souvenez-vous d'ailleurs que Dieu bénit les familles où regne la concorde, et que cette vertu est une source de prospérités pour ceux qui ont le bonheur d'en jouir : soutiens mutuels sur le chemin de la vie, les frères et sœurs y sont placés pour se chérir toujours et pour s'aider.

(*La suite au* 31.)

—

30 Mars.

LA TONTE DES BREBIS.

Une mère prit avec elle sa petite fille Ida et la mena pour voir tondre les brebis. La jeune enfant fut très-chagrinée de ce qu'elle vit ; elle disait à sa mère : « Ah ! que les hommes sont cruels de tourmenter ainsi ces pauvres animaux.

— Non, mon enfant, lui répondit sa mère, le bon Dieu l'a ordonné ainsi afin que les hommes tirassent de là leurs vêtements, car ils naissent nus.—Mais les pauvres brebis auront froid à leur tour, dit Ida.—Non, vraiment, répondit sa mère, Dieu a donné à l'homme ce vêtement réchauffant et il a envoyé à la brebis dépouillée la douce haleine du vent d'été. »

L'abbé Teillac.

—

31 Mars.

LE LA MORALE.

Des devoirs envers les frères et sœurs. (Suite.)

Prêtez-vous donc un mutuel appui, mes amis, et pénétrez-vous de bonne heure de cette vérité, que les devoirs d'un frère peuvent être plus étendus qu'ils ne le sont communément. Si Dieu, dont la volonté est impénétrable, venait à vous priver des auteurs de vos jours, c'est alors au frère aîné qu'il appartient de consoler la famille, d'adoucir ses chagrins, de ranimer ses espérances et de guider les plus jeunes dans le sentier de la vertu.

Qu'il est à plaindre celui qui méconnaît les devoirs fraternels ! Où trouvera-t-il des confidents capables d'entrer en partage de ses peines ? Qui le consolera s'il ne peut entendre qu'avec indifférence la voix d'une sœur, cette aimable, innocente et constante amie de notre enfance, qui compâtit à notre douleur comme elle triomphe de nos succès ! Non, la tendresse d'une sœur ne peut être comparée qu'à celle d'une mère; le plus sacré des devoirs est donc de la soutenir et de la protéger dans toutes les occasions.

(*La suite au 1er avril.*)

Lectures d'Avril.

1er Avril.

DE LA MORALE.

Des devoirs envers les frères et sœurs. (Suite.)

Si vos frères ou vos sœurs sont injustes envers vous, mes amis, il faut vous armer de toute votre sagesse pour les forcer à changer de conduite, et ne pas leur rendre le mal pour le mal, leurs torts ne peuvent vous dispenser de l'accomplissement de vos devoirs. Quand on a sucé le même lait et grandi sous le même toit, il est trop difficile, trop pénible de se haïr !.... Le trait suivant en est la preuve.

L'infâme Jean-sans-Terre, dernier duc de Normandie, et depuis roi d'Angleterre, ayant voulu s'emparer des Etats de Richard Cœur-de-Lion, son frère, fut vaincu par ce dernier et obligé de demander grâce. « Je vous pardonne, lui dit ce prince, » et ne veux jamais me souvenir de vos fautes; vous, au con- » traire, souvenez-vous-en si bien que jamais vous n'oubliiez » que je vous ai pardonné. »

Voilà, mes chers lecteurs, le langage de la nature, l'accent d'un bon cœur et un bel exemple que nous vous proposons.

Notre prochain article traitera des devoirs envers la société.

—

2 Avril.

RELIGION.

Dieu créateur de toutes choses.

Le ciel, la terre, les eaux, l'homme, les animaux, les plantes, tout nous montre un Dieu créateur; c'est lui qui a formé toutes les merveilles qui sont sous nos yeux. Nous ne le voyons pas,

mais nous sentons, nous reconnaissons sa puissance jusque dans le moindre insecte perdu dans la poussière.

Ecoutez bien ceci, mes chers enfants : si vous trouviez dans une plaine une belle maison, d'une architecture régulière, avec des appartements commodément disposés et décorés avec magnificence, vous vous diriez aussitôt : Des hommes ont bâti cette maison ; ils l'ont meublée, ils l'ont décorée.

Si vous voyiez une pendule marquant régulièrement les minutes, les heures, vous diriez de même : Un horloger a fait cette pendule ; il est impossible qu'elle se soit formée toute seule.

Eh bien! mes enfants, en regardant les cieux, les étoiles, le soleil qui brille avec tant d'éclat, la terre qui est couverte de prodiges, dites-vous aussi : Toutes ces choses n'ont pu se produire d'elles-mêmes, l'homme n'a pu les faire : il y a donc un être tout-puissant qui les a créées : cet être, c'est Dieu l'auteur de tout ce qui existe.

Dieu est donc notre père, mais c'est un père tendre et vigilant qui ne nous abandonne pas d'une minute : il nous envoie chaque jour la lumière qui nous éclaire, et le pain qui nous nourrit. Et que nous demande-t-il pour tant de bienfaits? il veut que nous l'aimions. Ah ! mes enfants, combien nous serions ingrats et coupables si nous nous refusions à ses désirs, si nous lui fermions notre cœur !

—

3 Avril.

ÉDUCATION SOCIALE.

Quelques règles de politesse pour les enfants.

Comportez-vous partout où vous serez suivant votre âge, c'est-à-dire avec l'attention ou le respect que vous devez aux grandes personnes.

Quand vous rencontrez un vieillard saluez-le ; saluez aussi en entrant dans une maison ; et comme le salut est la première marque de respect que l'on donne à quelqu'un que l'on aborde ; que ce salut soit toujours fait avec modestie et sans précipitation.

Dans une chambre ou à table, choisissez toujours la dernière place, quand on ne vous a pas marqué la vôtre. En entrant ou en sortant, laissez toujours passer devant vous ceux à qui vous devez des égards.

A table, ne demandez jamais rien, à moins qu'on ne vous ait manifestement oubliés; mais que votre demande soit toujours faite dans les termes le plus polis. Accoutumez-vous à vous tenir droit. Ne tournez point sans cesse la tête de côté et d'autre : c'est le signe de l'étourderie. Ne balancez ni vos pieds ni vos bras. Ne recevez jamais rien sans remercier, et sans vous incliner légèrement.

Quand on vous adressera la parole, écoutez avec attention, et répondez en peu de mots. A votre âge, on doit se taire dans un cercle, à moins qu'on ne vous fasse une question, ou que l'on ne vous invite à parler.

Quand vous êtes chez des étrangers, ne touchez point à tous les objets qui peuvent piquer votre curiosité et gardez-vous bien de rien demander.

—

4 Avril.

GÉOGRAPHIE.

Utilité de cette science.

Ce n'est pas seulement dans le pays que nous habitons, c'est aussi sur tout le reste de la terre, que nous voyons insensiblement le sort des hommes devenir chaque jour meilleur. Vous savez, mes enfants, qu'au delà de votre hameau se trouve une ville voisine; qu'au delà de cette ville il en est d'autres encore, jusqu'aux limites de la France, il y a bien d'autres peuples qui ne parlent pas la même langue que vous, mais qui ont les mêmes devoirs, les mêmes besoins que vous. Nous pouvons connaître leur histoire par les livres anciens, et par les récits des voyageurs qui les ont visités. Ces livres et ces récits servent aussi à nous faire connaître l'étendue de pays qu'ils occupent, leur position, le nombre de leurs villes, les fleuves, les rivières, les montagnes qui se trouvent sur leur territoire. La science qui nous apprend toutes ces choses a reçu le nom de Géographie ou description de la terre. Pour l'étudier, on se sert de globes ou de cartes appelées Géographiques.

—

Si tu te plais en la compagnie des hommes de bien, si tu respectes tes parents, si tu observes les devoirs que prescrit l'amitié, si la sincérité règne dans tes discours et la bonne foi dans tes

actions, n'eusses-tu fait d'ailleurs aucune étude, je te crois un très-savant homme.

5 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'enfant et la corbeille de pommes.

Un petit garçon alla dans une maison pour y chercher un de ses camarades d'école. Il entra dans la chambre et n'y vit personne ; mais il aperçut près de la fenêtre une corbeille remplie de pommes. « Elles sont bien belles, » se disait-il. Il s'approcha et les considéra d'un œil avide ; il tenait déjà la corbeille et avançait la main pour s'emparer d'une pomme, « Mais non, dit-il, cela n'est pas bien, je ne dois pas le faire. Quoique personne ne me voie, Dieu me voit cependant. Il voit tout. » Il laissa la corbeille et les pommes, et voulut s'en aller. « Arrête, attends ! » lui cria une personne qui se trouvait dans le chambre, Comme le petit garçon fut effrayé et combien il le fut plus encore lorsqu'un vieillard qui était assis derrière le poêle s'avança vers lui. « N'aie pas peur, dit-il au petit garçon, tu es un aimable enfant ; puisque tu as pensé à Dieu, prends autant de pommes que tu voudras et que tu pourras en manger, et retiens toute la vie ces paroles :

Bien que seul et sans témoins,
A fuir le mal, mets tous tes soins.

Quand vous avez fait choix d'un état, livrez-vous-y tout entier et restez-y constamment. Que de gens malheureux pour n'avoir jamais su se fixer. Etudiez soigneusement ce qui a rapport à votre profession et vous deviendrez habile. Soyez laborieux et économe et vous deviendrez riche. Soyez frugal et tempérant, et vous conserverez votre santé. Pratiquez toujours la vertu et vous serez heureux. Le bonheur est de tous les états honnêtes.

6 Avril.

HISTOIRE SAINTE.

Mariage d'Isaac.

Abraham après la mort de sa femme songea au mariage de son fils Isaac. Il envoya pour cela son serviteur Eliézer en Méso-

potamie avec dix chameaux chargés de présents pour la jeune fille. Il arriva sur le soir au terme de son voyage et fit arrêter ses chameaux près d'un puits où les jeunes filles venaient pour puiser de l'eau. Alors Eliézer fit cette prière : « Faites, Seigneur, que la jeune fille qui me donnera à boire, soit celle que vous destinez à Isaac. » Au même moment, une jeune fille d'une grande beauté vint emplir sa cruche. Quand elle eut fini, Eliézer lui dit : « Voulez-vous me donner à boire. » Elle répondit : « Buvez, seigneur, » et elle inclina la cruche. Le vieillard lui donna plusieurs choses très-précieuses. Eliézer lui demanda son nom et elle répondit : « Je suis Rebecca, fille de Bathuel; mon aïeul, qui est frère d'Abraham, sera heureux de vous recevoir. » Elle courut chez elle annoncer l'arrivée d'Eliézer. Laban, frère de la jeune fille, alla au-devant de lui et conduisit les chameaux à l'écurie. Eliézer exposa de suite les motifs de son voyage. « Dieu le veut, que sa volonté s'accomplisse, répondirent les parents de Rébecca. » Aussitôt il déposa à leurs pieds toutes sortes de présents. Le lendemain il voulut partir. On appela Rébecca, qui repondit favorablement aux desseins de ses parents. Elle partit avec Eliézer, et les bénédictions de ses parents la suivirent pendant son voyage. Lorsqu'ils arrivèrent, Isaac se promenait dans les champs. Voyant les chameaux, il alla de leur côté; Rébecca avertie par Eliézer se couvrit d'un voile. Le bonheur de cette union adoucit un peu la douleur qu'Isaac avait ressentie de la perte de sa mère. Quelque temps après, son père Abraham mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans, après avoir été le modèle de toutes les vertus.

O. Magnan, âgé de 11 ans.

---

7 Avril.

PIÈTRE DE CORTONE.

Un petit berger de douze ans abandonna un jour le troupeau que l'on avait confié à sa garde, et il s'en alla à Florence où il ne connaissait personne autre qu'un petit garçon de son âge, à peu près aussi pauvre que lui, et qui, comme lui, était parti aussi du village de Cortone, mais c'était pour servir en qualité de marmiton dans la cuisine du cardinal Sachetti. Ce fut un but plus noble qui conduisit Piètre dans la ville de Florence : il savait qu'il y avait là une académie des beaux-arts, une école de peinture, et le petit berger voulait être peintre.

Quand il eut bien cherché dans la ville, Piètre s'arrêta à la porte du palais du cardinal, et, humant de loin l'odeur de la cuisine, il attendit patiemment que monseigneur fût servi pour pouvoir parler à son camarade Thomasso. Il attendit longtemps; mais enfin le moment tant désiré de l'entrevue arriva. « Te voilà, Piètre; et que viens-tu faire à Florence? — Je viens apprendre la peinture. — Tu ferais bien mieux d'apprendre comme moi la cuisine; d'abord on est toujours sûr de ne pas mourir de faim. — Tu manges donc tout ton content ici? lui dit Piètre. — Je crois bien, répartit le marmiton; c'est au point qu'il ne tiendrait qu'à moi de me donner tous les jours des indigestions si je le voulais. — en ce cas, continua Piètre, je vois que nous pourrons nous entendre; comme tu as trop et que je n'ai pas assez, je t'apporte mon appétit, tu me donneras de ta cuisine, et nous ferons bon ménage. Ca va, dit Thomasso. — Ca va même toute de suite, reprit Piètre; car, vu que je n'ai pas dîné, nous pouvons commencer dès à présent l'établissement que j'étais venu te proposer. »

—

8 Avril.

PIÈTRE DE CORTONE. (Suite.)

Thomasso fit grimper en cachette le petit Piètre dans la mansarde où il couchait, lui offrit la moitié de son grabat, et lui dit de l'attendre, vu qu'il ne tarderait pas à remonter avec quelques débris du dîner de monseigneur. Il n'est pas besoin de dire si le repas fut gai: Thomasso avait un cœur excellent, et le petit Piètre un appétit d'enfer. « Ah çà, te voilà bien logé et bien nourri, il ne s'agit plus que de savoir comment, tu travailleras. — Comme travaillent tous ceux qui dessinent, avec des crayons et du papier. — Mais, objecta Thomasso, tu as donc de l'argent pour acheter du papier et du crayon? — Moi, je n'ai rien du tout; mais je me suis dit en venant : Thomasso, qui est marmiton chez monseigneur, ne peut pas manquer d'avoir de l'argent, et puisque tu es riche, c'est absolument comme si je l'étais. » Thomasso se gratta l'oreille, et répondit que, pour ce qui était des os à ronger, on n'en manquait pas dans la maison mais, quant à de l'argent, il devait attendre encore au moins trois ans avant d'être en droit de demander des gages. Piètre se résigna; les murs de la mansarde étaient blancs; Thomasso fournissait à l'artiste plus de charbon qu'il n'en pouvait user

pour crayonner ses esquisses, et Piètre se mit courageusement à charbonner les murs. On ne sait par quel moyen le bon petit Thomasso parvint à se procurer une piécette d'argent; mais l'enfant avait un si bon cœur qu'il ne pouvait manquer de probité; aussi doit-on croire que le marmiton avait légitimement gagné la demi-pistole qu'il apporta un jour triomphalement à son camarade de chambrée; alors grande joie: l'artiste eut des crayons, du papier. Il sortait à la pointe du jour, allait étudier les tableaux dans les églises, les monuments sur les places, les paysages dans les environs de Florence; et le soir, l'estomac vide, mais l'esprit bien nourri de tout ce qu'il avait vu, il rentrait furtivement dans la mansarde, où il était toujours sûr de trouver son dîner prêt et caché par Thomasso sous la paillasse, moins encore pour le dérober aux regards des curieux que pour le tenir chaud pendant l'absence de son pensionnaire. Bientôt, sous les dessins plus corrects, disparut le charbonnage des murs. Piètre tapissa de ses esquisses les plus parfaites l'étroite cellule où l'amitié d'un enfant lui valait un si généreux asile. Un jour le cardinal Sachetti, qui faisait restaurer son palais, visita avec l'architecte les étages supérieurs, où peut-être jamais il n'était monté; il entra dans la mansarde du marmiton. Piètre était sorti, mais ses nombreux dessins témoignaient du laborieux travail de l'enfant qui habitait cette demeure; le cardinal et l'architecte furent frappés du mérite de ces ouvrages. On crut d'abord que c'était Thomasso qui en était l'auteur, et monseigneur le fit appeler pour le complimenter sur ses heureuses dispositions. Quand le pauvre Thomasso sut que monseigneur était entré dans la mansarde et qu'il avait vu ce qu'il appelait les barbouillages de son ami Piètre, il se crut perdu.

—

9 Avril.

PIÈTRE DE CORTONE. (Suite.)

« Tu n'es plus au nombre des marmitons, » lui dit le cardinal, qui se doutait peu que l'enfant eût un pensionnaire. Thomasso, trompé sur le véritable sens de ces paroles, s'imagina que le cardinal le chassait de ses cuisines; alors le pauvre marmiton, qui voyait son existence et celle de Piètre fort compromises par cet acte de justice sévère, se jeta aux pieds de son maître, et lui dit tout en pleurant : Ah ! monseigneur, que deviendra mon pauvre ami Piètre si vous me renvoyez? » Le

cardinal voulut avoir l'explication de ces paroles qu'il ne comprenait pas, et voilà comment il sut que ces dessins avaient été faits par un pauvre petit berger que Thomasso nourrissait en secret depuis deux ans. « Quand il sera rentré ce soir, tu me l'amèneras, » dit encore le cardinal en riant de sa méprise et en accordant un généreux pardon à Thomasso. Ce soir-là l'artiste ne parut pas au palais du cardinal; puis deux jours, puis huit jours, puis quinze jours se passèrent sans qu'on entendit parler de Piètre de Cortone. Enfin le cardinal, qui s'intéressait vivement au sort du jeune artiste, parvint à savoir que, depuis quinze jours, les charitables moines d'un couvent isolé avaient accueilli et retenaient chez eux un dessinateur de quatorze à quinze ans, qui était venu leur demander la permission de copier un tableau de Raphaël qui se trouvait dans la chapelle du cloître : cet enfant, c'était Piètre. Il fut ramené chez le cardinal, qui, l'ayant reçu avec bonté, le plaça dans l'école d'un des meilleurs peintres de Rome.

Cinquante ans plus tard, il y avait deux vieillards qui vivaient en frères dans l'une des plus belles habitations particulières de Florence. On disait de l'un: C'est le plus grand peintre de notre époque; on disait de l'autre : Ce sera le modèle des amis dans tous les temps.

MICHEL MASSON.

---

10 Avril.

PETIT QUESTIONNAIRE.

Destiné à exercer le jugement des enfants.

1. D'où tire-t-on le chanvre, le lin, le coton, la laine, la soie, l'huile, le vin, la houille, le beurre?
2. D'où naissent les ruisseaux et les rivières?
3. Comment le poisson arrive-t-il d'un endroit à un autre?
4. Comment pouvez-vous communiquer vos idées à une autre personne sans lui parler?
5. Si vous avez un kilogramme de plomb et un kilogramme de plumes, lequel serait le plus pesant?
6. Quel est le contraire des mots suivants : *travail, commencement, obscurité, humilité, sévérité, honneur, honnêteté, union, application, liberté, amitié, obéissance, joie, paix, fausseté, santé, dureté, haine, chaleur, hauteur, clarté,*

orgueil, civilité, force, esclavage, amour, mensonge, courage, oisiveté, nuit, profit, humidité, richesse?

7. Où y a-t-il des pays sans habitants, des villes sans maisons, et des rivières sans eau?
8. Qui est-ce qui a moins que rien?
9. Une paysanne a vendu pour quatre francs de beurre, un franc d'œufs, pour six francs de volaille : combien d'argent a-t-elle eu?
10. Un enfant avait vingt-cinq billes; il en perdit huit au jeu : combien lui en restait-il?
11. Cinq garçons avaient chacun neuf pommes : combien en avaient-ils ensemble?
12. Un boucher avait acheté quatre moutons, chacun quinze francs : combien d'argent avait-il déboursé?

—

11 Avril.

ÉDUCATION SOCIALE.

De la manière de parler et de prononcer.

Il est difficile d'entendre celui qui serre les dents en parlant; ceux qui parlent du gosier ne sont pas souvent plus intelligibles; la trop grande volubilité confond les mots et rend le discours imparfait; c'est le défaut des caractères pétulants. Il faut, en parlant, prendre un ton conforme au sujet que l'on traite et aux personnes à qui l'on adresse la parole : un ton trop élevé annonce la fierté et l'insolence, un ton trop bas décèle une timidité puérile, et comme on ne doit parler que pour se faire entendre, il est ridicule ou de crier à haute voix, ou de parler entre les dents.

L'honnêteté condamne un ton de voix brusque qui annonce la dureté de caractère. La dignité de l'homme est contraire à ce ton efféminé qui, quoique commun dans ce siècle, n'est pas moins un signe sensible de la plus pitoyable fatuité ou d'un génie borné. Ceux qui affectent de grasseyer en parlant donnent dans le ridicule, et ceux qui le font naturellement doivent, autant qu'il est en eux, diminuer ce défaut en appuyant sur les syllabes qu'ils prononcent avec peine.

—

12 Avril.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE ET D'ARPENTAGE.

(2e Leçon.)

Dans notre première leçon je vous ai fait connaître, mes petits amis, les différentes lignes droites prises isolément. Il me reste maintenant à vous démontrer les lignes parallèles.

On appelle parallèles, plusieurs lignes qui sont aussi éloignées l'une de l'autre dans tous leurs points.

Pour tracer une ligne droite parallèle à une autre, il suffit de poser l'une des pointes d'un compas sur la ligne à laquelle on a voulu mener une parallèle, tracer avec l'autre pointe, un petit arc; reporter la pointe du compas (en conservant la même ouverture) sur un autre point de la ligne; tracer un autre arc en dehors, ensuite une ligne qui touche ces deux arcs; on aura ainsi deux lignes droites parallèles :

Si l'on avait à tracer deux lignes courbes parallèles qui eussent un même centre, il faudrait seulement augmenter ou diminuer l'ouverture du compas, de la distance que l'on aurait assignée entre les deux lignes, comme ci-dessous :



Mais il y a quelquefois des lignes courbes parallèles qui n'ont pas partout le même centre, et dont le tracé exige des connaissances plus approfondies que celles que votre âge réclame. Nous les négligerons, afin de laisser à vos maîtres le soin de vous les expliquer avec plus de fruit.

Exercices.

Tracez une ligne droite.
Tracez une ligne courbe.
Tracez une ligne horizontale.
Tracez une ligne verticale,
Tracez une ligne oblique.
Tracez deux lignes droites parallèles verticales, obliques ou horizontales.
Tracez deux lignes courbes parallèles.

P. Delpierre.

(*La suite au mois prochain.*)

13 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Riche et pauvre.

Moi je suis né dans le luxe et la joie,
Autour de moi brillaient l'or, le cristal;
Près du foyer, sous des rideaux de soie,
Je fus bercé comme un enfant royal...

Mais lui naquit au sein de la misère,
Dans un grenier ouvert aux aquilons;
Il avait froid, hélas! sa pauvre mère
Pour le couvrir divisa ses haillons...

J'ai chaque jour une table servie
De mets exquis, du plus excellent vin;
Je n'ai jamais éprouvé de la vie
Que l'appétit, et j'ignore la faim.

Mais lui n'obtient, quand le besoin le presse,
Pour son repas qu'un morceau de pain noir
Que bien souvent une mère lui laisse
En lui disant: « Je n'ai pas faim ce soir. »

Si, par-delà le présent qui m'enchante,
Impatient je sonde l'avenir,
J'y vois pour moi la carrière brillante,
Et je me sens empressé d'y courir.

Mais lui, s'il veut lever un coin du voile
Mystérieux jeté sur son destin,
Son horizon est sombre et nulle étoile
Ne lui présage un meilleur lendemain.

Et cependant, fils d'un Dieu de justice
Nous devrions, concitoyens du ciel,
Trouver, buvant dans le même calice,
Pareille dose et d'absinthe et de miel.

Hé! n'est-il pas mon égal et mon frère?
Faites tomber mes habits, ses lambeaux:
Nous voilà, comme en arrivant sur terre,
Nus tous les deux et tous les deux égaux...

C'est que Dieu mit auprès de l'indigence,
Qui se lamente et se plaint d'abandon,
La charité, la douce bienfaisance,
Pour consoler et donner en son nom.

C'est qu'il a fait des âmes pour comprendre
Dans les plaisirs l'amertume des pleurs;
C'est qu'il a fait des âmes pour entendre
Malgré le bruit les muettes douleurs...

C'est que jamais le Seigneur n'abandonne
Le malheureux et qui prie et qui croit...
C'est qu'il voulut relier par l'aumône
La main qui donne à la main qui reçoit.

Moi je serai le riche qui console,
Moi je serai l'intendant du Seigneur;
J'épancherai secours, douce parole,
Pour soulager et le corps et le cœur.

J'épargnerai, sur des jouets futiles,
De quoi prêter aide à la pauvreté;
Et pour le prix de quelques fleurs stériles
J'achèterai des fruits d'éternité!

Léonce Pontonnier.

—

14 Avril.

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

Que nous devons à la sagacité des enfants.

Il est souvent arrivé, mes petits amis, que des enfants de votre âge, en examinant attentivement les faits qui se passaient sous leurs yeux, sont parvenus à enrichir les sciences de brillantes découvertes. L'attention seule, aidée d'un simple raisonnement, les a amenés à ces glorieux résultats. Et par cette précieuse qualité, ils se sont acquis un nom à jamais célèbre. Plusieurs exemples vous prouveront l'exactitude de mes paroles.

Un jeune enfant, Jacques Bryght, avait été placé par son maître auprès d'une chaudière à vapeur, pour lever la soupape à chaque coup de piston; notre petit ouvrier s'ennuyait extrêmement d'être obligé de lever à chaque instant cette soupape, tandis que ses camarades jouaient dans la cour voisine. Comment aller les rejoindre? son service était trop important pour qu'il pût se permettre de le quitter même d'un instant. Il cherche alors un moyen de s'épargner ce travail, et examinant avec beaucoup d'attention le jeu de la machine, il réfléchit assez longtemps, et l'idée lui vint d'attacher, avec une ficelle, la soupape au piston. Ainsi voilà l'une des plus étonnantes perfections de l'homme, perfectionnée par la sagacité d'un enfant.

Ch. Durazzo.

15 Avril.

HISTOIRE SAINTE.

Esaü et Jacob.

Isaac eut deux fils, Esaü et Jacob. Il aimait Esaü et se nourrissait de son gibier, mais Rébecca aimait Jacob. Un jour que celui-ci faisait cuire des lentilles, Esaü rentra des champs accablé de fatigue et dit à son frère : « Laisse-moi, je te prie, goûter de ce mets, je suis épuisé. — Vends-moi ton droit d'aînesse, répond Jacob. — Je me sens mourir, reprit Esaü, de quoi me servira mon droit? — Jure donc, » dit Jacob. Esaü jura, et vendit ainsi son droit d'aînesse à son frère, puis, ayant pris du pain et le plat de lentilles, il mangea, but et se leva sans plus songer à ce qu'il avait fait.

Une famine obligea ensuite Isaac à se retirer au pays des Philistins, où régnait Abimelec : là, le seigneur lui apparut, lui défendit de descendre en Egypte, et lui renouvela toutes les promesses qu'il avait faites à Abraham. Bientôt les peuples au milieu desquels il habitait, voyant la multitude de ses serviteurs et de ses troupeaux, en furent jaloux, et Abimelec, leur roi, dit à Isaac : « Retire-toi du milieu de nous, car tu es devenu trop puissant. » Isaac donc s'éloigna, et vint habiter, d'abord dans un torrent de Gérare, puis vers Bersabée où le Seigneur lui ayant encore apparu, Isaac lui dressa un autel.

E. de BONNECHOSE.

(Extrait de l'Histoire sacrée.)

—

16 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

A Mon neveu.

Assez d'autres, sans moi, de la prudence humaine
T'apprendront les sentiers, cher enfant de ma sœur;
Laisse-moi t'enseigner la route plus certaine
Que suit un noble cœur.

Le monde te dira : « Visez à la fortune,
Allez, soyez habile, elle est au plus adroit ;
Chacun combat pour soi dans l'arène commune,
Le succès c'est le droit. »

Et moi je te dirai : « Combats pour la justice,
Dont le ciel en ton âme a mis la sainte loi,

Et, devant l'intérêt, que jamais ne pâlisse
Le flambeau de la foi. »

On te dira : « Donnez à qui peut, en échange,
Par un heureux retour, vous rendre quelque bien ;
Donnez, pour recueillir l'honneur et la louange,
Rien à qui ne rend rien. »

Et moi je te dirai : « Donne, enfant, sans attendre
Qu'on exalte ton nom, ou qu'on te donne aussi ;
Donne pour consoler, donne à qui ne peut rendre
Qu'une larme et merci.

Les hommes te diront : « De nos jours l'opulence
Ne saurait égaler un nom retentissant;
Avec l'or il est bon d'acquérir la science
Pour devenir puissant. »

Moi je te dis : « Emile, il est beau de connaître,
Pour la mieux admirer, l'œuvre du Créateur;
Recherche le principe et la fin de ton être
Pour devenir meilleur.

» Dans les produits des arts, dans leur magnificence,
Dans nos vieux monuments, nos temples, nos palais,
De l'esprit d'un grand peuple admire la puissance
Sois fier du nom français.

» Mais réserve en ton cœur la sainte rêverie
Pour le vallon paisible, ou l'Océan troublé.
Le mont majestueux, la fleur de la prairie,
Et le ciel étoilé.

» Reviens toujours, enfant, reviens à la nature,
Dans son livre immortel cherche la vérité ;
Là tu peux contempler, dans chaque créature,
La céleste bonté.

» Et du devoir veux-tu suivre la règle austère,
Avec douceur pourtant, calme et simplicité?
Regarde, cher enfant, dans l'âme de ta mère
Miroir de pureté. »

Mme Caroline Angebert.

---

17 Avril.

LE COURAGE ET LA PERSÉVÉRANCE RÉUSSISSENT TOUJOURS.

Un enfant se promenait le matin dans un jardin que le printemps avait embelli de ses plus aimables fleurs : la rose, l'hor-

tensia, l'œillet, étalaient leurs charmes divers et leurs attraits séduisants. Le petit espiègle contemplait avec ravissement le riant parterre, et brûlait déjà de piller toutes ces richesses. Mais sa mère, devinant son intention, s'approcha et le retint sagement.

« Mon fils, lui dit-elle en souriant, il faut porter ton choix sur une seule fleur; regarde autour de toi, et cueille à ton gré celle qui réunira les plus suaves parfums aux plus belles couleurs, » Aussitôt il mit la main sur une rose dont les charmes avaient sans doute séduit son jeune cœur, lorsque soudain les épines arrêtent la vivacité de son attaque. Emu d'indignation, il s'éloigna avec dédain du piége perfide, et témoigna ainsi sa vaine fureur : « Va, languis sur ta tige, fleur traîtresse, meurs dans le mépris et la solitude; je chercherai dans ce bosquet une autre rose aussi fraîche que toi et aussi belle sans épines. » Il va de touffe en touffe pour en cueillir une; il examine chaque berceau, et parcourt ainsi vainement tout le jardin; hélas! il ne peut trouver de roses sans épines. Son cœur palpite de dépit en voyant ainsi son espoir déçu, car il n'avait jamais éprouvé de résistance; enfin un torrent de larmes soulage son âme oppressée. Sa mère, divertie par sa douleur enfantine, et voulant cependant l'encourager, s'approche une seconde fois : « Mon enfant, lui dit-elle, tes larmes sont inutiles: mais suis mes conseils, et tu trouveras un remède à tes peines. Le courage et la persévérance réussissent toujours : arrache d'abord les épines, tu écarteras ainsi tous les obstacles, et tu posséderas ensuite l'objet de tes vœux. »

Vous pouvez reconnaître ici, mes petits amis, le temps que vous consacrez à des études souvent mêlées d'ennuis. Cependant tandis que la route de la science s'ouvre devant vous, suivez avec zèle ses sentiers tortueux. Quoique vous rencontriez quelques ronces dans votre passage, vous en triompherez avec de la constance; et après avoir bien employé les heures de la jeunesse, vous cueillerez avec joie les fleurs les plus précieuses de la vie.

---

18 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

La petite fille.

« Maman, je t'en prie, donne-moi une paire de bas de soie à jour. — C'est une modeste demande, Julie, pour une petite

fille pas plus haute que la table; et pourrais-je savoir pour quel usage? — Pour quel usage? — maman! mais c'est pour le mien. — Pour toi, Julie! pour une petite fille de ton âge. Tu n'y penses pas. — Toutes mes petites compagnes en ont, maman. — Et c'est une bonne raison pour que tu en aies? — Certainement, maman. Mademoiselle d'Ormont, mademoiselle d'Hautefeuille et mademoiselle Angilbert en ont. — Toutes enfants de parents plus riches que les tiens. — Cela n'y fait rien. — Au contraire, ma fille, cela fait toute la différence. — Comment ça, maman? — Parce que, ma chère amie, tout doit être en rapport. Si tu as de beaux bas, il te faudra de beaux souliers, et alors une voiture est indispensable. — Tu veux te moquer de moi maman. Moi, qui suis si forte et qui marche si bien. — Oui, avec de gros bas et de forts souliers, Julie. Avec de jolis souliers de satin, des bas de soie à jour, il faut une belle robe, des dentelles, des.... — Oh! arrête, arrête, chère maman! je vois combien je suis déraisonnable; pardonne-moi. — Bien, ma fille. Souvent les enfants de ton âge font des souhaits ridicules; mais tu prouves ton bon sens en y renonçant. — Je te remercie, maman. »

Julie, après avoir dit cela, parut réfléchir et penser à quelque chose qu'elle n'osait dire. « Et à quoi penses-tu? demanda sa maman. — J'avais une autre demande à te faire; mais maintenant... — Parle sans crainte, ma fille. — Je desirerais bien un peu d'argent pour donner à la pauvre vieille Marguerite qui est malade. — Le voilà, ma chère fille. C'est pour te donner, ainsi qu'à moi, les moyens d'être charitable que je refuse de faire des dépenses en toilette inutile. — Oh! maman, maman, combien je te remercie. — Oh! cela vaut mieux que mille bas de soie. » dit la petite Julie en courant, toute joyeuse, porter à la pauvre Marguerite l'argent que lui avait donné sa bonne maman.

—

19 Avril.

ÉDUCATION SOCIALE.

De nos devoirs envers les vieillards.

Les vieillards, mes chers enfants, sont vos supérieurs par l'âge et par la sagesse. Des cheveux blancs, une tête chauve commandent le respect.

Vous devez honorer dans toutes personnes âgées l'image de vos parents et de vos aïeux.

Dans les temps les plus reculés, les vieillards étaient en si haute estime qu'ils avaient droit au premier rang dans les assemblées de la nation,

La loi obligeait les jeunes gens à céder le pas à un vieillard en toute rencontre, à se lever quand il entrait dans une maison, à se taire quand il parlait, et à l'écouter avec une déférence respectueuse.

Chez les sauvages de l'Amérique, la première autorité est celle de l'âge. Chez eux, un vieillard est honoré et obéi comme un homme de bons conseils.

La *Morale de l'Enfance*, ouvrage d'un véritable ami de l'humanité, fournit quelques vers qui devraient être gravés dans tous les cœurs, Les voici :

Songez, mes chers enfants, qu'il faut que la jeunesse
Respecte les vieillards, écoute leurs discours,
Demande leurs conseils, leur donne des secours,
Et par des soins constants soutienne leur faiblesse.

Aux conseils des viellards accordez confiance;
Des choses de ce monde ils ont l'expérience.
Loin de vous moquer d'eux, écoutez leurs avis;
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

—

20 Avril.

VIE DES SAINTS.

Saint Georges, martyr.

Quoique nous n'ayons pas une histoire détaillée de la vie de ce saint, il est constant que son culte est très-ancien chez les Orientaux. Les empereurs Justinien et Maurice firent élever deux églises sous l'invocation de saint Georges. On voit par saint Grégoire de Tours qu'il était fort célèbre en France dans le sixième siècle. Les Anglais, sous leurs rois normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à saint Georges, et l'invoquèrent comme patron dans la guerre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1330. Tous les actes que nous avons de lui s'accordent à dire qu'il fut supplicié à Nicomédie sous Dioclétien. Les Grecs l'ont surnommé le *grand martyr*.

L'abbé d'Assance.

—

21 Avril.

HOMMES CÉLÈBRES.

Gelée (Claude), dit le Lorrain, peintre français.

Claude Gelée naquit en 1600 à Chamagne, commune du département des Vosges qui faisait partie de l'ancience province de Lorraine. Cette circonstance le fit surnommer le Lorrain, dénomination sous laquelle il est vulgairement connu.

Rien dans l'enfance de Claude-le-Lorrain n'annonçait qu'il dût être un jour un des plus célèbres peintres français. Il ne se faisait remarquer, en effet, que par la pesanteur de son intelligence et par son défaut absolu d'aptitude pour toute espèce de profession. Il ne put rien apprendre à l'école, non pas qu'il fût paresseux, mais parce que son esprit lent et obtus se refusait à retenir les leçons du maître. Désespérant de lui faire acquérir quelque instruction première, ses parents le mirent en apprentissage chez un pâtissier qui perdit son temps à essayer de lui apprendre son état et qui, voyant ses peines perdues, finit par le renvoyer.

Claude Gelée était déjà âgé, et il n'était encore bon à rien. Ne sachant que devenir il alla à Rome, non pour y chercher fortune; mais pour tâcher d'y gagner sa vie. Là il entra au service d'un peintre habile qui ne l'employa pendant longtemps qu'à broyer ses couleurs. Plus tard, soit que l'artiste remarquât chez son serviteur quelque goût pour la peinture, soit qu'il voulût en tirer quelque service plus important, il lui enseigna les premiers principes de son art.. L'élève eut d'abord grand'peine à profiter des leçons qu'il recevait, mais telle fut sa persévérance qu'il parvint non-seulement à égaler, mais à surpasser son maître et à se placer au premier rang parmi les peintres do son temps.

Claude-le-Lorrain mourut en 1682, à l'âge de 82 ans. Il a représenté dans ses tableaux des paysages et des sujets de marino. Ses compositions se distinguent par la fidélité extraordinaire avec laquelle les effets de la nature y sont reproduits.

Le musée royal de Paris renferme un assez grand nombre de tableaux très-précieux de ce peintre.

MEURAND.

22 Avril.

MORALE.

Du fil de la vie.

Notre éternité dépend de notre mort, notre mort dépend de notre vie et notre vie ne tient qu'à un fil. Mais ce fil est bien faible, aisé à rompre, à couper, à brûler. Ce fil manque dans le temps qu'on s'attend le moins, quelquefois dans le temps qu'on le croit le plus fort, et quelquefois par les moyens mêmes que l'on prend pour le fortifier comme vous allez le voir dans la tragique fin de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre.

Vous savez peut-être, mes enfants, cette histoire, mais quoiqu'on la sache, on la lit toujours avec frayeur et étonnement. Ce roi, dont les forces étaient épuisées par suite de son goût pour les plaisirs, consulta ses médecins, qui lui ordonnèrent de se faire envelopper le corps d'un linceul imbibé d'eau-de-vie et de rester ainsi vingt-quatre heures dans ce linceul bien serré et bien cousu.

Le roi chargea de cette opération une personne qu'il aimait beaucoup, et dont l'étourderie lui fut bien funeste, car ayant achevé de coudre le linceul sur le corps du roi, elle voulut prendre ses ciseaux pour couper son fil, mais ne les trouvant pas sous sa main, elle eut l'imprudence d'approcher la bougie qui l'éclairait, et de brûler le fil à la lumière de cette bougie. Ce fil qui se trouva imbibé d'eau-de-vie prit feu et le feu se communiqua au linceul qui dans l'instant fut enflammé. Quels cris dans tout le palais! quel mouvement! quelle agitation! que ne fit-on point pour éteindre le feu et sauver le roi? mais tout fut inutile; le roi fut brûlé vif, avant qu'on eût pu lui donner aucun secours. Quelle mort! quelle vie! quelle éternité!

—

23 Avril.

RELIGION.

Nécessité d'adorer Dieu.

Dieu est notre père, nous devons l'aimer; il est infiniment bon, nous devons nous attacher à lui; il est juste et tout-puissant, nous devons le craindre et le respecter. C'est lui qui nous a créés, c'est lui qui nous conserve l'être et la vie; tous les

avantages dont nous jouissons, nous les tenons de sa main libérale, et il nous prépare des biens infiniment plus précieux que ceux qu'il nous a déjà donnés; il veut nous rendre éternellement heureux: c'est donc avec raison qu'il exige de nous un culte religieux.

Ce culte doit être intérieur, et comprendre toutes les facultés de notre âme; il doit être extérieur, afin que notre corps puisse concourir, à sa manière, à l'honneur que l'âme rend à Dieu; il doit aussi être public, parce que les hommes étant destinés à vivre en société, ils doivent se réunir pour bénir et adorer ensemble celui qui les a tous créés.

---

24 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Anecdote sur le jeu.

Le célèbre Loche, étant un jour chez le comte de Phaftesbury, trouva ce lord et ses amis fortement occupés à jouer. Notre philosophe, ennuyé d'avoir été longtemps le spectateur muet de ce stérile amusement, tira brusquement ses tablettes et se mit à écrire d'un air très-attentif; un des joueurs s'en étant aperçu, le pria de communiquer à la compagnie les bonnes idées qu'il venait de consigner sur ses tablettes, sur quoi Loche répondit à tous; « Messieurs, voulant profiter des lumières que j'ai droit d'attendre de personnes de votre mérite, je me suis mis à écrire votre conversation depuis deux heures. » Cette réponse fit rougir les joueurs, qui laissèrent là les cartes pour s'amuser d'une manière plus convenable à des gens d'esprit.

Nous devons, mes enfants, accorder quelquefois du relâche à notre esprit et lui rendre des forces par des amusements, mais ces amusements mêmes doivent être des occupations utiles.

L'habitude la plus dangereuse qu'un jeune homme puisse contracter, c'est celle du jeu. Un joueur est un homme qui commence par perdre l'argent qui est à lui, ensuite celui des personnes qui lui en prêtent, et qui finit souvent par voler celui des autres quand il n'a plus de crédit.

Dans vos jeux, mes enfants, que votre cœur sensible
Ne fasse point souffrir d'innocents animaux.
Ils sentent comme vous, pourquoi causer leurs maux?
La moindre cruauté vous doit être impossible.

25 Avril.

L'OIE VOULANT IMITER LE CYGNE.

Une oie avait un plumage plus blanc que la neige nouvellement tombée. Enorgueillie de ce don éblouissant de la nature, elle s'imagina être née plutôt pour être un cygne que pour demeurer ce qu'elle était. La voilà donc qui se sépare de la troupe de ses pareilles et se met à nager solitaire sur l'étang avec un air plein de majesté. Tantôt étendant son cou, dont le peu de longueur trahissait son espèce, elle essayait d'en corriger l'exiguité; tantôt elle cherchait à lui donner cette superbe courbure qui fait du cygne le plus gracieux de tous les oiseaux, Mais, vains efforts ! la pauvre bête avait le cou trop peu flexible, et ce qu'elle gagna après tant de peines, ce fut de devenir une oie ridicule loin de ressembler à un cygne.

La morale de cette fable est facile à saisir. On ne doit point rougir de sa condition. Ceux qui, mus par une sotte vanité, tentent de s'élever au-dessus de leur état ne rencontrent que le ridicule et l'humiliation. Ce n'est que par le talent et par les qualités solides qu'il faut vouloir se distinguer. Voilà la seule ambition légitime. A. Meurand.

(*Traduit de l'allemand.*)

—

26 Avril.

HISTOIRE MARITIME.

Le mousse.

Être *mousse*, c'est pour l'enfant de nos côtes faire le premier pas dans l'âpre et rude carrière que, matelot, il doit parcourir un jour..........

Le mousse a mis à peine le pied sur le bâtiment où il doit servir, qu'il tombe sous la sujétion brutale du dernier des matelots. Tous ont le droit de lui intimer leur volonté, et malheureusement pour la pauvre petite créature, la bouche du marin ne formule guère ses injonctions, que son poing ou son pied ne les appuie de l'énergique expression de leur pantomime. S'il ne veut attirer sur lui de nouveaux coups accompagnés d'une grossière ironie, il faut qu'il se taise, il faut qu'il sourie à leurs durs traitements; s'il veut pleurer, il faut qu'il se cache.

Pauvre enfant ! combien de fois les coins les plus obscurs de

la cale et de l'entre-pont voient-ils couler ses larmes! Que de sanglots à demi étouffés y secouent son jeune cœur!

Oh! combien alors, tapi entre deux barriques, ou caché parmi des câbles, il regrette, isolé comme il se trouve au milieu de tous ces êtres, aussi grossiers de caractère que de formes, combien il regrette les soins assidus et prévenants de sa bonne mère! C'est dans ces instants de vives douleurs que se représentent à lui, riants comme il ne les avait point entrevus encore, tous ces joyeux souvenirs, les bonheurs du foyer, les courses dans la grève, les jeux sur le port; et il les regrette, et il les pleure!

Fulgence Girard.

—

27 Avril.

MOEURS ET COUTUMES DES NATIONS.

Manières de saluer.

Les peuples ont une variété de manières de se saluer et de se donner des signes de bienveillance. En Europe, on ôte le chapeau, et on incline la tête. Dans les îles de la mer du Sud, les deux personnes qui veulent se saluer se touchent par le bout du nez. Chez les Esquimaux, c'est par le frottement mutuel des nez qu'on se témoigne de l'amitié et de l'affection. Au Japon, on met un genou en terre, lorsqu'on se rencontre dans un salon; dans la rue, on fait seulement un mouvement comme pour s'agenouiller; les inférieurs non-seulement s'agenouillent devant leurs supérieurs, mais ils inclinent la tête jusqu'à toucher la terre. On dit que les gens des classes inférieures, après s'être jetés à terre devant les grands, leur tournent par politesse le dos, comme pour indiquer qu'ils ne sont pas dignes de voir la face d'aussi augustes personnages.

Depping.

—

28 Avril.

RELIGION.

En parcourant la terre, vous trouverez, mes chers enfants, des villes sans murailles et sans rois, dont les habitants, dépourvus de toute culture d'esprit, n'ont ni maisons, ni argent, ni monnaie, ni théâtres, ni gymnases; mais l'on n'en vit et l'on

n'en verra jamais aucune qui n'ait pas l'idée d'un Dieu, qui ne fasse ni prières, ni serments, ni sacrifices pour obtenir les biens ou détourner les maux. Pour moi, mes petits amis, je pense qu'on bâtirait plutôt une ville sans fondement, qu'on ne pourrait établir et conserver un gouvernement dans lequel on aurait absolument détruit toute idée de divinité.

Nous avons donc des devoirs sacrés à remplir envers Dieu. C'est de lui que tout nous vient, c'est à lui qu'il faut tout rapporter. Le souvenir de ses bienfaits ne doit pas sortir un seul instant de vos cœurs : dès que vous êtes éveillés le matin, offrez-lui vos premières pensées et prosternez-vous devant lui, pour le supplier qu'il ne nous abandonne point dans le cours de la journée; le soir adressez-lui vos actions de grâces et n'entreprenez rien sans demander intérieurement son aide ; avant et après vos repas, remerciez-le de l'abondance qu'il répand sous votre main. Il est l'auteur et le maître de votre vie; c'est lui qui vous a fait sortir du néant pour vous placer devant le spectacle du monde, et vous assurer ensuite une existence immortelle : ne vivez donc que pour le glorifier et vous réjouir d'être sous ses regards.

29 Avril.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Trait de bienfaisance.

Les bienfaits doivent être gratuits à l'exemple de Dieu. On doit chercher, mes enfants, à faire le bien par l'amour seul du bien et, mettant à l'écart ses intérêts, on ne doit consulter que l'utilité de celui qu'on oblige, car si vous dites en vous-même : En donnant ceci, je retirerai cela, c'est un négoce vil et sordide ; quiconque donne dans la vue de recevoir, ne donne point. Il y a de la bassesse à faire plaisir par des motifs d'intérêt.

Voici un trait de bienfaisance qui vous montrera, d'un côté, avec quel désintéressement celui qui rend service doit le faire ; de l'autre, avec quel esprit de reconnaissance celui à qui on le fait doit le recevoir :

Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens, le chevalier Bayard sauva du pillage une maison où il s'était retiré pour se faire panser d'une blessure mortelle qu'il avait reçue au siége, et mit en sûreté la dame du logis et ses deux filles qui étaient cachées. A son départ, cette dame, pour lui montrer sa recon-

naissance, lui offrit une boîte où il y avait deux mille cinq cents ducats, qu'il refusa constamment ; mais voyant que son refus l'affligeait d'une manière sensible et ne voulant pas laisser son hôtesse mécontente de lui, il consentit à recevoir son présent, ayant fait venir les jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, et laissa les cinq cents ducats qui restaient pour être distribués à des communautés qui auraient été pillées. Quelle grandeur d'âme d'une part! quelle éclatante et vive reconnaissance de l'autre !

---

30 Avril.

GÉOGRAPHIE.

Fondation de Marseille (700 ANS AV. J.-C.).

Les habitants de la ville de Phocée, menacés d'être envahis par le despote de la Perse, prirent la généreuse résolution de ne laisser à l'ennemi, beaucoup plus fort qu'eux, que des pierres et la plus parfaite solitude. En conséquence, les Phocéens, peuple maritime, s'embarquèrent tous sur leurs vaisseaux, emportant ce qu'ils possédaient de plus précieux, leurs lois, leurs femmes leurs vieillards et leurs enfants.

Ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards de la mer en courroux que de supporter le joug d'un tyran injuste et ambitieux.

Les vents poussèrent cette flotte sur le rivage des Gaules méridionales. Il mirent pied à terre, l'olivier et la vigne en main, et proposèrent l'essai d'une plantation. Ils furent fort bien reçus des Saliens, des Tectosages et autres peuples de la côte. On leur en abandonna une partie ; ils y jetèrent les fondements de la ville de Marseille, à peu près dans le temps de Tarquin l'Ancien à Rome. La fête de la fondation de cette ancienne cité eut de remarquable la forme du serment qu'ils prononcèrent en présence des Gaulois étonnés.

Le magistrat de cette nouvelle colonie républicaine, debout sur un môle, fit précipiter à la mer une lourde enclume d'airain, en prononçant ces paroles qui furent répétées tous les ans à pareille époque : « Les Phocéens Marseillais consentiront à » devenir esclaves quand cette masse remontera à la surface » de l'eau et y surnagera. » Et les Marseillais tinrent leur serment.



Lectures de Mai.

1er Mai.

HISTOIRE NATURELLE.

Hommes de différentes couleurs.

Tous les hommes ne sont pas blancs comme nous les voyons en Europe. Dans les pays chauds, ils sont basanés et même noirs. C'est en Afrique, surtout, que l'on trouve des peuples entiers et nombreux dont la peau est aussi noire que le charbon: nous les appelons des nègres. Les Hottentots, qui habitent aussi cette partie du monde, sont de couleur olivâtre : les différentes teintes de l'Amérique sont le cuivré et l'orangé.

Les hommes de la plus haute taille sont les Patagons, qui occupent la pointe de l'Amérique méridionale : ils ont communément six pieds ou six pieds et demi.

Les Lapons sont, au contraire, les plus petits; ils n'ont guère que quatre pieds et demi, c'est la taille ordinaire, mais ils sont forts et robustes. Il habitent un pays froid et presque continuellement couvert de neige à l'extrémité septentrionale de l'Europe.

On a distingué dans l'espèce humaine cinq races principales: 1° la race caucasique, s'étendant du Pont-Euxin à la mer Caspienne; 2° la race hyperboréenne comprend les peuples du Labrador, de la baie d'Hudson, les Esquimaux, une partie de l'Europe septentrionale, les Samoïèdes, les Ostiacks, etc.; 3° la race mongole existe chez les Siamois, les Chinois, les Japonais, les Malais et les habitants de la Nouvelle-Hollande; 4° la race nègre occupe une grande partie de l'Afrique; 5° la race américaine, qui diminue tous les jours.

—

2 Mai.

HISTOIRE DE BELGIQUE

Marie de Brabant.

1274 — 1276.

Marie, sœur de Jean, duc de Brabant, surnommé *le Victorieux*, fut une des princesses les plus accomplies de son siècle, Sa beauté, dont on s'entretenait dans toutes les cours, n'était surpassée que par sa bonté et son attachement à ses devoirs. Cultivant les beaux-arts, elle les protégeait, à l'exemple du duc Henri, son père, et dans cet âge d'ignorance, elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour dissiper les ténèbres de la barbarie. Tant de qualités réunies firent rechercher sa main par plusieurs grands princes, et Philippe III, dit *le Hardi*, roi de France, âgé de trente ans et veuf d'Isabelle d'Arragon, fut agréé par Marie et son frère le duc Jean, que les liens du sang unissaient déjà à la maison de France: le duc de Brabant avait été marié en premières noces à Marguerite, fille de Louis IX (saint Louis) père du roi Philippe.

La cérémonie nuptiale se fit à Vincennes, et le jour du couronnement de la jeune reine fut un jour de fête pour les populations qui étaient accourues de toutes parts. « On ne se « souvenait point, dit Nangis, d'avoir jamais vu tant de ma- « gnificence au couronnement d'aucune souveraine. Tous les « seigneurs y parurent en habits et en manteaux de pourpre. « Les robes des dames étaient tissues d'or, leurs colliers d'une « grande richesse, toute leur personne enfin *parée comme un* « *temple*. Les Parisiens cessèrent tout travail pendant huit jours: « les rues furent tapissées de tout ce qu'il y avait de plus pré- « cieux en étoffes: toute la ville retentissait nuit et jour de cris « de joie et d'allégresse. »

—

3 Mai.

MARIE DE BRABANT. (Suite).

Le roi Philippe portait à sa belle et vertueuse épouse l'attachement le plus tendre et avait pour ses sages conseils la

déférence la plus entière. Or, vivait à sa cour un intrigant, qui avait été barbier de saint Louis, il se nommait Pierre de La Brosse. Adroit, insinuant, il avait su depuis longtemps captiver les bonnes grâces du roi qui l'avait élevé aux plus hautes dignités. La faveur dont jouissait déjà la jeune reine lui fit craindre de voir diminuer son propre crédit et lui suggéra l'idée de chercher l'occasion de perdre Marie auprès du roi Philippe. L'occasion de réaliser ses abominables projets ne tarda pas à se présenter.

Il arriva que Louis, fils aîné du roi et d'Isabelle sa première femme, mourut subitement à l'âge de onze à douze ans. Marie de Brabant portait à ce jeune prince une affection aussi vive que s'il eût été son propre fils, et néanmoins le perfide La Brosse alla secrètement trouver le monarque encore plongé dans la stupeur d'une si grande perte, et lui fit entendre que la reine avait donné la mort au prince Louis. Plus méchant et plus astucieux encore, il suborna un faux témoin qui accusa publiquement Marie d'avoir attenté à la vie des deux autres fils du roi, pour assurer la couronne à ses propres enfants.

—

4 Mai.

MARIE DE BRABANT. (Suite.)

Une découverte si horrible jeta le roi dans une désolation extrême, et ce malheureux père, en proie au délire du désespoir, abandonna Marie à la rigueur d'une cour de justice spéciale, formée des créatures de son ennemi, et qui au préalable fit enfermer cette innocente et infortunée princesse dans une affreuse prison. Un seul espoir de salut lui était laissé par les lois de cette époque ; elle était d'un rang élevé, et cette qualité lui donnait le droit de recourir *au jugement de Dieu par les armes*. A peine a-t-elle manifesté l'intention de faire constater ainsi son innocence, qu'un camp est dressé. Dans l'enceinte plusieurs loges attendent les parrains, le juge et nombre de personnes de distinction. Deux tentes sont établies dans le circuit, l'une à droite pour l'*appelant*, et l'autre à gauche pour le *défendant*. Celui-là doit être Pierre de La Brosse ou son représentant. Quand au *défendant*, Marie ne le trouve pas, tant est grande la crainte de déplaire au favori ! Cependant faute d'un chevalier qui soutienne ses droits, Marie sera brûlée

comme empoisonneuse, après les termes de rigueur fixés pour la fermeture du camp.

(La suite au 9,)

---

5 Mai.

TRAIT DE COURAGE.

Amour filial.

En 1743, le jeune comte de Boufflers eut la jambe cassée d'un coup de canon, à la bataille de Dettingue, et il fallut lui faire l'amputation. Avant de se soumettre à l'opération, il écrivit cette lettre à sa mère :

« Chère maman,

» Je viens de recevoir une blessure à la jambe; je ne vous cacherai point qu'il faut absolument qu'on me la coupe. Je souffre plus que je ne saurais vous le dire, mais c'est moins de mon mal que de la douleur que vous allez ressentir en apprenant ce malheur. Je pense bien survivre à l'opération, mais si mon sort en ordonne autrement, que j'aie au moins la consolation de vous embrasser dans cette lettre. Que cet écrit d'un fils qui vous chérit autant qu'il vous respecte, soit pour vous, chère maman, une nouvelle preuve de mon tendre souvenir et de ma reconnaissance pour vos bienfaits. Ne vous inquiétez pas chère petite maman, dans peu je serai bien rétabli. Embrassez pour moi ma sœur et mon bon ami. » (Il désignait ainsi son gouverneur.)

Cet enfant sensible et généreux ne put survivre à l'opération; il mourut dans sa onzième année. Prêt à rendre le dernier soupir, il dit à son père : « Cher papa, ce n'est pas la vie que je regrette, c'est vous ; c'est de ne plus revoir ma tendre mère, c'est la disgrâce de voir la bataille gagnée par les Anglais. »

---

6 Mai.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE ET D'ARPENTAGE.

(3e *leçon.*)

Vous connaissez maintenant, jeunes lecteurs, les différentes sortes de lignes, retenez-les bien, car vous trouverez leur application dans toutes vos leçons de géométrie. La partie élémen-

taire de cette science, étant le mobile des solutions les plus abstraites, doit en conséquence être profondément gravée dans l'esprit.

Des angles.

On appelle *angle* l'espace compris entre deux lignes droites qui se touchent à une de leurs extrémités.

L'endroit où les deux lignes se joignent s'appelle *sommet de l'angle*.

Chacune des deux lignes se nomme *côté de l'angle* ou *jambe de l'angle*.

Il y a trois sortes d'angles :

1° L'angle droit ; 2° l'angle aigu ; 3° l'angle obtus.

L'angle droit est l'espace contenu entre une ligne droite horizontale et une ligne droite verticale. Cet angle a 90 degrés d'ouverture (1).

L'*angle aigu* est moins large que l'angle droit.

L'*angle obtus* est plus large que l'angle droit.

(Messieurs les instituteurs feront bien de démontrer de suite ces trois angles sur le tableau noir. Les élèves ainsi préparés résolveront avec beaucoup plus de facilité les questions qui feront partie des leçons suivantes.)

P. Delpierre.

---

7 Mai.

HISTOIRE DE FRANCE.

Bataille de Tours.

Charles Martel continua de gouverner en souverain pendant le règne obscur de Thierry-de-Chelle, et après la mort de ce prince, il ne daigna pas nommer d'autre roi. Il laissa, à sa mort, un royaume puissant et redoutable. Charles Martel s'était fait craindre des peuples voisins par ses brillantes victoires. Celle de

---

(1) L'ouverture d'un angle se mesure avec le rapporteur.

Le rapporteur est un petit instrument en corne ou en cuivre formant demi-cercle et qui est coupé par une ligne verticale en deux parties dont chacune marque 90 degrés. On place la ligne horizontale qui forme la base de cet instrument exactement sur l'une des deux jambes de l'angle et l'on compte, à partir de l'extrémité de cette jambe, combien il y a de degrés du rapporteur entre elle et l'extrémité de l'autre jambe. Ce nombre de degrés est l'ouverture de l'angle. C'est ainsi que l'on reconnaîtra que l'angle droit a 90 degrés.

Tours surtout, en 732, est la plus mémorable, car elle sauva la France de la domination étrangère. Les Arabes occupaient alors l'Espagne, sous le nom de Maures ou Sarrasins. Abdérame, leur roi, passa les Pyrénées, et envahit le royaume de France à la tête d'une formidable armée. Les bataillons arabes se répandirent jusqu'à Tours. Mais Charles Martel veillait à la sûreté de sa patrie; toutes ses dispositions étaient sagement combinées: il n'y avait plus qu'à combattre. La bataille s'engagea dans la plaine qui s'étend entre Tours et Poitiers. L'attaque fut impétueuse; mais les Arabes, armés à la légère, vinrent se briser contre les rangs serrés de nos soldats, inébranlables sous leur casque de fer et leur lourde cuirasse. Charles Martel, sa masse d'armes à la main, faisait partout où il se trouvait un carnage épouvantable. Abdérame et lui se rencontrèrent, et le chef arabe paya de sa vie son audacieuse tentative d'envahissement. L'armée arabe fut anéantie, et Charles reçut dans cette journée le surnom de Martel (ou Marteau) de l'arme dont il se servit dans la bataille. CH. DUBAZZO.

---

8 Mai.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Un bal d'enfants.

Le bal va commencer, il est huit heures. Toutes les danseuses, dont la plus jeune peut avoir trois ans, et la plus âgée quatorze, sont assises, le sourire sur la bouche, les yeux brillants, et les joues roses de plaisir. Leurs cœurs palpitent de bonheur; elles mesurent de l'œil l'espace qu'elles vont parcourir, elles s'examinent dans les moindres détails de leurs toilettes fraîches et simples comme elles, et reportent vers leurs mères, rayonnantes d'orgueil, leurs regards joyeux.

Devant et derrière elles, les danseurs du même âge circulent dans le salon, faisant leurs remarques, louant, critiquant presque comme des hommes, et choisissant d'avance l'enfant ou la toute jeune fille.

L'orchestre donne le signal, et la troupe folâtre s'élance, oublieuse de tout, si ce n'est du plaisir. La joie est universelle; elle gagne jusqu'aux parents eux-mêmes, présents à cette fête de famille.

Les gâteaux, les glaces, le sirop, le punch, circulent en profusion; mais le punch est léger, extrêmement léger. On sait

quel effet pourrait produire sur toutes ces jeunes têtes le rhum versé en aussi grande quantité que pour un punch de dames.

Mais une autre ivresse s'est emparée des enfants : l'air du galop s'est fait entendre. Les voilà tous s'élançant, petits et grands, et parcourant de la vitesse de leurs faibles jambes, les longs salons ouverts devant eux. Rien ne peut les retenir en quadrilles ; ils vont toujours ; l'agilité des petits chevaux de Franconi, galopant autour du cirque, peut seule égaler la leur. La musique, au lieu de s'arrêter, semble comme eux redoubler de vitesse. Mais tout à coup des gémissements se font entendre : deux petits danseurs, hâletant de fatigue, et qui, depuis quelques instants, pleuraient tout bas, s'écrient, en courant toujours : « O mon Dieu ! mon Dieu ! cette musique ne finira donc pas ? »

Les pauvres enfants se croyaient obligés à ne pas perdre une mesure, et le galop devenait une tâche au-dessus de leurs forces. Des bonbons et des baisers eurent bientôt séché leurs larmes.

Mme Mélanie Waldor.

---

9 Mai.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Marie de Brabant. (Suite.)

1274.—1276.

La reine attendait avec une héroïque résignation que la Providence lui envoyât un défenseur. Si dans sa prison quelque anxiété agitait parfois son âme, c'était à l'idée de laisser orphelins des enfants en bas âge, que la haine du favori poursuivrait peut-être au delà du tombeau de leur mère. Un jour qu'en proie à ces poignantes et amères reflexions, Marie pleurait et priait, le geôlier lui annonça qu'un pélerin demandait à la voir et à lui parler en secret. En cet instant un rayon d'espoir traversa le cœur de la reine, et que devint-elle quand, sous le costume de cet humble pélerin, elle reconnut le duc de Brabant, qui, ayant appris la perfide accusation de La Brosse et le malheur de Marie, venait arracher cette sœur bien-aimée à l'horreur d'un supplice infamant ! elle remercia le Ciel d'un tel secours, tout en tremblant pour les jours d'un frère qui les exposait pour elle.

---

10 Mai.

MARIE DE BRABANT. (Suite.)

Le lendemain Jean *le Victorieux*, qui dans soixante-dix combats en champ clos n'avait jamais pris les armes pour une plus belle et plus juste cause, se présente, la visière baissée, afin de ne pas être connu et pour qu'il pût sans blâme combattre un champion d'une moins noble extraction que la sienne, ordonne au héraut d'armes d'appeler l'accusateur ou son représentant. Un mercenaire, opprobre du corps des chevaliers, qui avait vendu son bras au lâche La Brosse, se place à l'autre bout de la carrière avec le sang-froid d'un homme confiant en sa force et en son adresse. L'espoir d'un riche salaire excitant sa cupidité, il se précipite, au signal donné, sur son noble adversaire, avec la rapidité d'un trait. Jean élude le choc et porte à l'assaillant un coup qui lui fait une profonde blessure. La fureur du mercenaire ne connaît plus de bornes ; vingt assauts, où la ruse et le courage prêtent un égal secours à la défense et à l'attaque, se renouvellent et sont sans résultat. Enfin le duc de Brabant saisit au corps son adversaire, et tente vainement de le jeter hors de l'enceinte, afin d'obtenir ainsi la victoire sans lui arracher la vie. La force prodigieuse du représentant de La Brosse ne permit pas à Jean d'en triompher ainsi, et regardant comme secondaire toute considération autre que celle du salut de Marie, il plongea son épée dans le cœur de son ennemi, qu'il vit expirer quelques moments après sur l'arène.

(*La suite au 14.*)

—

11 Mai.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Tout-Laid et Bellot. (Fable.)

Colin, jeune berger, hérita de son père,
Avec un peu de bien, un tout petit troupeau :
C'était le plus joli de la vallée entière,
Surtout le mieux gardé, car jamais un agneau
Ne tomba, m'a-t-on dit, sous la dent meurtrière
Du loup de la forêt. C'est que le jouvenceau

Avait un chien fidèle,
Justement redouté,
Veillant en sentinelle
Sur sa propriété.
Mais le brave animal cachait son beau courage
Sous des dehors peu séduisants;
Les enfants l'accueillaient chaque jour au village
Des sobriquets les plus plaisants :
On le nommait Tout-Laid..... Et, sans reconnaissance,
De son vieux serviteur Colin se dégoûta
Parce qu'on le raillait, et vite il acheta,
Le donnant pour à-compte, un chien d'une prestance
Coquettement superbe; épagneul de boudoir,
Bien coiffé, tout soyeux, faisant plaisir à voir
Et qu'on nommait Bellot... Ah! quelle différence!
Et qu'il s'applaudissait d'avoir fait ce marché!
Surtout d'avoir soldé trois quarts de la dépense,
Par le seul abandon de son ours mal léché,
Notre épagneul dans sa nouvelle place,
Demi-content, fut installé soudain...
Il maudissait une injuste disgrâce
Et regrettait un plus heureux destin.
Colin se pavana la première journée,
Fier d'avoir un tel chien. Ce n'était pas encor
Un savant conducteur, mais la bête bien née,
Grâce à quelques soins, deviendrait un trésor.
La nuit tombe, et le berger tranquille
S'abandonne au sommeil; il comptait sur Bellot...
Mais bah! ce beau monsieur s'endort presque aussitôt,
Et ronflait lorsque le loup agile
Se glisse dans le parc, d'un accès si facile,
Egorgeant sans pitié moutons, agneaux, brebis....
A la fin, cependant, les bêlements, les cris
Des blessés, des mourants réveillèrent le pâtre.
Il crut rêver d'abord; mais quand il eut repris
L'usage de ses sens, il eut bientôt compris
L'excès de son malheur. Tout à l'heure idolâtre
Du mirliflor Bellot, maintenant il le bat,
Le traite de brigand, de gueux, de scélérat,
Traitement rien moins qu'équitable,
Car c'était lui le seul coupable;
Lui qui s'était montré fou, vaniteux, ingrat.
Il commençait à faire un retour sur lui-même,
A regretter Tout-Laid... Lorsque, surprise extrême,
Voilà notre banni qui vient, tout haletant,
Baiser, lécher la main de ce maître qu'il aime...

Un bout de corde encore à son collier flottant,
Témoigne des efforts qu'il a faits, pauvre bête,
Pour retourner vers lui. Quel accueil, quelle fête !
Et quel triomphe ! Il fut décidé sur-le-champ
Que sir Bellot serait reconduit au marchand,
Et que Tout-Laid reprendrait son service
Près du troupeau victime du caprice
De l'imprudent pasteur.
Colin fut corrigé par sa mésaventure ;
Il reconnut l'erreur
De celui qui préfère une belle figure
Aux qualités du cœur.

Léonce Pontonnier.

—

12. Mai.

HISTOIRE DE FRANCE.

Pepin-le-Bref.

En mourant, Charles Martel partagea l'empire entre ses deux fils, Carloman et Pepin-le-Bref. Pepin, pour contenter la nation, mit sur le trône le jeune Childéric, fils de Thierry. Carloman quitta bientôt le pouvoir pour se retirer dans un monastère ; Pepin voyant que le temps était venu de substituer sa race à l'ancienne, se concilia avec adresse les grands et le pape, et se fit déclarer roi. Childéric est alors enfermé avec son fils dans un monastère, et la dynastie des Mérovigiens s'éteint après 271 ans de durée. Pepin était d'une taille très-petite, ce qui lui valut son surnom ; et à cette époque où la puissance physique était considérée comme la plus belle qualité, les nobles n'avaient pas pour leur roi la considération due à sa dignité. Pepin instruit de leurs murmures, résolut d'y mettre un terme. L'occasion se présenta bientôt. Le roi et toute sa cour assistait un jour à un combat d'animaux. Un lion est lâché contre un vigoureux taureau. Mais celui-ci est renversé du premier bond. « Qui de vous, s'écrie Pepin en s'adressant à ses guerriers, qui de vous osera aller séparer les combattants ? « Personne ne répond, la crainte les retient. Pepin s'élance alors dans l'arène. D'un coup d'épée il tranche la tête du lion, et du revers celle du taureau. A ce trait de courage, les nobles se précipitent aux pieds du roi et le reconnaissent comme le seul digne de leur commander.

Ch. Durazzo.

—

13 Mai.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Marie de Brabant.

1274. — 1276.

Un cri unanime d'allégresse se fait entendre parmi les spectateurs muets jusqu'ici d'attente et d'attention, et le vainqueur toujours inconnu, reçoit les hommages de tous les assistants. Mais qui est-il? D'où peut-il venir? On s'empresse d'aller à la prison et d'en tirer la reine qui, désormais justifiée juridiquement, n'a plus rien à redouter de le haine de La Brosse. Jean, levant enfin sa visière pour embrasser sa sœur, est salué de son nom par la foule. Tous les cœurs sont attendris, tous les yeux sont baignés de larmes, et on admire à l'envi l'amour fraternel et le courage d'un si généreux prince.

Marie était sauvée, mais ce n'était pas assez pour elle de vivre, si le soupçon d'avoir empoisonné le fils du roi restait dans l'esprit de Philippe. La Providence ne tarda pas à exaucer les vœux que la reine adressait à Dieu pour obtenir cette justification. Le roi cherchant à connaître les personnes du pays de Marie, qui possédaient sa confiance et avaient été admises dans son intimité, sut qu'une béguine ou religieuse de Nivelles d'une famille noble, et dont la réputation de sainteté s'étendait au loin était initiée dans le secret de cette affaire; il lui fit parler, et la réponse de cette femme ne fut pas d'un secours médiocre pour dissiper les doutes de Philippe. « Dites au roi (ce sont les propres termes de la béguine) qu'il ne doit pas ajouter foi à ceux qui lui parlent en mal de son illustre épouse: elle est innocente du crime qu'on lui impute. » Et le prince crut à ces paroles, tant il est impossible à un cœur droit et à un esprit juste de penser qu'une personne véritablement pieuse puisse tenir un autre langage que celui de la vérité!

---

14 Mai.

MARIE DE BRABANT. (Suite.)

Un événement fortuit vint achever de dessiller les yeux du prince sur la perfidie de La Brosse. Un jour un moine fit

demander instamment au monarque une audience secrète. C'était pour lui remettre une petite cassette qu'un messager, passant par son abbaye où il mourut, lui avait recommandé de porter lui-même au roi. On y trouva des lettres scellées du sceau de la Brosse, et qui portaient des avis au roi de Castille, ennemi de la France. On fit le procès au favori et il fut condamné à être pendu comme calomniateur et traître (1276).) La reine, réhabilitée dans son honneur et oublieuse des torts de ceux qui avaient cru légèrement à une si noire calomnie, remonta au trône où ses vertus et son rang l'avaient placée, et fit le bonheur de son royal époux et de ses proches. Elle mourut le 21 janvier 1321 avec la réputation d'une des plus savantes et des plus pieuses reines de France.

A. M... Y.

—

15 Mai.

HISTOIRE NATURELLE.

Le serpent.

Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux: on ne saurait dire où gît le principe de ses déplacements, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement; il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe avait moins de sinuosités que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; elles changent à tous les aspects de la lumière; et, comme ses mouvements, elles ont le faux-brillant et les variétés trompeuses de la séduction. CHATEAUBRIAND.

—

16 Mai.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

De la lune rousse.

N'ajoutez pas foi, mes chers enfants, aux préjugés qui accusent la lune de donner la mort aux jeunes plantes pendant le mois d'avril. Ces erreurs, malheureusement trop accréditées, existent encore dans beaucoup de villages et de villes; les jardiniers eux-mêmes ne pensent pas autrement.

L'état de souffrance dans lequel se trouve alors plusieurs végétaux est uniquement causé par le refroidissemsnt qu'ils éprouvent. Il faut que vous sachiez, mes petits amis, que tous les corps placés à la surface de la terre envoient sans cesse, rayonnant dans l'espace, leur chaleur, et se refroidissent plus ou moins selon leur nature. C'est principalement pendant la nuit que ce refroidissement a lieu; il est très-considérable pour les plantes, et surtout quand l'air est calme et le ciel serein, Alors si la lune est sur l'horizon, elle brille de tout son éclat, puisque aucun nuage ne la cache; et, comme à cette époque du mois d'avril, les végétaux commencent à donner de jeunes pousses très-tendres qui, ne pouvant supporter un refroidissement de 3 et même 4 degrés au-dessous de zéro, se fanent, roussissent et meurent, on s'empresse de dire : *c'est la lune rousse.*

La lune, mes chers enfants, ne mérite pas plus ce nom en avril qu'en juillet; elle est aussi pacifique au printemps que pendant l'été; et ce qui prouve son innocence, c'est que les mêmes effets ont lieu quand elle n'est pas sur l'horizon.

Le refroidissement des plantes est loin d'être aussi considérable quand le ciel est couvert de nuages; aussi le seul moyen de les préserver de cette gelée funeste, c'est de les couvrir soit avec des nattes, soit avec de la paille pendant les nuits calmes, quand le ciel est pur. Si l'on veut abriter les plantes d'un champ tout entier, on brûle, dans certaines localités, vers le soir et près du champ, de la paille mouillée; l'épaisse fumée qu'elle fournit s'élève un peu, puis forme au-dessus des plantes un nuage artificiel qui, leur renvoyant la chaleur qu'elles avaient rayonnée, les garantit ainsi de la gelée.

BONVALLET, *instituteur.*

17 Mai.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Conquête du pays de Galles. — Édouard Ier.

Il y a une portion du royaume d'Angleterre qui se nomme pays de Galles. Autrefois ce pays formait un royaume à part, et avait un prince pour le gouverner.

Ce prince étant en guerre avec Edouard, roi d'Angleterre, fut pris dans une bataille, et le roi ayant conquis le pays de Galles, le réunit à l'Angleterre.

Cette province est remplie de hautes montagnes qui sont couvertes de neige pendant l'hiver; mais l'été on y voit de grands arbres et de belles prairies. Si vous allez en Angleterre, il faudra voir le pays de Galles, et alors vous vous souviendrez de ce que je vais vous raconter sur la manière dont le roi Edouard s'en rendit maître.

Le prince de Galles avait été le premier à déclarer la guerre à Edouard; ce qui était fort mal, car il avait promis de rester en paix. Le roi marcha contre lui avec son armée, le prit, comme je vous ai déja dit, et le fit mourir pour avoir manqué à sa parole.

Mais quoique les Gallois eussent perdu leur prince, ils n'en avaient pas plus d'envie de se soumettre à Edouard, et ils voulaient continuer à former un royaume à part, et avoir un roi de leur nation.

Il y avait dans le pays de Galles des hommes qu'on nommait Bardes; ils chantaient des chansons, contaient des histoires, jouaient de la harpe, et le sujet de leurs chansons et de leurs histoires était toujours la force, le courage et la bonté de leurs anciens princes.

Ils allaient de maison en maison, répétant partout l'éloge de ces princes, si bien que les Gallois croyaient qu'ils avaient eu les meilleurs souverains du monde, et que ce serait le plus grand des malheurs que d'avoir un roi anglais.

---

18 Mai.

CONQUÊTE DU PAYS DE GALLES. — ÉDOUARD Ier. (Suite.)

Pendant longtemps Edouard ne savait que faire; car les Gallois ne voulaient écouter que les Bardes, qui les excitaient

à combattre et à ne pas se soumettre à lui. A la fin il perdit patience, et prit la détermination de faire mourir tous les Bardes.

Ce fut certainement bien cruel à lui ; car ces pauvres gens tâchaient de défendre leur pays, et ils en avaient le droit.

Il fut donc résolu qu'ils seraient tous tués, et Edouard les fit poursuivre dans les bois et dans les montagnes. Chaque fois qu'on en prenait un, on le faisait mourir ; de sorte qu'en peu de temps ils furent tous détruits, excepté un seul qui vivait sur un rocher très-élevé, au delà d'une profonde rivière ; ce qui empêchait les soldats d'arriver jusqu'à lui.

Mais le pauvre Barde se fatigua de vivre isolé dans un lieu si triste, et il aima mieux mourir comme ses malheureux compagnons.

Un jour que le roi Edouard et son armée marchaient le long de la rivière, du côté opposé au rocher, le Barde parut, sa harpe à la main : sa longue barbe et ses cheveux gris étaient agités par le vent, et il avait l'air si noble et si respectable, que les Anglais s'arrêtèrent pour le regarder.

Alors il appela Edouard à haute voix, et lui chanta une chanson très-triste, dans laquelle il lui prédisait toutes sortes de malheurs, en punition de ses cruautés dans le pays de Galles.

Edouard et ses soldats étaient bien en colère, et auraient voulu pouvoir atteindre le vieux Barde pour le tuer ; mais il ne leur laissa pas le temps de l'essayer, car dès qu'il eût fini sa chanson, et qu'il eut maudit le roi Edouard et ses soldats, il se jeta, la tête la première, du haut du rocher dans la rivière, où il fut sûrement noyé, car on ne le revit plus jamais.

—

19 Mai.

CONQUÊTE DU PAYS DE GALLES. — ÉDOUARD Ier. (Suite.)

Cependant, quoique les Gallois eussent perdu leur prince et tous leurs pauvres Bardes, ils ne voulaient pas encore se soumettre à Edouard ; ils disaient qu'ils se feraient tous tuer plutôt que de renoncer à avoir un prince né dans leur pays, et ils ajoutaient (tant ils haïssaient les Anglais) qu'ils ne voulaient pas même qu'il sût parler anglais. Quand Edouard apprit leur résolution, et vit qu'il ne pourrait pas s'en rendre maître par la

force, il résolut d'essayer une ruse qui lui réussit, comme vous allez voir.

Il dit donc aux Gallois: « Voulez-vous me promettre de m'obéir si je vous donne un prince né dans le pays de Galles, qui ne sache pas l'anglais? ».

Ils s'écrièrent tous qu'ils lui obéiraient, et en firent le serment.

Alors le roi prit dans ses bras son petit garçon qui venait de naître, et, le montrant au peuple, il dit : « Voici votre prince : il est né dans le château de Carnarvon, qni fait partie du pays de Galles : il ne pourrait pas dire un mot d'anglais : ainsi ma promesse est remplie. »

Vous pensez bien que les Gallois furent dans un étonnement extrême en voyant un tout petit enfant au lieu du grand prince qu'ils avaient espéré; mais comme ils avaient juré d'accepter un souverain né dans le pays de Galles, et qui ne sût pas un mot d'anglais, ils furent obligés de se soumettre.

Depuis ce temps-là le fils aîné du roi d'Angleterre est toujours nommé prince de Galles un jour ou deux après sa naissance.

La V^tes de VIRIEU.

—

20 Mai.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Parabole sur l'amour fraternel.

En ce temps-là, il n'y avait pas de forgerons par toute la terre. Et les marchands de Madian passaient avec leurs chameaux, portant des épices, de la myrrhe, du baume et des outils de fer,

Et Ruben acheta une hache aux marchands israélites ; il la paya cher, car il n'y en avait pas une seule dans la maison de son père.

Et Siméon dit à son frère : Prête-moi, je te prie, ta hache. Mais Ruben le refusa et ne voulut pas.

Et Lévi lui dit aussi : Mon frère, prête-moi ta hache, je te prie ; et Ruben le refusa de même.

Alors Juda vint trouver Ruben, et le suppliant en disant : Voyons! tu m'aimes; et je t'ai toujours aimé, ne me refuse pas de me servir de ta hache. Mais Ruben se détourna de lui, et le refusa comme les autres.

Or, il arriva que Ruben tailla du bois sur le bord de la rivière et que sa hache tomba dans l'eau, et qu'il ne put venir à bout de la retrouver.

Mais Siméon, Lévi et Juda envoyèrent un messager avec de l'argent, chez les Israélites, et achetèrent chacun une hache.

—

21 Mai.

PARABOLE SUR L'AMOUR FRATERNEL. (Suite.)

Alors Ruben vint à Siméon et lui dit : Voyons ! j'ai perdu ma hache, et mon ouvrage reste à moitié fait; prête-moi la tienne, je te prie.

Et Siméon lui répondit : Tu n'a pas voulu me prêter ta hache ainsi, je ne te prêterai pas la mienne.

Alors Ruben vint trouver Lévi, et lui dit : Mon frère, tu connais la perte que j'ai faite, et mon embaras, prête-moi ta hache, je te prie.

Et Lévi fit des reproches, en disant : Tu n'as pas voulu me prêter ta hache lorsque j'en ai eu besoin ; mais je veux être meilleur que toi, et je te prêterai la mienne.

Et Ruben fut blessé de la réprimande de Lévi, et, tout confus, il le quitta et ne prit pas sa hache ; mais il chercha son frère Juda.

Et lorsqu'il fut venu auprès de Juda, celui-ci vit à son air qu'il était plein de mécontentement et de honte ; il le prévint en lui disant: Mon frère, je sais ce que tu as perdu; mais pourquoi te troubler ? Voyons ; n'ai-je pas une hache qui peut nous servir à tous les deux ? Prends-la, je t'en prie, et uses-en comme de la tienne.

Et Ruben se jette à son cou, et l'embrasse en pleurant, et lui dit : Ta complaisance est grande ; ta bonté à oublier mes torts est encore plus grande ; tu es vraiment mon frère ? Ne sommes-nous pas tous du même sang ?

Et Joseph vit ces choses, et les rapporta à son père Jacob. Et Jacob dit: Ruben a mal fait, mais il s'est repenti ; Siméon aussi a mal fait, et Lévi n'a pas été tout à fait exempt de reproches.

Mais le cœur de Juda est celui d'un prince; Juda a l'âme d'un roi. Ses enfants se prosterneront devant lui, et il règnera sur ses frères.

—

22 Mai.

ÉDUCATION SOCIALE.

De l'ingratitude.

L'ingratitude est un grand vice, mes petits amis, et qu'on ne peut souffrir. Elle rompt et anéantit la concorde, qui sert de soutien à la faiblesse humaine; mais elle est si commune, que celui même qui s'en plaint n'évite pas assez d'y retomber. Repassez en vous-mêmes si vous avez fait du bien à tous ceux qui vous en ont fait; et si le souvenir de tous les bienfaits qu'on vous a rendus ne vous quitte jamais, vous verrez que ceux que vous avez reçus dans votre enfance se sont échappés de votre esprit avant votre jeunesse, et que ceux que l'on vous rendra dans votre jeunesse, s'effaceront probablement avant votre vieillesse, Si vous examinez à fond, vous trouverez en vous-mêmes un vice que vous condamnez. C'est injustement que vous réclamez contre un crime général : pardonnez, si vous voulez qu'on vous pardonne.

Il faut supporter les ingrats avec un esprit tranquille, doux et généreux. L'oubli d'un bienfait ne doit jamais vous offenser au point de vous faire repentir de votre bonne action. L'injure que vous fait un ingrat ne doit point vous forcer à lâcher ces paroles indignes : Je voudrais n'avoir point donné.

Vous corrigerez l'ingrat par la patience, vous l'aigrirez par les reproches. A quoi servent les plaintes et les invectives? Il faut traiter les maladies de l'âme avec autant de ménagements que celles du corps. La persévérance à faire plaisir réduit les méchants, et il n'y a personne d'un caractère assez dur pour ne pas aimer enfin ceux qui obligent.

---

23 Mai.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Un jeu funeste.

Des enfants jouaient sur une pelouse à qui serait le premier équilibriste, le premier sauteur, ou le plus fameux hercule de la bande; on se soumit, à tour de rôle, à toutes les épreuves possibles. Cependant nos petits écervelés trouvèrent que le jeu n'en devait pas rester là, et ils imaginèrent le tour de force que voici ; celui qui, monté sur un banc, enlèverait un de ses cama-

rades par la tête, à une hauteur donnée, serait déclaré vainqueur et exempté, comme tel, de la rétribution à fournir pour la collation préparée à la ferme voisine.

Tous, à la fois, voulaient monter sur le banc; il fallait pourtant bien que quelqu'un se prêtât à l'expérience; l'embarras était grand et le tumulte à son comble; la sort mit fin à la discussion, et Alfred dût le premier se placer perpendiculairement devant son condisciple, qui était grimpé, non pas sur un banc, mais sur un socle de statue. Il fut soulevé à un pied ou deux de terre, aux acclamations des jeunes spectateurs, puis il retomba en entraînant son camarade. et en poussant un léger soupir... Il avait cessé de vivre!

Comment Alfred était-il mort, lui qui, une seconde auparavant, se divertissait de si bon cœur?... La cause de ce fatal événement fut bientôt connue. La suspension en l'air du pauvre petit avait déterminé la rupture d'une vertèbre, et, par suite, celle de la moelle épinière; sa mort devait dès lors être instantanée.

Quels regrets éternels pour ces enfants, terminant leur récréation par un jeu si funeste à l'un d'entre eux!... Qui peut dire que l'idée de s'y livrer leur serait jamais venue à l'esprit s'ils n'avaient pas vu de grandes personnes agir ainsi, pour faire ce qu'on appelle vulgairement *une surprise*.

Georges Pontonnier.

—

24 Mai.

LE CHIEN DU MEXIQUE.

Amédée. — Mon père, je voudrais bien savoir de quel pays les chiens sont originaires?

Le père. — Ceci est assez difficile, car on en trouve dans tous les pays.

Amédée. — C'est-à-dire, dans tous les pays où les Européens en ont porté, n'est-ce pas?

Le père. — Non, mon fils. Lors de la découverte du Mexique par les Espagnols, ceux-ci trouvèrent dans le pays trois variétés ou espèces de chiens domestiques, si nombreuses, qu'elles fournirent des vivres abondants à la première époque où la disette se fit sentir à ceux qui venaient porter la dévastation et la mort aux paisibles Mexicains, et leur arracher leurs trésors.

Amédée. — Comment? Les Espagnols eurent la barbarie de manger des chiens!

Le père. — Oui, mon fils. Ces chiens ne ressemblent pas aux nôtres; ceux que les dames péruviennes préfèrent, ont le cou si court, qu'on dirait que la tête sort immédiatement du dos, qui est voûté et même un peu bossu; ceux dont on se sert pour la chasse, offrent plus de rapport avec les chiens d'Europe de petite race; ils ont un air triste et sauvage; ceux enfin de la troisième espèce, sont de moyenne taille, et présentent une singularité bien remarquable: c'est que, de même que le chien turc, fort mal nommé, puisqu'il appartient à la Guinée et non pas à la Turquie, ils sont tout à fait dépourvus de poils. Sur leur peau unie et douce au toucher, se dessinent des taches jaunes et bleues.

Amédée. — Oh! que je voudrais avoir un chien jaune et bleu du Mexique!

Le père. — Il périrait probablement en Europe, ou bien son espèce s'altérerait, ainsi que s'altère celle des chiens turcs, qui grelottent en France de manière à faire pitié.

Mlle Ulliac Trémadeure.

25 Mai.

LE BON COEUR OU LA SOEUR ADOPTIVE.

Eugénie Perrault, petite fille de sept ans, sortant de l'école, son panier au bras, fut accostée par une autre petite fille de huit ans, d'une figure agréable, transie de froid et mouillée jusqu'aux os. « Mademoiselle, dit-elle, du ton le plus touchant, auriez-vous un peu de pain? j'ai bien faim. — O mon Dieu oui, j'en ai, répond Eugénie; tenez, ma petite, en voilà; mais comme vous êtes mouillée — Je suis là depuis longtemps, mademoiselle, papa m'a amenée de la campagne à Paris, il m'a dit de l'attendre mais hélas! je crains de ne plus le revoir. — Vous n'avez donc pas de maman? dit Eugénie. — Elle est morte. — Avez-vous des petits frères, des petites sœurs? — Nous sommes sept, mademoiselle. — Eh bien! venez avec moi; maman est bonne, elle vous nourrira et vous serez ma petite sœur, » Aussitôt cet ange de bonté prit l'infortunée par la main, et, arrivée près de sa mère, elle lui dit: « Tiens, maman, voilà une petite fille abandonnée par son père; tu la garderas, n'est-il pas vrai,

maman? le bon Dieu a dit : Je bénirai tous ceux qui prendront soin des malheureux! » La demande de la bonne et sensible Eugénie fut écoutée, et une jeune princesse, instruite de cette louable action, continua depuis ce temps de donner des marques de sa bienfaisance à cette respectable famille.

Soyons charitables, et faisons aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde ;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
Reçoit-on un bienfait, qu'un bienfait y réponde.
Il se faut entr'aider, c'est la commune loi.

—

26 Mai.

MODÈLE DE STYLE ÉPISTOLAIRE.

Lettre de Franklin à un jeune homme qui lui avait demandé un service d'argent. — Manière ingénieuse de faire beaucoup de bien avec une très-petite somme.

« Mon cher Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre du 15 courant et le Mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige, je vous envoie ci-inclus un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous donner cette somme, je ne puis que vous la prêter. Lorsque vous retournerez dans votre patrie, avec une bonne réputation vous ne pouvez manquer de prendre un intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer toutes vos dettes ; dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me paierez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire et qu'il trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte dans beaucoup de mains avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour consacrer beaucoup à de bonnes œuvres ; et je suis obligé d'user d'adresse afin de faire le plus possible avec peu. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de votre Mémoire et votre prospérité future que j'ai l'honneur d'être, mon cher Monsieur, votre...., etc. »

—

27 Mai.

HISTOIRE NATURELLE.

Une fourmilière.

C'est une nation belliqueuse, une société de sages et de guerriers; les êtres qui la composent out un langage tendre, varié, pathétique; ils s'aiment, ils aiment leur patrie; ils travaillent, ils combattent pour elle. Leur prévoyance semble le fruit des réflexions les plus profondes, des combinaisons le plus ingénieuses. Entrez dans le sein de cette cité, vous y verrez un petit peuple tout noir, qui trace de longues galeries forme des cellules, élève étage sur étage, et palais sur palais.

Arrêtez-vous un instant sur les bords de cette caverne creusée au pied d'un arbre, il va s'y passer des prodiges.

Le petit peuple noir y amène des animaux d'une autre espèce et les y laisse dans l'esclavage. Aussitôt les prisonniers s'attachent aux racines humectées des plantes et y puisent un miel abondant que les maltres de l'habitation se hâtent de recueillir. Ces maltres sont des fourmis; les insectes qui fabriquent le miel sont des pucerons. Ainsi, les fourmis ont des étables où elles enferment leur bétail.

Elles trouvent dans les pucerons des espèces d'animaux domestiques: ce sont leurs vaches, leurs chèvres, leurs brebis, et ces industrieuses villageoises passent les beaux jours du printemps au sein de leur métairie, occupées, comme les dieux d'Homère, à savourer l'ambroisie.

---

28 Mai.

GÉOGRAPHIE.

Le Vésuve.

Cette montagne célèbre, située près du golfe de Naples, passe à juste titre pour renfermer un des volcans les plus épouvantables du monde. Du côté de la mer, ses flancs sont couverts de vignes et d'arbres fruitiers. Il est fort difficile et même dangereux de monter jusqu'au sommet du Vésuve. Du centre du cratère, ou bouche de la montagne, il sort toujours une grande quantité de fumée, et souvent de si grandes éruptions de flammes, de cendres et de lave liquide, que les villages en sont couverts et détruits.

En l'an 79 de Jésus-Christ, la belle cité d'Herculanum fut entièrement ensevelie sous un torrent de laves que vomit la montagne. On ignora pendant plusieurs siècles où avait été située cette ville. Ce ne fut qu'en l'année 1713 qu'en creusant à une assez grande profondeur on en découvrit quelques vestiges. Depuis l'année 1736, où l'on commença à s'occuper sérieusement d'y faire des fouilles, on y a découvert plusieurs statues, des lustres, des peintures, des manuscrits, des meubles etc. On y a même trouvé plusieurs de ses malheureux habitans qui n'ayant pas eu le temps de se sauver, furent ensevelis sous la lave. Une des choses les plus remarquables qu'on y ait trouvées, est un bocal d'olives très-bien conservées.

Durant les siècles derniers, les plus fortes éruptions du Vésuve ont eu lieu en 1694, 1707, 1779, et 1794.

—

29 Mai.

HISTOIRE DE FRANCE.

Charlemagne.

Pepin laissa en mourant deux fils, Carloman et Charles. Les deux frères régnèrent d'abord ensemble ; mais Carloman vécut peu de temps, et Charlemagne fut seul roi. Ce roi fit des actions si grandes, si remarquables, il acquit une telle puissance, qu'on ne le désigne que sous le nom de Charlemagne, c'est-à-dire Charles-le-Grand, Il eut à soutenir de nombreuses guerres dans les diverses parties de l'Europe, il fut presque toujours victorieux ; son empire, c'est-à-dire le pays qui le reconnaissait pour maître, s'étendait de la France à la mer Baltique, dans l'Allemagne; à l'Ebre, dans l'Espagne, et jusqu'au Volturne, dans l'Italie. Parmi ces guerres, celle des Saxons, peuple guerrier de l'Allemagne, et que Charlemagne voulait convertir au christianisme afin qu'ils abandonassent leurs coutumes sanguinaires et devinssent des hommes moins barbares, moins grossiers ; car la religion chrétienne, bien comprise, étouffe les penchants féroces, adoucit les mœurs et fait aimer la pratique des vertus paisibles; cette guerre des Saxons dura trente-trois ans. Charlemagne y déploya un zèle pour la religion qui parfois, dégénéra en cruauté. On lui reproche d'avoir fait égorger en un seul jour quatre mille Saxons pour effrayer les autres par cet exemple terrible.

Dans un voyage que Charlemagne fit à Rome, le pape le con-

ronna empereur d'Occident, titre supérieur à celui de roi, et qu'on accorde à celui qui réunit plusieurs pays sous sa domination.

La réputation de Charlemagne s'étendit bien au delà de son empire, elle pénétra presqu'au sein de l'Asie. Le calife Haroun-Al-Raschid envoya une ambassade au monarque français pour le complimenter de ses grandes actions. On appelle ambassade un certain nombre de gens distingués qu'un prince envoie vers un autre prince pour lui parler et traiter en son nom. La personne qui parle et traite ainsi au nom du roi a le titre d'ambassadeur. Cette ambassade apporta en même temps à Charlemagne divers présents, entre autres une horloge sonnante, la première qu'on eût vue en Europe, et qui aura servi de modèle à celles qu'on a faites depuis. Un tel présent ne ferait pas aujourd'hui une grande sensation, mais dans ces temps reculés on n'était pas fort habile en France, et l'horlogerie, comme bien d'autres arts, était entièrement ignorée.

DURAZZO.

---

30 Mai.

GÉOGRAPHIE.

L'Amérique, qui à elle seule, mes chers enfants, est presque aussi grande que les trois autres parties du monde, contient cependant beaucoup moins d'Etats, parce qu'elle est encore loin d'être aussi peuplée qu'elle pourrait l'être, et que les anciens habitants, réunis par petites hordes, sont dispersés ou plutôt perdus dans d'immenses étendues de terrain. L'Amérique se divise naturellement en deux parties, l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale.

Il n'y a guère plus de trois siècles que cette partie du monde a été découverte. Christophe Colomb, natif de Gênes, ayant conçu le projet hardi de trouver une route pour aller aux Indes par l'ouest, offrit ses idées et ses services à sa patrie qui les refusa ; il fut également repoussé comme un visionnaire par la France, par l'Angleterre, par le Portugal, et ne réussit auprès de la cour d'Espagne qu'après huit ans de sollicitations. Ce fut en 1492 qu'il mit à la voile, avec une escadre de trois vaisseaux, pour la plus hasardeuse expédition que mortel eût jamais entreprise, et qui devait influer également sur le destin des deux mondes. Il eut dans ce voyage mille difficultés à surmonter ; son

équipage, effrayé de la longueur de la route et de l'incertitude du voyage, se révolta contre lui, et fut prêt de le précipiter dans la mer ; enfin, après une course de six semaines, il arriva à l'île que l'on appelle maintenant Saint-Domingue. Il n'eut pas la satisfaction de donner son nom au monde qn'il avait découvert. Un aventurier florentin, qui y aborda cinq ans après lui, obtint cette gloire qu'il n'avait point méritée. Cet aventuricr avant publié une relation de son voyage sous le titre de *Relation d'Améric Vespuce* (c'était son nom), on s'accoutuma à donner le nom d'Amérique au monde nouvellement découvert.

—

31 Mai.

SYNONYMIE MORALE.

Vanité, orgueil.

Le Père : Est-ce que la signification de ces deux mots est la même ?

Le Fils : Je pense que oui.

Le Père : Tu connais bien Manette, la fille de notre voisin ?

Le Fils : Oh ! mon père, ne me parlez pas de cette petite mijaurée, je ne veux rien entendre d'elle.

Le Père : Et pourquoi donc ? c'est cependant une charmante petite fille; elle a beaucoup de bonnes qualités ; il est vrai qu'elle s'efforce de plaire par sa toilette recherchée, et bien souvent il lui arrive le contraire, Crois-tu, mon enfant, qn'elle fasse cela par orgueil ?

Le Fils : Oh ! non ; je vois que je n'avais pas bien répondu ; c'est par *vanité* qu'elle agit. Je me rappelle, à ce propos, avoir lu, il y a quelques jours, qu'un méchant garçon s'était moqué d'un homme qui avait une jambe de bois. « Insensé, lui dit celui-ci, sache que je suis *fier* de ma jambe de bois ; car j'ai eu la cuisse fracassée par un boulet de canon, en servant ma patrie à la bataille d'Austerlitz. »

Le Père : Tu vois par là, mon fils, qu'on peut être *fier* sans être *vain*, et qu'un *orgueil bien placé* ne méritc aucun blâme ; la *vanité*, au contraire, est répréhensiblc, et plus encorc la présomption.

Lectures de Juin.

1er Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Danger de jouer avec les armes à feu.

Si les enfants savaient ce qu'il y a de dangereux à toucher aux armes à feu, ils seraient plus dociles aux sages recommandations de leurs parents à ce sujet : le fait que nous allons raconter, pris entre mille, leur fournira, nous n'en doutons pas, un utile enseignement.

Jules, Alfred, Gustave et d'autres petits écoliers, aimaient beaucoup le *jeu du soldat*. Un jour, ils prirent leurs positions et établirent leurs factionnaires pour les garder ; mais il fallait se pourvoir d'ustensiles de guerre, et la chose était difficile, car ils n'avaient à leur disposition que la bêche, le rateau et la pioche du jardinier, ou bien encore deux ou trois fusils de bois, retrouvés à grand'peine dans quelque arsenal ; Jules, plus avisé, savait l'endroit où son père déposait son fusil de chasse, et malgré la défense formelle qui lui en avait été faite tout récemment, il alla s'en emparer.

Comme possesseur d'un fusil véritable, et pour rendre plus au sérieux, ses camarades le désignèrent pour la première faction au poste avancé ; quoiqu'il veillât avec attention, il fut surpris et désarmé par un transfuge, sorti à pas de loup d'une petite haie ; l'éveil donné, on accourut, et on reprit l'arme faute de se rendre maître de l'agresseur ; le pauvre Jules, en vertu des conventions arrêtées, dut passer devant le *conseil de guerre*, qui, à l'unanimité, le condamna *à être fusillé.*

Il fut conduit sur le terrain, où la troupe prit rang en silence, on lui banda les yeux, puis on commanda le feu... Un coup partit avec force... c'était le fusil qui se trouvait chargé, et qui, dirigé sur Jules, lui fit des blessures horribles...

Jules était étendu à terre, son mouchoir encore sur les yeux; il perdait beaucoup de sang ; les soins qui lui furent prodigués,

à l'instant l'arrachèrent à une mort imminente, mais il en est resté infirme des deux bras, et l'existence chez lui ne se révèle plus, pour ainsi dire, aujourd'hui, que par des souffrances continuelles. Georges PONTONNIER.

---

2 Juin.

HISTOIRE DE FRANCE.

Charlemagne égaré à la chasse.

Charlemagne avait tous les ans coutume de venir passer quelques mois aux environs des lieux où est située maintenant Aix-la-Chapelle, et d'y prendre le plaisir de la chasse. Un jour qu'il s'y était livré avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire, il s'éloigna de sa suite et finit par s'égarer. Incertain de la route qu'il devait choisir, il s'abandonna à son cheval; mais ne trouvant que des bois et des montagnes sans aucune habitation, il s'arrêta sur un coteau, pour tâcher de découvrir la route la plus sûre. Il aperçut de la fumée dans le fond d'un vallon prochain, et croyant y trouver quelque maison, il piqua son cheval vers cet endroit : au fort de sa course, l'animal enfonça dans un ruisseau d'eau chaude et fumante. L'empereur effrayé mit pied à terre, dégagea sa monture, suivit le ruisseau jusqu'à sa source, et trouva les débris d'un palais antique et les restes d'un bain superbe. Une découverte si peu attendue fut regardée par ce prince religieux comme une attention particulière de la Providence à sa conservation. Un bain d'eau chaude lui parut propre à le remettre de la fatigue dont il était accablé; il y entra, se sentit entièrement délassé, et après être remonté à cheval, il erra quelque temps, jusqu'à ce qu'il eût rejoint toute sa suite. Voulant rendre à jamais célèbre l'endroit où il s'était égaré, Charlemagne résolut d'y établir sa demeure et d'y fonder une ville, qui est aujourd'hui Aix-la-Chapelle, renommée pour ses eaux, si salutaires à la santé, et dont Charlemange avait des premiers apprécié l'efficacité.

---

3 Juin.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Les songes.

Il n'est pas étonnant, mes enfants, qu'on ait attaché quelque chose de mystérieux aux songes, les yeux se ferment, les sens

s'engourdissent, et cependant l'âme se retrace toutes les idées, tous les objets qui l'ont frappée le jour, elle combine, elle exécute même des actions comme elle pourrait le faire si on était éveillé ; on a vu souvent des rêves produire des idées justes, on a entendu des orateurs préparer en dormant le discours qu'ils devaient prononcer le lendemain ; on en a conclu que puisque l'on pensait sans avoir l'intention de penser, et que l'on agissait sans vouloir agir, c'était Dieu qui agissait en nous, et alors on chercha dans les rêves à pénétrer les volontés de Dieu, des livres furent créés pour les interpréter ; et comme il y a eu de tout temps des intrigants, on vit naître une foule de charlatans qui prétendirent pouvoir nous indiquer la volonté du ciel; mais le malheur c'est que tous ces devins ne sont pas d'accord entre eux. Les uns prétendent que l'on doit expliquer les rêves conformément aux images qu'ils représentent, les autres qu'il faut les interpréter en sens contraire; le mieux, mes enfants, c'est de n'y pas croire; la volonté de Dieu est trop profonde et trop mystérieuse pour qu'il nous soit permis de la sonder. C'est souvent à une mauvaise digestion ou aux tourments d'une âme agitée qu'il faut attribuer les songes qui nous fatiguent l'esprit d'une foule d'images incohérentes et pénibles.

---

4 Juin.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

Usage de ferrer les chevaux.

Les Grecs ne connaissaient point l'art de ferrer les chevaux. Ce fait doit paraître d'autant moins extraordinaire qu'il y a encore aujourd'hui des peuples qui ne sont pas dans l'usage de ferrer leurs chevaux. Les Romains connurent les premiers cette pratique, mais elle ne devint générale que sous l'empire de Sévère en 194. En France, le cheval du roi Chilpéric porta le premier des fers, en 481. Autrefois on ne ferrait point les chevaux avec des clous : on se contentait d'attacher les fers avec des liens, à peu près comme des souliers, L'usage de ferrer les chevaux a été introduit en Angleterre, par Guillaume-le-Conquérant, en 1045. On peut croire que la pratique du pavage dans les villes et sur les chemins publics a dû rendre plus général en Europe que dans d'autres pays l'usage de ferrer les chevaux de monture et de trait. PEIGNÉ.

5 Juin.

HISTOIRE SAINTE.

Jacob chez Laban.

Rébecca craignant qu'Esaü, dans son ressentiment, ne tuât son fils chéri, Jacob, envoya celui-ci en Mésopotamie, chez son oncle Laban. Pendant son voyage, s'étant arrêté sur le soir au lieu qui fut appelé depuis Béthel, il mit une pierre sous sa tête, et, s'étant endormi, il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et dont le sommet atteignait le ciel; les anges du Seigneur montaient et descendaient le long de cette échelle. Il vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle, qui lui dit : Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac ; je te donnerai, à toi et à tes descendants, la terre sur laquelle tu sommeilles, et je bénirai en toi toutes les nations de la terre. »

Jacob, à son réveil, consacra au Seigneur la pierre sur laquelle il avait reposé, et, continuant sa route, il arriva en Mésopotamie, auprès de la ville de Haran, où demeurait son oncle Laban. Jacob s'étant arrêté auprès d'un puits où les bergers venaient abreuver leurs troupeaux, y voit arriver une jeune fille d'une grande beauté, qui conduisait elle-même les brebis de son père. Les bergers dirent à Jacob que c'était Rachel, fille de Laban. Jacob se fit aussitôt connaître à sa cousine, qui courut instruire Laban de son arrivée. Jacob entra alors au service de Laban, qui le garda vingt années, et lui donna en mariage ses deux filles, Lia et Rachel, dont il eut douze enfants.

---

6 Juin.

JACOB CHEZ LABAN. (Suite.)

Joseph était préféré par Jacob à tous ses fils, parce qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Il lui avait donné une robe tissue de fils de diverses couleurs. Cette préférence le rendit odieux à ses frères; mais leur jalousie contre lui s'augmenta encore, lorsqu'il leur eut raconté des songes qui annonçaient sa grandeur future. « Il me semblait, leur dit il, que nous étions dans un champ à lier des gerbes ; tout à coup la mienne se levant resta debout, tandis que les vôtres s'inclinant devant elle, semblaient, l'adorer. — Quoi donc ! lui répondirent ses frères, seras-tu notre roi ? serons-nous soumis à ta puissance? — Une autre fois, leur dit-il encore, j'ai vu en songe le

soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. » — Ses frères étaient donc transportés d'envie contre lui ; mais le père considérait toutes ces choses en silence. Un jour que les fils de Jacob faisaient paître leurs troupeaux dans un lieu éloigné, Jacob envoya Joseph, alors âgé de seize ans, pour avoir de leurs nouvelles. Dès qu'ils l'aperçurent : « Voici notre songeur qui vient, se dirent-ils ; tuons-le et jetons-le dans une vieille citerne. Nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré ; on verra alors à quoi lui auront servi ses songes. »

(*La suite au 4 juillet.*)

---

7 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le sac d'argent.

Un homme riche, mais fort avare, venait de recevoir une somme assez considérable, renfermée dans un sac dont le poids l'obligea de prendre une voiture publique. Par un hasard inconcevable, il l'oublia dans la voiture en rentrant chez lui. S'étant aperçu de sa perte, il fit annoncer par affiches une récompense de cent francs pour celui qui lui rapporterait son sac d'argent. Il n'attendit pas longtemps; le cocher était un honnête homme qui s'empressa de rapporter le sac ; mais le propriétaire, au mépris de la justice et de la bonne foi, non-seulement ne lui donna point la récompense promise, mais l'accusa d'avoir soustrait cent francs. Le cocher indigné alla se plaindre au juge de paix, qui fit venir le propriétaire. « Quelle somme avez-vous perdue ? lui demanda-t-il. — 2,500 fr. — Et vous, dit-il au cocher, quelle somme avez-vous trouvée dans le sac ? — Je ne sais, répondit ce brave homme, combien il contenait, car j'atteste devant Dieu que je ne l'ai point ouvert. — En ce cas, reprit le juge de paix en s'adressant au particulier dont il avait promptement reconnu la mauvaise foi, puisque le sac ne renferme pas la somme que vous avez perdue, il ne vous appartient pas, et il doit rester entre les mains de cet homme, que je sais être incapable de la mauvaise action que vous lui imputez. » Le propriétaire, dupe ainsi de son odieux mensonge, avoua tout confus qu'il avait injustement accusé le cocher, et lui offrit en même temps les cent francs de récompense ; mais le juge de paix exigea que la somme fût doublée, à titre de réparation, et l'avare particulier s'estima encore heureux d'en être quitte à ce prix.

8 Juin.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE ET D'ARPENTAGE.

(4e leçon.)

Des surfaces.

On appelle *surface* toute figure renfermée entre des lignes dont les extrémités se joignent.

Il y a deux sortes de surfaces :

1° La *surface plane,* qui est formée de lignes droites.

2° La *surface courbe,* formée d'une ou de plusieurs lignes courbes ; un cercle est une surface courbe, une table est une surface plane.

La plus petite de toutes les surfaces s'appelle *triangle,* parce qu'elle est formée de trois lignes droites qui se joignent entre elles.



Une surface composée de quatre lignes se nomme *quadrilatère.* Il y en a de réguliers et d'irréguliers. Nous expliquerons cette différence dans la leçon qui leur sera spécialement réservée.



Lorsqu'une surface plane a plus de quatre côtés, elle se nomme *polygone.*

Le polygone de cinq côtés s'appelle *pentagone.*

Celui de six côtés se nomme *hexagone.*

Celui de sept, *heptagone.*

Celui de huit, *hoctagone.*

Celui de neuf, *hennéagone.*

Celui de dix, *hectagone.*

Un polygone qui a plus de dix côtés se dénomme d'après le nombre qu'il en présente ; ainsi, on dit un polygone de onze, de douze, de vingt côtés, etc.

(*La suite au* 13 *juin.*)

9 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le mousse. (Suite.)

. . . . . . Le mousse est gourmand parce qu'on lui fait sa part du repas très-petite. Sa mémoire est prodigieuse; il sait toutes les chansons du bord et les noms des huit cents hommes du vaisseau. Il est de tous les événements qui se passent à bord et le long du bord; si l'on danse en rond sur le gaillard, il y est; si l'on chante dans la batterie, il est du concert. Il aime à monter sur les mâts; il voltige, court, s'élance dans cet édifice de cordes, comme un écureuil sur les arbres. Il s'assied sur l'extrémité élevée de la flèche la plus haute, et se suspend par une main au milieu d'un étai. Il n'a pas peur du requin, il se baignerait dans ses eaux; il redoute le martinet, il pâlit quand on l'en menace. Le trait qui le peint le mieux, c'est sa bravoure dans un combat; car il a un poste de combat, et un poste très-important: il est chargé de pourvoir un canon de poudre et y est plus propre que personne. Il aime son canon; il pend son hamac auprès; il y est toujours le premier rendu. Il apporte à l'exercice la même ardeur que dans le combat, et dans le combat le même sang-froid qu'à l'exercice; dans ce choc de géants, quand les bordées ébranlent le navire; quand les cris, les plaintes, les ordres se mêlent au tumulte de la bataille; dans ce hideux pêle-mêle de morts, de blessés et de chairs palpitantes qui lui jettent du sang; heurté par les débris qui s'étalent autour de lui dans ce nuage de salpêtre qui remplit la batterie, sans effroi, il court, il saute, il se glisse dans la foule, arrive à l'écoutille, échange son gargoussier vide de poudre contre un plein, retourne à sa pièce, avertit le chef de son retour, et sa voix d'enfant qui crie: *Gargousse de* 30 *rendue, chef!* domine le tintamarre du combat. Si l'on s'élance à l'abordage, il va dans ce duel où il aura un homme pour adversaire, et quelquefois il y a vengé son maître, ou celui qu'il affectionnait le plus et qui venait de tomber à ses côtés.

Jules Lecomte.

—

10 Juin.

ANECDOTE.

M. l'abbé de V***** avait fondé en France un établissement de charité, ouvert aux orphelines sans ressources de le classe bourgeoise; son zèle pieux ne négligeait aucune occasion de venir en aide à ses intéressantes pensionnaires, et leur nombre s'était accru au point que toute la fortune de l'estimable ecclésiastique avait été absorbée pour les besoins de l'établissement; il fallut donc avoir recours à la charité publique, et l'esprit ingénieux de M. de V***** trouvait chaque jour de nouvelles circonstances à exploiter. Afin de ne point avoir à réclamer de faveur gratuite, le bon quêteur avait habitué ses jeunes élèves à le pourvoir de jolis ouvrages de main qu'il offrait aux dames de distinction, laissant à leur générosité d'acquitter le prix du cadeau de l'orpheline.

Un jour, s'étant rendu chez la duchesse de C**** qu'il s'efforçait d'intéresser en faveur de plusieurs élèves qui devaient paraître pour la première fois à la table de communion, il offrit au duc une paire de gants blancs; la duchesse voulait que l'abbé les taxât; mais celui-ci s'y étant refusé, elle dit en regardant son époux : « Eh bien! je les taxerai moi-même à 1200 livres! » L'abbé, au comble du bonheur, allait témoigner toute sa gratitude, lorsque le duc de C**** dit à sa femme en la regardant d'une manière moitié courroucée : « J'aurai mon tour, madame. » Le spirituel interprète du malheur prenant aussitôt la parole, répliqua en tirant une seconde paire de gants de sa poche : Vengez-vous tout de suite, M. le duc, il ne faut pas conserver de rancune dans le cœur! »

---

11 Juin.

VIE DES SAINTS.

Nativité de saint Jean-Baptiste.

C'est par l'Evangile même que nous apprenons que Dieu envoya un ange à Zacharie, époux d'Elisabetb, pour lui annoncer qu'il aurait un fils. Zacharie était alors dans le temple et offrait des parfums en faisant sa prière. Il fut effrayé de l'apparition de l'ange Gabriel; mais celui-ci le rassura en lui disant

que *sa prière avait été exaucée, et que sa femme aurait un fils*; il ajouta *que ce fils devait porter le nom de Jean, et qu'il serait grand devant le Seigneur.*

Zacharie, devenu muet d'étonnement, ne recouvra la parole que le jour de la naissance de son fils; ce fut alors qu'il prononça le cantique *Benedictus Deus Israel*. Séparé du commerce des hommes, Jean-Baptiste se consacra entièrement aux exercices de la prière, et mena une vie très-austère dans le désert; il portait un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins; il ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage jusqu'au jour où il se montra au peuple pour annoncer le Messie.

La fête de saint Jean est l'une des plus anciennes de l'Eglise, et dans toutes les campagnes encore on allume des feux de joie la veille de cette fête. François Ier alluma souvent celui de la Grève avec une torche de cire blanche, garnie de velours cramoisi à le poignée. On tirait douze grosses pièces d'artillerie placées sur la Grève.

L'an 1620, le 24 juin, la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, vint à l'hôtel de ville danser un branle, où elle fut menée par le comte de Soissons. Après la collation, on présenta au roi une écharpe blanche, composée d'œillets et de giroflées, et un grand bouquet de pareilles fleurs, Le gouverneur, le prévôt des marchands, les échevins et le greffier s'ornèrent de roses et de giroflées rouges. Le feu fut mis par le roi, après qu'il eût fait les trois tours ordinaires.

Louis XV est le dernier roi de France qui ait allumé le feu de la Saint-Jean.

Cet usage a encore lieu dans plusieurs provinces de la France.

---

12 Juin.

HISTOIRE NATURELLE.

De l'araignée

L'araignée n'est pas un insecte agréable à voir; il est même dégoûtant par la disposition d'une partie de ses membres, souvent chargés de poussière; mais est-on méchant parce qu'on est laid? Le célèbre astronome de Lalande les trouvait gentilles à croquer; il les faisait sécher, les conservait dans une bonbonnière comme des dragées à la menthe ou à la vanille, et s'en

régalait très-souvent, ce qui prouve que cet insecte n'est nullement venimeux. Au surplus, il n'est pas plus prophète que malfaisant, et il se hâte de fuir à notre approche, quoiqu'il ne soit notre ennemi que comme une mouche ordinaire ou un joli papillon ; peut-être même l'araignée est-elle plus intelligente et plus susceptible d'attachement. Un prisonnier célèbre, Pélisson, avait, à la Bastille, habitué cet insecte à venir manger dans sa main les miettes de ses repas et les moucherons qu'il pouvait attraper. Son araignée accourait à un bruit connu, et elle lui tint fidèlement compagnie jusqu' au jour où un geôlier l'écrasa pour priver ce malheureux captif d'une dernière consolation ! ROUVEROY.

---

13 Juin.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE ET D'ARPENTAGE.

Exercices.

Tracez un angle droit,

Tracez un angle aigu,

Tracez uu angle obtus,

Marquez le sommet de l'angle.

Désignez ce que vous appelez angle.

Faites-nous voir les côtés de l'angle.

Pourquoi appelle-t-on tel angle (que l'instituteur indique) obtus, aigu ou droit?

Pourrait-on former un angle avec deux lignes parallèles prolongées indéfinement?

Pourrait-on former un angle avec une ligne oblique et une ligne verticale?

Pourrait-on former un angle avec deux lignes obliques?

Pourrait-on former un angle avec une ligne horizontale et une ligne verticale?

Comment s'appellerait cet angle?

Deux lignes verticales, ou deux lignes horizontales pourraient-elles former un angle?

Mesurez l'ouverture de tel angle.

P. Delpierre.

(*La suite au 25 juin.*)

---

14 Juin.

MORALE.

Examen de conscience.

Tous les jours, en vous levant, après avoir fait vos prières, je voudrais, chers enfants, que vous fissiez un instant de méditation; que vous cherchassiez si vous n'avez pas quelques devoirs à remplir envers vos parents, vos amis, vos instituteurs, etc. Ceci vous donnerait la réflexion et l'attention qui vous manquent, et le soir, après vos prières, il faudrait faire cet examen de conscience que je vous prie de lire chaque soir, jusqu'à ce que vous le sachiez par cœur:

« Ai-je rempli mes devoirs envers Dieu, envers mon Créateur? L'ai-je prié avec ferveur, avec confiance? Ai-je écouté avec respect et attention les instructions chrétiennes et les lectures de piété? Ai-je pensé aujourd'hui aux personnes du monde que je dois le plus aimer, à mon père, à ma mère? Ai-je rempli tous mes devoirs envers mes parents? Ai-je été sensible et doux envers mes sœurs et mes frères? Docile, reconnaissant et appliqué avec mes instituteurs? N'ai-je désobligé personne? N'ai-je à me reprocher aucune médisance? Ai-je été parfaitement sincère? Ai-je été sobre, discret, charitable, modeste, courageux autant qu'on peut l'être à mon âge? N'ai-je pas donné quelques marques de faiblesse, de mollesse si méprisable dans un homme? Ai-je fait enfin tout le bien que j'ai pu faire? Ai-je eu toutes les attentions que je devais avoir pour toutes les personnes absentes et présentes, auxquelles je dois de l'affection, du respect, de la reconnaissance, de l'amitié, des égards et des soins? »

Il faudra, mes petits amis, vous examiner à chacune de ces questions, demander pardon à Dieu de vos fautes, le supplier de vous faire la grâce de n'y plus retomber, et vous promettre de réparer dès le lendemain vos omissions, vos oublis, vos négligences, enfin toutes les fautes que vous aurez commises.

---

15 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le petit lapin. (Fable).)

Dans son terrier vivait en bonne intelligence
Une famille de lapins.
La mère possédait une grande influence ;
D'ailleurs toujours justes et sains,
Ses avis étaient tous dictés par la prudence.
Elle avait dit cent fois : « Lorsque de ce logis
» Je sors pour vous chercher la douce nourriture.
» N'allez pas, mes enfants, comme des étourdis,
» Vous, si faibles et si petits,
» Trottiner dans le bois broutant à l'aventure,
» Car vous pourriez être surpris
» Par quelqu'un de nos ennemis.
» Attendez, attendez, trop tôt on abandonne
» L'asile d'une mère et prévoyante et bonne,
» Les jours les plus heureux
» S'écoulent auprès d'elle,
» On ne se les rappelle
» Même alors qu'on est vieux,
» Que les larmes aux yeux. »
Un matin, commençant sa course accoutumée.
Elle laisse au terrier sa famille affamée.
Dès qu'elle fut dehors, espiègle et sans souci,
Le moins âgé de tous prit la parole ainsi :
« Notre mère, sans doute,
» Qui n'a que notre bien pour but de ses discours,
» Mérite qu'on l'écoute,
» Mais, frères, convenez entre nous que toujours
» Sa tendresse craintive, alarmée, exagère,
» Souvent à son insu, le plus mince péril. . .
» Oh ! que si, triomphant d'un effroi puéril,
» Comme moi vous aviez entrevu la lumière,
» Si vous aviez placé seulement le museau
» Hors de ce trou maudit, véritable tombeau ;
» Si vous aviez senti la brise bienfaisante
» Souffler à vos naseaux sa fraîcheur odorante,
» Chacun de vous, amis, justement révolté,
» S'écrirait avec moi : Liberté ! liberté ! »
Et joignant aussitôt l'exemple à la parole,
Voyant ses auditeurs restés sourds à sa voix,
Il se met à courir tout à travers le bois,

Faisant mainte gambade et mainte cabriole.
Déjà notre jeune imprudent
Erre ainsi depuis plus d'une heure
Sa mère se lamente et pleure
Sur les dangers de son enfant
Il veut regagner sa demeure
Mais c'est en vain qu'il va cherchant.
Pauvre petit, sans flair et sans mémoire,
Il a perdu le chemin du terrier;
Et cependant voilà qu'un lévrier,
Qui poursuivait moins facile victoire,
L'apercevant au détour d'un sentier,
L'a tout d'abord choisi pour sa pâture;
Mourant de peur, la frêle créature,
Au lieu de fuir ne sait que prier;
Elle sanglotte, elle implore et conjure,
Mais les discours n'étaient pas de saison;
Elle reçoit la mortelle blessure
En murmurant : « Ma mère avait raison ! »

Léonce Pontonnier.

---

16 Juin.

RELIGION.

Dieu est juste, c'est-à-dire qu'il récompense chacun suivant son mérite ; il n'a de préférence pour personne, il tient compte de toutes nos actions, quand bien même nous voudrions les lui cacher, car il voit tout. Nous devons encore l'imiter et tâcher d'être justes envers les autres, comme il l'est envers nous; aimer ceux qui nous aiment et rendre service pour service.

Dieu est indulgent, nous nous en apercevons à chaque instant, puisque nos faiblesses et nos fautes, qu'il pourrait si facilement punir, ne lassent pas sa patience. Cependant il devrait s'indigner de voir l'homme méchant, ingrat et orgueilleux ; il lui pardonne néanmoins et il oublie les plus grands crimes dès qu'ils sont réparés par un sincère repentir. Nous qui avons tant besoin d'indulgence, nous sommes sévères, quelquefois impitoyables pour les défauts d'autrui ; nous ne savons rien oublier, rien pardonner, et nous avons tort, car nous ne nous rendons pas ainsi semblables à Dieu dont l'indulgence est infinie.

Le bonheur de l'homme dépend de Dieu qui l'a créé et qui lui envoie, suivant sa volonté, la santé ou la maladie, la pauvreté ou la richesse. Quoique Dieu connaisse tous nos besoins,

puisque rien ne lui est caché, ne craignez pas de lui exposer les vôtres avec simplicité et bonne foi : c'est bien le moins que vous vous donniez la peine de demander, si vous désirez obtenir.

—

17 Juin.

PREMIÈRES CONNAISSANCES.

La prose et les vers.

Peut-être ne savez-vous pas encore, mes petits amis, quelle différence existe entre la prose et les vers? peut-être même ignorez-vous s'il y a des vers et de la prose? Je vais donc vous dire un mot à ce sujet.

La prose est le langage naturel, tel que vous le parlez : ce livre que vous lisez est en prose.

Les vers sont un autre langage plus relevé et moins naturel. Ce qui les distingue de la prose, c'est qu'ils sont mesurés, et que chaque vers est terminé par un mot qui rime avec la fin d'un autre vers. Lisez soigneusement les vers que je place ici sous vos yeux :

Homme, quoiqu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde de quel front tu pourras comparaître
Devant ce juste juge à qui rien n'est caché.
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché.
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice, et pèse au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer les rimes, mais faites bien attention à la mesure des vers, c'est-à-dire au nombre des syllabes; vous verrez que chaque vers en a douze. Je ne vous dirai point combien il y a de sortes de vers et comment on les fait : quand vous saurez un peu votre langue, on vous fera connaître la versification française ; il vous suffit maintenant d'apprendre qu'il y a des vers et de la prose.

—

18 Juin.

ÉDUCATION SOCIALE.

Des divertissements.

Le divertissement est un exercice auquel on peut employer quelques moments du jour pour délasser l'esprit des occupations sérieuses qui l'ont tenu dans la contrainte, et le corps des fatigues qu'il a éprouvées par un pénible travail.

Dieu, qui connait la faiblesse de la nature, autorise les délassements nécessaires à la réparation des forces qu'une trop longue agitation fait perdre. Dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les fidèles, encore animés de cette ferveur qui se sentait de la présence visible du Sauveur, consacraient certains jours à la joie et au repos, mais cette joie était pure, ce repos était distingué d'une molle et criminelle oisiveté. Les plaisirs d'un chrétien doivent être pesés dans la balance de la modération et de la nécessité. Tous les divertissements en usage ne sont par licites, tous les jeux ne sont pas permis ; souvent sous le nom spécieux et équivoque de partie de plaisir, on cache des divertissements que la loi de Dieu et celle de l'honnêteté défendent.

La conversation forme la récréation la plus ordinaire après le repas ; elle doit être enjouée sans puérilité, utile sans trop de sérieux ; on doit rire ; et le sage dit qu'il est un temps destiné au divertissement. Mais les ris doivent toujours être modérés: rire avec éclat, c'est grossièreté; rire sans sujet, c'est bêtise; rire de tout indifféremment, c'est légèreté et étourderie.

Evitez le mensonge avec un soin extrême :
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
On ne vous croira pas, lors même
Que vous diriez la vérité.

—

19 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'écho

Le petit Georges n'avait pas la moindre idée d'un écho. Un jour, il s'avisa de crier au milieu des prairies : « Ho! ho! « et il entendit sortir aussitôt les mêmes mots du bosquet voisin ; « Ho! ho! » L'enfant, étonné, se mit à crier : « Qui es-tu? » sur quoi la voix mystérieuse reprit aussitôt : « Qui es-tu ? »

Georges s'écria : « Il faut que tu sois un sot garçon. — Sot garçon ! » répéta la voix, du fond du bosquet. Pour le coup, Georges se mit en colère et redoubla les injures qu'il envoyait vers la forêt. L'écho les lui rendit toutes fidèlement. Là-dessus il chercha l'enfant qu'il supposait lui répondre dans toute l'étendue du bocage, pour s'en venger ; mais il ne trouva personne.

Après cette recherche infructueuse, Georges courut à la maison, et se plaignit à sa mère de ce qu'un méchant garçon s'était caché dans la forêt ponr l'injurier : « Pour le coup, mon fils, tu t'est trahi et tu t' accuses toi-même, lui dit-elle. Apprends que tu n'as rien entendu qne tes propres paroles; car, de même que tu as plus d'une fois vu ton visage réfléchi dans l'onde, ainsi tu viens d'entendre ta propre voix dans la forêt. Si tu avais crié une parole obligeante, tu n'aurais pas manqué d'en recevoir une pareille. C'est ainsi qu'il arrive toujours ici-bas. »

La conduite des autres à notre égard est ordinairement l'écho de la nôtre. Si nous en usons honnêtement avec eux, ils en useront de même avec nous. Mais si nous sommes durs et grossiers envers nos semblables, nous ne pourrons rien attendre de mieux de leur part.

Ce que l'on crie au fond du bois,
L'écho le redit chaque fois.

—

20 Juin.

GÉOGRAPHIE.

Venise.

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer ; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation, on ne voit pas même une mouche en ce séjour, tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption du silence; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison, car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes à venise qui n' ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n' ont jamais vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme.

—

21 Juin.

HISTOIRE NATURELLE.

L'écureuil.

L'écureuil est un joli petit animal, qui n'est qu'à demi sauvage ; il est remarquable par son intelligence, la pureté de ses mœurs et sa docilité. Il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois les petits oiseaux. Agile, vif, intelligent et gai, il passe sa vie sur un arbre élevé, dans un nid mollement garni de mousse, et recouvert d'un toit contre la pluie; ses yeux sont remplis de feu, sa physionomie est fine, sa jolie tête est encore rehaussée et parée par une belle queue en forme de panache qu'il élève au-dessus de sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il a les membres forts et dispos, le corps nerveux, et ses mains sont garnies d'ongles crochus dont il se sert comme de petites mains pour saisir sa nourriture et la porter à sa bouche.

Sa nourriture se compose ordinairement de fruits, d'amandes, de noisettes, de faînes et de glands.

L'écureuil est très-intelligent, en voici une preuve :

Lorsqu'il veut transporter son habitation sur un arbre éloigné et qu'une rivière se trouve sur son passage, malgré son aversion pour l'eau il s'embarque hardiment sur un morceau d'écorce et gouverne adroitement sa nacelle en étalant sa queue comme une large voile. L'été, il fait sa provision de glands, d'amandes et d'autres fruits, et les met en réserve pour l'hiver; il la cache dans un vieux tronc d'arbre. En hiver, sa fourrure devient grise et se vend sous le nom de petit-gris.

22 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

M. Dellegloire, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partait pour Paris. Sa fille ne l'avait pas quitté. Elle demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture : elle ne put l'obtenir. Mais le cœur connaît-il des obstacles? Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied.

Elle suivit pendant plus de cent lieues le chariot sur lequel son père était traîné, ne s'en éloignant que pour aller dans chaque ville lui préparer des aliments, et le soir mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différents cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geôliers, elle ne désespéra pas de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora tous les matins les membres les plus influents du comité de salut public, et finit par vaincre leur refus. Elle reconduisit son père à Lyon, fière de l'avoir délivré ; mais le ciel ne la laissa pas jouir de son ouvrage; sans doute le suprême rémunérateur de la vertu et de la piété, qui furent le principe de son généreux dévouement, voulut l'en récompenser dans un séjour plus heureux. Elle tomba malade en route, épuisée de l'excès de fatigue qu'elle avait supportée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à son père.

Que ce trait presque surhumain de piété filiale apprenne du moins à nos jeunes lecteurs à s'en montrer scrupuleux observateurs dans les circonstances ordinaires de la vie.

---

23 Juin.

GRAMMAIRE DE L'ENFANCE.

Pauvres petits enfants, combien ce vilain livre qu'on nomme *grammaire* ne vous a-t-il pas déjà causé d'ennuis et fait verser de larmes ! Oh ! nous partageons bien toute votre répugnance pour une étude aussi peu attrayante ; car, nous-mêmes, quand nous étions à l'école, il nous souvient que nous avions moins peur de *Croquemitaine* ou de *Barbe-Bleue* que de *Lhomond*. Mais n'allez pas croire pourtant, mes petits amis, que ce soit la science par elle-même qui est ennuyeuse. Non, c'est la faute

seulement de ceux qui ne prennent pas la peine de vous la rendre intéressante. Des explications seraient nécessaires, et l'on ne vous en donne pas. Comment veut-on que vous preniez goût à une étude qui est inintelligible pour vous? Le *Bon Génie*, qui ne perd aucune occasion de vous être utile tout en contribuant à votre amusement, se propose de vous faire connaître de quelle manière un sage instituteur s'y prenait pour enseigner la grammaire à ses jeunes élèves. Ces petites narrations sont tout à fait à votre portée, et peut-être, après les avoir lues attentivement, trouverez-vous que cette science n'est pas plus difficile à apprendre que toute autre chose. Puisse le langage de ces entretiens vous paraître assez familier et le ton assez agréable pour vous inspirer souvent le désir d'en reprendre la lecture, et pour graver dans votre mémoire des connaissances qui vous seront par la suite de la plus grande utilité. Vous ne voulez certainement pas qu'on dise un jour de vous ce que l'on dit de tout homme dont on veut caractériser l'ignorance : *Il ne sait même pas la grammaire!*

L'instituteur dont nous voulons vous parler avait coutume, quand venait la belle saison, de mener une partie de ses élèves promener dans la campagne, et là, avec un talent admirable, avec une activité digne d'éloges, il savait rattacher ses leçons aux phénomènes les plus ordinaires; aussi les élèves qui avaient le bonheur de l'accompagner faisaient-ils, sans y penser, de rapides progrès. Il leur donnait à la fois des notions de physique, de botanique et de météorologie; l'astronomie elle même n'était pas oubliée. Il en faisait autant de la grammaire.

BESCHERELLE.

(*La suite au* 30.)

—

24 Juin.

ÉDUCATION SOCIALE.

Du lever et du coucher.

Prolonger son sommeil au delà de la nécessité, c'est contracter l'habitude d'une vie molle, sensuelle, et s'exposer à tous les dangers qui peuvent en être la suite; d'ailleurs l'homme, en quelque condition qu'il se trouve, doit se souvenir qu'il est né pour le travail, et que la lumière du jour ne reparaît que pour l'y appeler. Environ sept heures de repos suffisent au délassement du corps, à moins qu'on n'ait été obligé de se livrer

à un travail excessif. Il faut donc se faire à soi-même une loi de se lever de grand matin. La première chose que l'on doit faire en s'éveillant, c'est de donner son cœur à Dieu par un acte d'amour, et de le prier intérieurement avec foi et humilité. Il serait de la dernière inconvenance d'adresser nos prières au Seigneur tandis que nous nous habillons ; ce n'est pas le mouvement des lèvres, mais celui du cœur que Dieu demande de nous, et la grande idée que nous devons tous avoir de son infinie majesté, est la règle invariable du maintien, de la posture et de l'attention du chrétien qui prie.

Les enfants ne doivent jamais se coucher sans avoir salué leurs parents ou leurs maîtres, s'ils en ont ; ils doivent être convaincus qu'ils ne sauraient trop manifester le respect qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours et à ceux qui tiennent leur place.

C'est une omission très-coupable de se coucher sans avoir adoré Dieu, sans l'avoir remercié de ses dons, sans s'être disposé au sommeil par un retour exact sur soi-même.

---

25 Juin.

PREMIÈRES NOTIONS DE GÉOMÉTRIE

(6e leçon.)

Des surfaces planes.

Vous savez, mes petits amis, que la surface formée par trois lignes droites s'appelle *triangle*.

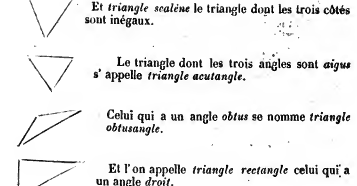
Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que, si l'on considère cette figure relativement à ses *côtés*, elle reçoit des qualifications différentes ; et que, lorsqu'on l'envisage sous le rapport de ses *angles*, d'autres qualifications lui sont encore données.



En conséquence, on appelle *triangle équilatéral* celui dont les trois côtés sont égaux,



On nomme *triangle isocèle* celui qui n'a que deux côtés égaux.



Et *triangle scalène* le triangle dont les trois côtés sont inégaux.

Le triangle dont les trois angles sont *aigus* s' appelle *triangle acutangle.*

Celui qui a un angle *obtus* se nomme *triangle obtusangle.*

Et l' on appelle *triangle rectangle* celui qui a un angle *droit.*

Le côté d'un *triangle rectangle* opposé à l' angle droit se nomme *hypoténuse.* P. Delpierre.

—

26 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Les deux chèvres. (Fable.)

Depuis tantôt huit jours, que faites-vous, commère ?
Vous qu'on voyait jadis, alerte et si légère,
Brouter l'herbe et la mousse au sommet du coteau,
C'est partout sans succès que je vous ai cherchée ;
Enfin j'accours ici... Mais quel triste tableau
M'offre votre demeure ! Ah ! vous voilà couchée
Tout du long tristement et la tête penchée ;
Je vois autour de vous vos chevreaux amaigris,
Las de presser en vain vos mamelons flétris...
Vous êtes donc malade ? — Eh quoi ! c'est vous, Jeannette,
(Repartit l'autre chèvre en soulevant la tête.)
Oui, j'ai bien reconnu le son de votre voix,
Votre taille et vos traits... Ma surprise est complète...
Vous, venir en ces lieux !... Oubliez-vous qu'au bois
L'autre jour, méchamment, pour un peu de verdure
Que vous me disputiez, forte de vos bons droits,
Je vous ai fait au front, hélas ! une blessure ?

— C'était mal, dit Jeannette, et vraiment je suis sûre
Que vous avez maudit, Javotte, mille fois
Ce court moment d'erreur. Mais quittons, je vous prie,
Cet entretien fâcheux... Je veux vous secourir.
Vous souffrez : grâce à Dieu, je me porte à ravir ...
De votre lait, la source est maintenant tarie :
Moi je suis en état, aisément, de nourrir
Vos petits et les miens... Acceptez mon service...
Et la chèvre entreprit son généreux office.
Chez sa pauvre compagne on vit bientôt rentrer
La santé, le bonheur... Et la reconnaissance
Resserra les liens d'une amitié d'enfance
Que nul dissentiment ne vint plus altérer.
Il est beau de savoir, pardonnant une offense,
De qui nous outragea soulager la souffrance.

Léonce PONTONNIER.

---

27 Juin.

HISTOIRE DE FRANCE.

Portrait de Charlemagne.

Charles (c'est ainsi qu'on l'appelait durant sa vie) portait les vêtements de sa patrie ou des Francs; il couvrait d'abord son corps d'une chemise et d'un caleçon de lin, puis il mettait une tunique bordée de soie, et des tibiales (*hauts de chausses*), enfin il serrait ses jambes dans des bandelettes, et ses pieds dans leur chaussure. En hiver, il y ajoutait, pour couvrir ses épaules et sa poitrine, une veste de peau de loutre. Il s'enveloppait d'un manteau de Venise, et il ceignait toujours une épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent. Quelquefois aussi, mais seulement dans les grandes fêtes, et quand il recevait les ambassadeurs des nations étrangères, il se servait d'une épée ornée de pierres précieuses. Quant aux habits étrangers, quelque beaux qu'ils fussent, il les repoussait et ne voulait permettre qu'on l'en revêtît. Deux fois seulement à Rome, à la prière du pape Adrien et à celle de Léon, son successeur, il consentit à revêtir la longue tunique, la chlamyde et la chaussure à la romaine. Dans les grandes fêtes, il marchait aux processions avec une tunique tissue d'or, une chaussure couverte de pierreries, une agrafe d'or à son manteau, et un diadème d'or enrichi de pierreries. Dans les autres jours, ses habits différaient peu de ceux que portaient les hommes du peuple. Il était sobre

pour la nourriture, mais plus sobre encore pour la boisson. En effet, il avait horreur de l'ivresse en tout homme, mais bien plus encore pour soi-même ou les siens...

GUIZOT.

(*La suite au 8 juillet.*)

---

28 Juin.

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

Usage des cierges.

L'usage des cierges, dans les cérémonies religieuses, est fort ancien. Nous savons que les païens se servaient de flambeaux dans leurs sacrifices. Il n'est pas douteux que les chrétiens, ne pouvant s'assembler que dans des lieux souterrains, ne fussent obligés de se servir de cierges et de flambeaux; ils en eurent même besoin depuis qu'on leur eut permis de bâtir des églises, car elles étaient construites de façon qu'elles ne recevaient que très-peu de jour, afin d'inspirer plus de respect par l'obscurité. C'est là l'origine la plus naturelle qu'on puisse donner à l'usage des cierges dans les églises. On ne plaçait pas autrefois les cierges sur l'autel, mais sur des poutres qui traversaient le sanctuaire ou le chœur. PEIGNE.

---

29 Juin.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'écrivain et le braconnier.

Certain auteur avait un château à Ferney, c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Bien que philosophe, il se montrait parfois seigneur assez rude; l'anecdote suivante suffit pour le prouver.

Un jour, il se promenait seul, à pied, dans les environs de son château; tout à coup il entend une détonation, et un lièvre vint mourir presqu'à ses pieds. Il cherche de tous côtés quel est l'audacieux qui se permettait de chasser ainsi sur ses terres, et aperçoit un pauvre braconnier que lui amenait son garde-chasse. Aussitôt il le fait conduire au château, et là, en présence d'une foule d'habitants du pays, à qui il était bien aise que cette leçon servît d'exemple, il se proposait de lui infliger une forte punition. Mais comme il ne voulait par le juger

sans l'entendre, il chargea un de ses secrétaires de prendre sa défense. Celui-ci improvisa alors un fort beau discours dans lequel il cherchait à attendrir le propriétaire du château sur le sort de ce malheureux, qui n'avait d'autre ressource pour faire vivre sa nombreuse famille que le fruit de sa chasse. Le seigneur écrivain, néanmoins, restait insensible. Vers la fin de sa plaidoirie, son secrétaire s'arrête tout à coup et lui demande la permission d'aller, dans sa bibliothèque, prendre un livre dont il avait besoin pour une citation. A peine est-il revenu qu'on lui demande quel est ce livre. « C'est votre *Dictionnaire philosophique,* répondit le secrétaire. — Qu'y cherchez-vous ? — J'y cherche le mot *humanité*, et, à mon grand regret, je vois que vous l'avez oublié... » L'auteur sentit la leçon, et, revenant à des sentiments plus humains, renvoya le braconnier en lui glissant dans la main quelques pièces de monnaie et en l'invitant à ne plus recommencer.

BESCHERELLE.

---

30 Juin.

GRAMMAIRE DE L'ENFANCE.

Première promenade. — Les sourds-muets.

Un jour, par une belle matinée de printemps, dans la saison des lilas et des roses, notre vénérable instituteur et l'élite de ses disciples s'étaient déjà mis en route. Le soleil ne s'était point encore élevé au-dessus de la montagne; la brise légère faisait trembler la rosée dans le feuillage, et les oiseaux commençaient à chanter sur le bord de leurs nids. La nature était si belle en ce moment que toute la petite troupe ne regrettait ni son sommeil, ni ses rêves dorés. Les élèves admiraient les sites variés qui se déroulaient devant eux, examinant avec une curieuse attention les pierres qu'ils foulaient sous leurs pas, les couleurs et les formes des plantes qu'ils rencontraient. Il y avait déjà quelque temps qu'ils parcouraient la campagne, lorsqu'au détour d'un sentier, ils aperçurent la croix de bois du cimetière sur laquelle était venu se reposer le petit oiseau des champs. A peine étaient-ils entrés dans le saint lieu, quel spectacle touchant s'offre tout à coup à eux ! Deux enfants sourds-muets à genoux, les mains jointes, priaient sur la tombe de leur mère. Le plus âgé exprimait dans son langage naïf les sentiments dont il était pénétré.

Sa prière finie, l'autre petit sourd-muet, qui tenait à la main une couronne d'immortelles, s'avança doucement, posa sa couronne sur la tombe, et parut dire avec ses gestes pleins de grâce, qui exprimaient le plus pur sentiment de reconnaisance: « Adieu, bonne mère, repose en paix, tu fussi bonne, que pour toi soit doux le réveil ! » La petite troupe, attendrie, reprenait sa marche, lorsque l'un des petits sourds-muets qui les avait aperçus s'approcha respectueusement de l'instituteur, et demanda par signes si tous les enfants qu'il conduisait entendaient et parlaient, on lui répondit que oui. Aussitôt il haussa un peu les épaules, tourna et inclina sa jolie tête blonde de gauche à droite, levant au ciel ses beaux yeux encore tout humides de pleurs, et courut rejoindre son frère. Les témoins de cette petite scène en furent assez émus pour verser de douces larmes.

Quand les petits sourds-muets se furents éloignés, l'instituteur profita de cette rencontre pour en faire le sujet d'un entretien. Il fit donc asseoir ses élèves sur un tertre élevé, couvert de gazon, et leur parla à peu près en ces termes :

Bescherelle.

(*La suite au 14 août.*)

Lectures de Juillet.

1er Juillet.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Le Juif-Errant court-il encore le monde?

C'est une histoire bien ancienne que celle du Juif-Errant, et probablement, mes petits amis, vous l'aurez souvent entendu raconter sans savoir ce qu'il y avait de réel dans ce que l'on vous disait.

Mathieu Paris, bénédictin anglais, raconte ainsi son histoire : « Un Israélite, nommé Cartaphilax, avait été concierge du prétoire où Jésus-Christ fut amené, et comme les concierges sont rarement polis, celui-ci avait poussé Jésus-Christ avec beaucoup de rudesse pour le faire sortir. En expiation de sa grossièreté, Dieu condamna Cartaphilax à voyager toute sa vie, et pour prolonger son châtiment le rendit immortel. Depuis ce temps il parcourt le monde tantôt sous un nom, tantôt sous un autre; mais comme il est impossible de voyager sans argent, Dieu, toujours miséricordieux, même en punissant, voulut bien lui accorder cinq sous qui se reproduisent sans cesse au moindre indice de sa volonté. »

(*La suite au* 10.)

2 Juillet.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Le gendarme et le prisonnier.

Un homme, arrêté dans l'une des communes de Seine-et-Marne, cheminait lentement, par une grande chaleur, vers Melun, chef-lieu du département, à côté du gendarme chargé de le conduire. La moitié de la route n'était pas encore faite que ce malheureux fut forcé de s'asseoir au bord d'un fossé, tant

la fatigue l'avait rendu malade. Le gendarme essayait vainement de remonter son courage. Trois grandes lieues restaient à parcourir. Dans cette occurrence, l'humanité suggéra au brave militaire une bonne action : il mit pied à terre et plaça, non sans peine, le prisonnier sur son cheval, qu'il conduisit la bride passée au bras. C'est ainsi que s'acheva la route de Melun.

Il nous paraît inutile de faire ressortir la beauté de ce trait, dont nous avons été témoin; nous nous bornons à le raconter; pensant bien qu'il sera apprécié comme une preuve qu'on peut toujours concilier les égards dus à une position malheureuse, avec l'accomplissement d'une mission de rigueur.

Georges PONTONNIER.

---

3 Juillet.

ANECDOTE RELIGIEUSE.

La fidélité.

Un roi païen fit un jour amener un pieux évêque en sa présence, et là il le sollicitait d'abjurer sa foi et de sacrifier aux idoles. Mais l'évêque lui répondit : « Monseigneur et mon roi, je ne puis consentir à votre demande. »

A cette réponse, le roi fut saisi d'un violent courroux, et il dit : « Ne savez-vous pas que votre vie est en ma puissance, et que je puis vous livrer à la mort? Un signe, et c'en est fait de vous !

— Je sais tout cela, répondit l'évêque, mais qu'il me soit permis auparavant de vous exposer une comparaison et une explication qui pourront aider à votre décision. Supposez qu'un de vos serviteurs les plus fidèles tombe au pouvoir de vos ennemis, et que ceux-ci cherchent à lui faire abjurer la fidélité qu'il vous doit, pour que, devenu traître, il agisse contre vous. Mais si votre serviteur demeure inébranlable dans sa fidélité, et que vos ennemis, se saisissant de lui, le dépouillent de ses vêtements, et que dans cet état de nudité ils le chassent avec mépris du milieu d'eux : dites-moi, ô roi, quand ce serviteur reviendra près de vous, ne le revêtirez-vous pas de vos plus beaux habits, et ne changerez-vous pas son ignominie en gloire? »

Et le roi répondit : « Oui, sans doute, mais qu'est-ce que cela signifie, et à quoi cela tend-il?

— Voyez, dit le pieux évêque, vous pouvez me dépouiller de ce vêtement terrestre...., mais j'ai un maître qui me donnera des vêtements nouveaux... Dois-je donc m'inquiéter de mon vêtement, et cesser pour cela de lui être fidèle. »

Et le roi païen lui dit : « Allez, je vous laisse la vie. »

L'abbé Teillac.

---

4 Juillet.

HISTOIRE SAINTE.

Joseph vendu par ses frères. (Suite.)

Nous avons vu, mes petits amis, que les frères de Joseph, pleins de haine et d'envie, voulaient le tuer et allaient exécuter leur abominable projet, lorsque Ruben, qui avait horreur d'un pareil crime, mais qui n'osait point contredire ouvertement ses frères, de peur d'encourir leur colère, leur dit : « Ne le tuons pas, ne » répandons pas son sang, mais jetons-le dans la citerne qui est » au désert. » Dans les climats où il pleut rarement, mes petits amis, comme dans le pays de Chanaan, une citerne est un grand trou creusé dans la terre pour y recevoir l'eau de la pluie; mais comme il n'y avait point d'eau dans celle qui était en ce lieu, il est probable que Ruben, en proposant à ses frères d'y enfermer Joseph, ne cherchait qu'à le sauver, et n'avait d'autre espoir que de l'en tirer lorsque la nuit serait venue, pour le renvoyer à son père. Son conseil fut donc suivi, et quand Joseph eut rejoint ses frères, ils lui enlevèrent sa longue tunique et le descendirent dans la citerne. Ni son innocence, ni ses prières, ni ses larmes ne purent les attendrir. Pensez un peu, mes chers amis, ce que serait devenu le pauvre enfant dans ce profond souterrain, si Dieu, qui n'abandonne jamais les malheureux qui souffrent et qui prient, n'avait permis que des marchands ismaélites qui se rendaient en Egypte, venant de Galaad, ne passassent précisément par là. Les frères de Joseph étaient alors assis pour manger, et en levant les yeux, ils virent approcher ces marchands. Aussitôt Juda dit à ses frères : « Que nous servirait » de tuer notre frère et de cacher son sang? Vendons-le plutôt » à un de ces Ismaélites. » Tous consentirent à cette proposition; ils tirèrent donc Joseph de la citerne, et le vendirent pour vingt pièces d'argent aux marchands, qui, après l'avoir lié sur un de leurs chameaux, continuèrent aussitôt leur voyage.

Bescherelle.

(*La suite au* 12.)

5 Juillet.

HOMMES CÉLÈBRES.

Jacques Vaucanson,

Jacques Vaucanson naquit à Grenoble, le 24 février 1709. Son intelligence pour les arts mécaniques se révéla de très-bonne heure. Les premiers essais de son enfance furent même tellement remarquables qu'ils suffiraient pour assurer sa célébrité lors même qu'il n'aurait pas illustré son âge mûr par des inventions et des découvertes de la plus haute importance pour les arts et l'industrie. Voici comment se manifesta son goût pour la construction des machines.

La mère de Vaucanson allait tous les dimanches dans un couvent voir deux dames, ses amies ; elle se faisait ordinairement accompagner par son fils. Pendant la durée de la visite, le jeune Vaucanson s'amusait à examiner, à travers les fentes d'une cloison, une horloge placée dans une chambre voisine. Il en observait le mouvement et cherchait à se rendre compte du jeu des pièces. Enfin il étudia et devina si bien le mécanisme de cette horloge, qu'il parvint, à l'aide de ses souvenirs et plus encore de son génie inventif, à fabriquer avec de mauvais outils une horloge en bois qui marquait les heures régulièrement. Dès ce moment il fit des progrès rapides sans le secours d'aucun maître. Il s'amusait, comme beaucoup d'enfants, à élever de petites chapelles aux jours de fêtes religieuses, mais au lieu d'y placer des figures en plâtre, il les ornait de petits anges qui agitaient les ailes, de petits prêtres dont les mouvements reproduisaient les diverses attitudes des ministres du culte occupés aux fonctions du sacerdoce.

MEURAND.

(*La suite au 4 août.*)

---

6 Juillet.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Il ne faut jamais demander que ce qu'on peut obtenir.

Il y eut un empereur turc qui voulait se rendre maître de la Hongrie; pour cela il envoya un ambassadeur au prince qui régnait alors. Cet ambassadeur, au lieu de porter des présents avec lui, conduisait une grande quantité d'ânes chargés de

grains ; quand il fut arrivé chez le prince de Hongrie, il fit délier tous les sacs où étaient ces grains, et les ayant fait jeter sur la terre, il dit au prince : « Si vous refusez de reconnaître l'empereur, mon maître, il enverra contre vous autant de soldats qu'il y a là de grains. » Le prince promit de rendre réponse le lendemain, et pendant ce temps il fit assembler une quantité prodigieuse de poules et de poulets. On les amena dans le lieu où était le grain, qu'ils mangèrent entièrement. Alors le prince dit à l'ambassadeur : « Reportez à votre maître ce que vous avez vu, et dites-lui que mes soldats mangeront les siens, comme mes poulets ont mangé son grain. » L'empereur ayant appris cette réponse, assembla une grande armée qu'il envoya contre la Hongrie ; mais le prince avait eu le temps de se préparer : il fallait passer par un chemin étroit et difficile pour entrer dans ses Etats ; il fit barricader ce chemin en y jetant une si grande quantité d'arbres qu'il ne fut pas possible d'y passer ; en sorte que l'armée de l'empereur, après s'être bien fatiguée, fut obligée de s'en retourner honteusement sans avoir rien fait.

7 Juillet.

HISTOIRE NATURELLE.

La fouine.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tout les mouvements prestes ; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche, elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poules, en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits ; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Elle s'apprivoise à un certain point ; mais elle ne s'attache pas, et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée. Elle s'échappe souvent, quoique attachée par le milieu du corps : les premières fois, elle ne s'éloigne guère, et revient au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans attachement pour personne ; elle demande cependant à manger comme le chat et le chien ; peu après elle fait des absences plus longues, et enfin ne revient plus. La fouine dort quelquefois deux jours de suite, et reste aussi quelquefois deux ou trois

jours sans dormir. Avant le sommeil, elle se met en rond, cache sa tête et l'enveloppe de sa queue ; tant qu'elle ne dort pas, elle est dans un mouvement continuel si violent et si incommode, que, quand même elle ne se jetterait pas sur les volailles, on serait obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser.

La fouine ne vit guère que huit à dix ans. Elle a une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable.

—

8 Juillet.

HISTOIRE DE FRANCE.

Suite du portrait de Charlemagne.

Quant à la nourriture, Charles ne pouvait pas autant s'en abstenir, et il se plaignait souvent que les jeûnes nuisaient à sa santé. Il donnait très-rarement des repas, et seulement dans les plus grandes fêtes ; mais alors c'était à un très-grand nombre de convives à la fois. A l'ordinaire, on ne servait à sa table que quatre plats, outre le rôti qu'il préférait à toute autre nourriture, et que ses chasseurs avaient coutume d'apporter sur la broche. Pendant le repas, il prêtait l'oreille ou à quelque récit ou à son lecteur. On lui lisait les histoires et les exploits des anciens; il se plaisait aussi beaucoup à la lecture des livres de saint Augustin, et surtout de celui de la *Cité de Dieu.* A peine, pendant tout le cours du repas, buvait-il trois fois. Mais en été, après avoir mangé quelques fruits, il buvait encore ; puis posant ses habits et sa chaussure, comme il l'aurait fait à la fin de la soirée, il se reposait deux ou trois heures. Pendant la nuit, c'était son usage d'interrompre son sommeil quatre ou cinq fois, non-seulement en se réveillant, mais en se levant. Tandis qu'on le chaussait et qu'on l'habillait, il admettait ses amis ; bien plus, si le comte du palais lui annonçait qu'il eût quelque procès qu'il ne pouvait terminer sans son ordre, Charles faisait à l'instant entrer les plaideurs, et ayant écouté le procès, il rendait sa sentence comme s'il eût siégé sur son tribunal. En même temps, il expédiait les ordres à chacun pour ce qu'il avait à faire dans la journée, et il assignait le travail à ses ministres.

GUIZOT.

—

9 Juillet.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Si vous voulez acquérir la vraie gloire, attachez-vous à remplir les devoirs de la justice.

Ceux qui ont la supériorité de l'ambition et de la gloire se laissent très-aisément aller à des entreprises injustes. Une action qui pèche par le défaut de la justice n'est ni honnête ni glorieuse, et personne ne s'est acquis de la gloire par l'injustice et la cruauté. Les conquêtes d'Alexandre l'ayant amené jusqu'aux bords de la Scythie, un ambassadeur scythe lui adressa, entre autres, ces paroles, par lesquelles il lui reprochait son injustice et son ambition : « Qu'avons-nous à démêler avec toi? » Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas » permis à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es et » d'où tu viens? Nous ne voulons ni obéir ni commander à per- » sonne. Je veux que tu sois le plus grand prince du monde; on » n'est pas bien aise d'avoir un étranger pour maître. Toi, qui » te vantes de venir exterminer les voleurs, tu es toi-même le » plus grand voleur de la terre : tu as pris la Lydie, envahi la » Syrie; tu tiens sous ta puissance la Perse et la Bactriane; tu » as pénétré jusqu'aux Indes, et tu viens encore ici porter tes » mains avares jusque sur nos troupeaux. Qu'as-tu affaire de tant » de richesses qui ne font qu'allumer ta soif? Tes mains ont beau » être pleines, tu cherches toujours de nouvelles proies, et quand » tu as ce que tu désires, tu brûles d'avoir ce que tu n'as pas. » Enfin, si tu es un Dieu, comme tu veux le faire croire, tu dois » faire du bien aux mortels et non pas leur ôter ce qu'ils ont; » mais si tu es homme, songe toujours à ce que tu es. »

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Le Juif-Errant. (Suite et fin.)

De sorte que le Juif-Errant ne possède que cinq sous, mais il les possède toujours, il n'a que la peine de les tirer de sa bourse où ils ne manquent jamais de se trouver. On a calculé que les revenus du Juif-Errant ne devaient pas s'élever à moins de 200,000 fr., car en supposant qu'il ne mette

la main à la poche que quatre fois par minute, il en tirera 60 fr. par heure, et en consacrant seulement dix heures par jour à cet exercice, il se fera un produit journalier de 600 fr. Vous voyez donc, mes enfants, que le Juif-Errant est tout à la fois fort pauvre et fort riche.

Vous devez bien penser, mes petits amis, que le Juif-Errant n'a jamais existé; mais la morale de ce conte est qu'il ne faut jamais être impoli ni grossier envers personne, parce que tôt ou tard on en reçoit la punition.

Le bon moine à qui nous devons cette histoire a voulu nous faire entendre que ce concierge, ayant été malhonnête envers Jésus-Christ qui est notre divin Seigneur, s'était attiré, par sa grossièreté, un châtiment qui ne finirait qu'avec le monde.

—

11 Juillet.

ÉDUCATION SOCIALE.

Reprenez sans aigreur.

Les paroles dures et les mauvaises façons, mes petits amis, n'ont jamais corrigé personne: elles ne font qu' irriter et indisposer contre le remède. Souvent c'est moins la vérité qui blesse que la manière de la dire. Ne reprenez jamais que vous ne soyez bien assuré qu'on soit en faute ; dans le doute il vaut mieux faire semblant d'ignorer. On fait injure et on offense, lorsqu'on reprend à tort: on s'expose à perdre le fruit des réprimandes les plus justes. Il faut faire celles-ci même avec tous les ménagements que vous voudriez en parail cas qu'on eût pour vous.

Adoucissez donc le plus qu'il vous est possible les réprimandes que vous êtes obligé de faire; les meilleures sont celles qui sont assaisonnées d'éloges, ou qui sont données indirectement. En voici un bel exemple. Henri IV était bon et familier ; un gentilhomme de province parlant un jour à ce monarque, abusait de la facilité du prince et oubliait dans sa familiarité les égards respectueux qu'il devait au roi. Henri, pour lui faire adroitement sentir sa faute, fit venir un de ses favoris et lui parla avec beaucoup de liberté; mais celui-ci ne s'oublia point; et plus le prince lui témoignait de familiarité, plus il était attentif et respectueux. Le gentilhomme sentit la faute qu'il avait faite; il se jeta aux pieds du roi et lui dit: Sire, je demande

pardon à Votre Majesté; je suis aussi confus de ma faute que sensible à la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me la faire connaître.

---

12 Juillet.

HISTOIRE SAINTE.

Joseph vendu par ses frères. (Suite.)

Joseph était parti avec les marchands ismaélites: ses frères, qui n'osaient plus rentrer à la maison sans lui, et ne sachant ce qu'ils répondraient à leur père, ramassèrent la tunique qu'ils lui avaient ôtée et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué. Puis, ils l'envoyèrent à Jacob, en lui faisant dire: « Nous avons trouvé cette tunique, voyez si par hasard ce ne » serait pas celle de votre fils. » Jacob, qui était loin de soupçonner la mauvaise action qu'ils avaient commise, s'écria: « C'est la robe de mon fils, de mon Joseph bien-aimé; une » bête féroce l'aura dévoré. » L'infortuné vieillard qui ne doutait point de son malheur, déchira de désespoir ses vêtements et se revêtit d'un cilice. Il ne faisait plus que pleurer. Rien ne pouvait calmer sa douleur, et quand on cherchait à lui donner quelques consolations, il répondait: « Je pleure mon fils bien-» aimé, et le pleurerai jusqu'à ce que j'aille le rejoindre dans » la tombe. »

BESCHERELLE.

(*La suite au* 16.)

13 Juillet.

GÉOGRAPHIE.

Lyon fut grande, riche, populeuse, longtemps avant que Paris sortît de l'obscurité; elle était, sous Auguste, capitale de la Gaule Celtique. L'empereur Claude, né dans ses murs, lui accorda le droit de cité romaine, et les Lyonnais, par reconnaissance, firent graver sur le bronze le discours qu'il prononça au sénat en cette occasion. Cette inscription se conserve encore à l'hôtel de ville. Peu de temps après, Lyon fut presque dévorée en entier par un incendie, et ce qui doit surprendre, c'est qu'elle fut restaurée par ce même Néron à qui l'incendie de Rome avait plu. Sous Trajan, Lyon s'embellit de nouveau, et la munificence des empereurs la dota de tous les établissements qui pouvaient augmenter sa prospérité. L'invasion des Barbares

priva Lyon d' une partie de ses avantages : elle ne laissa pas d' être regardée comme une des premières villes de l' empire. Plus tard, et quand la culture de la soie se fut introduite et propagée en Europe, elle devint industrieuse, manufacturière et commerçante. La révolution de 1789 lui fut plus fatale que l' invasion des Goths, des Bourguignons, des Francs et des Arabes. Bonaparte releva ses édifices et ses murs abattus ; en peu de temps elle redevint la première ville du monde pour la fabrication des soieries.

---

14 Juillet.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Une mauvaise plaisanterie.

Une femme était restée veuve avec trois enfants, dont l'aîné qui se nommait Perrin, avait à peine dix ans; dénuée de toute ressource elle travaillait jour et nuit pour subvenir aux besoins de sa famille, mais elle était d'une faible santé, et, après deux années d'efforts inouïs, elle tomba malade. Perrin ressentit une grande douleur, lorsqu'à son retour de l' atelier, où il était en apprentissage, il vit sa mère couchée et en proie à un ardent accès de fièvre; il comprit qu'il fallait des secours à la malade.

Il s' était rappelé le nom et l' adresse du médecin qui avait soigné son père ; il partit donc à la hâte de la Cité, où il demeurait ; il demanda à de jeunes ouvriers qui jouaient sur le marché aux Fleurs, le chemin qu'il fallait prendre pour aller rue Barbette, qui n' est éloignée de cet endroit que de dix minutes de marche environ. L'un d'eux, s'amusant à ses dépens, lui conseilla de suivre la rue Saint-Martin jusqu'aux boulevards, c'est-à-dire qu' il l'envoya à plus d'une demi-lieue, et dans une direction opposée au point où l' appelait une nécessité si pressante ; Perrin courut à perdre haleine ; arrivé là il chercha vainement la rue Barbette ; une heure s' était déjà écoulée, et sa mère attendait les secours qui pouvaient la sauver.

Le pauvre enfant dut à un homme charitable, à qui il fit part de sa position, d'être ramené dans son chemin ; le docteur se rendit avec lui chez sa mère : alors il n'était plus temps, car la maladie avait fait des progrès affreux..... Et la mort entra une seconde fois dans cette famille ...

Pourquoi celui qui s' était ainsi joué de Perrin n' assistait-il

pas à la scène déchirante qui se passa à ce moment de désolation ... Il aurait versé des larmes bien amères en voyant les conséquences fatales de sa plaisanterie.

Georges PONTONNIER.

---

15 Juillet.

HISTOIRE DE FRANCE.

Connaissances de Charlemagne.

L'éloquence de Charlemagne était abondante, et il pouvait exprimer avec facilité tout ce qu'il voulait, et, ne se contentant point de sa langue maternelle, il s'était donné la peine d'apprendre des langues étrangères. Il avait appris si bien le latin qu'il pouvait le parler en public avec autant de facilité que sa langue maternelle. Il aimait les lettres et les arts, qu'il cultivait lui-même, quoiqu'il *écrivît* avec peine. Il reçut, à l'âge de trente-deux ans, les premiers éléments des lettres de Pierre Pisan (ou de Pise), qui lui donna des leçons de grammaire. C'est ainsi que Charles se prépara aux leçons d'Alcuin, moine anglo-saxon, qu'il attacha à sa personne en 782 : il apprit de lui la rhétorique, la dialectique et surtout l'astronomie, qu'il préférait aux autres sciences, après la théologie. GUIZOT.

---

16 Juillet.

HISTOIRE SAINTE.

Vertu de Joseph chez Putiphar.

Les marchands ismaélites conduisirent Joseph en Egypte et le vendirent à Putiphar, officier du roi Pharaon. Par son intelligence et sa probité, Joseph ne tarda pas à rendre de grands services à son nouveau maître ; pour le récompenser, celui-ci le mit à la tête de tous ses serviteurs et lui donna l'intendance de ses possessions. Dieu qui était avec Joseph bénit la maison de l'Egyptien à cause de lui, et multiplia tous ses biens, tant à la ville qu'aux champs. Joseph était d'une beauté remarquable ; la femme de Putiphar essaya un jour d'ébranler sa vertu, et comme il repoussait ses séductions et refusait de se rendre à ses désirs, elle le saisit par son manteau : Joseph s'enfuit, laissant son manteau entre

les mains de cette méchante femme, qui, u'ayant pu le corrompre, résolut de le perdre. Elle se saisit donc du manteau, et dit à son mari à son retour : « L'esclave hébreu a voulu me faire outrage, et au cri que j'ai poussé, il a laissé son manteau en mes mains et s'est enfui. » Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, s'indigna de l'ingratitude de Joseph et le fit aussitôt jeter dans une prison, où il ordonna que cet infortuné restât jusqu'à ce qu'il subît le châtiment que méritait la trahison dont il était accusé. BESCHERELLE.

---

17 Juillet.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Les Pygmées.

Plusieurs écrivains anciens ont parlé des Pygmées et ont assuré qu'ils existaient, et entre autres Pline et Aristote. Je pense, mes petits amis que ce qu'ils en racontent vous amusera. Ils assurent donc que leur taille était d'un pied environ, qu'ils étaient établis vers les sources du Nil, et que dans ce pays tout était proportionné à leur petite taille, arbres, chevaux, bœufs, moutons, etc.; ils se mettaient en campagne tous les ans, montés sur des coursiers grands comme des chevreaux, et ils allaient faire la guerre aux grues dont ils dévastaient les couvées; ils étaient fort adroits à tirer de l'arc, d'une agilité prodigieuse. Leurs maisons étaient faites en coques d'œufs, et leurs flèches étaient aussi fines que des aiguilles : pour abattre les blés, qui étaient pour eux comme des bois de haute futaie, ils étaient armés de petites haches, et ils avaient des chars et des carrosses traînés par des perdrix. Tout petits que la nature les eût faits, ils n'en étaient ni moins braves, ni moins entreprenants. Hercule s'étant endormi dans leur pays, le roi des Pygmées rassembla des troupes et fit faire en forme le siége du héros; l'aile gauche de son armée attaqua le bras droit, l'aile droite le bras gauche, le prince avec sa garde se chargea de la tête, et le corps de bataille entreprit les pieds; mais Hercule s'étant éveillé, les écarta comme des moucherons, les enferma tous dans son manteau et les emporta.

Les voyageurs modernes ont parcouru toutes ces régions et n'ont point rencontré de Pygmées; un mauvais plaisant a

prétendu que si les Pygmées n'existent plus, c'est que les grues les ont avalés jusqu'au dernier.

Il est à présumer, mes petits amis, que si les anciens ont soutenu l'existence des Pygmées, c'est qu'on a pris pour des hommes quelques peuplades d'orang-outangs, et ce qui rend cette conclusion très-vraisemblable, c'est que ces historiens disent que les Pygmées étaient noirs et velus, et qu'ils les placent dans l'Afrique ; or ce pays, comme vous le savez, est la patrie des singes.

---

18 Juillet.

VOYAGES.

Description d'un vaisseau.

Toute cette machine si compliquée a pour base une seule pièce de bois ; on la nomme la *quille :* c'est la partie la plus basse du navire et qui sera le plus au fond de l'eau. Sur cette quille on place les *côtes:* ce sont d'autres pièces de bois un peu moins fortes qui s'élèvent en s'arrondissant et forment la carène du bâtiment. Elles sont disposées de sorte que cette carène diminue insensiblement de largeur en approchant de l'*étrave :* c'est ainsi que l'on nomme une forte poutre qui termine le devant ou *proue* du bâtiment. Au contraire les côtes s'élargissent en allant vers l'autre extrémité qui se nomme la *poupe*, et au milieu de laquelle se trouve une pièce de bois semblable à l'étrave et qui se nomme l'*étambot*. Tout ceci compose le squelette du bâtiment, comme les os forment le squelette d'un animal; je vous expliquerai tout à l'heure comment l'on s'y prend pour qu'il soit toujours dans d'exactes proportions. Lorsqu'il est terminé, on le recouvre de fortes planches, c'est ce qu'on appelle le *bordage*, et la partie basse de ce bordage est à son tour doublée d'une feuille de cuivre.

(*La suite au* 25.)

---

19 Juillet.

LES PEPINS OU UN BON CONSEIL VAUT DE L'OR.

La petite Marie venait de manger une pomme et se disposait à en faire de même pour les pepins : son frère Auguste,

plus âgé qu'elle, rentra dans ce moment de l'école, et lui dit : « Ma sœur, si tu savais ce que je sais, tu ne mangerais pas ces pepins.

MARIE. — Eh bien ! que sais-tu ?

AUGUSTE. — Le maître d'école vient de nous dire qu'un pepin planté en automne peut, avec le temps, donner un arbre portant d'excellents fruits. »

Les deux enfants se rendirent au jardin et plantèrent ces pepins dans un coin retiré, et, en peu d'années, il en résulta des arbres. Auguste et Marie avaient eu soin d'arracher les mauvaises herbes à mesure qu'elles paraissaient, et de mettre des tuteurs aux jeunes plantes résultant de leurs pepins. Dans l'intervalle, Auguste avait appris à greffer; il exerça son talent sur ses pommiers, et réussit à merveille. Lorsque Marie et Auguste furent grands, leurs six pommiers leur donnèrent, presque tous les ans, d'excellentes pommes. Un jour qu'ils étaient occupés de cette récolte, Auguste dit à sa sœur : « N'ai-je pas bien fait de te conseiller de ne pas manger ces pepins?

— Assurément, répondit Marie; mais si tu n'avais pas eu le bonheur d'être envoyé à l'école, tu n'aurais pas appris tant de choses utiles. »

Un bon conseil, vous le voyez, mes petits amis, vaut de l'or. Tout ce qui est utile doit nous sembler précieux.

M[lle] DU PUGET.

—

20 Juillet.

LE PAUVRE PETIT JULES.

Jules était un écolier studieux et rempli d'avenir; dans sa classe on le citait pour son application ; à la dernière distribution des prix il avait été couronné cinq fois.

Plusieurs de ses camarades, enfants paresseux et joueurs comme il en est quelques-uns dans les pensions , se montraient jaloux des succès de Jules , qui consacrait toutes les heures de récréation à préparer ou à repasser ses leçons; ils troublaient son travail par une foule de niches; ils lui cachaient ses cahiers, ils lui rognaient ses plumes, ou bien mettaient de l'huile dans son encre, ou allaient même jusqu'à déchirer les pages de ses livres ; Jules supportait tant de vexations sans se plaindre; il n'aurait pas voulu faire punir ses camarades ; mais sa gé-

nérosité semblait n'être que de la faiblesse, et il arriva ce qui a lieu toujours, les mauvaises plaisanteries dont il était l'objet depuis si longtemps devinrent affreuses dans leurs conséquences.

Un soir, Jules retournait chez sa mère dont il était l'unique consolation; en entrant dans la petite rue où il habite, il fut tout à coup accosté par quelques enfants de son âge qui se mirent à pousser des cris perçants ; effrayé, il voulut fuir; mais il éprouva une douleur vive et instantanée : on lui avait jeté une poignée de poussière au visage.

Depuis lors Jules ne peut plus ouvrir les paupières; quand on les lui touche seulement il éprouve des souffrances inouïes. Les médecins pensent que la poussière contenait quelque substance qui, en s'attaquant au nerf optique et le brûlant peu à peu, occasionnera la perte de la vue ...

Puisse le récit de cet affreux événement, encore tout récent, servir de salutaire leçon à ceux qui, aussi imprudents que les camarades du pauvre Jules, se livrent entre eux à des plaisanteries dont les suites peuvent être également funestes.

Georges PONTONNIER.

---

21 Juillet.

LEÇON DE LECTURE.

Un maire de village, en Bourgogne, avait à ce titre droit de séance aux états de la province, et celui de manger à la table du prince quand il venait présider. Celui qui occupait cette place était un bon paysan d'assez mince apparence, mais qui ne manquait pas d'esprit. Les jeunes pages qui servaient la table du prince voulurent s'amuser à ses dépens : à mesure qu'on lui servait quelque chose, il s'en trouvait un qui lui changeait d'assiette, à peine avait-il eu le temps d'y toucher. On venait de lui servir une aile de faisan, qu'on allait faire disparaître lorsqu'il donna un coup sec du manche de son couteau sur les doigts de l'espiègle qui retira bien vite sa main. Le prince, qui s'était amusé de ce badinage sans faire semblant de le voir, lui dit : Qu'est-ce donc que cela, monsieur le Maire, vous battez mes pages? — Oh! non, Monseigneur, répondit-il, je leur apprends à lire : ils prennent des L (*ailes*) pour des O (*os*) ; le prince rit beaucoup de ce calembourg, et le badinage cessa.

---

22 Juillet.

HISTOIRE NATURELLE.

La baleine.

La baleine est le plus considérable des habitants de l'Océan. On en a vu qui n'avaient pas moins de cent pieds de longueur : la tête de l'animal a le quart de cette dimension. La partie la plus remarquable de son corps, c'est sa queue, qui est dans une position horizontale, tandis que celle de tous les autres poissons est verticale. Cette queue est d' une force prodigieuse : d'un seul coup, elle renverse une chaloupe et fait sauter en l'air une barque, les hommes qui la gouvernent et tout ce qui s'y trouve. Par un contraste singulier avec son énorme grosseur, la baleine a un gosier si petit, qu' elle ne peut pas avaler un morceau plus gros qu'un hareng ; aussi se nourrit-elle de tres-petits poissons et d'autres animaux plus petits encore, que l'on trouve en grande quantité dans la mer, et que l'on appelle *manger de baleine.*

Vulgairement l'on dit que la baleine est un poisson; mais les savants, en histoire naturelle, ne la considèrent pas comme telle ; pour eux, c'est un animal qui se classe avec les quadrupèdes, tels que les chevaux, les chiens, les singes, les moutons, les chauve-souris, que l'on désigne dans la science sous le nom de mammifères. Les caractères distinctifs de cette classe d'animaux, sont de donner à teter à leurs petits, et d'avoir le sang rouge : ce double caractère existe chez les baleines. Il est rare que la baleine ait plus d'un petit. On l'appelle baleineau : il tette deux mamelles que la baleine a sous le ventre, et qui donnent un lait assez semblable à celui de la vache. On tire de la baleine ces baguettes plates et élastiques que l'on appelle *fanons* de baleine ; ils lui tiennent lieu de dents, et forment de longues bandes de huit à dix pouces de large sur six, huit, dix pieds de long. La baleine a encore cela de remarquable, qu'elle est obligée de respirer de temps en temps, et qu'elle rejette, par deux ouvertures appelées *évents*, qui communiquent avec l'arrière bouche, l'eau qui entre dans sa gueule. Cette eau est lancée à vingt-cinq pieds de hauteur, avec un bruit semblable à celui d'un tonnerre lointain.

(*La suite au* 27,)

—

23 Juillet.

L'IDIOT DE VILLAGE

Il n'existe peut-être pas de commune qui n'ait son idiot : habitant de la localité où il est né, ainsi que ses ancêtres, on est accoutumé à le voir partout, sur la place, à la danse, dans l'église ; si l'on entend quelque tumulte, on dit voilà l'idiot qui fait des siennes, et on ne s'en occupe pas davantage ; quand la nuit arrive, ce malheureux rentre se coucher, et le lendemain, au soleil levé, recommence sa promenade errante.

La charité publique s'intéressa toujours à l'idiot de la commune ; il trouve chez tous quelque chose à manger. On lui donne tantôt un sou, tantôt du tabac ou des restes de table ; ses tournées, il les fait en temps convenable, ayant, quoique dépourvu de toute intelligence, une certaine mémoire des faits qui lui permet de se rappeler que, dans tel ou tel lieu, on soulage sa misère.

Les enfants sont aussi charitables pour l'idiot de leur village ; mais, grand Dieu ! ont-ils jamais calculé quel prix ils mettaient à leur bienfaisance ! C'est sur la promesse d'un morceau de pain, sur la promesse d'un peu de charbons allumés, pour réchauffer ses membres glacés, dans le plus terrible des hivers, qu'ils font faire à l'homme, créature jetée inachevée, il est vrai, dans le monde, mais cependant créature assez complète devant Dieu, pour avoir un jour sa place, lors du grand partage de l'éternité, qu'ils font faire, disons-nous, au pauvre idiot, les plus horribles extravagances !...Que nos jeunes lecteurs nous permettent de leur raconter le fait suivant ; ils verront jusqu'où peuvent aller, dans leurs conséquences, les vieilles espiégleries auxquelles sont en butte, dans les petites localités, les malheureux privés de leur raison.

—

24 Juillet.

L'IDIOT DE VILLAGE. (Suite.)

Aux environs de Paris, il y a quelques années, on célébrait, par un des jours les plus chauds de l'été, la fête patronale de la commune. On allait et venait, en habit des dimanches, dans les rues, et il tardait à tous que le coup de *fusil d'annonce* fût tiré par le garde-champêtre qui avait, lui aussi, la grande tenue d'exécuteur des arrêtés et règlements de M. le maire... Dans

cette commune existait un idiot qui, exalté par ce qu'il voyait de beau autour de lui, sautait et gesticulait de toutes ses forces; il parut sur la place, escorté par les bambins du village: l'un lui tirait se blouse, un autre lui attachait des papiers sur le dos, c'était à qui lui ferait le plus de niches... L'idiot s'adressait aux boutiques de pain d'épices et de jouets, il voulait de tout; on lui disait Gros-Pierre, fais ceci, cela, et on te donnera ce que tu demandes. Gros-Pierre ne manquait pas alors d'exécuter ses farces accoutumées, et on l'applaudissait... Il se dirigea entouré de la *gamine armée*, vers un étalage de bimbloteries d'étain, parmi lesquelles étaient suspendues des montres avec chaînes de même métal; oh! alors, Gros-Pierre ne se possède plus: « Donner à moi une horloge, s'écria-t-il. — Oui, replique à bout portant l'un des enfants, mais tu vas grimper dans le bassin de la fontaine.—Oui! oui! Gros-Pierre dans le bassin! dans le bassin! » Ce malheureux ne se le fait pas dire deux fois, il perce la foule, et d'un bond il saute dans l'eau, se couche sur le dos, et avec ses pieds inonde tous les spectateurs de cette scène pitoyable ... Il fallait tenir la promesse: Gros-Pierre, à peine sorti de la cuvette, reçut la montre d'étain, qu'il s'empressa de mettre dans sa poche ... Alors il riait aux éclats, exhalait sa joie de toutes les manières; il se croyait heureux enfin, celui dont la vie a été et ne pouvait être qu'une période d'années passées dans l'idiotisme et la misère! ...

La fête dura jusqu'à deux heures du matin; on avait remarqué que Gros-Pierre n'y était pas resté; mais comme il était trempé, on pensait que quelqu'un l'avait emmené changer de vêtements. Le lendemain, à midi, lui qui d'habitude était si matinal, n'avait pas encore paru... On se rendit à la cahute qu'il habitait dans une petite ruelle en pente, située à l'extrémité du village; le spectacle qui s'offrit alors fut bien triste... L'idiot était mort! Le médecin appelé à constater le décès, déclara que, dans sa conviction, Gros-Pierre avait été pris, à sa sortie du bassin, par un refroidissement tel que la mort était arrivée presque instantanément. Georges Pontonnier.

—

25 Juillet.

VOYAGES.

Description d'un vaisseau (Suite.)

Parlons maintenant des agrès; ils forment une seconde partie, c'est un autre édifice extrêmement compliqué, qui

s'élève aussi haut qu'une tour, et porte sur trois supports principaux. Ce sont les mâts; celui du milieu s'appelle *grand mât;* celui du devant, le mât de *misaine*, et celui de derrière, le mât d'*artimon*. C'est un assemblage de quatre ou cinq mâts différents. Il y a d'abord le *bas-mât*, qui est une énorme pièce de bois, ou plutôt la réunion de plusieurs poutres qui se posent sur le fond du navire et s'élèvent à une certaine hauteur; sur le sommet de ce bas-mât est une plate-forme à claire-voie, assez grande pour que quelques hommes puissent s'y placer; on l'appelle *hune;* elle est en forme de demi-lune en travers. Puis s'élève un second mât appliqué contre le premier et de moindre dimension, qui prend le nom de mât de *hune*; il peut se baisser et s'élever à volonté.

Au-dessus du mât de hune et dans la même position relative, se trouve une autre hune et le mât de *perroquet*. Au-dessus du mât de perroquet, une hune, le mât de *catacois;* enfin, au-dessus de ce mât de catacois, on peut encore élever une flèche. Ces trois derniers mâts deviennent plus minces à mesure qu'ils s'élèvent; de même que le mât de hune, on les abaisse à volonté l'un sur l'autre; l'on prend cette précaution dans les gros temps pour les mâts les plus hauts.

—

26 Juillet.

DESCRIPTION D'UN VAISSEAU. (Suite.)

Il y a encore un autre mât, c'est celui de *beaupré*, qui, presque couché, sort de la *poulaine*, partie supérieure de la proue; il se trouve placé comme une pique que l'on brandirait : ce mât est allongé d'un *bout-hors* qui se pousse ou se retire selon le besoin.

Tous ces mâts sont destinés à supporter des voiles, ils demeurent assujettis dans leur position par des *haubans;* ce sont de doubles, de triples cordes en travers. Aux mâts sont suspendues, sur des cordes nommées *balancines*, les *vergues*, grandes barres de bois placées en travers et auxquelles l'on attache les *voiles*, immenses pièces de forte toile, destinées à recevoir le vent et à entraîner le navire sur l'eau. Toutes ces diverses parties du *grément* sont tenues ensemble par une multitude innombrable de cordages gros, menus, de poulies doubles ou simples qui semblent prodigués, et qui tous cependant sont utiles, sont nécessaires même, et tellement

nécessaires, que dans un jour de péril, le défaut, la rupture du moindre d'entre eux pourraient, dans une circonstance donnée, causer la perte du navire.

Vous voyez que ce nombre d' agrès ne présente à l' œil aucun aspect de désordre ni de confusion ; loin de là, tout est dans une symétrie, dans un arrangement si parfaits, l' ensemble a tellement d' harmonie, que l' on dirait que tous ces objets forment la toilette du navire, et qu' ils ne sont là que pour ajouter à sa grâce, à sa beauté.

---

27 Juillet.

HISTOIRE NATURELLE.

Pêche de la baleine. (Suite.)

Les hommes font la guerre à ce puissant animal pour avoir sa graisse, dont on tire de l'huile, et ses fanons. La guerre est bien le mot propre; car à la pêche des baleines, il y a de longues fatigues à supporter et du danger à courir. Autrefois, l'on en trouvait dans les mers voisines de l' Europe; mais poursuivies par les pêcheurs, elles sont devenues farouches, et se sont retirées dans les mers polaires ; l'on en trouve aussi au cap de Bonne-Espérance, au cap Horn, sur les côtes du Chili, de la Patagonie et de l' Afrique.

Quand on a aperçu une baleine, on met à l' eau une ou deux petites embarcations, appelées canots ou pirogues; dans chacune d' elles se placent un officier et cinq ou six marins, dont un au moins sait lancer le harpon: on le nomme *harponneur*. On approche sans bruit de la baleine, et de manière à ne pas l' effrayer. Si elle plonge, le mouvement qu'elle communique à l' eau et le bruit qu' elle produit permettent de suivre sa trace; quand l' on se trouve à une distance de quelques pieds, le harponneur se tient debout, et lance d' un bras vigoureux son harpon, qui est une longue lance armée d' un fer très-aigu. Cette arme pénètre souvent tout entière dans le corps de la baleine ; à l' extrémité est attachée une corde, que l' on appelle *ligne*. On la laisse filer jusqu' au bout, quand l' animal blessé se met à fuir: puis, on attache ce bout à la pirogue. Dans sa fuite rapide, la baleine entraîne ses ennemis, et quelquefois aussi les fait chavirer.

---

28 Juillet.

PÊCHE DE LA BALEINE (Suite.)

Lorsque les mouvements de la baleine sont devenus plus calmes, on s' en approche derechef en retirant la ligne, et on la harponne de nouveau, tâchant de l' atteindre dans quelque partie vitale. Si l' on réussit, on s' en aperçoit, parce qu'au lieu de jeter de l'eau par ses *évents*, elle jette du sang ; alors elle expire bientôt. Il arrive quelquefois qu' elle cherche à se venger, et fait voler en l' air la pirogue ; quelquefois aussi, elle brise la ligne et échappe aux baleiniers.

Quand la pêche a réussi, l'on enlève toutes les parties graisseuses, et on les convertit en huile, en les faisant fondre dans des chaudières sur le feu, et on met cette huile dans des tonneaux. Une des parties la plus précieuse est sa langue : elle fournit beaucoup d' huile ; mais le baleinier se voit souvent disputer cette portion de sa proie par des rivaux : ce sont les dauphins gladiateurs qui tous, extrêmement friands de ce morceau, cherchent à l' enlever quand la baleine est amarrée au vaisseau. Ils osent même attaquer leur ennemie vivante ; ils se réunissent en troupe et, par force ou par adresse, parviennent quelquefois à triompher de sa résistance ; alors la langue du malheureux animal est dévorée tout entière, et il périt dans une cruelle agonie. On emploie l' huile de baleine à préparer les cuirs, à faire du savon, et à l' éclairage.

Mme Eulalie Raucourt.

—

29 Juillet.

PHILOSOPHIE DE L'ENFANCE.

Nous avons pensé que ce serait vous rendre un service réel, mes jeunes amis, que de rédiger pour vous de petites leçons de philosophie pratique. En les étudiant avec soin, non-seulement vous apprendrez ce qu'il est utile de savoir en logique et en morale, mais vous acquerrez en outre cette expérience de la vie sociale qu' il est souvent bien cruel d' acquérir à ses propres dépens.

Première leçon. - Des sens.

Qnand nous entrons dans un jardin, une agréable impression éveille nos *sens* ; l'éclat de la rose frappe notre *vue* ; le chant

mélodieux du rossignol charme notre *oreille*; le parfum de l'œillet réjouit notre *odorat;* nous cueillons une pêche, notre *main* se promène avec plaisir sur sa peau veloutée, son jus délicieux rafraîchit notre *palais.*

On appelle *sens* certaines parties des corps animés qui ont la faculté d'être affectés par l'impression des objets extérieurs.

—

30 Juillet.

PHILOSOPHIE DE L'ENFANCE. (Suite.)

Deuxième leçon.

Voyons maintenant combien nous avons de *sens.*

L'éclat de la rose frappe notre vue. La *vue*, voilà un premier sens. Il a l'*œil* pour instrument ou organe.

Le chant du rossignol charme notre oreille. L'*ouïe*, c'est-à-dire la faculté d'entendre, d'ouïr les sens, voilà un second sens. Il a l'*oreille* pour organe.

Le parfum de l'œillet réjouit notre odorat. L'*odorat*, voilà un troisième sens. Il a le *nez* pour organe.

Notre main se promène avec plaisir sur la peau veloutée de la pêche. Le *toucher*, voilà un quatrième sens. Il a la *main* pour organe principal.

Le jus de la pêche rafraîchit notre palais. Le *goût*, voilà un cinquième sens. Il a pour organe le *palais* ou la *langue.*

Nous avons donc cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ou le tact.

—

31 Juillet.

LA PROBITÉ.

Il ne faut pas croire que les plus grands et les plus nombreux exemples de vertu nous viennent des classes les plus élevées de la société; voici, mes petits amis, une preuve entre mille, que la probité ne connaît pas de degrés dans l'ordre social.

Un villageois des environs de Zurich, en Suisse, avait acquis quelque bien par son industrieuse économie. Devenant tous les jours plus infirme, il s'occupa de mettre ordre à ses affaires.

En parcourant de vieilles paperasses, il lui tomba par hasard entre les mains, le compte payé depuis longtemps à un charpentier qui lui avait autrefois bâti une maison, et lui avait fourni tous les matériaux,

Après avoir examiné ce compte attentivement, il lui sembla que la somme totale était trop faible pour les articles portés en compte. Il en fit le calcul de nouveau, et trouva que le charpentier s' était trompé à sa perte d' une somme considérable.

Il est bien malheureux, s'écria-t-il, que cet homme se soit trompé de la sorte, et je suis bien fâché de ne m'apercevoir de cette erreur que quarante ans après sa mort ! Mais, je puis, dès à présent, la réparer. Il a des enfants et des petits-enfants : ils ont droit à une prompte indemnité, Aussitôt il se mit à la recherche des petits-enfants du charpentier, et les ayant trouvés, il leur remit la somma qu' il reconnaissait leur devoir en y joignant les intérêts.

Le plus beau de l' aventure, c' est que l' honnête paysan n' en a jamais parlé à qui que ce soit, et que cette anecdote n' a été sue qu' après sa mort.

Cette action, il est vrai, n' est que *juste* ; elle n' est point encore dans l' ordre de la *bienfaisance*, ni dans celui de la *générosité*. Mais puissent tous les hommes avoir cet amour de la justice, et l' âge d' or reparaîtra sur la terre !



Lectures d'Août.

1er Août.

HOMMES CÉLÈBRES.

Jean-Bart.

Chef d'escadre (1651-1702), fils d'un simple pêcheur de Dunkerque, Jean-Bart se fit bientôt connaître par plusieurs actions hardies sur mer; la renommée de ses exploits se répandit dans toute l'Europe, et en 1691, Forbin, son compagnon et son rival de gloire, l'amena à la cour de Louis XIV. Ce brave marin avait conservé toute la rudesse de ses manières, et quand il parut au milieu des courtisans, ceux-ci se disaient : *Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours.* Le roi lui fit un accueil plein de bonté : *Jean-Bart*, lui dit-il, *je vous ai nommé chef d'escadre.* — *Sire, vous avez bien fait*, répondit le marin; et comme les courtisans riaient de cette réponse qui leur semblait annoncer de la sottise et de la vanité : *Vous n'avez pas compris Jean-Bart*, leur dit Louis XIV, *sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner des preuves.*

—

2 Août.

JEAN-BART. (Suite.)

Jean-Bart justifia la confiance de Louis XIV. Dans le cours de sa première campagne, il brûla plus de quatre-vingts bâtiments anglais, et revint à Dunkerque chargé de plus de 1,500,000 francs de prises. Il en ressortit bientôt pour enlever aux Hollandais seize navires marchands, En 1674, ayant couru au-devant d'un convoi qui apportait en France des blés du Danemark et de la Pologne, il rencontra à la hauteur du Texel une flotte hollandaise forte de huit vaisseaux ; lui-même

il n'en avait que six; mais n'hésitant pas un seul instant, il attaque les ennemis, enlève le contre-amiral hollandais à l'abordage, prend deux autres vaisseaux de guerre, et ramène à Dunkerque toute la flotte marchande. Cette brillante action lui valut des titres de noblesse. La paix seule pouvait interrompre les exploits de ce brave marin, et quand il fut réduit à l'inaction, il passa à Dunkerque les dernières années de sa vie.

---

3 Août.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Transportez-vous dans les campagnes, voyez la misère dans son domaine. Qu'apercevez-vous dans ces hameaux confusément épars? une solitude morne, une nature triste et languissante, des toits délabrés, des maisons de boue où la lumière ne semble pénétrer qu'à regret; partout la disette et le besoin sous les formes les plus hideuses et les plus dégoûtantes.

Ah! du moins, dans les temples antiques, décorés par la seule présence de la Divinité qui les remplit, les cœurs désolés trouvent des frères, des malheureux qui leur ressemblent; mais que dis-je? ils trouvent plus, ils y trouvent un père. Ce pasteur, sur lequel peut-être l'homme opulent ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes; voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme de l'état qui les calme; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient son patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire des temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni les regrets de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes. Les éléments, les orages leur enlèvent souvent les moissons, fruits de leurs pénibles travaux, et fatiguent leur triste existence. Dociles à cette voix paternelle qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui les attend, adoucit les amertumes de la vie présente.

L'abbé Boismont.

---

4 Août.

HOMMES CÉLÈBRES.

Vaucanson. (Suite.)

Vaucanson, devenu plus grand, vint à Paris. Un jour qu' il se promenait dans le jardin des Tuileries, il remarqua la statue qui représente un joueur de flûte. La vue de cette figure lui donna l' idée de construire un automate qui imiterait tous les mouvements d'un joueur de flûte vivant et exécuterait des airs sur cet instrument comme un véritable musicien. Enthousiasmé de son projet, le jeune Vaucanson en fit part à un de ses oncles. Celui-ci le trouva tellement extravagant, qu' il menaça son neveu de le faire enfermer dans une maison de fous. Vaucanson, comme on le pense bien, suspendit prudemment l'accomplissement de son dessein, mais il ne le perdit pas de vue pour cela. Trois années s' écoulèrent avant qu' il s'en occupât sérieusement, et ce fut pendant le cours d' une maladie douloureuse qu' il songea à le réaliser. Sans se laisser abattre par les souffrances du corps, il profita du temps qu' il fut obligé de passer au lit, pour méditer et combiner la construction de son joueur de flûte. A peine fut-il en état de se lever qu' il fit confectionner les pièces nécessaires, et ses calculs se trouvèrent si exacts qu' il ne fût pas besoin de modifier ou de refaire une seule partie de la machine ; toutes les pièces s' ajustèrent avec une précision merveilleuse.

---

5 Août.

VAUCANSON. (Suite.)

L' automate une fois créé, il s' agissait de vérifier s' il s' acquittait bien de son rôle de musicien. Dans l' incertitude du résultat de sa première expérience, Vaucanson ne voulut aucun témoin et écarta, sous un prétexte, un ancien domestique de la maison. Mais celui-ci se doutait de quelque chose d' extraordinaire; au lieu de s'éloigner, il reste près de la porte et écoute avec attention. L' épreuve réussit, les sons de la flûte se font entendre. Transporté d' admiration, le vieux serviteur se précipite dans la chambre et tombe aux pieds de son maître qui lui paraît plus qu'un homme. En effet, l' œuvre

de Vaucanson avait quelque chose de magique. En la voyant, on n'aurait pu se douter qu'on avait devant les yeux une machine construite en bois et en fer; les sons se produisaient comme dans la nature, l'automate respirait, soufflait dans son instrument et faisait mouvoir ses doigts de façon à obtenir les sons variés, exactement comme un joueur de flûte vivant eût pu le faire.

(*La suite au* 27.) MEURAND.

—

6 Août.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

Les araignées. — Portent-elles bonheur quand on les écrase ?

C'est un bien triste sort que celui réservé à l'araignée. Poursuivie continuellement par le balai et le plumeau, elle ne trouve de repos que dans les étables et les écuries. On avoue qu'elle est quelquefois l'avant-coureur d'une bonne nouvelle, mais pour que le présage s'accomplisse, il faut qu'elle meure: rien d'heureux si vous n'avez le bonheur de l'écraser. Ainsi ce n'est pas assez pour la malheureuse araignée de porter la peine de sa laideur, il faut encore qu'elle paie de sa vie le tribut au préjugé.

Voici une petite anecdote relative à ce ridicule préjugé, arrivée à un auteur de ma connaissance.

En 1790, cet auteur donna au théâtre une tragédie en cinq actes, intitulée *Abaco et Moina*. Il passa la nuit qui précéda la représentation dans un état de doute et d'agitation difficile à exprimer. Son imagination frappée se figurait tous les désastres qui peuvent accabler un auteur. Quelle était la cause d'un si grand trouble ? Il avait aperçu une araignée à côté de son lit ; d'abord la présence de cet insecte hideux lui avait fait un plaisir sensible, parce qu'il était convaincu que c'était l'annonce d'un événement heureux, et il ne connaissait rien de plus important et de plus cher que le succès de sa pièce. Mais pour réaliser l'horoscope, il fallait oublier toute reconnaissance et écraser la messagère ; notre auteur se hâte de prendre sa pantoufle ; il s'approche, il respire à peine, il frappe ; l'insecte agile fuit et disparaît. Quel coup du sort ! Deux heures entières se passent en inutiles recherches ; enfin, excédé de

fatigue, l'âme navrée de douleur, le pauvre auteur se jette sur son lit et s'écrie avec l'accent du désespoir : « Le bonheur était là si près de moi ! et je l'ai perdu. Ah ! malheureuse tragédie, c'en est fait, tu tomberas ! »

Le lendemain il est tenté de retirer sa pièce; il hésite cependant ; l'heure arrive, et la pièce est couverte d'applaudissements.

Depuis ce temps, il renonça aux présages, vécut en paix avec le araignées, et conçut que leur vie et leur mort ne sauraient avoir rien de commun avec les événements de notre vie.

—

7 Août.

LE PORTRAIT.

Rembrant, peintre célèbre, avait une servante extrêmement babillarde. Après avoir peint son portrait, il l'exposa à une fenêtre où elle faisait souvent de longues conversations; les voisins prirent le tableau pour la servante et vinrent aussitôt dans le dessein de bavarder comme de coutume; mais étonnés de lui parler longtemps sans qu'elle répondit un seul mot, ils trouvèrent ce silence tellement extraordinaire qu'un d'eux lui demanda si on lui avait coupé la langue; ne recevant encore aucune réponse, ils finirent enfin par s'apercevoir de leur erreur. On dit que la bonne, furieuse du tour que son maître lui avait joué ainsi qu'à ses voisins, le quitta à l'instant même.

—

8 Août.

VIE DES SAINTS.

Saint Phocas, jardinier et martyr.

Ce pauvre journalier, qui vivait du travail de ses mains, était parvenu à force de zèle à se procurer une petite maison et un petit jardin qui suffisaient à ses besoins. Sous la persécution de Dioclétien il fut dénoncé comme chrétien, et les bourreaux eurent ordre de l'exécuter en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'adressèrent précisément au saint pour demander l'hospitalité. Phocas leur donna

l'hospitalité, et, tout en soupant, ils lui dirent ce qui les amenait dans le pays, et lui demandèrent s'il pouvait trouver quelque moyen de leur indiquer la demeure de Phocas; celui-ci, sans se troubler en rien, leur promit de leur donner le lendemain tous les renseignements qu'ils réclamaient de lui. Les bourreaux enchantés le remercièrent beaucoup et furent se coucher; pendant la nuit, Phocas creusa une fosse, et resta jusqu' au jour en prières. Dès que le soleil fut levé, il réveilla ses hôtes et leur dit que Phocas était là. Les bourreaux s' habillèrent sur-le-champ et demandèrent à le voir. » Il est devant vos yeux, répondit Phocas, c'est moi-même. » Frappés de cette réponse, les bourreaux ne pouvaient se résoudre à immoler un homme qui avait été si bon pour eux, mais celui-ci les supplia d'exécuter sur-le-champ les ordres qu'ils avaient reçus. « Songez » donc, leur dit-il, que j' échangerai contre la douleur d' un » instant l' éternité du bonheur. » Revenus à la fin de leur surprise, ils lui tranchèrent la tête et l' enterrèrent dans la fosse qu' il avait creusée.

L' empereur Phocas bâtit depuis à Constantinople une belle église sous l' invocation du saint, et y fit transférer une partie de ses reliques.

—

9 Août.

HISTOIRE DE FRANCE.

Encouragement accordé aux lettres par Charlemagne.

Charlemagne prit soin d' attirer dans ses Etats les hommes distingués étrangers, et parmi ceux qui l' aidèrent à seconder, dans la Gaule franque, le développement intellectuel, plusieurs étaient venus du dehors. Charlemagne faisait même davantage: non-seulement il s'efforçait d' attirer dans ses Etats les hommes distingués, mais il les protégeait et les encourageait partout où il les découvrait; plus d'une abbaye anglo-saxonne eut part à ses libéralités; et les savants qui, après l' avoir suivi en Gaule, voulaient retourner dans leur patrie, ne lui devenaient pas étrangers : ainsi l' éprouvèrent Pierre de Pise et Paul Warnefried, qui ne firent en Gaule qu' un assez court séjour. Alcuin s'y fixa tout à fait. Clément d' Irlande, les Italiens Théodulfe, Lisdrade et Paulin d'Aquilée, y furent appelés aussi. Le commerce de ces illustres étrangers familiarisa les courtisans

guerriers d'Austrasie avec la langue latine. Riculfe, Angilbert et Eginhard durent à leur savoir l'intimité de ce prince.

GUIZOT.

---

10 Août.

Vertu, travail et persévérance.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

L'anecdote que je vais vous raconter, mes petits amis, vous prouvera qu'à force d'étude, et avec une bonne conduite, il est difficile de ne pas parvenir à se créer une honorable existence.

Le seigneur Gravini était un des jurisconsultes les plus célèbres de l'Italie au commencement du dix-huitième siècle; il aimait et cultivait les arts; il faisait des poésies qui n'obtenaient pas, il est vrai, de grands succès; mais il ne se décourageait pas pour cela: il plaidait et rimait avec une infatigable ardeur. Métiers bien différents, sur lesquels il fondait de grandes espérances d'argent et de gloire!

Un matin maître Gravini devait plaider une affaire importante, et l'infortuné se livrait avec enthousiasme à la composition d'une ode détestable. Depuis deux heures il suait sang et eau pour trouver une rime; ses clients attendaient impatiemment l'ouverture de l'audience, et Gravini ne paraissait pas. Tout à coup un petit homme blanc de la tête aux pieds, à l'œil vif et malin, entre brusquement dans le cabinet du savant.

—Pardon, seigneur! — Ah! c'est toi, Zaccharini? — Oui, excellence. —Eh bien, mon cher, va-t'en au diable! — Merci, monseigneur. — Laisse-moi tranquille, te dis-je, tu m'as fait perdre une rime, et quelle rime encore! je la tenais, pourtant... —Eh parbleu, signor Gravini, n'est-ce que cela? Ce n'est pas la peine de se fâcher pour si peu.—Que dis-tu, malheureux? —Je dis la vérité, excellence. Vous vous donnez véritablement trop de peine et de tourment pour faire des vers. Moi je vois tous les jours devant ma boutique un petit bonhomme qui en débite des milliers pour un carlino. — Tu railles, écorcheur! —Non, sur mon âme, seigneur, et quand vous voudrez vous pourrez l'entendre aussi bien que moi. — Soit, rase-moi vite et je te suis. — Mais vos clients? — Tant pis pour mes clients.

H. ARNOUL.

(*La suite au* 17.)

11 Août.

JEAN, OU UNE VICTIME DE LA CALOMNIE.

Il y a quelques années, un brave homme exerçait à Paris le métier de commissionnaire; sa bonne conduite et son extrême probité lui valurent de se faire, en peu de temps, un grand nombre de pratiques.

Mais la prospérité de Jean ne devait pas être de longue durée; en l'espace de quelques mois, toutes ses bonnes maisons le quittèrent sans qu'il pût deviner le motif qui leur avait fait prendre un autre commissionnaire; bien des fois il lui était venu à l'idée de questionner les employés des établissements qui occupaient cet homme; mais il n'osait pas; bref, sa recette, qui s'élevait souvent à 5 et 6 fr. par jour, se trouvait réduite à 30 sous au plus...

Oh! dès ce moment, Jean conçut un grand chagrin, et on sait comme une peine profonde mine la santé de l'homme le plus robuste; aussi, changeait-il à vue d'œil; sa femme et ses enfants, si proprement vêtus les dimanches et fêtes, n'étaient plus reconnaissables; tout annonçait qu'il y avait une très-grande misère dans ce ménage.

Jean avait déjà perdu toutes ses forces. Il se vit contraint d'abandonner sa place; retenu chez lui par un malaise général, il s'appesantissait bien plus encore sur son affreuse position; l'ennui vint le démoraliser complétement; il tomba tout à fait malade. Sans ressources, il ne pouvait se faire soigner; il se décida à se laisser porter à l'hospice où l'accompagnèrent, en pleurant, sa femme et ses enfants; deux jours après son entrée à l'Hôtel-Dieu, Jean succomba en proférant ces dernières paroles: « Mon Dieu... mourir si jeune, et quand j'étais si heureux!... je travaillais avec tant de courage!... ma pauvre femme, mes pauvres enfants! que deviendrez-vous?... »

—

12 Août.

JEAN, OU UNE VICTIME DE LA CALOMNIE. (Suite.)

Jean ne connut pas la cause de son infortune, il ne s'était pas rappelé qu'un jour il avait eu une vive altercation avec l'un de ses camarades, et que cet homme s'était séparé de lui la rage dans le cœur, et en se promettant de se venger; ce qu'il fit, en effet, d'une manière bien cruelle.

Chaque fois qu' on parlait de Jean le commissionnaire, ce misérable haussait les épaules, en disant qu'il ne concevait pas que l' on pût, si ce qu'on lui a rapporté, est vrai, l'employer, même pour porter un paquet au roulage; et quand on le pressait de questions, il ajoutait : je ne l' affirmerais, pas, mais on prétend qu'il a volé dans le pays, et il terminait son odieux langage par ces mots, dits avec un sourire affecté: je l' entendis souvent appeler le *forçat*.

Que conclure de ce que nous venons de reconter, sinon que la calomnie est, de tous le moyens que les méchants emploient pour nuire à autrui, celui qui est le plus infaillible; on commence par déverser le ridicule sur l' homme qu' on veut perdre, du ridicule on arrive aux suppositions, puis on passe à la prétendue autorité des faits, et comme on ne s' adresse qu' à des personnes dont on a capté la confiance, on atteint facilement son but ... Il arrive toujours quo la victime succombe.

GEORGES PONTONNIER.

---

15 Août.

HISTOIRE NATURELLE

La pie.

Un oiseau comme la pie, dont certaines habitudes sont assez singulières, devait nécessairement prêter au merveilleux. On vous a sans doute parlé, mes petits amis, de son penchant pour le vol, de la faculté qu'elle a de sentir de fort loin la poudre que porte avec lui le chasseur, et même de son aptitude pour l'arithmétique. Pour ce qui regarde les mœurs, nous nous en tiendrons à ce que l'observation, et surtout la raison, ne permettent pas de nier, laissant de côté tous les contes auxquels elle a donné lieu.

En captivité, la pie prend un certain plaisir à s' attaquer à tous les corps polis ou luisants qui s' offrent à sa vue. Si on lui jette une pièce de monnaie, elle la considère d' abord et fait entendre quelquefois un petit cri qui semble indiquer que ce corps l'affecte, puis elle tourne autour, le becquette, et si elle peut parvenir à le saisir dans son bec, elle se retire à l'écart et essaie de l' entamer; ses efforts étant inutiles, alors, comme elle a pour habitude de cacher ou de mettre en réserve tout ce dont elle ne peut tirer profit dans le moment, on la voit chercher un endroit un peu retiré où elle puisse dé-

poser l'objet saisi. Il n'y a pas d'autre malice dans son acte, et si parfois elle choisit un trou pour cacher son butin (ce qu'elle fait également pour une noix ou pour tout autre corps dur, tel que noyaux, amandes, etc.), le plus souvent elle l'abandonne au hasard lorsqu'elle voit qu'il ne peut y avoir profit pour elle. Nous avons maintes fois retrouvé des dés à coudre, des clefs de montre ou autres objets enlevés par des pies privées, soit sur les toits des maisons où elles se rendaient ordinairement, soit dans les jardins qu'elles fréquentaient, et cela sans beaucoup trop chercher.

Comme les sansonnets, les geais, les corbeaux, etc., la pie peut retenir et répéter quelques mots qu'on lui aura souvent fait entendre. *Margot* est celui qu'elle prononce le plus facilement; ce nom sert même à la désigner dans plusieurs départements. Pour augmenter la facilité qu'elle a d'articuler les sons, on lui coupe ordinairement la bride fibreuse qui assujettit la base de la langue (vulgairement le filet), et pour favoriser son naturel jaloux, il est bon de la tenir en cage.

Z. G...

—

14 Août.

GRAMMAIRE DE L'ENFANCE.

Première promenade. — Les sourds-muets. (Suite.)

L'instituteur avait fait asseoir ses élèves autour de lui, et, prenant la parole, il leur dit : Vous avez vu ces petits sourds-muets, mes petits amis, ils sont bien malheureux, puisqu'ils ne *peuvent* pas entendre et qu'ils ne *savent* pas parler. Ces infortunés, manquant des moyens de communication ordinaires, sont obligés d'avoir recours aux gestes. Vous qui parlez, vous vous servez des sons pour exprimer votre pensée ; le sourd-muet ne pouvant employer les sons, puisqu'il ne les connaît pas, les peint aux yeux à l'aide des gestes, des attitudes du corps et de ses différents membres, des mouvements et de l'expression du visage. Le mutisme, retenez bien cela, est une conséquence de la surdité. On ne dit plus *sourd et muet*, on dit *sourd-muet*, parce que tout *sourd* de naissance est nécessairement *muet* c'est-à-dire privé de la parole. Si vous ne pouviez pas parler, mes petits amis, comment feriez-vous pour vous faire entendre?

—

Un élève. — Je ferais des signes, ou je ferais des gestes.

L'instituteur. — Absolument comme les sourds-muets. Ainsi, si vous vouliez demander à goûter, par exemple, quels signes feriez-vous! Pensez-y un peu.

Un élève. — Je porterais ma main à ma bouche..... Je regarderais ma bonne.

L'instituteur. — Et si elle ne vous entendait pas encore? car tout cela ne signifie pas que vous voulez goûter.

Un élève. — Je la prendrais par la main; je l'entraînerais près du buffet, je lui montrerais le pain.... Je me ferais bien entendre avec ces *signes*.

L'instituteur. — Je n'en doute pas. Savez-vous pourquoi les gestes s'appellent des *signes?* Cherchez un peu. Le mot même le dit.

Un élève. — J'y pense.

(*La suite au* 16.)

---

15 Août.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

L'objet de cette fête est à la fois d'honorer la bienheureuse mort de la sainte Vierge et sa glorieuse assomption dans le ciel, où elle reçut de son fils une couronne immortelle et un trône placé au-dessus de ceux de tous les saints.

C'est une pieuse tradition que la sainte Vierge ressuscita immédiatement après sa mort, et que, par un privilège spécial, son corps, réuni à son âme, fut reçu dans le ciel. « Habitants du royaume céleste, chantez l'Eglise, célébrez le triomphe de Marie par des transports de joie! Voyez-vous le Fils de Dieu s'avancer vers les portes des palais éternels? c'est le jour marqué pour le triomphe de sa mère; il va la recevoir dans sa gloire; tous les trésors du ciel sont ouverts; il en prodigue les richesses à la céleste Vierge qui l'a porté dans son sein! Elle l'a revêtu d'une chair mortelle; il l'enveloppe d'une lumière immortelle. »

Mais les cieux seuls ne doivent point se livrer à la joie; le triomphe de Marie est aussi pour la terre le sujet de sa plus vive allégresse. De quels pouvoirs magnifiques le Fils n'orne-t-il pas sa mère? quelles faveurs ne va-t-elle pas répandre sur le séjour qu'elle abandonne? Elevée au-dessus de tous les chœurs célestes, Dieu seul est plus grand qu'elle.

[1] Louis XIII, par son édit du 13 février 1638, mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna qu'il se fit tous les ans une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler la mémoire de cette consécration. Cet édit fut depuis étendu à tout le royaume.

—

16 Août.

GRAMMAIRE DE L'ENFANCE.

Première promenade. — Les sourds-muets. (Suite.)

L'instituteur. — On les appelle *signes*, parce qu'ils *désignent*, qu'ils *signifient* ce que nous *pensons*, ce que nous *voulons*, enfin nos *idées*. Mais vous n'employez pas ordinairement ces *signes*, c'est-à-dire les gestes pour vous faire entendre. Comment faites-vous pour *désigner*, pour signifier vos *idées*?

Un élève. — Je parle.

L'instituteur. — C'est-à-dire que vous employez les *mots* pour les *signes*. Ainsi les *mots* peuvent s' appeler des *signes* de nos pensées, comme les *gestes*.

Un élève. — Hé! oui.

L'instituteur. — Les *mots*, comme les *gestes*, *désignent* ce que nous voulons; ils signifient ce que nous pensons : ainsi tous les deux sont également des *signes*. Il n' y a d' autre différence entre cette double espèce de *signes*, sinon que les *mots* sont des *signes* qu'on fait par la voix, et les *gestes* sont des *signes* qu'on fait par le mouvement des différentes parties du corps. Ainsi comme tous les deux *signifient*, tous les deux sont des *signes*.

Un élève. — Si les mots ne *signifiaient* pas une idée, une pensée, ils ne seraient donc pas des signes?

L'instituteur, — Non. Pour qu'un mot soit le *signe* d'une pensée, il doit *signifier* quelque chose.

Un élève. — Mais qu'est-il donc?

L'instituteur. — Quand il ne signifie rien, il n'est qu'un son de la voix.

Un élève. — Y a-t-il beaucoup de *mots* qui ne sont que cela?

L'instituteur. — Il y a beaucoup de *mots* qui ne sont jusqu'à présent que des *sons* pour vous; mais une instruction plus avancée les rendra des *signes*. Quelles conséquences

tirons-nous de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent ?

Un élève.—Que tout ce qui sert à *désigner* une idée en est le *signe.*

Un autre élève. — Que les mots servent à *désigner* les idées.

Un troisième élève. — Enfin, que *les mots sont les signes de nos idées.*

L'instituteur.—C'est très-bien, mes amis, vous voyez que cela n'était pas bien difficile.

Cet entretien terminé, toute la petite troupe reprit sa marche et regagna silencieusement le chemin de l'école.

BESCHERELLE.

—

17 Août.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Vertu, travail et persévérance. (Suite.)

Enveloppé dans son manteau, le jurisconsulte partit avec le barbier. Celui-ci avait dit vrai : l'enfant était à son poste ; quelques rares curieux l'entouraient ; il était maigre et piteux, le pauvre petit ; il levait les yeux au ciel, et parfois de grosses larmes coulaient sur ses joues ; il chantait sans regarder autour de lui.

Gravini écoutait avec attention. — Diavolo ! diavolo ! mais ces vers ne sont pas mauvais, s'écriait-il. Plus il l'écoutait, plus son étonnement se manifestait. Puis tirant de sa poche une pièce de monnaie, il se disposait à la jeter sur le mauvais tapis vert étendu aux pieds de l'enfant, quand le petit poëte, prenant une sébile, fit le tour de l'assemblée, demandant quelque chose au nom du bon Dieu pour lui et son père aveugle. Alors les curieux s'éclipsèrent, et l'enfant ne recueillit pas une obole. Gravini, resté seul, lui fit signe d'approcher. — Comment t'appelles-tu, petit ? — Pietro Trapassi, monseigneur, pour vous servir. — Eh bien, Pietro, si tu veux m'improviser quelque chose sur la douleur d'une reine abandonnée par un prince qu'elle a reçu dans ses Etats, je te donnerai cette poignée de pièces.

—Alors, excellence, reprit l'enfant, je vais vous dire les malheurs de Didon.

—Oh ! oh ! fit en lui-même le jurisconsulte stupéfait ; cet enfant ne manque pas d'érudition pour son âge.

Le jeune Trapassi improvisa la scène demandée avec tant d'âme et de poésie que le docteur courut à lui avant la fin, et le prenant par la main : Tu seras mon fils, petit, viens avec moi ; j'aurai soin de toi : nous composerons des vers ensemble, et j'espère qu'un jour tu me feras honneur. — Mais, excellence, le pauvre aveugle ? — Est-ce ton père ? — Non pas mon père, mais il m'en tient lieu, et je ne puis pas l'abandonner. — Bien, petit, très-bien ; je le placerai, et quant à toi je veux que tu deviennes un des poëtes les plus célèbres de l'Italie.

(*La suite au* 26.) H. Arnoul.

—

18 Août.

LES DEUX ANONS. (Fable.)

Deux ânons, gros et gras, entrèrent en service
Chez le même meunier. L'un, doux et sans caprice,
Démentait le renom
Que justement ou non
Ses pareils ont acquis. L'autre était au contraire
Entêté, paresseux, de mauvais caractère ;
L'un transportait le grain
Lestement au moulin.
Ne commettant jamais la plus mince incartade,
Et jamais ne donnant coups de pied ni ruade ;
L'autre allait pas à pas
Ou bien ne marchait pas
Quand il était chargé. Jetant son sac à terre,
Souvent il se roulait le dos dans la poussière ;
A travers prés et bois
Il s'échappait parfois,
Et fort tranquillement il se mettait à paître,
Cependant qu'après lui courait son pauvre maître ;
Puis il injuriait,
Critiquait et raillait
A chaque instant du jour son compagnon docile,
Le traitait d'intrigant, d'ânon lâche et servile,
Prompt à s'humilier,
De vrai gâte-métier....
On devine aisément qu'un système semblable
N'eut pas, pour son auteur, d'effet bien agréable.
Les coups pleuvaient d'abord
Et fréquemment et fort
Sur la peau du baudet, et lorsque son confrère

Trouvait chez lui, le soir, du son, une litière,
Notre méchant ânon
N'avait pas un chardon;
Aussi maigrissait-il. Bref, il tomba malade.
Et repentant alors dit à son camarade :
Si j'échappe au danger
Je veux me corriger. »

Quelque condition que le sort nous assigne
Le plus sage est toujours celui qui se résigne.

Léonce Pontonnier,

---

19 Août.

RELIGION.

Bonté de Dieu.

Mes enfants, la bonté de Dieu éclate dans touts ses œuvres, depuis la moindre pierre que notre pied foule sans attention jusqu'à la mine d'or qui se cache dans le sein de la terre; depuis le moindre brin d'herbe qui croît ignoré jusqu'au cèdre dont les derniers rameaux se perdent dans les nuages; depuis le moindre insecte qui se cache dans la verdure jusqu'à l'aigle dont le vol rapide fend les airs, Dieu est partout, sur toutes ses œuvres il a écrit son nom, l'homme religieux sait l'y reconnaître; chaque arbre lui doit sa brillante parure, ou sa forme élégante, ou ses fruits exquis, et chacun de ces dons est un bienfait pour l'homme civilisé. C'est pour lui qu'il a donné au peuplier une taille élancée, au chêne une vie séculaire, des rameaux innombrables et un aspect mystérieux; c'est pour lui que l'olivier abandonne son fruit, qui bientôt se change en une huile douce et suave; que le cacoyer cède son amande savoureuse; que le tabac renonce à étaler dans les parterres sa fleur purpurine, pour lui donner sa feuille, remède contre l'ennui, ressource du malheur et de la vieillesse. C'est pour l'ornement de ses habitations que Dieu a dit au mahogon immense de croître et de livrer à l'homme son bois impénétrable qui, bientôt, se changeant en plaques éclatantes, vient s'adapter sur ses meubles élégants. C'est encore pour lui que le palissandre, aux reflets violets, cède son tronc odorant comme la fleur dont il possède les modestes couleurs. C'est pour l'ornement de sa table que la pêche, au duvet d'or et de pourpre, croît à côté de la prune veloutée de bleu. C'est pour lui que la vigne suspend à sa tige

sarmenteuse sa grappe dorée ou noirâtre, tandis que le groseiller et le framboisier se groupent en bouquets, et offrent à l'œil, l'un ses grains transparents, l'autre son front parfumé, et que l'humble fraisier, rampant à côté des pensées, des violettes et des narcisses, présente à la fois ses fruits rosés et ses fleurs de neige.

—

20 Août.

AMOUR FILIAL.

Le jeune Dupuy était au service depuis quelque temps, lorsqu'il apprend que sa vieille mère qu'il avait laissée au village, sans autre moyen d'existence que son travail, vient de tomber malade; Dupuy quitte aussitôt son régiment et ne revient que lorsqu'il a pu, par un travail opiniâtre, arracher sa pauvre mère à la mort et à la misère.

Accusé de désertion, il s'est présenté devant ses juges qui l'ont acquitté en témoignant leur admiration pour son dévouement filial, qui l'avait porté à ne pas craindrs de s'exposer à une punition sévère pour arracher sa mère au besoin.

—

21 Août.

VIE DES SAINTS.

Saint Louis, roi de France.

Tout le secret de la double grandeur de Louis, comme saint et comme roi, est dans son heureux naturel cultivé et développé par cette admirable reine qui lui disait dès sa plus tendre enfance : » *Oui, mon fils, j'aimerais mieux vous voir mourir » que d'apprendre que vous eussiez commis un seul péché » mortel.* » Né en 1215, il fut baptisé à Poissy, et signait souvent : Louis de Poissy, en reconnaissance d'un si grand bienfait. Il eut pour père Louis VIII, et pour mère Blanche de Castille. Son père était mort après trois ans de règne; il monta sur le trône en 1226, sous la tutelle et la régence de sa mère, princesse d'une grande vertu et d'une haute capacité pour les affaires : elle donna une preuve de prudence consommée en faisant sacrer son fils à Reims. Quoiqu'il n'eût que douze ans, il voulut se préparer à cette grande cérémonie par des exercices de piété et par un recueillement qui ne semblait

—

pas en rapport avec son âge. Pendant sa minorité, Blanche donna tous ses soins à amener la soumission des barons et des suzerains qui ne pouvaient pas vivre en paix. Dès que Louis gouverna par lui-même, il n'eut pas d'autre pensée que celle de fonder sa puissance sur la religion et les lois ; il abolit le duel et le blasphème dans ses Etats ; il ne donnait jamais les bénéfices qu'à des hommes dignes de les posséder, et il n'en conférait pas un second que l'on n'eût renoncé au premier.

La reine lui fit épouser, le 27 mai 1234, Marguerite, fille aînée du comte de Provence : cette union fut tout à la fois heureuse et féconde ; ces deux époux furent toujours d'accord pour remplir leurs devoirs et pour soulager les pauvres.

C'est à saint Louis que l'on a entendu prononcer ce mot sublime qui devrait être gravé en lettres d'or sur tous les palais : « Un roi n'est placé si haut que pour découvrir les malheureux « de plus loin. »

L'abbé d'Assance,

—

22 Août.

Saint Louis, roi de France. (Suite.)

A la suite d'une maladie grave, il partit, comme il en avait fait le vœu, pour la Terre-Sainte, à la tête d'une puissante armée. Lorsqu'il se vit en présence des Sarrasins, qui l'attaquèrent sur le rivage, il se jeta dans la mer, l'épée à la main, et il entra victorieux dans Damiette. Il fit aussi des prodiges de valeur à la journée de la Massoure ; mais les infidèles, remis de leur épouvante, se battaient mieux, et dans un combat meurtrier le comte d'Artois fut tué, et le roi fut fait prisonnier avec toute sa suite ; ce grand prince fit éclater alors toute sa force d'âme et toute l'énergie de son caractère ; il conclut avec le sultan une trêve de dix ans, et resta encore longtemps dans la Palestine pour racheter les captifs et convertir à la foi un grand nombre d'infidèles.

A cette époque, il apprit la mort de sa mère, et crut que les intérêts de son peuple le rappelaient en France ; il y revint en 1250, et consacra tous ses instants à la gloire et au bonheur de ses sujets ; diminuer les impôts, fonder des monastères, agrandir ses Etats, encourager les lettres, administrer la justice indistinctement à toutes les classes, s'entourer d'hommes instruits et sages, telle fut l'occupation de sa vie ; tels furent les actes qui le recommandèrent à l'amour des Français.

Saint Louis apprit par ses correspondances que l'on tramait la ruine des fidèles de l'Orient : il se décida, en conséquence, à repasser en Afrique. Il avait déjà pris Carthage, et il était campé sur le rivage de Tunis, lorsqu'il fut atteint de la maladie contagieuse qui fit périr une partie de son armée ; le mal fit des progrès si rapides qu'il sentit que sa fin approchait ; il fit venir le prince son fils, communia devant lui et devant ses principaux officiers, et laissa à l'héritier de sa couronne des conseils écrits de sa main, qui sont vraiment dignes d'un héros et d'un saint; il se fit ensuite mettre sur un lit de cendres, couvert d'un cilice, et il mourut l'an 1270, dans la cinquante-sixième année de son âge et la quarante-quatrième de son règne. Le pape Boniface VIII le canonisa en 1277.

—

23 Août.

GRAMMAIRE DE L'ENFANCE.

Deuxième promenade. — La prairie.

Eh bien, mes petits amis, dit l'instituteur à ses élèves, qu'il venait d'amener dans une belle prairie, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas un endroit charmant? Quel air de fraîcheur on y respire ! Comme l'herbe en est épaisse et verdoyante ! et de combien de jolies fleurs elle est émaillée !

Les enfants, en effet, étaient ravis; mais l'instituteur qui ne perdait aucune occasion de les instruire, les fit asseoir autour de lui, et leur dit :

En jetant les yeux autour de vous, mes petits amis, vous apercevez une multitude d'objets : ces objets, vous les distinguez facilement les uns des autres, et vous en connaissez les noms. Comment appelez-vous cet insecte qui voltige de fleur en fleur ?

UN ÉLÈVE. — Un *papillon*.

L'INSTITUTEUR. — Quels sont les noms de ces animaux que vous voyez là-bas se repaître d'herbe ?

UN ÉLÈVE. — Ce sont des *vaches*, des *chevaux* et des *brebis*.

L'INSTITUTEUR. — Comment appelez-vous cette herbe qu'on a étalée sur la terre pour la faire sécher au soleil ?

UN ÉLÈVE. — Du *foin*.

L'INSTITUTEUR. — Et ces jolies fleurs dont la prairie est émaillée, quel nom leur donne-t-on ?

Un élève. — Ce sont des *boutons-d'or*, des *coquelicots*, des *bluets* et des *marguerites*.

---

24 Août.

Deuxième promenade. — La prairie. (Suite.)

L'instituteur. — Voilà donc autant de mots différents : *papillon, vaches, chevaux, brebis, foin, boutons-d'or, coquelicots, bluets, marguerites.* Pourquoi n'a-t-on pas donné le même nom à ces différents objets, et les a-t-on désignés chacun par un nom particulier?

Un élève. — C'est probablement pour ne par les confondre, et afin de les distinguer les uns des autres.

L'instituteur. — Vous avez raison, mon ami. Mais si je vous disais : *Donnez moi ce* PAPILLON *qui est là-bas sur cette* MARGUERITE, comment distingueriez-vous l'objet que je vous demande?

Un élève. — Par le mot *papillon* qui est le nom de cet objet.

L'instituteur. — Comment distingueriez-vous la place qu'occupe cet obtjet?

Un élève. — Par le mot *marguerite* qui est le nom de l'objet sur lequel est placé le papillon.

L'instituteur. — Comment enfin reconnaîtriez-vous la personne qui demande cet objet?

Un élève. — Par le mot *moi* qui distingue cette personne.

L'instituteur. — C'est très-bien. Ainsi les mots *papillon, moi, marguerite, vaches, chevaux, brebis, foin*, etc., sont des noms d'objets. Or si l'on ne pouvait pas parler, comment ferait-on pour indiquer un objet?

Un élève. — On le désignerait par un *signe*.

L'instituteur. — Je vois avec plaisir que vous vous rappelez notre dernier entretien. Puisque les mots remplacent les signes à l'aide desquels celui qui est privé de la parole exprime une idée, ils sont donc eux-mêmes des *signes*. D'où il suit, retenez bien ceci, que les mots *papillon, moi, marguerite, boutons-d'or, coquelicots, bluets, foin, brebis, chevaux, vaches*, sont des signes d'objets.

Maintenant, mes amis, vous pouvez facilement nous dire combien il y a de signes d'objets dans l'exercice suivant, et nous les désigner.

EXERCICE.

1. Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée.
2. Le pavot dans les champs lève sa tête altière.
3. Les oiseaux-mouches sont les bijoux de la nature.
4. Rien n'égale la blancheur du lis.
5. Le foin sert à nourrir les troupeaux.
6. Les insectes rongent les récoltes des laboureurs.

BESCHERELLE.

25 Août.

LE DÉSERTEUR.

Dix soldats déserteurs furent arrêtés, traduits à un conseil de guerre, et il fut décidé par le jugement qu'ils tireraient au sort, et que cinq d'entre eux seraient pendus. En conséquence, on les réunit deux à deux, et on leur donna les dés. Les juges assistaient au sort; celui des quatre premiers était décidé, lorsque le cinquième qui jeta les dés amène un nombre assez bas; son camarade tremblait à son tour; malheureusement, il amène un dé plus fort, et il se trouve mal. Le camarade, contre lequel il avait joué pour savoir lequel des deux irait à la mort, lui dit, quand il fut revenu un peu à lui : « Le coup que nous venons de tirer est nul, recommençons. » Le hasard cette fois sauve le premier. On demanda à celui qui avait été sauvé la première fois, pourquoi il avait voulu recommencer de courir le hasard d'une si mauvaise chance, il répondit : « Le camarade a son père et sa mère qui sont âgés; il a des frères et des sœurs; pour moi, je suis tout seul, et il était bien plus juste que je périsse que lui. » Ce sang-froid fut admiré des juges; on suspendit l'exécution, et le ministre, instruit de ce trait, fit accorder la grâce aux cinq qui devaient être pendus, et donner une gratification à celui qui s'était conduit si noblement.

26 Août.

LECTURE RÉCRÉATIVE.

Vertu, travail et persévérance. (Suite et fin.)

Le jurisconsulte tint sa promesse. Il donna des maîtres à son enfant d'adoption, il dirigea avec le plus grand soin son éducation et n'épargna pour lui aucun sacrifice.

Pietro Trapassi grandissait, et ses qualités se développaient rapidement. Gravini était fier de son élève et le chérissait tendrement; il disait quelquefois en riant qu'en fait de poésie son plus bel ouvrage était Metastasio : c'est le nom sonore qu'il se plaisait à donner à Pietro Trapassi.

— Mon ami, lui dit-il un jour, je me fais vieux, et je ne suis pas éternel; il me reste peu de temps à vivre : écoute-moi. Je suis sans parents, je te lègue ma fortune, parce que tu aimes le travail, parce que tu es sage et que tu as bon cœur. Continue, mon ami, sois toujours laborieux, tu as des talents, mets-les à profit ; Métastase, ton nom sera célèbre !

Quelques semaines plus tard Gravini mourut. Trapassi pleura son bienfaiteur et suivit ses conseils; il adopta en signe de reconnaissance le nom de Métastase qui plaisait tant au vieux jurisconsulte, et, sous ce nom, il fit des pièces dramatiques dont le succès fut prodigieux. Ses contemporains lui décernèrent le surnom de *Racine italien*. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'on joua sa première pièce.

Au sein de la fortune et au milieu de sa gloire, Métastase n'oublia jamais l'obscurité de sa naissance et les commencements si pénibles de sa vie; il aimait à rappeler ces souvenirs, et le nom de Gravini amenait toujours une larme dans ses yeux.

La carrière de Métastase fut longue et brillante ; il mourut en 1782, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La prédiction de Gravini, avait reçu son accomplissement.

Vertu, travail et persévérance, c'est la devise pour être heureux. Vous voyez, mes petits amis, que j'avais raison de vous le dire en commençant. Honoré Arnoul.

---

27 Août.

HOMMES CÉLÈBRES.

Vaucanson. (Suite et fin.)

Bientôt l'habile ingénieur fabriqua un autre automate qui jouait à la fois du tambourin et du galoubet comme ces petits montagnards qui montrent des marmottes. Puis il construisit deux canards qui couraient, se jetaient à l'eau, barbottaient et nageaient, allaient chercher du grain, le saisissaient et l'avalaient. L'imitation de la nature était si parfaite qu'il fallait, pour s'apercevoir que ces animaux étaient artificiels,

les prendre, les toucher et les examiner avec la plus grande attention.

Mais ces créations étonnantes n'étaient encore que des jeux de l' imagination de Vaucanson. Il appliqua bientôt son esprit à des travaux d'une utilité réelle et générale. Il inventa des machines, des instruments propres à simplifier le travail des ouvriers, entre autres des métiers pour la fabrication des étoffes de soie, des appareils pour la construction de pièces d'horlogerie, etc. Plusieurs de ses découvertes sont encore appliquées aujourd'hui dans différents procédés des arts.

Vaucanson mourut le 21 novembre 1782, après une maladie longue et cruelle. MEURAND.

—

5 Août.

PARABOLE. — LE VOYAGE.

Un père avait un fils qui étudiait la peinture, et il voulait qu'il voyageât dans les pays étrangers pour acquérir des connaissances dans son art, comme c'est un vieil usage en Allemagne ; quand le jour du départ fut proche, le père conduisit son fils au jardin, et il lui cita les noms de toutes les contrées et villes célèbres qu'il devait visiter.

La mère qui était venue se joindre à eux s'effraya de tous ces noms : Ah ! s'écria-t-elle, qui le conduira et le protégera durant un si long voyage, afin qu'il ne s'égare pas dans sa route et qu'il ne lui arrive aucun malheur?

Mais le père lui répondit : Ne vous inquiétez pas de cela ; Dieu et son propre cœur l'accompagneront.

Après cela il mena le fils et la mère auprès d'un essaim d'abeilles, et il dit : Voyez la nature et la conduite simple de ce petit peuple ; la destinée le porte à aller avec soin recueillir le suc et la poussière des fleurs, pour composer à l'aide de l'un et de l'autre le miel et la cire ; et de même que telle est sa destinée, telle est aussi sa volonté unanime. Il part donc, sans perdre de vue le lieu de son habitation et le but auquel il doit tendre, et Dieu enseigne sa route à ce petit animal qui jamais ne s'égare, et il fait naître pour lui des plantes et des fleurs en abondance. Puis le père se retournant vers sa femme, lui dit : Notre fils ne serait-il pas aussi sage que ces abeilles ! Dès ce moment la mère fut consolée.

L'abbé TEILLAC.

—

29 Août.

ON DOIT CRAINDRE DE SE FAIRE ILLUSION SUR SON PROPRE MÉRITE.

En reconnaissant cette grande vérité, craignez, mes enfants, de vous en faire trop l'application.

Oui, rien n'est plus honorable, plus consolant pour l'humanité, que de voir le mérite véritable percer les rangs pour arriver à sa juste place; mais craignez de vous y tromper. Pour un seul être en qui la Providence a déposé le germe heureux des talents, il en est mille qui croient les posséder. La vanité les égare et leur fait dédaigner une profession avantageuse pour courir après une renommée qu'ils n'atteindront jamais.

Une ombre de succès auquel on applaudira toujours par l'effet d'une bienveillance naturelle pour tout ce qui sort de la ligne commune, leur persuade qu'ils peuvent tout entreprendre. Tout semblait les encourager au premier pas, tout les arrête au second; et, détournés de leur véritable destination, ils privent la société d'un membre qui lui eût été utile, pour grossir la foule des hommes sans mérite.

Craignez encore que cet art d'écrire, art si important, si nécessaire en lui-même, ne vous jette parmi cette multitude d'êtres obscurs qui végètent dans les bureaux sans espoir d'avancement ou qui languissent éternellement dans des postes subalternes. On estimera toujours plus un bon ouvrier qu'un pauvre commis condamné à copier du matin au soir. De même que l'on aime mieux rencontrer dans la campagne un valet de charrue, en sarreau bleu, aux mains endurcies, traçant un sillon productif, qu'un porteur d'exploits vêtu d'un habit jadis noir et courant d'un village à l'autre pour en ruiner les habitants.

Baron A. DE THÉIS, ancien préfet.

—

30 Août.

LA FAUVETTE ET SON PETIT.

Une fauvette avait placé son nid sur le bord d'un chemin, dans l'endroit le plus épais d'un joli bois. Elle avait un petit qu'elle aimait beaucoup. C'était une excellente mère; elle ne sortait presque jamais dans la crainte qu'il arrivât quelque malheur en

son absence. Quand ce petit fut devenu un peu plus grand, il croyait que tout devait céder à ses désirs; il voulait courir le voisinage, quand il entendait chanter les autres oiseaux aux environs, il faisait tapage, croyant que sa mère ne l'empêchait d'aller les trouver que par contrariété et pour le rendre malheureux; comme si une mère pouvait vouloir le malheur de son enfant! il raisonnait fort mal, ce petit oiseau, n'est-ce pas! Mais aussi vous allez voir comment il fut puni de son entêtement et de sa désobéissance. Un jour, sa mère lui dit: Ecoute, petit, nous n'avons plus rien à manger, je vais chercher notre nourriture, sois bien sage et tiens-toi toujours au fond du nid; ne voltige pas au bord comme tu veux le faire souvent, tes ailes sont trop faibles encore pour te soutenir, tu tomberais et tu te briserais sur les cailloux qui sont au bas de cet arbre. Je serai bientôt de retour. Suis les avis de ta mère et tu t'en trouveras bien.

—

21 Août.

LA FAUVETTE ET SON PETIT. (Suite.)

Le petit promit tout, mais à peine sa mère fut-elle dehors, qu'il se dit en lui-même: Enfin, je vais être mon maître! C'est bien heureux, je vais faire tout ce que je désire pendant que je suis seul. A-t-on jamais vu pareille chose? tandis que tous les oiseaux s'amusent dans les champs, moi je serais tenu prisonnier? je ne pourrais aller jouer, voir d'autres lieux que cette haie et ce bocage? Oh, comme ces pays doivent être beaux! comme on doit s'y divertir! Et voilà sa petite tête qui s'exalte; le voilà décidé à briser ce qu'il appelle ses fers. Il secoue ses ailes, se dresse sur ses faibles pattes et d'un bond il s'élance hors du nid; mais ce que sa mère avait prédit arriva: il tournoya deux ou trois fois, il essaya bien de déployer toutes ses forces, mais un oiseau dont les plumes ne sont pas encore développées, ne peut pas se soutenir dans l'air. Il tomba et mourut de sa chute.

Quand sa pauvre mère revint, elle trouva le nid vide. Elle pleura beaucoup, elle se désola, puis elle éprouva tant de douleur qu'elle en perdit la vie. Voyez le triste résultat de la désobéissance. S'il avait écouté sa mère, aujourd'hui le petit oiseau serait fort et bien portant, il courrait dans la campagne il serait heureux.

Oh, mes enfants, tirez profit de cette fable. Suivez les conseils de vos mamans, c'est le meilleur avis que nous puissions vous donner en terminant cet ouvrage; elles ont plus d'expérience que vous, elles ne veulent que ce qui est juste et raisonnable, ce qu'elles vous recommandent n'est que pour votre bien; et Dieu protége les enfants qui sont dociles à leurs parents.

H. Arnoul.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

FIN DE LA TABLE.

